



HENRI DE RÉGNIER

La critique est aisée et l'art est difficile.

M. Henri-François-Joseph de Régnier est né à Honfleur, le vingt-huit décembre 1864, de Henri-Charles de Régnier et Thérèse du Bard de Curley. C'est un homme grand, maigre, un peu dégingandé. Il a le visage un peu coloré, des yeux gris, les pommettes saillantes, une bouche aux lèvres minces, surmontée d'une longue moustache tombante, le front déjà dégarni et le menton très accusé. Un monocle cerclé son œil gauche, qu'il a faible. Ses mains sont remarquables par leur finesse. Il ne commence jamais un entretien sans d'abord assurer son monocle, la bouche ouverte, en haussant un peu la tête. Il parle lentement, presque bas, sur un ton plein d'inflexions, en cherchant un peu ses mots, avec toujours l'air de se souvenir, ne cessant de regarder son interlocuteur, comme si, en lui parlant, il voulait l'étudier. Rien, à le voir, de l'homme de lettres. Tout un ensemble courtois, discret, indulgent et fin. Comme on disait au temps qu'il s'est plu à dépeindre dans la plupart de ses romans, on sent tout de suite qu'il est « né ». On en pensera ce que l'on voudra : par le temps qui court, ça nous change.

Honfleur est une petite ville pittoresque, bâtie en amphithéâtre au pied de jolies collines, à l'embouchure de la Seine. On y voit une église de style gothique, en bois, séparée de sa tour par une rue, et toute ornée à l'intérieur, de vieilles statues et de panneaux du xvi^e siècle; une autre église du xvii^e siècle, avec une tour octogonale en pierre, et une autre église encore, xv^e et xvi^e siècles, convertie en musée régional. Plusieurs autres musées, de vieilles maisons du xvi^e siècle, des arbres séculaires, et, sur la colline de la Côte de la Grâce, une chapelle fondée en 1034 par Robert le Magnifique et reconstruite en 1606. « J'aime les charmants coteaux couverts d'arbres qui bordent l'Océan au couchant de Honfleur, écrivait Stendhal en 1837 (1). On jouit de six lieues de forêt en tous sens et de l'air de la mer. » M. de Régnier passa dans cette ville une partie de son enfance, jusqu'à l'âge de sept ans. Dans un petit volume qui a pour titre *Le Trèfle blanc*, au chapitre intitulé : *Jours heureux*, il a noté quelques-unes des impressions qui lui sont restées de ces premières années. En 1871, sa famille vint à Paris, et en 1874 il entra au Collège Stanislas. Il y fut un assez bon élève, et j'y ai vu le tableau du Concours général de 1882, où il eut un accessit d'histoire. Bachelier en 1883, il fit ensuite son Droit, plutôt pour gagner du temps, sa famille voulant qu'il ait un métier, puis passa l'examen des Affaires étrangères. Il y avait beau jour qu'il avait commencé à faire des vers, au collège, en quatrième, sans aucun dessein, comme une chose naturelle, un besoin. On trouverait les premiers qu'il eut d'imprimés dans *Lutèce*, petite revue où il débuta en

(1) *Mémoires d'un Touriste.*

1885, et il y a des vers de collège dans son premier recueil, *Les Lendemain*, publié la même année à la librairie Vanier. En 1886, il publia à la même librairie un deuxième recueil : *Apaisement*. Les vers contenus dans ces deux volumes n'avaient rien de sensationnel. Il y avait de la forme, de l'harmonie, mais les motifs en étaient bien habituels. C'étaient les vers d'un élève parnassien, déjà très fort, voilà tout.

M. de Régnier vivait alors très retiré. Le seul homme de lettres qu'il connût était M. Sully-Prudhomme, dont les écrits philosophiques confinent quelquefois à la poésie. Peut-être était-ce encore pour lui l'époque des grandes lectures, celles dont on a dit qu'elles préparent la personnalité, ce qui est vrai si l'on veut. Il avait lu et lisait beaucoup Hugo. Il lisait aussi Baudelaire, Vigny, Mallarmé, et les sonnets de M. de Heredia, épars dans les revues et que les lettrés collectionnaient. Son ardeur poétique ne l'occupait cependant pas tout entier. Il pensait déjà au roman. Un autre côté de son esprit le portait vers les livres d'analyse, les romans, les Mémoires, tout ce qui peint la vie et les hommes, présents ou passés. A ce sujet, il croit que *Les Liaisons dangereuses*, *La Chartreuse de Parme*, *La Faustine*, *Salambo* et *M^{me} Bovary* furent les livres de cette sorte qui le prirent le plus. Même au plus fort de sa carrière poétique, il est resté attentif aux choses et aux gens. Il me le disait : « J'étais double, en quelque sorte ; symboliste et réaliste, aimant à la fois les symboles et les anecdotes, un vers de Mallarmé et une pensée de Chamfort. » Cela n'étonne pas (1). Je l'ai dit : quand M. de Ré-

(1) Cela est néanmoins à remarquer. La vocation littéraire commence en effet généralement par l'amour de la forme, de la rhéto-

gnier vous parle, il a toujours l'air de vous étudier. Dans leur couleur un peu passée, dans leur ton de Mémoires, du reste très naturel puisqu'ils racontent une vie passée, ses romans sont pleins de traits pris à des gens d'aujourd'hui, et de traits profonds, significatifs, qui peignent d'un coup un personnage, et que seul un esprit d'analyse et d'observation pouvait saisir. Or, on ne devient pas observateur, on l'est et on se perfectionne. Il y a d'ailleurs dans l'œuvre poétique de M. de Régnier un grand côté de subjectivisme, d'étude du moi, de dédoublement, je pourrais presque dire d'égotisme. Seulement, le besoin poétique fut longtemps le plus fort. Une puissance de création était en lui qu'il lui fallait utiliser, sous peine de la voir tarir, et il voulait dire d'abord tout ce qu'il sentait avoir à dire poétiquement. Il comprenait aussi qu'on n'écrit pas de romans valables à vingt ans, qu'il est nécessaire d'avoir un peu vécu, et il attendait. Son œuvre poétique avancée, il songea davantage au roman. Il écrivit alors ses Contes, qui lui furent une transition de l'une à l'autre. On peut aussi se rendre compte du travail de son esprit comme romancier. Dans *La Double Maîtresse*, le poète des *Poèmes anciens et romanesques* se sent encore à chaque page. On le retrouve moins dans *Le Bon plaisir*. On ne le retrouve presque plus dans *Le Mariage de minuit*. Dans *Les Vacances d'un jeune homme sage*, il n'y a plus que le romancier.

La réputation de M. de Régnier, si elle est un peu récente dans le grand public, cinq ou six ans

rique. Le goût pour le fond, pour ce que j'appellerai l'esprit, la sensibilité d'un livre, en dehors de tout style, ne vient que plus tard, après qu'on a beaucoup lu et comparé, et qu'on aime un peu moins la « littérature ». Il faut du temps pour arriver à se ficher des chefs-d'œuvre, ou du moins, de ce qui passe pour tels.

au plus, date de plus longtemps dans le monde lettré. Un des promoteurs les plus en vue du mouvement littéraire appelé symboliste, il n'est pour ainsi dire pas une des revues suscitées par ce mouvement où il n'ait écrit : *La Wallonie*, *La Jeune Belgique*, *La Revue indépendante*, *Les Essais pour l'Art*, *La Pléiade*, *La Vogue*, 2^e série, *Les Entretiens politiques et littéraires*, *La Conque*, *Floréal*, *L'Idée moderne*, *L'Art littéraire*, *Le Livre des légendes*, *Le Centaure*, *L'Almanach des Poètes*, *La Revue blanche*, *L'Image*, *le Mercure de France*, où il collabore toujours, *La Vogue*, nouvelle série, 1899, etc., tantôt simple collaborateur, tantôt directeur. Bientôt connu des maîtres, il fréquenta chez Leconte de Lisle, et je me suis laissé dire que, ces jours-là, les jeunes poètes changeaient leur manière, et récitaient à l'auteur des *Poèmes barbares* non pas leurs vrais vers, mais des vers écrits spécialement pour lui. Il connut aussi Stéphane Mallarmé, dans le petit salon de la rue de Rome, à ces mardis où il n'est presque personne ayant acquis un nom aujourd'hui qui ne soit venu au moins une fois. Malgré son œuvre déjà accomplie, Paul Verlaine vivait alors presque ignoré, méconnu de ses anciens compagnons de lettres, pauvre, malade et vagabond. M. de Régnier fut de ceux qui contribuèrent à répandre un peu son nom, et qui firent mieux, peut-être, sans qu'il soit besoin d'en dire plus. Il fut aussi de ceux qui entourèrent les dernières années d'un autre méconnu, Villiers de l'Isle-Adam, et de ceux aussi qui restèrent fidèles jusqu'au bout à Stéphane Mallarmé. On change tous les jours. S'il me fallait retrouver seulement le souvenir de mes idées d'alors, de mes jeunes enthousiasmes dont j'étais si heureux, sans en

jamais parler, je ne sais pas si je le pourrais, ou alors je crois bien que j'en sourirais. Je n'en ai pas moins plaisir à écrire cela.

Je me rappelle la représentation de *La Gardienne*, au théâtre de *L'Œuvre*, en 1894. Les journaux n'avaient pas encore trouvé du talent à M. de Régnier. M. France, qu'on appelle un grand écrivain, alors qu'il n'est qu'un excellent écrivain, n'avait pas parlé de ses vers dans sa critique du *Temps*. Parmi les spectateurs, il n'y avait guère que les jeunes écrivains pour applaudir. Les autres faisaient : hou hou, après chaque vers. *L'Évangile* a raison : ... *les derniers seront les premiers*... Il n'y faut qu'un peu de temps, et quelques articles. Ces autres spectateurs sont certainement aujourd'hui les premiers à lire les livres de M. de Régnier, et ils ne voudraient pas n'en pas pouvoir parler, sitôt qu'un vient de paraître. C'est l'histoire littéraire, qui a aussi ses recommencements. On a vu cela pour Hugo — on commence même à le revoir, je crois ? — on l'a vu pour Ibsen. On le verra encore pour d'autres.

En 1896, M. de Régnier épousa M^{lle} Marie de Heredia, deuxième fille de l'auteur des *Trophées*. M^{me} de Régnier est aussi un écrivain. Etant encore jeune fille, elle a publié, dans la *Revue des Deux-Mondes*, sans les signer, des vers remarquables. Elle a aussi publié récemment, sous le nom de Gérard d'Houville, un livre de prose : *L'Inconstante*, dont on a beaucoup parlé. Je ne l'ai pas lu. C'est un roman. En 1898, M. et M^{me} de Régnier eurent un fils, Pierre-Marie-Joseph-Henri de Régnier.

Je ne t'enverrai pas, mon fils, dans ton berceau...

Cette pièce, *Le Berceau*, dans *Les Jeux rustiques*

et divins, page 133, semble bien avoir été écrite par avance pour cet enfant. Je ne le connais que par son portrait, que j'ai vu il y a quelque temps dans un numéro de *La Vie Heureuse*. C'est aujourd'hui un jeune garçon de cinq ans qui m'a paru ressembler beaucoup à sa mère.

M. de Régner a été fait chevalier de la Légion d'honneur en 1897. L'Académie française lui a décerné, en 1899, le prix Vitet. Il a fait, au commencement de l'année 1900, des conférences en Amérique sur le mouvement poétique français. Il a publié des romans à *l'Echo de Paris* et au *Journal*. Il collabore à la *Revue des Deux-Mondes*, à la *Revue de Paris*, à la *Renaissance latine* et au *Gaulois*. Il a beaucoup travaillé. Il est devenu un écrivain connu, et, de plus, réputé. Il a conquis son rang, celui qui lui était dû. Le reste est acquis d'avance.

Je ne vois plus rien à dire sur sa personne, pour demeurer dans les limites de mon travail. Je vais passer à ses livres.

Après *Les Lendemain* et *Apaisement*, mentionnés plus haut, M. de Régner publia *Sites*, en 1887, et *Episodes*, en 1888. Dans ces deux recueils, sa personnalité commence à apparaître. Toutefois, c'est, à mon sens, dans les *Poèmes anciens et romanesques*, publiés en 1890, qu'elle se manifesta vraiment pour la première fois. D'autres que lui auraient peut-être pu écrire les vers des *Lendemain*, d'*Apaisement*, et, qui sait, de *Sites* et d'*Episodes* aussi. Mais il pouvait seul écrire les *Poèmes anciens et romanesques*, comme presque tous les poèmes qu'il a donnés depuis. C'est dans les *Poèmes anciens et romanesques* que M. de Régner commença à se servir du

vers libre, soit pour le mêler à des alexandrins, soit pour écrire des pièces entières. Je sais bien qu'on a dit que son vers libre, à lui, n'est pas très loin de n'être qu'un alexandrin morcelé, et il l'est souvent, en effet. Il n'en a pas moins écrit, avec ce vers libre, des poèmes remarquables au plus haut point par leur harmonie mystérieuse, pleine de nuances, de langueur et de fluidité, et, à cet égard, je ne vois à joindre à lui que M. Vielé-Griffin, le seul vrai poète du vers libre, après Jules Laforgue. Il y a du reste dans tous les volumes de M. de Régnier des pièces qu'on ne peut oublier et qui vous reprennent tout entier dès qu'on les relit, j'en fais l'expérience en ce moment. Ainsi dans les *Poèmes anciens et romanesques*, *La Vigile des Grèves*, *Le Salut à l'Etrangère*, et toute cette série des *Scènes au crépuscule*, citées si souvent :

En allant vers la Ville où l'on chante aux terrasses
 Sous les arbres en fleurs comme des bouquets de fiancées,
 En allant vers la Ville où le pavé des places
 Vibre au soir rose et bleu d'un silence de danses lassées,
 Nous avons rencontré les filles de la plaine
 Qui s'en venaient à la fontaine,
 Qui s'en venaient à perdre haleine,
 Et nous avons passé.

La douceur des ciels clairs vivait en leurs yeux tristes...

Les ballerines ont croisé nos chemins
 Et nous avons suivi leurs fards, leurs rires, leurs tambourins,
 Pour les perdre un soir d'ombre au détour du chemin...

Tel qu'en Songe (1892). Le titre de ce volume indique le ton des poèmes qu'il contient. C'est le poète qui se recueille, contemple sa rêverie, triste ou joyeuse, du plus lointain de son passé à l'heure présente, et tant de routes qui s'offraient à lui, et tant d'autres qui s'offrent encore :

Au carrefour des routes de la forêt, un soir,
Parmi le vent, avec mon ombre, un soir,
Las de la cendre des âtres et des années,
Incertain des heures prédestinées,
Je vins m'asseoir.

Les routes s'en allaient vers les jours
Et j'aurais pu aller avec elles encor,
Et toujours,
Vers des terres, des eaux et des songes, toujours
Jusques au jour
Où, de ses mains magiques et patientes, la Mort
Aurait fermé mes yeux du sceau de sa fleur de paix et d'or.

C'est dans *Tel qu'en Songe* que se trouve *La Gardienne*, le poème représenté à *L'Œuvre* en 1894. Il est écrit en vers libres et en alexandrins, et porte comme épigraphe ce vers de Mallarmé: *Je m'apparus en toi comme une ombre lointaine*. *La Gardienne* est un drame à personnages emblématiques: le Maître et la Gardienne. Le Maître revient de la guerre, vers la maison paisible et la compagne qu'il avait quittées pour elle. Son âme, lui semblait-il, le suivait comme une ombre, et le doute le prend de ce qu'il croyait être et de ce qu'il a été. Après l'avoir accompagné jusqu'au seuil, ses compagnons d'armes le quittent. Il se retrouve seul devant la maison d'autrefois. Il maudit l'aventure dont il revient, chocs des épées, sang des blessures, cris des mourants, tout l'illusoire appareil de la gloire, et souhaite que le passé puisse revivre un peu. Alors, la Gardienne apparaît, qui l'accueille, demeurée la même. Il faut lire le début, quand le Maître paraît avec ses compagnons:

O forêts, belles de solitaires automnes !
Mon enfance a tressé vos feuilles en couronnes
Et vous avez grandi sur l'oubli de mes pas,
Hélas !
Et vous avez vieilli d'aurores et d'automnes.

O retour, ô tristesse, ô soir !

.....
 Le passé, c'est le soir derrière la forêt
 Et la mer par delà les plaines, les landes, les grèves;
 C'est l'ombre où l'oiseau disparaît...

.....
 Quand vos pas seront morts comme mourra ma voix,
 Avec l'adieu suprême enfin qui vous conjure
 D'oublier au départ les chemins de ce bois
 Et le château désert où mon âge se mure,
 Il ne restera plus, de qui brandit le glaive
 Injurieux parmi la plaine et sur la grève
 Où ses pas au couchant saignent peut-être encor,
 Qu'outre quelque renom qu'amoindrira la Mort,
 Quelqu'un qui vient, un soir, vers le château qui tombe
 Pierre à pierre ainsi que nos jours vont à la tombe,
 Voir s'il ne reste rien dans le Songe et la Nuit
 De ce qui fut un autre et de ce qui fut lui,
 Et confronter, au seuil que la ruine encombre,
 Son Ame, face à face, hélas ! avec son ombre.

et ces morceaux sonores, celui commençant par :

Armures d'argent clair où l'art des émailleurs
 Avait gemmé de claires gouttes de rosée...

et celui commençant par :

Et je vous hais, pennons, pour cette allégorie
 Que secouait le vent du soir, ample en vos pans...

où M. de Régner a fait revivre la grande période à rimes plates, délaissée depuis Hugo et Leconte de Lisle. Je ne puis citer autant que je le voudrais, autant qu'il le faudrait. Ce sera ainsi pour chaque volume. Ici, il faudrait citer toute *La Gardienne*, et tout cet autre poème : *Discours en face de la Nuit*.

☛ *Contes à soi-même* (1893). C'est la première œuvre en prose de M. de Régner. Le style qu'il montre dans ces contes est fort loin du style aisé et rapide de ses romans. C'est, au contraire, une

prose savante, solennelle, empesée même, et quelquefois aussi un peu difficile, tant elle est contournée. On y retrouve tout le poète, avec ses mots préférés. J'ai déjà dit que les Contes de M. de Régnier lui furent une transition entre ses poèmes et les romans qu'il voulait écrire, pour ainsi dire un apprentissage. On peut s'en rendre compte en étudiant le changement progressif du style et aussi le choix des sujets.

Le Trèfle noir (1895). Ce sont encore des contes. Dans cet ouvrage, commence le changement que je viens de dire, surtout dans le conte intitulé : *Hermocrate ou le récit qu'on m'a fait de ses funérailles*. Le style est plus net, il y a moins de recherche dans les mots, et plus de vie dans le sujet. Quelques années plus tard, en 1897, M. de Régnier joindra les contes du *Trèfle noir* à huit contes nouveaux et les publiera ensemble sous le titre : *La Canne de jaspe*. Il sera alors tout préparé pour écrire ses romans. *M. d'Amercœur*, *Le Voyage à l'Île de Cordic*, *Le Signe de la Clef et de la Croix*, *La Maison magnifique* (ce sont quelques-uns des huit nouveaux contes joints à ceux du *Trèfle noir*) pourraient, à très peu de chose près, par le style et par le sujet, être des chapitres de *La Double Matresse*.

En 1895, M. de Régnier publia une nouvelle série de poèmes sous le titre : *Aréthuse*. J'ai toujours eu cet avis que ce recueil, où pas une pièce n'est secondaire, a la même importance dans l'œuvre de M. de Régnier que les *Poèmes anciens et romanesques*, publiés auparavant, et que *Les Jeux rustiques et divins* publiés ensuite. Il est divisé en trois parties : une série de poèmes intitulée *Flûtes d'avril et de septembre*; un poème : *L'Homme et la*

Sirène, et une autre série de poèmes intitulée encore : *Flûtes d'avril et de septembre*. Les *Flûtes d'avril et de septembre* sont écrites en alexandrins, *L'Homme et la Sirène* en vers libres. Trois noms qui sont chers à M. de Régnier s'y retrouvent dans les dédicaces ; ceux de ses deux maîtres : Stéphane Mallarmé et José-Maria de Heredia, et celui de son compagnon de lettres : M. Vielé-Griffin. Je l'ai dit : il n'est pas possible de choisir dans ce volume. Toutes les pièces en sont également belles par la pensée, par la rêverie, par les paysages tendres, tristes et profonds qu'elles suggèrent. Les mots, les constructions poétiques qu'affectionne M. de Régnier, les mélancoliques contrastes entre l'été et l'automne, la nymphe et le faune, la tristesse et la joie, le regret et le désir s'y retrouvent, assemblés dans une harmonie sans cesse plus pénétrante, depuis *L'Accueil*, *Les Visiteuses*, *Le Faune au miroir*, *Dans une vigne vendangée*, *Les Ombres fidèles*, *L'Amie*, *L'Image*, jusqu'à cette *Sagesse de l'amour* dont le début vient, malgré moi, de mémoire, sous ma plume :

Avant d'être de ceux qui marchent vers la Nuit,
O toi qui fus l'enfant que sa jeunesse a fui
Et qui, grave, t'assieds déjà, debout hier,
Ecoute encore, avant les fifres de l'Hiver,
Les flûtes de l'Été qui chantent dans l'Automne ;
L'heure tendre là-bas embrasse l'heure bonne,
Et quand le chant se tait, au loin, tu peux entendre
Ce que le bel Août dit au calme Septembre
Et ce que dit ta joie à ta mélancolie...

Les Jeux rustiques et divins (1897). On y retrouve *Aréthuse*, accompagnée d'autres séries de poèmes intitulées : *Les Roseaux de la Flûte*, *Inscriptions pour les Treize Portes de la Ville*, *La Corbeille des Heures*, et *Poèmes divers*. C'est dans *Les Jeux*

rustiques et divins que se trouve le poème intitulé : *Le Vase*, que je ne suis pas loin de considérer comme le chef-d'œuvre de M. de Régnier. Il est vrai qu'il y a aussi dans le même volume *L'Obole*, un autre poème parfait... *Le Vase* est écrit en vers libres et c'est sûrement le plus beau poème qu'on ait écrit en vers libres. Je ne connais du reste rien dans la poésie d'aujourd'hui qui me donne autant l'idée de la perfection, et de la perfection sans les défauts qui lui sont habituels, selon moi, c'est-à-dire la raideur et le manque d'horizon. Voici à peu près le sujet — remarquable — du *Vase*. Le potier travaillait, voyant au loin la rivière et le verger, la prairie et le bois, taillant les pans du vase qui s'ébauchait peu à peu dans la pierre. L'ébauche finie, il attendit, inquiet sans savoir, pendant des jours. Tout, autour de lui, semblait s'animer. Des parfums de fleurs lui venaient dans le vent, les fruits tombaient, il lui semblait que près de lui on parlât bas, et un jour, il vit des faunes sortir du bois, un centaure passer la rivière à la nage, et des femmes danser, dont une lui parla, qui était nue :

.....
 Elle me dit : Sculpte la pierre
 Selon la forme de mon corps en tes pensées,
 Et fais sourire au bloc ma face claire;
 Ecoute autour de toi les heures dansées
 Par mes sœurs dont la ronde se renoue,
 Entrelacée,
 Et tourne et chante et se dénoue.

Et je sentis sa bouche tiède sur ma joue.

Alors, tout, autour de lui, s'anime et vit :

.....
 Les trois Nymphes debout auprès des trois roseaux
 Se prirent par la main et dansèrent,.....
 et des voix,

Chantèrent par delà les arbres du verger
 Avec des flûtes en éveil dans l'air léger.
 La terre retentit du galop des centaures ;
 Il en venait du fond de l'horizon sonore,
 Et l'on voyait, assis sur la croupe qui rue,
 Tenant des thyrses tors et des outres ventruës,
 Des satyres boiteux piqués par des abeilles,
 Et les bouches de crin et les lèvres vermeilles
 Se baisaient, et la ronde immense et frénétique,
 Sabots lourds, pieds légers, toisons, croupes, tuniques,
 Tournait éperdument autour de moi, qui, grave,
 Au passage, sculptais aux flancs gonflés du vase
 Le tourbillonnement des forces de la vie.

Mais le crépuscule vint. Tout ce qu'il avait
 entendu, tout ce qu'il avait vu, le potier l'avait
 taillé dans son marbre, et, sa tâche faite, il ne lui
 restait que de l'amertume :

.... sur son socle, enfin, du pied jusques aux anses,
 Le grand Vase se dressait nu dans le silence,
 Et, sculptée en spirale à son marbre vivant,
 La ronde dispersée et dont un faible vent
 Apportait dans l'écho la rumeur disparue,
 Tournait avec ses boucs, ses dieux, ses femmes nues,
 Ses centaures cabrés et ses faunes adroits,
 Silencieusement autour de la paroi,
 Tandis que, seul, parmi, à jamais, la nuit sombre,
 Je maudissais l'aurore et je pleurais vers l'ombre.

Je veux signaler aussi dans *Les Jeux rustiques*
 et *divins* des pièces comme *L'Obole*, *Les Souhaits*,
Le Visiteur, *Jour d'automne*, *La Lampe*, *Eglogue*
marine, *Les Ombres des Heures*, *Elégie double*, etc.
 Il s'y trouve aussi une série de petits poèmes
 légers, sous le titre d'*Odelettes*, d'une douceur
 incomparable. Qu'on lise seulement ce début d'une
Odelette prise au hasard :

Un petit roseau m'a suffi
 Pour faire frémir l'herbe haute
 Et tout le pré

Et les doux saules
Et le ruisseau qui chante aussi ;
Un petit roseau m'a suffi
A faire chanter la forêt.

et ce début d'une autre :

Si j'ai parlé
De mon amour, c'est à l'eau lente
Qui m'écoute quand je me penche
Sur elle ; si j'ai parlé
De mon amour, c'est au vent
Qui rit et chuchote entre les branches ;
Si j'ai parlé de mon amour, c'est à l'oiseau
Qui passe et chante
Avec le vent ;
Si j'ai parlé
C'est à l'écho.

Après *Les Jeux rustiques et divins*, M. de Régnier publia son premier roman, *La Double Matresse*, dont il sera parlé plus loin, puis un nouveau recueil de vers, *Les Médailles d'argile* (1900). *Les Médailles d'argile* sont dédiées à la mémoire d'André Chénier. Quelques-unes des pièces qu'elles contiennent sont, en effet, un peu dans la manière de Chénier. On a dit qu'avec ce volume M. de Régnier semblait vouloir revenir aux formes poétiques habituelles. Les uns entendaient lui faire ainsi un compliment, les autres un reproche. Il y a selon moi une chose plus importante à dire sur cet ouvrage, c'est que l'inspiration n'y est pas toujours aussi personnelle que dans les recueils précédents. Une certaine facilité aussi, facilité de rythme, facilité d'expressions... Il semble que M. de Régnier ait simplement voulu s'y délasser, et s'y amuser, témoins ces *Passants du Passé*, sonnets qui ressemblent assez à des sonnets de M. de Heredia, moins durs et moins sonores. *Les Médail-*

les d'argile contiennent cependant de nombreuses pièces dignes du poète d'*Aréthuse* et du *Vase*, entre autres *Puella*, *La Couronne*, *Chryssilla*, les *Sonnets à Bilitis*, *l'Empreinte*, *Odelette*, *Ode*, et il faut mettre aussi à part la pièce liminaire, si expressive :

Face invisible ! je t'ai gravée en médailles
D'argent doux comme l'aube pâle,
D'or ardent comme le soleil,
D'airain sombre comme la nuit ;

Et j'ai fait les plus belles de belle argile
Sèche et fragile.

Une à une vous les comptiez en souriant,
Et vous disiez : Il est habile ;
Et vous passiez en souriant.

Aucun de vous n'a donc vu
Que mes mains tremblaient de tendresse,
Que tout le grand songe terrestre
Vivait en moi pour vivre en eux
Que je gravais aux métaux pieux,
Mes Dieux,
Et qu'ils étaient le visage vivant
De ce que nous avons senti des roses,
De l'eau, du vent,
De la forêt et de la mer,
De toutes choses
En notre chair,
Et qu'ils sont nous divinement.

La Cité des Eaux (1902). C'est à ce jour le dernier volume de vers de M. de Régner. *La Cité des Eaux*, c'est Versailles :

O Versailles, Cité des Eaux, Jardin des Rois.

Les sonnets réunis sous ce titre avaient été écrits pour commenter des dessins, de M. Helleu, je crois. Il faut le regretter. Le poète s'est trouvé limité, et sauf quelques-uns, ces sonnets s'en res-

sentent par une sécheresse, une régularité, parfois même un manque de transparence qui surprennent chez lui. Quel dommage que M. de Régnier n'ait pas été livré à sa seule inspiration ! Il eût peut-être, pour un tel sujet, si difficile, du reste, évité le sonnet, et aussi écrit des poèmes en vers libres. Cela est si vrai qu'il était mieux que personne indiqué pour écrire sur Versailles ! Il est des sujets où il ne faut pas que du talent, mais encore de la personnalité, je dirais presque de la naissance. Ainsi Versailles. Il faut en quelque sorte sentir en soi un certain passé pour le sentir pleinement et pour pouvoir l'évoquer. La plupart n'y goûtent que la solitude, le silence et la mélancolie, et les couleurs pensives de ses arbres, de ses bassins et de ses marbres.

Les sonnets de *La Cité des Eaux* sont suivis d'autres poèmes où semble apparaître un nouvel aspect du talent de M. de Régnier. Par exemple, la pièce intitulée : *La Lune jaune*, d'une couleur et d'une émotion tout à fait singulières. Plus on la relit et plus elle trouble. C'est pur et amer tout ensemble. Du reste, je ne sais pas dans l'œuvre poétique de M. de Régnier un livre qui m'ait fait autant songer à lui. Je lisais, et pensais à son sentiment secret alors qu'il écrivait. Je ne dirai pas toutes mes réflexions, pour toutes sortes de raisons. Elles n'ont peut-être d'intérêt que pour moi-même, et je ne dis déjà que trop *je* dans cette notice. Je dirai seulement celles-ci. Les sonnets de *La Cité des Eaux* sont dédiés à M. de Heredia. Parmi les poèmes qui suivent, il y en a un, écrit en vers libres, et intitulé : *Marsyas*, qui est dédié à la mémoire de Stéphane Mallarmé et qui est une allégorie de la vie du poète. Stéphane Mallarmé et M. de Heredia sont certai-

nement les deux poètes qui ont eu le plus d'influence sur le talent de M. de Régnier, le premier avec *L'Après-midi d'un faune*, le second avec *Les Trophées*. Or, il faut bien le dire, à lire *La Cité des Eaux*, il semble que M. de Régnier ne veuille plus maintenant se souvenir que des derniers. Si ce poème, *Marsyas* :

Marsyas !
Je l'ai connu
Marsyas
Dont la flûte hardie a confondu la lyre ;

fait plaisir pour le grand hommage que M. de Régnier y rend au meilleur de ses maîtres, quelques-unes des pièces qui le suivent donnent l'impression, si confuse soit-elle, qu'il commence à brûler ce qu'il adorait, ou du moins à adorer ce qu'il brûlait. Ce qui a produit ce travail chez M. de Régnier, ce n'est pas dans une notice aussi rapide qu'on peut le rechercher, et, d'ailleurs, je le répète, il n'y a peut-être là que des rêveries, et quand même ce serait vrai, ce ne serait que très humain. Ce qui est certain, c'est que tout ce dernier livre fait singulièrement songer à lui. Il s'y trouve quelques pièces, d'un ton tout personnel, qu'on ne peut lire sans s'y arrêter, à cause de la pensée et du triste sourire dont elles sont pleines. Le poète a accompli une grande partie de son œuvre. Il s'arrête un moment et se retourne vers sa jeunesse, presque dans un geste d'adieu. Ce qu'elle fut, ce qu'elle lui donna, il le considère avec sérénité. Il demande seulement qu'en revive en lui la force dont elle l'emplissait, et dont il a besoin encore, plein qu'il est de nouveaux désirs. Voir les pièces intitulées *Ode*, *L'Oubli suprême*, et surtout celle intitulée *Epilogue* :

Une dernière fois reviens en mes pensées,
O jeunesse aux yeux clairs,
Et, dans mes mains encor, pose tes mains glacées.
Le soir parfume l'air.

.....
Ce que je veux de toi, ce n'est pas, ô jeunesse,
De me rendre les lieux
Où nous avons erré ensemble...

.....
Ce que je veux de toi, c'est ta jeune colère
Qui te montait au front,
C'est le sang qui roulait en toi sa pourpre claire,
Lorsque d'un vain talon,

Tu frappais à durs coups, frénétique et penchée,
Le sol sec et ardent,
Comme pour qu'en jaillit quelque source cachée
Que tu savais dedans ;

C'est cela que je veux de toi, car je veux boire
A pleine bouche, un jour,
L'eau souterraine encore à ta fontaine, ô gloire,
Quand ce sera mon tour !

Et, si le temps ingrat m'accorde pour salaire
L'opprobre meurtrier,
Je veux m'asseoir du moins à l'ombre que peut faire
La branche du laurier.

La première impression qu'on retire des romans de M. de Régner, c'est celle d'un individu pour qui écrire doit être un véritable plaisir. Tout y est clair, facile et orné, avec un grand pittoresque, d'un ton indulgent et amusé, même dans les traits méchants, qui y abondent, car, je l'ai dit, ce sont les romans d'un observateur. Les milieux n'ont jamais rien de sévère, soit par trop de pompe, soit par trop de simplicité. Les personnages, divers au possible, et toujours un peu xviii^e, qu'ils soient d'alors ou d'aujourd'hui (du moins jusqu'aux *Vacances d'un jeune homme sage*), sont des gens

aimables, à la fois diserts et discrets, souvent très curieux d'aspect et de manières, qui vous intéressent tout de suite et qu'on aime à revoir. Enfin, il n'est pas jusqu'au libertinage souvent très vif que l'auteur y montre à chaque instant, comme pour ajouter à tant de séductions, qui ne confirme dans cette impression. Si j'ajoute qu'il ne s'y trouve rien de cette excessive nouveauté qui choque, le plus souvent, et ne permet que deux sentiments extrêmes : adorer ou détester, ce sera dire qu'il y a aussi pour le lecteur un grand plaisir à les lire. Dans tout le roman contemporain, celui qu'écrit M. de Régnier m'apparaît le plus parfait, en ce sens qu'il remplit le mieux l'objet du roman, qui est peut-être uniquement de distraire en intéressant. Aucune thèse, aucun postulat ; M. de Régnier a trop d'esprit et trop de goût pour tomber jamais dans ce travers à la mode qui est de vouloir un but moral à la littérature. Non plus aucuns soucis humanitaires comme il en trafne à présent dans tous les livres ; de telles lourdeurs iraient mal avec son élégance. Nous sommes également loin, quand nous le lisons, du fouillis des derniers livres de tel auteur, des racontars militaires de tels autres, ou des manuels civiques et mornes de tel autre encore. Il n'y a là qu'un homme qui raconte, avec un laisser-aller qu'on voudrait plus accentué encore, savant sans qu'il y paraisse, négligé moins qu'il y paraît. Sûr qu'il doit être le premier amusé par le jeu qu'il déroule sous nos yeux ! Quand on le lit, on croit quelquefois relire quelque chapitre de ces délicieux *Mémoires de Grammont*, où il semble bien, du reste, qu'il ait fait, très adroitement, une partie de « sa rhétorique ».

Je dis : une partie, seulement. On a en effet pré-

tendu que les romans de M. de Régnierne sont, au fond, que de très beaux pastiches des conteurs des xvii^e et xviii^e siècles. C'était entendre bien mal le sens du mot pastiche, et faire au romancier une critique qui ne tenait pas debout. Qu'est-ce que pasticher? C'est reproduire le plus exactement possible, en en conservant même jusqu'aux défauts, qu'on voit ou qu'on ne voit pas, selon le cas, le modèle qu'on s'est donné. Je connais, par exemple, un jeune homme qui admire beaucoup M. de Heredia. A ses moments perdus, il fait des vers, et tout son sens poétique s'applique à faire des sonnets qui sont à s'y tromper avec *Les Trophées*. Je suis sûr qu'il lui viendrait un vers dont l'harmonie serait différente de l'harmonie des vers de M. de Heredia, qu'il le referait aussitôt pour l'y conformer. Voilà des pastiches, et ce n'est pas joli. Voit-on rien de pareil chez M. de Régnier? Il apparaît bien que ses modèles, pour ses romans, ont été ces conteurs du xviii^e siècle, par exemple cet Hamilton que je rappelais plus haut. Il leur a pris quelque peu leur style, ce style rapide, sec et net, tout en étant souvent tendre et passionné. Mais il faut bien reconnaître aussi, d'abord qu'il n'a pas gardé ce style tout entier, quant à sa construction, et ensuite qu'il y a ajouté ce qui est bien à lui: son don d'images et ses grandes qualités de poète. La preuve en est facile à trouver. Il n'y a qu'à prendre une phrase dans un des romans de M. de Régnier. On verra tout de suite où un écrivain du xvii^e ou du xviii^e siècle l'aurait arrêtée, et ce que M. de Régnier y a ajouté. On se rendra compte alors de la distance qui sépare ses romans des simples pastiches qu'on a voulu prétendre qu'ils sont.

Les romans de M. de Régnier sont aujourd'hui

au nombre de quatre. Je lui ai demandé comment il les a écrits, depuis la trouvaille du sujet jusqu'au mot *fin* sur la dernière page. La façon dont un livre a été écrit m'intéresserait souvent plus que le livre lui-même ne m'intéresse. Je n'aurai probablement jamais une explication sincère sur ce sujet, ni personne non plus. Il y faudrait d'abord un sens critique exceptionnel, et aussi, une de ces franchises !... Tout ce que l'amour-propre, la vanité, le besoin d'illusion même auraient à souffrir, s'il fallait avouer la part d'artifice, d'emprunt, d'imitation, de mémoire et d'indiscrétion qu'il y a quelquefois dans le travail d'un livre (1) ! Quiconque a commencé à écrire, et l'a fait avec conscience et sang-froid, est renseigné là-dessus et tout le premier se gardera d'en rien dire. M. de Régnier lui-même n'a pas répondu à toutes mes questions, et il a eu raison, car, après tout, il n'y avait rien là qui regardât le lecteur ni moi. Il n'y avait que mon désir de pouvoir démonter davantage quelques livres, et j'aurais facilement gardé pour moi ce qu'il m'eût dit, s'il m'avait répondu. Il a bien voulu toutefois m'expliquer sa méthode de travail et la voici. Ce sera certainement l'agrément de ces pages que d'y entendre un moment M. de Régnier lui-même. Ça changera aussi un peu le lecteur.

« Je trouve d'abord le sujet, son point de départ et son aboutissement. Cela prend d'ordinaire une forme visuelle, puis mes personnages se font. Je prends sur eux quelques notes, très brèves. Je

(1) Il y a des écrivains chez qui la manière se démonte et les sources se découvrent tout de suite : M. France, par exemple ; d'autres chez qui c'est plus difficile ; d'autres, enfin, chez qui tout est recréé par la sensibilité : par exemple, Jules Laforgue, Maurice Barres.

laisse le tout reposer. J'y pense. Peu à peu les scènes s'organisent, le livre natt en ses points principaux ; grandes lacunes, soit dans les personnages, soit dans les événements, dont je ne m'occupe pas. Alors, un jour, je commence à écrire, vite, très vite, sans relire, de manière presque illisible. C'est mon grand travail, j'invente à mesure : il le faut. Travail fatigant. A ce moment-là, je ne pense à mon livre que la plume à la main ; le reste du temps, je le fuis. Dans cette première rédaction, il y a tout, trop même, généralement, mais c'est écrit en galimatias. Alors, je recopie et je refais. Cela devient des phrases, je retouche, j'arrange. Une fois fait, c'est lisible, mais mauvais. Je recopie encore, j'améliore, je raccourcis, et la chose prend tournure. Pour finir, il faudra les épreuves et une dernière révision très sérieuse. Une fois le livre imprimé, publié, il ne m'intéresse plus, je l'oublie. » J'ai demandé aussi à M. de Régnier ce qu'il préférerait dans son œuvre de conteur et de romancier. Il m'a répondu : « Je crois que mes meilleurs contes poétiques sont ceux de *M. d'Amercœur* (1) et *La Vie d'Aldramin* (2). J'aime beaucoup *Le Rival* (3). Mon roman le plus curieux est à mon sens *La Double Maîtresse*. Les cent dernières pages du *Mariage de Minuit* sont bien. Il y a dans *Le Bon plaisir* quelques tableaux réussis. De tout ce que j'ai écrit, ce que j'aime le mieux, comme style, c'est mon étude sur Michelet (4). » Enfin, je lui ai demandé quel livre il voudrait avoir écrit. C'est quelquefois tout un renseignement sur un

(1) Dans *La Canne de jaspe*.

(2) Dans *Les Amants singuliers*.

(3) Dans *Les Amants singuliers*.

(4) Dans *Figures et Caractères*.

écrivain, le livre ou les livres dont il aurait voulu être l'auteur. Mais ici, M. de Régnier ne m'a guère renseigné. « Cela dépend des jours ! » fut toute sa réponse.

Le premier roman de Régnier est *La Double Maîtresse* (1900). Il parut d'abord en feuilleton dans *l'Echo de Paris*. Ce n'est pas seulement le plus curieux de ses romans, c'est encore un des plus curieux romans qui soient. C'est aussi un des livres que j'ai lus qui contient le plus de personnages : quarante-quatre, et j'en ai certainement sauté deux ou trois en les comptant. L'action s'en passe au XVIII^e siècle. Quant au sujet, qu'il serait peut-être plus exact de mettre au pluriel, tant ce livre est plein, on ne peut que l'esquisser. C'est l'histoire d'un homme timide, mais passionné sous sa timidité, et qui a gardé de son éducation par une mère revêche au possible, une gaucherie pour les choses de l'amour qui le fait s'arrêter chaque fois au désir, sans même oser l'exprimer. A dire vrai, cette gaucherie et cette timidité lui viennent surtout d'une certaine scène du temps de sa jeunesse, vers ses dix-huit ou vingt ans, dont le souvenir vient toujours le glacer au bon moment. Nicolas de Galandot, c'est son nom, vivait alors à Pont-aux-Belles, dans le château familial, avec sa mère. Elle rêvait de faire de lui un homme tout différent des autres, c'est-à-dire ignorant tout des choses de l'amour, tant elle avait été choquée du dévergondage et de la grossièreté que celui-ci comporte. Nicolas avait là pour compagne de vacances une jolie cousine de son âge, ou à peu près, Julie de Mauseuil, aussi dégourdie qu'il était benêt, et qui avait mis dans sa petite tête de lui montrer et de lui apprendre ce qu'il ne soupçonnait même pas. Une après-midi

qu'ils revenaient du verger où ils avaient cueilli du raisin, elle l'avait fait entrer dans la bibliothèque du château. Une table de mosaïque ornait la pièce. Elle s'y était étendue, avait défait peu à peu son corsage, et s'était mise à manger son raisin, grain par grain, le cou, la gorge et les bras nus, et sa jupe fort retroussée. Assis dans un coin, Nicolas ne savait où se mettre. Arrivée au dernier grain, elle le lui avait lancé au visage, avec un grand rire de provocation. Lui, alors, s'était levé, s'était approché d'elle. Elle avait senti un souffle sur sa peau, des lèvres sur sa bouche, une main à ses jeunes seins, une autre main... puis, soudain, plus rien. Elle avait alors regardé. Dans le cadre de la porte restée entr'ouverte derrière eux, M^{me} de Galandot les regardait, suffoquée du spectacle, suffoquée surtout de voir son fils, son fils ! lui aussi !.. Toute la vie de Nicolas de Galandot se ressentira de cette journée, et du magistral soufflet qu'il y reçut de sa mère. Jamais il ne pourra voir de raisin, ni une femme en manger, sans se souvenir de la jolie Julie de Mauseuil, couchée à demi nue sur la table de mosaïque, dans la bibliothèque du château de Pont-aux-Belles, — et sans se sentir glacé de nouveau, comme si ce jour datait d'hier, à l'idée de sa mère, entrant soudainement... Quelques années après, M^{me} de Galandot meurt. Nicolas part pour Paris. Il y entend parler d'une vigne célèbre que possède à Rome le Cardinal Lamparelli. Il part pour Rome. Il y voit un jour, au cours d'une promenade, sur une terrasse d'où pendent des grappes, une femme couchée, le dos tourné à la rue. Elle aussi, dans une pose libre et voluptueuse, mange du raisin, et il ne peut s'empêcher de s'arrêter, et de la regarder, et un nom lui vient

aux lèvres, qu'il n'a pas dit depuis de longues années : Julie! Julie!... A ce moment, une voix appelle la femme : Olympia ! Elle se relève, et, en se retournant, elle aperçoit Nicolas, absorbé devant elle. Un grain reste à sa grappe, et comme autrefois Julie de Mauseuil, elle le lui lance au visage, en éclatant de rire, amusée par ce bonhomme, planté là à la regarder, et s'en va. Nicolas s'occupe d'arriver jusqu'à elle. Cela lui est facile, car Olympia n'est guère qu'une Vénus de carrefour, ce qu'il est longtemps à ignorer. D'ailleurs, le saurait-il... A chaque entrevue, il ne sait que la regarder, timide et gauche, malgré toutes les avances qu'elle lui fait, le sachant un riche seigneur. Enfin, un jour, elle brusque les choses, il se laisse à moitié faire, mais soudain s'écroule sur le parquet, les bras tendus dans une attitude d'épouvante vers la porte de la chambre qui s'ouvre avec un léger bruit, lentement, comme si allait y apparaître, comme autrefois... C'était tout simplement la petite chienne d'Olympia qui entrait, n'ayant eu qu'à pousser la porte restée entr'ouverte. Dès lors, l'existence de Nicolas n'est plus qu'une suite de dégradations. Olympia l'a persuadé de venir s'installer chez elle, et avec son soi-disant frère, le ruffian Angiolino, c'est à qui hâtera la déchéance du pauvre amoureux. Nicolas en arrive bientôt à porter les billets doux de sa belle, à cirer les bottes des amants, à laver la vaisselle et à récurer les chaudrons, vêtu de loques, mangeant à la cuisine, couchant sur une paille, préférant tout subir plutôt que de quitter cette femme, jusqu'au jour où il meurt, vieillard resté chaste, n'ayant eu dans sa vie que deux aventures, qui n'en font qu'une, comme ses deux maîtresses, la *Double Maîtresse*, qui ne l'ont été

réellement ni l'une ni l'autre. Je le répète, je ne saurais donner ici une idée de ce livre. Ce que je viens d'en dire n'est que la matière de deux courts chapitres. Il faut connaître les autres personnages : le couple du Fresnay, le mari avec son violon, la femme avec son clavecin ; la folle Anne du Bastan, dont tout l'égarément consiste à se donner force lavements, dans des toilettes extravagantes ; M. Mellier avec sa vieille ; l'abbé Hubertet, membre de l'Académie des Inscriptions, à Paris, et de celle des Arcades, à Rome ; M^{lle} Damberville, du ballet de l'Opéra ; M. de Parmesnil, naturaliste, qui a passé trois années tout nu dans une île déserte où l'avait jeté le naufrage d'un navire ; le beau François de Portebize, avec qui toutes les femmes de Paris veulent coucher, allant jusqu'à corrompre ses valets, pour s'introduire en cachette dans son lit ; M. Tobbyson de Tottenwood, anglais riche et brusque, qui essaye, à Rome, de sortir Nicolas de son bourbier, et, devant son refus, se confond en admiration pour tant de ténacité. Il faut connaître aussi tant d'épisodes et de tableaux, tantôt charmants et gracieux, tantôt libertins et cyniques, tantôt aussi saisissants de réalisme et de vérité, où ces personnages font leur rôle tour à tour : la mort de M. de Mausseuil reposant sur son lit, entre deux cierges allumés, tandis que la folle, dans la pièce voisine, coiffée bizarrement et sa jupe troussée, s'occupe gravement à s'administrer un clystère, tenant de ses deux main la grosse seringue derrière son dos et lui cherchant un point d'appui au mur ; la scène entre Nicolas, Julie et M^{me} de Galandot, dans la bibliothèque du château de Pont-aux-Belles ; le départ de Nicolas après la mort de sa mère ; la maison de l'abbé Hubertet, à Paris, rue Saint-Jacques ; le

souper chez M^{lle} Damberville; la rencontre de Nicolas de Galandot et d'Olympia; la scène dans la chambre de cette dernière; les singes du cardinal Lamparelli; la sortie de M. de Tottenwood, un matin, à Olympia et à son pseudo-frère, au sujet de leurs mauvais traitements pour Nicolas, et la mort de Nicolas, sur son grabat, avec les injures du couple Olympia-Angiolino. Quand le livre parut, quelqu'un dit qu'il était « le frère de *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*, de M. Anatole France ». Je n'ai pas la place pour discuter cette opinion, exprimée si bizarrement. Il y a tout de même une autre diversité dans *La Double Mattresse* que dans *La Rôtisserie*. C'est moins bien écrit, me dira-t-on peut-être. Il y a comme ça des gens, ce sont généralement ceux qui n'y connaissent rien, qui ont la manie du style; sitôt qu'ils trouvent des phrases chantantes, ils se pâment. Je ne vanterai pas à l'excès le style de *La Double Mattresse*; je ne suis pas assez fou du style à images; un peu moins de poésie m'irait mieux. Mais *La Double Mattresse* n'est pas moins bien écrite que *La Rôtisserie*. Elle est écrite autrement, voilà tout, et avec moins de lectures, ce qui est le grand point. Quand se rendra-t-on compte que les livres de M. France ne sont que les livres d'un homme très savant, sans aucune sensibilité, ni rien à lui. Je pense à lui souvent. Il connaît tous les livres, avec toutes leurs éditions, les éditeurs et les dates. Il a une mémoire admirable, — et probablement des fiches excellentes. Il aurait fait un libraire de premier ordre. Ceux à qui on a affaire sont si ignorants, la plupart du temps! Je demandais, l'autre jour, à l'un d'eux, assez fréquenté, pourtant, s'il avait une ancienne édition du *Père Goriot*. « Le Père Goriot?... De

qui donc que c'est déjà? » me demanda-t-il (1)!

Après *La Double Mattresse*, M. de Régnier publia un volume de critique, *Figures et caractères* (1901). On y trouve quatre grandes études sur Michelet, Vigny, Hugo et Mallarmé, des études plus courtes sur Chateaubriand, Beaumarchais, Chénier, Sainte-Beuve, Jean de Tinan, Oscar Wilde, Rudyard Kipling, la Conférence à Bruxelles publiée en 1894 sous le titre : *Le Bosquet de Psyché*, une autre Conférence faite en 1900 à la Société des conférences : *Poètes d'aujourd'hui et poésie de demain*, et quelques pages sur des sujets divers.

Les Amants singuliers (1901). C'est un volume de contes : *La Femme de marbre*, *Le Rival*, et *La Courte vie de Balthazar Aldramin, vénitien*. Ils sont tous trois égaux par l'intérêt du sujet, par un style parfait, rapide et simple, où pas un mot n'est de trop. Bien des romans qu'on publie n'ont pas la matière de l'un ou l'autre de ces trois contes. M. de Régnier le dit aussi dans sa préface : ce volume aurait presque pu faire suite au *Trèfle noir* et au *Trèfle blanc*, sous le titre *Le Trèfle rouge*, puisque le sang y coule par trois fois, de la gorge des deux Corcone (*La Femme de marbre*), du flanc de Balthazar Aldramin (*La Courte vie de Balthazar Aldramin*), et du crâne défoncé sous sa perruque grise, de ce bon M. de la Thomassière (*Le Rival*).

Le Bon plaisir (1902). C'est le deuxième roman de M. de Régnier. Il porte en épigraphe ces mots

(1) Il y a un mot charmant de Ninon de Lenclos à un père qui se plaignait à elle de l'ignorance de son fils : « Votre fils ne sait rien ! Tant mieux ! lui répondit-elle. Il ne citera pas ». Quelle belle épigraphe pour une étude sur M. France ! Chez lui, c'est tout le contraire : il cite à chaque instant.

de Mme de Maintenon : « Un peu de crapule se pardonne en ce temps-ci. » Il est en effet très licencieux, comme du reste presque tous les romans de M. de Régnier. Il y a une différence entre la licence et la grivoiserie. J'y pensais tout à l'heure en parlant de *La Rôtisserie de la Reine Pédauque*. L'abbé Jérôme Coignard n'est pas licencieux, il est grivois, et c'est ce qui me déplaît. On peut être licencieux et rester agréable; on l'est même nécessairement; quand on est grivois, jamais.

Chaque fois que j'arrive à un roman de M. de Régnier, je suis tenté de dire que c'est celui que je préfère. Puis je songe aux autres, et, alors, je ne dis rien. Ce qui fait le grand talent de M. de Régnier, romancier, c'est que ce n'est jamais d'imaginer qu'il a l'air, mais de raconter, mais de se souvenir. Cela est surtout sensible dans *Le Bon Plaisir*. Ce livre n'est qu'un roman, mais par le style, par la façon dont il est construit, il a tout le caractère de Mémoires sur quelques années du règne de Louis XIV. Pas d'intrigue, pour ainsi dire. Des portraits, une suite d'anecdotes, avec un ou deux événements de l'époque utilisés. Un léger pastiche, si parfait qu'on s'y trompe, que M. de Régnier y a mis en épilogue, des Mémoires d'un certain M. de Collarceaux, ajoute encore à ce caractère de Mémoires. Il me vient même un scrupule à ce sujet. On n'a peut-être pas eu si tort de dire que les romans de M. de Régnier approchent quelquefois de pastiches des conteurs du xviii^e siècle. Je songeais trop tout à l'heure à *La Double Mattresse*. J'aurais dû songer aussi un peu au *Bon Plaisir*... En tous cas, ce roman est bien le seul qui puisse mériter vraiment le nom de pastiche, ce que M. de Régnier a peut-être voulu qu'il fût, du reste. Surtout,

cela ne saurait enlever rien de leur intérêt à ces romans, ni de son talent à leur auteur, au contraire. Avoir su évoquer avec autant de grâce une époque unique comme vie et comme art, « *cette douceur de vivre* » dont parlait Talleyrand ! Il était indispensable, pour cela, de la sentir et de la comprendre parfaitement. Rien que cela prouve un esprit remarquable. Le sujet du *Bon Plaisir* serait encore plus difficile à raconter que celui de *La Double Maîtresse*. Quand on l'a lu, il reste dans la mémoire de nouvelles choses charmantes, de nouvelles choses parfaites, comme l'arrivée et le passage des troupes royales à Vircourt (vingt pages absolument parfaites), avec la belle M^{me} Dalanzière demeurant à sa fenêtre, pour voir passer le roi, et criant : « Vive le Roi ! » toute penchée sur le balcon, sa gorge abondante à l'air, — et les Mémoires de la belle Courlandon, d'un style si harmonieux dans sa sécheresse. J'avais commencé à copier quelques passages de ces deux morceaux, mais je me suis aperçu que cela allait me mener bien loin, et j'ai raturé. Quand je désigne certaines pages dans un livre, c'est que je les trouve vraiment excellentes, et je voudrais montrer tout de suite que je ne me trompe pas.

Le Mariage de Minuit (1903). Paru d'abord en feuilleton dans *Le Journal*. C'est le premier roman de M. de Régnier où les personnages sont de notre époque. Il y a mis comme épigraphe cette parole de Goethe : « Je ne veux plus que tu fasses de semblables riens, car les autres s'en tireront aussi bien que toi. » Pure modestie, naturellement. Il serait à souhaiter que beaucoup des romans qu'on publie fussent de semblables riens. On a critiqué dans ce livre le soin qu'y a mis M. de Régnier à faire le por-

trait et à donner la généalogie de tous ses personnages. On en a critiqué aussi la composition. Il ne faut pas trop y croire. J'ai déjà dit que le côté Mémoires, anecdotes, est ce qui fait le plus grand charme des romans de M. de Régnier. Sans doute, l'unité du livre s'en ressent. Il s'y trouve des personnages qui ne touchent que très peu à l'action principale, et M. de Régnier nous raconte sur chacun d'eux une ou deux petites histoires qui n'ont pas absolument affaire avec le sujet du roman. Mais est-ce un livre mal composé que celui où l'on ne perd jamais de vue aucun des personnages, chacun d'eux étant rappelé à chaque chapitre par un détail, un mot, si bien que, même lorsqu'il n'y en a que deux en scène, on a tous les autres présents à l'esprit ? C'est le cas du *Mariage de Minuit*, et de plus, tous les personnages secondaires en sont si amusants à connaître, qu'il serait fort regrettable qu'ils n'y fussent pas. Le sujet principal du livre est court à dire. Une jeune orpheline, pauvre, Françoise de Cléré, vit chez une tante, M^{me} de Brignan, dont le tempérament très amoureux est fort connu dans le monde. La jeune fille subit un peu de cette réputation, et en souffre sans rien dire. Un jour qu'elle a surpris sa tante en conversation chaleureuse avec un jeune homme, Antoine de Puyfond, elle prend le parti de quitter cette maison. Il n'y a pour elle qu'un moyen : se marier. Elle va demander conseil à un ami, le romancier Boispréaux, profondément honnête sous ses apparences légères, et lui offre d'être sa femme. La scène se passe sur la terrasse des Tuileries. Elle est délicieuse. Boispréaux refuse, et dit pourquoi, sincèrement. Ce qu'il veut de la vie, ce qu'il en accepte, ce qu'il en accomplit, c'est seulement ce qu'elle a d'agréable, de léger, de facile,

de frivole même, et l'épouser, elle! Françoise! serait pour lui une action beaucoup trop sérieuse, beaucoup trop grande. Décidée à ne pas retourner chez sa tante, Françoise va demander conseil et protection à un ami d'enfance, Philippe Le Hardois. Il a en province un château dont il ne fait rien. Elle pourrait y aller vivre pendant quelque temps, en attendant qu'elle ait trouvé une situation; cela ne le gênerait pas beaucoup. Philippe l'écoute sans l'interrompre, puis, à la fin, sourit doucement. A-t-elle bien réfléchi aux conséquences de ce séjour à son château de Grandmont? Sa tante la recherchera, on saura où elle est, on viendra la lui réclamer à lui. Il aura l'air de l'avoir séquestrée. Non, il y aurait un bien meilleur moyen de tout arranger, ce serait de devenir sa femme, et il lui demande si elle le veut. Elle refuse d'abord, puis consent. Ils se marient. Après la cérémonie, ils partent pour Grandmont. Françoise est en costume de voyage, et porte à sa ceinture une boucle en fleur d'argent que lui a donnée Philippe. Ils arrivent le soir, pour le dîner, et après vont se promener dans le parc, puis gagnent la forêt qui avoisine le château. Je veux citer la fin, si juste, si pénétrante, avec cette admirable image de la boucle de ceinture qui se détache...

... Ils s'assirent au rebord du fossé, le dos à l'herbe et restèrent ainsi longtemps immobiles, sans parler...

Un bruit de pas les fit tressaillir. Quelqu'un marchait sur la route. L'homme passa près d'eux. C'était un ouvrier en bourgeron de toile, son paquet à l'épaule, au bout d'un bâton. Il fit un détour pour s'écarter du couple assis. Sa figure apparut en pleine lumière, tannée et saine. Il passa outre, et, une fois passé, tourna la tête, puis s'éloigna. Le silence redevint lui-même.

Philippe et Françoise se sourirent, puis leurs visages devinrent graves. Qu'avaient-ils été pour ce passant inconnu ? ce qu'ils étaient vraiment l'un pour l'autre : un homme et une femme, car que leur importait qu'on les attendit là-bas, dans ce vaste château impérial, debout avec ses hautes fenêtres éclairées, ses meubles massifs, ses aigles, ses couronnes, ses abeilles. Qu'importaient les valets du vestibule et les chevaux des écuries, et la fortune et l'argent, pourvu que ce chemin fût solitaire, que cette lune fût brillante, que cette nuit fût silencieuse ! Ils n'étaient plus que deux êtres qui s'aimaient. L'amour leur battait au cœur. L'herbe était douce et l'heure bonne. Que leur fallait-il de plus, sinon eux-mêmes ?..

Ils se prirent doucement, sans que leurs lèvres unies se quittassent. La main de Philippe toucha la fleur d'argent de la ceinture de Françoise. Il en disjoignit les pétales agrafés qui se heurtèrent, avec un petit bruit argentin, au bout du ruban souple. La lune de minuit atteignit le haut du ciel vide, et, quand elle éclaira leurs visages, ils se regardèrent de si près qu'ils ne se voyaient plus, parce que leurs bouches se touchaient.

Il y a d'autres choses aussi belles dans *Le Mariage de Minuit*, par exemple les pages sur Venise comparée à une verrerie vivante, la fête à Louveciennes, avec les danses de la délicieuse M^{lle} Kingby. Il y a des ridicules notés avec une ironie si fine qu'on la sent à peine, — et des passages d'une si grande douceur, d'une si grande tendresse... Tous les personnages aussi, ou charmants ou ridicules, Boispréaux, la comtesse Rospiglieri, le prince de Bercenay, M. de Hangsdorff, M^{me} de Bocquincourt, M. de Serpigny, M. Barangon, etc., et tant de détails saisissants par leur réalisme et par la façon dont ils sont amenés. Il y a, par exemple, une dame de Vitry qui perd sa peau. Sa fille, pour s'amuser, lui en fait mettre chaque

jour, en cachette, des morceaux dans sa soupe. M. de Régnier n'a certainement pas inventé cela. Ailleurs, la même M^{lle} de Vitry, qui brûle de voir ce que c'est qu'un homme, vient, à une soirée, de se laisser renverser sur un divan par le gros M. de Bocquincourt. Elle est interrompue par une amie qui vient lui dire que sa mère la cherche partout. « C'est bien, répond-elle sans se démonter; j'y vais; j'étais en train de m'amuser! » et elle ajoute tout bas, en passant : « Il m'a tout montré, tu sais! » C'est si bien rendu qu'on se sent presque choqué, je parle pour les gens prudes, bien entendu. Bref, on peut dire de ce roman de M. de Régnier ce qu'on dit des autres : il a certainement dû avoir beaucoup de plaisir à l'écrire; on en a peut-être plus à le lire.

Les Vacances d'un jeune homme sage (1903). C'est actuellement le dernier roman de M. de Régnier, et c'est un roman fort simple. Si ce n'étaient quelques pages, une dizaine au plus, ce serait presque un roman pour jeunes filles, pour jeunes filles un peu avancées, cependant, comme le sont toutes les jeunes filles, du reste. Le titre dit tout le sujet. C'est l'aventure d'un collégien avec sa cousine, pendant des vacances qu'il passe en province, chez ses grands-parents, où la cousine vient également passer quelques jours. Elle est jolie, elle a vingt ans, et est déjà veuve. Avec son visage frais et ses yeux ignorants, il lui plaît, et elle se mêle de lui apprendre, pour leur profit à tous les deux, ce qu'il rêvait seulement d'aller demander à une maîtresse d'ami, bonne fille du Quartier Latin, en vilégiature dans les environs. C'est même cette intention du collégien qui amène l'aventure. Un jour qu'il sort de chez la demoiselle, sans avoir réussi

à rien, il est rencontré par des amis de sa famille, qui rapportent tout. Naturellement, les grands parents sont renversés, la mère pleure, c'est toute une scène. La jolie cousine, plus adroite, elle, prend le collégien à part, le cajole, le confesse, — et la pénitence est douce. Un passage de la préface de M. de Régnier complétera ces indications.

... Ce sont des figures plaisantes et naïves que l'on rencontrera dans ces *Vacances d'un jeune homme sage*. J'ai tâché de les dessiner avec vérité. Je les crois vraies, mais il ne faudrait pas les croire réelles. Elles ne le seront qu'autant qu'elles vivront dans la mémoire de ceux qui auront bien voulu feuilleter ces pages familières. Qu'elles les aident à se souvenir qu'ils furent jeunes, car ils y retrouveront rapportés quelques-uns des petits événements qui, à quinze ans, nous émeuvent le plus et qui, plus tard, nous font sourire, comme on sourit du passé, avec regret et mélancolie.

Telle est, à ce jour, l'œuvre de M. Henri de Régnier, poète et romancier, avec une légère part de critique qui porte bien sa marque. Si le poète paraît y avoir atteint tout son développement, il est probable que le romancier n'y a pas encore donné tout ce qu'on peut attendre de lui, surtout dans le roman contemporain. Mais telle qu'elle est déjà, cette œuvre compte et a sa place. On ne peut aimer les vers sans lire les *Poèmes anciens et romanesques*, *Tel qu'en Songe*, *Les Jeux rustiques et divins*, *La Cité des Eaux* et *Les Médailles d'Argile*. Après le Romantisme si faux, si enflé et si ridicule, après le Parnasse si morne, si froid et souvent si trivial, on trouve dans ces poèmes une harmonie dont la sensibilité n'est pas absente et des images qui ne sont pas que plastiques, avec d'autres

motifs que la bien-aimée infidèle, les misères des humbles, ou les problèmes de *La Justice*. Quant aux romans de M. de Régnier, je ne saurais en faire de meilleur éloge que de dire qu'ils se rattachent à ce qu'il y a de meilleur dans la littérature française, et le continuent. Ils s'y rattachent même si bien que je ne sais pas si un étranger peut les goûter dans leur totalité, avec leur ton à la Saint-Simon, leurs portraits, leurs anecdotes, leurs traits tendres ou satiriques, leur atmosphère de libertinage et d'épicurisme. Ils n'ont encore rien apporté de très nouveau, c'est entendu. Mais ils ne sont pas loin d'avoir un autre mérite. Ils remontent un peu, au delà des romans naturalistes, depuis le dernier jusqu'au premier, environ jusqu'à Stendhal, plus loin même. On peut presque oublier, en les lisant, que ces romans ont existé (1). On retrouve le style alerte, clair, pas loin d'être osé, bientôt naturel, — le mépris des morales... On oublie aussi les chinoiseries, la bijouterie littéraire, les décors d'opéra, le toc, les Théophile Gautier, les Flaubert, tous les phrases. Cela fait du bien, donne de l'air, égaie, redonne de l'esprit... On en a tant besoin, plus même que je ne saurais dire! On en aura encore besoin bien davantage, si ça continue.

PAUL LÉAUTAUD.

(1) J'en excepte les romans des Goncourt, tout à fait différents et à part.

LA RHÉTORIQUE

I

Il s'est dessiné, depuis quelques années, un mouvement très intéressant contre la rhétorique. Le mot est devenu honteux, au point que l'administration universitaire a dû le rayer des programmes. C'est un progrès, quoique nominal. Autrefois, et hier encore, on passait par la « Rhétorique » ; les adolescents d'aujourd'hui, s'ils subissent les mêmes méthodes déprimantes, en ignoreront le nom traditionnel. Les mots ont une grande importance ; échapper au mot, c'est entrer dans la voie de la libération. Sans doute il est à craindre que la rhétorique, c'est-à-dire l'art d'apprendre à écrire sans don naturel, ne continue à priver les jeunes gens d'une année heureuse, et cela sans aucun profit ni intellectuel, ni esthétique ; on leur épargnera cependant l'étiquette ridicule qui servait à les appeler. Il n'y aura plus de rhétoriciens. Un jour, qui n'est peut-être pas très loin, on remplacera ces vains exercices par des études de biologie. La bêtise n'en diminuera pas pour cela ; mais elle aura pris une autre forme : cela reposera.

L'antiquité, disaient les Goncourt, non sans quelque dureté, c'est le pain des professeurs. La rhétorique est le beurre qui sert à faire couler cette miche ; elle est onctueuse et digestive, elle contient de précieux sels. Grâce à la rhétorique, d'antiques

galettes flattent encore notre palais. Cicéron, sans la rhétorique, serait l'émule de feu M. Louis Figuier; c'est à la rhétorique orientale que les évangiles doivent leur saveur et leur faveur.

Que de rhétorique ne faudrait-il pas pour suivre cette métaphore! Théophile Gautier s'y serait amusé. Je ne sais plus. J'aime mieux une fleur qu'une fleur de rhétorique et j'estime que l'art de plaire aux imbéciles est le même que l'art de déplaire aux délicats. La rhétorique, en somme, est une des plus grandes niaiseries qui aient abusé les hommes. C'est quelque chose d'aussi bête que le vertugadin, la fraise ou la crinoline. Il est temps que le style se réjouisse de modeler strictement la pensée, comme les plus charmantes robes féminines sont celles qui sourient de montrer la beauté des femmes, dont elles ne sont plus que la pudeur. Le style est la pudeur de la pensée.

La rhétorique me fait songer à toutes sortes de choses singulières: aux tiaras de plumes des Incas, aux tatouages australiens, à la poudre, au rouge et aux mouches, à la perruque de Louis XIV, à la queue des Mandchous, au corset cuirasse, aux talons Louis XV, à tous les artifices imaginés par l'homme pour fuir sa nature.

Il y a une rhétorique ingénue et presque toujours heureuse. Dans les moments où la mode est moins tyrannique, les femmes, rendues à leur instinct, imaginent des nouveautés personnelles qui soulignent leur grâce; elles excellent à se composer un cadre. Aussi, des écrivains, sans y trop penser, organisent un paysage autour de leur pensée. On ne peut pas aller tout nu. S'il est rarement permis de choisir la forme de son vêtement, on a quelque licence pour la nuance. Ne souffrez pas de

conseils; repoussez-les, bouchez-vous les oreilles: laissez vos yeux maîtres de leur choix.

Un traité de rhétorique, cela ressemble beaucoup au « Journal des Tailleurs » ou à « La Mode illustrée »:

« Voilà ce qui se porte, dit M. Albalat. Le Cha-teaubriand, cet hiver, est fort demandé. Mais nous avons aussi le Flaubert, qui en dérive, et le Mau-passant qui est du Flaubert ironique et dépouillé. Voulez-vous plaire à tout le monde? A' quelques-uns? Aux femmes? Aux ecclésiastiques? Entrez, j'en ai pour tous les goûts. D'ailleurs, Messieurs, voici les manuscrits. »

Pascal a recopié treize fois et corrigé treize fois l'une de ses Provinciales. Cela prouve, dit M. Albalat, que « les refontes sont nécessaires à la perfection du style ». Cela prouve que Pascal aurait peut-être mieux fait de continuer ses expériences sur le vide, et qu'il n'était point destiné, par la nature de son génie, à entrer dans les querelles théologiques. Mais, comme il avait du génie, il a porté, même dans ces ténèbres ridicules, quelque lumière. Si Colbert lui avait commandé de construire une frégate, il aurait construit une frégate, avec ses ponts et ses caronades, ses mâts, ses hunes et sa voilure; cela ne veut pas dire davantage. Il y a dans Pascal des pages travaillées, qui sont belles; il y a aussi des pages improvisées, qui sont belles. La pensée va quelquefois plus vite que la main la plus rapide et que la plus docile mémoire: de là des embrouillements. Il faut reprendre, reconstruire ce qui s'est écroulé faute d'états. La rature, la surcharge, la refonte, autant de nécessités physiques, que la pensée soit trop prompte ou qu'au contraire elle coule avec paresse et que la liaison logique de

ses parties se fasse difficilement. L'un de ces deux états, l'un ou l'autre, est l'état normal de celui qui écrit; cela est élémentaire et connu. Mais pourquoi cette désharmonie presque constante entre deux mouvements qui se conditionnent réciproquement?

C'est que les mots, hormis les noms propres et quelques rares noms communs très systématisés, correspondent à des idées générales, cependant que celui qui écrit prétend, très souvent, exprimer des idées particulières ou, tout au moins, particularisées, précisées par le milieu et selon l'ordre où on les considère. L'amour, la justice, le salut, l'intelligence, la volonté et tous ces mots abstraits qui sont communs d'usage aux philosophes et au peuple n'ont pas le même sens pour le peuple et pour les philosophes; quoiqu'ils représentent essentiellement des idées générales, ils ne peuvent, en effet, être compris, même par un philosophe, que sous la catégorie particularité. Celui qui profère de tels mots sans pouvoir immédiatement les monnayer en faits concrets, observés ou collectionnés, je crains qu'il ne soit capable que de psittacisme ou que sa pensée ne soit d'une impénétrable obscurité. Une idée générale est en effet un réservoir de contradictions, au moins de nuances. L'amour: ce mot tout seul contient tant de sens différents, et même opposés, qu'il n'en a aucun de véritable. Il ne sera clair que conditionné par une épithète, par un discours préparatoire, par le caractère de qui le prononce, par le milieu où il est introduit, par tout ce qui, en somme, transforme une idée générale en une idée particulière ou du moins spécialisée.

Tel est notre alphabet que pour quarante-deux voyelles ou nuances de voyelles, environ, nous ne

possédons que dix-neuf signes ou groupes de signes ; tel est notre langage que pour quinze ou vingt idées, nuances ou même oppositions d'idées, nous n'avons souvent qu'un mot. « Il y a fagot et fagot » : l'art d'écrire n'est pas de raturer, comme le croit M. Albalat, mais de donner à cet unique « fagot », selon les occasions, une valeur représentative chaque fois exacte et chaque fois différente. C'est assurément très difficile. Cela s'apprend-il ? Non. On apprend à extraire laborieusement des racines carrées ; on n'apprend pas à les extraire sur la minute, à la manière d'Inaudi. L'écrivain de génie qui rature et corrige, reprend, recopie, il a sous les yeux de son esprit le dessin idéal qu'il prétend reproduire et qu'il reproduira ; l'élève de M. Albalat, comme dans le conte d'Andersen, noue, dénoue et renoue, opiniâtre, du vent et du néant.

Le mot est général et l'idée est particulière. Ecrire ou parler, c'est donc exprimer le particulier au moyen du général, l'individu par les termes qui qualifient l'espèce. Plus la civilisation se complique, plus les cerveaux s'emplissent d'images, plus les objets dont on parle deviennent nombreux, et plus il est difficile de les exprimer avec des mots, car, à l'inverse, les mots deviennent de plus en plus amples, embrassant des quantités parfois immenses de faits particuliers.

Dans les civilisations très restreintes, au contraire, le particulier se confond, presque toujours, avec le général. Les caractères sont moins différenciés, facilement classables sous quelques types. Pour distinguer entre eux les individus, Homère use du même expédient que les sauvages et nos paysans, le sobriquet : cela, faute de moyens d'analyse. A cette période de l'évolution humaine, les

individus n'ont, à part quelques héros, qu'une existence sociale ; comme unités, ils sont ce qu'est encore un soldat dans son régiment, ce que serait, avec le triomphe du socialisme absolu, le citoyen dans la cité. Ces états primitifs ou rétrogrades sont représentés jusque dans les civilisations les plus complexes par la masse aux intelligences rudimentaires ; on voit même des hommes d'une certaine culture superficielle qui croient s'exprimer clairement en disant : un ouvrier, un bourgeois, un curé, un militaire ; mais un esprit vraiment lucide se rend compte que chacun de ces termes contient des milliers de significations différentes ; un chasseur même sait qu'il y a perdrix et perdrix et un fermier, bœuf et bœuf. La nature ne contient que des faits particuliers ; la généralisation de ces faits est une opération intellectuelle ; mais comme la pensée est la seule chose que nous connaissons directement, il est vrai de dire aussi que les idées que nous atteignons le plus facilement ce sont les idées générales. C'est même, en somme, une maladie de l'esprit humain, maladie peut-être heureuse, d'élever fatalement le particulier au général. Cependant l'art exige un retour de la pensée sur elle-même : il faut qu'elle se replie à la mesure de la nature et qu'elle redevenue le fait particulier. Il y a là un effort de torsion auquel peu d'esprits peuvent se soumettre sans angoisses et qu'un bien plus petit nombre encore supporte sans déchirures.

Le monde des choses est représenté pour nous par le monde des idées. Il y a donc sous notre domination intellectuelle deux mondes : le monde des idées et le monde des mots. Ecrire, parler, c'est les faire coïncider à peu près ; écrire parfaitement c'est les faire coïncider parfaitement, c'est obtenir

que les dessins se confondent : tâche impossible. Je pense qu'ayant retouché treize fois sa Provinciale, Pascal n'en fut pas encore content. A la centième, comme à la treizième, il n'eût encore obtenu qu'une très faible approximation.

Buffon a voulu résoudre ce problème des coïncidences. Il conseillait, comme on sait, l'emploi des termes les plus généraux. Ce moyen semble paradoxal, puisqu'il éloigne indéfiniment toute chance de concordance entre l'idée et le mot. Il ne l'est peut-être qu'en apparence. En usant des termes les plus généraux, l'écrivain, renonçant à obtenir lui-même des coïncidences toujours contestables, laisse au lecteur le soin de les obtenir au gré de sa logique personnelle; il livre une ébauche dont les imaginations particulières feront le tableau de leur rêve : des peintres ont réussi à plaire par un procédé analogue. Un autre motif peut faire admettre le système de Buffon : c'est que la précision est illusoire; très souvent, elle ne fait qu'augmenter l'obscurité. La science a le droit de la chercher, parce qu'elle poursuit un but très différent du but littéraire; elle l'a trouvée par la considération des traits fixes, spécifiques des groupes de faits ou des groupes d'êtres. Mais l'art vit de décrire le particulier, c'est-à-dire le dissemblable, encore que son intention dernière soit de rendre le particulier avec tant de force que les hommes donnent à ce dessin une valeur synthétique.

Je crains que tout cela n'explique pas très bien pourquoi l'art est difficile et son enseignement chimérique. S'il suffisait de raturer, de copier et de refondre, nous aurions davantage de bons écrivains. « Les refontes, dit M. Albalat, sont nécessaires à la perfection du style. » M. Albalat déduit cet apho-

risme de l'examen de quantité de manuscrits d'écrivains illustres. Il semble presque raisonnable. Cependant prenons un nombre égal de manuscrits d'auteurs notoirement médiocres : nous y verrons la médiocrité obtenue exactement par les mêmes procédés que la perfection. La refonte signifie seulement que l'écrivain, quel qu'il soit, a un certain sens critique, illusoire ou véritable; il corrige, parce qu'il se croit capable de faire mieux. Mais cela n'est pas toujours vrai, ni pour les mauvais, ni pour les bons écrivains. Plus d'un, par un fâcheux scrupule, a gâté de bonnes ou d'honorables pages. Le *Chef-d'œuvre inconnu* de Balzac est la critique en action de cette habitude, qui peut s'accroître jusqu'à la manie.

Il n'y a pas une psychologie pour les grands hommes et une pour les moyens et une autre pour les petits. Ce qui serait intéressant et scientifique, ce serait de pénétrer le mystère de la parole et celui de l'écriture; quant au style, il est personnel et, comme disait Hello, par intuition, inviolable. L'exceptionnel et l'individuel ne sont pas matière à science; on peut enseigner tout ce qui est général, tout ce qui, en se joignant à une intelligence, en reste séparé, tout ce qui se surajoute: l'essence reste indenne; elle est impénétrable et interchangeable. Et c'est ce qui fait la beauté de l'homme et de tout animal, que sa nature intime et personnelle résiste à tous les pédagogues, à tous les dresseurs; j'aime les têtes récalcitrantes qui reprennent invariables leur position naturelle : elles veulent bien apprendre tout, mais tout hormis ce qui les ferait changer de personnalité. Un âne qui broute ingénument les chardons est plus agréable qu'un âne savant.

M. Albalat fait de la callipédie. Comme ce mé-

decin qui enseignait l'art d'avoir de beaux enfants, il enseigne l'art d'avoir un beau style.

Le beau style et les beaux enfants dépendent de causes obscures et lointaines. C'est l'accident, le hasard du sol et des nourritures, la qualité de l'air, les multiples hérédités, et, comme méthode secondaire, une bonne éducation. On n'a sans doute vu que bien rarement un grand écrivain ignorant; cependant l'instruction ne lui est nécessaire que parce qu'il vit dans un milieu instruit, parce qu'il s'adresse à un public dressé par la tradition. L'art de grouper les mots, les images, les idées selon un dessin harmonieux est indépendant de toute culture littéraire : le grand poète, en particulier, est un rossignol de génie, et n'est que cela.

L'instruction, cela est douloureusement visible dans la vie, n'est pas autre chose qu'un engrais; c'est de l'azote ou du phosphate de chaux; cela fait pousser la plante, mais ne change pas sa nature. On voit, le long des marais baignés par la mer, de magnifiques épis d'ivraie, plusieurs fois gros comme celle du bord des chemins; une culture savante leur donnerait encore un plus bel aspect; on en obtiendrait peut-être qui rivaliseraient avec les hampes grenues du maïs : et cela serait toujours de l'ivraie. Instruire un sot, c'est amplifier sa sottise, la faire voir, sous une cloche grossissante, énorme et ronde.

Les écrivains les plus médiocres au point de vue du style sont acceptables et parfois excellents, dès qu'ils incorporent à leur écriture quelque notion précise, un fait, une idée juste. Le talent y ajouterait peu de chose. Très souvent même le talent est nuisible et pénible, lorsque, profitant de son habileté, il s'exerce sur rien, souffle des bulles,

enfile des perles diversement colorées. On peut acquérir une certaine apparence de talent littéraire, comme une femme peut, étant blafarde, se donner un teint factice. Et après? Il faut craindre également les perfidies du fard et celles de la rhétorique. Un style ingénu n'est jamais tout à fait laid; ce qui est affreux, c'est le masque que les professeurs de belles-lettres appliquent sur cette laideur naturelle.

II

L'art de raturer est représenté dans le livre de M. Albalat par Chateaubriand, Flaubert, Bossuet, Pascal, Rousseau, Buffon, Montesquieu, La Fontaine, Racine, Victor Hugo, Balzac, Fénelon, Stendhal, George Sand, Théophile Gautier et quelques autres qui, sous le nom d'improvisateurs, sont rapidement flagellés par l'apôtre de la rature : M^{me} de Staël, Lamartine, « l'immoral Restif de la Bretonne ».

Chateaubriand avait la passion d'écrire. Du moment qu'il fut revenu de son rapide voyage en Amérique, il n'eut guère d'autre véritable plaisir. Indifférent à tout, hormis au beau style, il travailla comme un violoniste l'agilité de son poignet. Jusqu'à sa dernière heure, on le vit reprendre et corriger ses mémoires, ajouter un mot, changer une épithète. Il se souciait de l'harmonie de la phrase plus que de l'exactitude. Il semble bien prouvé maintenant que le récit de son voyage en Amérique n'est qu'une fantaisie. Il parle des Natchez et de la Floride et il n'a vu, de toute l'Amérique, que les bords de la route qui, de Baltimore, mène au Niagara. En une récente étude, M. Bédier a démontré l'impossibilité de l'itinéraire que Chateaubriand

prétend avoir suivi ; mais il a eu le bon goût de n'accompagner sa démonstration d'aucune invective contre l'imposture du grand écrivain. En critique intelligent, soucieux de surprendre une méthode de composition, M. Bédier a recherché et trouvé les sources du *Voyage en Amérique* ; il a montré comment le récit de Chateaubriand n'est qu'un roman composé de centons empruntés aux voyageurs réels et juxtaposés avec un art extrême (1).

Chateaubriand était un visuel. Il avait besoin pour écrire d'avoir sous les yeux le tableau qu'il allait transposer. Ce tableau lui était fourni soit par le spectacle immédiat des choses, soit par sa mémoire, soit par des notes de carnet, soit par un texte étranger. La lecture du P. Charlevoix, par exemple, lui suggérait une vision très nette des paysages du nouveau monde, dont il avait lui-même aperçu quelques échappées : et il transcrivait Charlevoix, non pas seulement en corrigeant son texte, mais en adaptant ce texte à la vision que ce texte lui avait suggérée.

Après avoir cité, selon la méthode des deux colonnes, de nombreux exemples de ces emprunts de Chateaubriand aux récits des explorateurs anglais et français, M. Bédier résume ainsi son impression : « C'est parfois traduction littérale ou simple transcription : une humble retouche de syntaxe, ellipse ou inversion, un mot mis à sa place, un membre de phrase élagué, et la sèche matière amorphe s'organise et palpite ; un mot puissant, une image créée y projettent comme un afflux de sève ; la lumière s'y insinue, et les nombres, et la

(1) Voir, dans les *Etudes critiques* de M. Joseph Bédier ; *Chateaubriand en Amérique : Vérité et Fiction*.

vie. Ce n'est qu'une ébauche encore : le poète la reprend à deux, à trois reprises ; elle passe du *Voyage en Amérique* au *Génie du Christianisme*, puis aux *Mémoires d'outre-tombe* : procédé de peintre (1) ; et chaque transposition est création. »

Poussant plus loin l'analyse, M. Bédier ajoute que ces divers remaniements représentent autre chose que ce travail préparatoire auquel doit se livrer tout écrivain qui veut peindre des mœurs étrangères, décrire des paysages exotiques. La persistance de Chateaubriand révèle encore ceci : « Il semble que pour créer il ait souvent besoin de la suggestion d'une page déjà écrite (2)... » Il y a, disait Fourier, qui avait parfois des idées justes, deux sortes d'esprits, parmi les écrivains : les commenteurs et les finisseurs. Chateaubriand était un finisseur. Nul, mieux que ce créateur du romantisme, n'a pratiqué les préceptes de Boileau : il travaille rarement d'original et il corrige jusqu'à satiété. C'est bien, comme le dit M. Bédier, une méthode de travail.

Les méthodes de travail, encore qu'on puisse les classer par genre, sont personnelles. Bourdaloue, avant d'écrire un sermon, se jouait un air de violon ; Thomson travaillait dans son lit ; Corneille ne pouvait composer que dans l'obscurité, et aussi Malebranche et Hobbes ; à Mézeray, il fallait de la chandelle, même en plein jour ; Cujas se couchait par terre à plat ventre ; à Beethoven il fallait un

(1) Remarque très exacte : les peintres sont infailliblement des visuels. Ils ne peuvent être que cela, qu'ils copient, qu'ils inventent.

(2) Comme ces peintres qui s'inspirent d'un tableau antérieur, le copient presque — mais seulement presque, font quelque chose de connu, quelque chose de nouveau. — Cf. *La Vénus à la Tribune* (ou des Offices) de Titien et ses diverses répliques, dont celle de Carache.

appartement nouveau, chaque fois qu'il se mettait à une œuvre nouvelle. Voilà aussi des méthodes de travail. M. Albalat pourrait les conseiller à ses élèves ; elles ne sont pas plus déraisonnables que la rature érigée en principe absolu.

Ce n'est point seulement par association d'idées que j'ai laissé M. Bédier intervenir dans une question qu'il n'a jamais eu l'intention de traiter ; j'aurais voulu confronter sa méthode, qui est la méthode scientifique, avec celle de M. Albalat, qui est la méthode professorale. Voici, dit M. Bédier, comment procédait Chateaubriand ; et il n'ajoute rien. Il dit cela comme il dirait, s'il faisait de l'entomologie : voici comment progresse le notonecte ; il nage sur le dos. M. Albalat, moins discret, donne des conseils ; il en a pour toutes les natures, parce qu'il les réduit toutes à un type unique : l'élève. S'il existait vraiment, l'élève, comme la tâche des professeurs serait simple et brillante, quels succès à ces éducateurs mécaniques ! Mais l'élève n'existe pas ; il y a, chez les hommes comme chez les enfants, des personnalités plus ou moins différenciées, mais assez sensibles pour que l'on n'ait jamais rencontré ni deux hommes identiques, ni deux enfants tout pareils. Alors la pédagogie n'est pas une science, mais un art : il ne faut pas traiter le coudrier comme l'osier ; l'un rompt et l'autre plie.

Chateaubriand n'est pas un exemple ; c'est un caractère ; il est unique ; et uniques sont également les autres modèles que M. Albalat soumet à notre vigilance. Voici Flaubert. Son génie était lent, alenti encore par la solitude, par des habitudes déprimantes de rêverie. Il vivait dans une paresse laborieuse. Elle a, sans doute, donné de merveilleux fruits, mais avec le risque de l'infécondité.

Tout autre que Flaubert eût succombé dans une lutte où l'ennemi était la langueur. Ne le regardons pas travailler, détournons les yeux de ce sofa où il se vautre en cherchant des combinaisons musicales pour ses fins de phrases. Stendhal, qui ne savait pas écrire, vaut autant que lui, littérairement, et Balzac, au jugement commun, vaut davantage. Les pages harmonieuses de *Madame Bovary* et de *la Tentation* ne nous consolent pas de l'absence du second volume de *Bouvard et Pécuchet*. Ce roman, qui a exactement, pour notre temps, la valeur que *Don Quichotte* eut au dix-septième siècle, est presque vulgaire de style, à force de simplicité. Le manuscrit porte certainement des corrections : croit-on qu'elles soient littéraires ? Elles sont plutôt des corrections d'idées. Flaubert est mort au moment où il comprenait enfin la vanité du grand style romantique. « Flaubert, dit plaisamment M. Albalat, finit par se stériliser dans la dessiccation du style. La prose de *Bouvard et Pécuchet* n'a plus ni chair ni sang ; il ne reste que l'ossature. » Exactement comme dans celle de Molière. Flaubert est arrivé, à force de travail, à la dureté précise que Molière trouvait du premier coup. Il n'y a peut-être d'autre exemple d'un pareil dépouillement que dans *La Rochefoucauld* ; mais lui était naturellement abstrait et Flaubert a dû conquérir lentement cette sécheresse qui est signe que l'idée a vaincu l'image plastique. Ne pas écrire : comment faire pour ne pas écrire ? Voilà la question que l'on se pose avec angoisse, quand on a lu *l'Art d'écrire* et ses naïfs succédanés. Nous sommes arrivés au moment où le romantisme peut être jugé. Le juger, c'est le rejeter. Pour retrouver la langue française, il faut remonter, par-dessus Michelet, au delà

de Rousseau, jusqu'à Montesquieu. Le sentimentalisme allemand, cause de tant de troubles dans la syntaxe, nous fait sourire enfin. Le dernier écrivain romantique, Judith Gautier, écrit maintenant comme le cardinal de Retz, qu'elle n'a peut-être jamais lu.

C'est à propos de Bossuet surtout que M. Albalat confond la correction du style avec la correction des idées. Je cite, pour égayer un peu cet article sévère : « En général, les refontes de Bossuet sont faites avec beaucoup de tact. » On n'en saurait dire autant des remarques de M. Albalat : « Bossuet transitionne avec infiniment d'adresse. » Et voilà le style avec lequel on nous enseigne le style!

Bossuet écrivait fortement, parce que sa pensée était forte, sûre d'elle-même. Ce grand esprit autoritaire ne considère le style que comme l'instrument de la pensée. Là où M. Albalat voit des intentions de poète, Bossuet n'avait que des intentions de théologien. Il veut le mot exact et, quand il l'a trouvé, il le répète jusqu'à trois fois de suite sans souci de l'harmonie : tel un savant qui relate des faits et qui doit, pour rester un savant, caractériser le même fait toujours avec les mêmes mots. Comment ne pas comprendre cela, et comment voir une simple hésitation entre deux synonymes dans ce passage d'un manuscrit :

« Voilà comme les trois sources et les trois premières notions qui $\left. \begin{array}{l} \text{portent} \\ \text{obligent} \end{array} \right\}$ l'homme à adorer Dieu... »

Pour justifier, l'un contre l'autre, un de ces deux mots, une dissertation théologique ne serait pas inutile. Je ne sais lequel Bossuet a choisi définiti-

vement, mais on doit être assuré qu'il s'est décidé par des raisons de pensée, et non par des raisons d'oreille. Il y a dans les manuscrits de Bossuet, comme dans tous les manuscrits, de simples corrections verbales : il ne faut pas les confondre avec les corrections d'idées.

On poursuivrait inutilement cet examen. Je lisais récemment une savante étude de psychologie où un des maîtres de cette science nous apprend sans rire, moyennant d'abondants exemples, que les enfants sont, plus que les grandes personnes, suggestibles. M. Albalat, avec le sérieux dont il ne se départit jamais, nous apprend que les manuscrits originaux des grands écrivains sont rarement vierges de ratures. Jusqu'ici, c'est anodin ; mais il a le tort d'ajouter : le plus grand écrivain est celui qui rature le plus ; et, voulez-vous devenir, sinon un grand, du moins un bon écrivain ? Raturez. On se demande pourquoi. Il est impossible, en effet, d'établir entre ces deux ordres d'idées aucun rapport légitime. Du moins, le travail de M. Albalat ne le permet pas. Il a choisi arbitrairement dans des séries de manuscrits les pages les plus chargées de corrections, les plus souvent recopiées et refondues, et il tire de ces exemples des conclusions tout à fait factices. On pourrait faire la démonstration inverse et, au moyen de pages pures, établir que le grand écrivain écrit spontanément sous la dictée de son génie.

Mais cela serait réprouvé, car il s'agit de cultiver la rhétorique. Tout ce qui dans un manuscrit est venu de jet, tout ce qui est spontané, innocent et inconscient, M. Albalat est disposé à le trouver médiocre. Parlez-lui d'une page bien noire, bien tachée, et pareille à ces gribouillis où s'amuse

les écoliers : il exulte. Voilà, dit-il, les marques du génie : le pâté et la rature. D'astucieux improvisateurs, pour capter notre indulgence, ont insinué qu'ils composent et corrigent dans leur tête avant de prendre la plume. Qui le prouve? Je veux voir sur le papier la preuve de vos hésitations : sans rature, pas de génie.

Cependant c'est tout le contraire, et, théoriquement, cela doit être tout le contraire : le génie improvise. Quand il n'improvise plus, c'est qu'il est fatigué. Ce qu'il y a de meilleur dans les grands écrivains, ce sont les pages venues naturellement, sans effort, sans choix, souvent sans conscience. Mais les heures de génie sont presque aussi rares que les hommes de génie, et les grands écrivains sont, comme les moindres, soumis à la loi de l'effort. Ce qu'il faut affirmer et redire, jusqu'à la satiété, c'est que l'effort sans le génie est parfaitement vain et que l'on ne fait sortir d'un cerveau que ce qu'il contient en puissance. Par génie, on entend l'aptitude naturelle à une fonction.

Il est certain, d'après son manuscrit même, que la plupart des plus profondes pensées de Pascal sont sorties brusquement de son cerveau, comme des éclairs : il les a fixées si rapidement que la lecture en est difficile. D'autres, aussi belles, sans doute, ont été d'un accouchement plus ou moins laborieux. Nous ne devrions pas le savoir : il y a quelque impudeur à considérer de trop près ces mouvements secrets du génie, et cela, parce que l'étude en est inutile et qu'on n'y apprend rien.

M. Albalat est, avec Pascal, familier : « Pascal tâtonne et piétine... (p. 131). » Il lui fait des compliments : c'était en somme « un fin joaillier... (p. 132) ». Il se met à sa place, avec bonhomie : « A

la place de Pascal, il me semble que j'eusse... (p. 136). » Et tout le temps, M. Albalat croit que Pascal joue avec les mots, que sa pensée dépend des mots, et qu'un nouveau degré de condensation en augmenterait beaucoup la valeur. L'illusion est naturelle à un esprit nourri de la rhétorique classique; je la partage jusqu'à un certain point : une rédaction esthétique n'a jamais nui à la beauté ou à la hardiesse d'une pensée, mais quand la pensée est belle ou hardie, les mots qui l'expriment sont éclairés par son reflet et ils brillent, même humbles, de toute la lumière qui rejaillit sur eux. Pascal est, avec Spinoza, Hobbes et Nietzsche, l'un des plus grands démolisseurs philosophiques, et peut-être le plus grand, étant le plus spontané; comme c'est important, quand on songe à cela, d'apprendre qu'il a remplacé, un soir qu'il se relisait, *considère par contemple et entrevoir par apercevoir!*

Il y a d'excellents écrivains qui, on le sait, ne se corrigeaient jamais visiblement. M. Albalat les connaît, car il est bien renseigné, et il les juge. D'après ses principes, ils ne peuvent être que médiocres : tel Gautier.

Quand il écrivait, dit sa fille (1), « il ne réclamait ni le silence, ni la solitude, aimant, au contraire, à être un peu dérangé. On allait le voir un instant, l'embrasser, le plaindre d'être forcé de travailler. Alors il montrait les pages déjà remplies de cette jolie écriture si nette et si fine : « Tu vois, disait-il, comme c'est bien écrit! Remarque que je boucle les e, malgré la petitesse des lettres! Et pas de ratures; au bout de ma plume la phrase arrive retouchée déjà, choisie et définitive : c'est dans ma cervelle que les ratures sont faites. »

(1) *Le Second rang du collier*, par Judith Gautier, p. 228.

A cette déclaration, M. Albalat hoche la tête. Il n'a pas confiance dans ces ratures cérébrales. Est-ce bien sûr ? se demande-t-il. D'ailleurs, cela ne compte pas : la seule rature sérieuse est celle qui se voit, qui laisse des traces et des taches. Ce qui prouve bien l'utilité de la rature visible, c'est que Théophile Gautier écrit mal ; et M. Albalat est allé chercher dans les rapides chroniques du journaliste une page, à la vérité insignifiante. Ici, la mauvaise foi est évidente. Tout n'est pas bon dans Gautier, mais il y a, dans son œuvre, de belles œuvres et dans ces œuvres d'admirables pages. La préface de *Mademoiselle de Maupin* suffirait à elle seule à le mettre au rang des maîtres : elle est, pour le roman, ce que fut pour le drame la préface de *Cromwell*. Et ce roman lui-même reste l'une des cinq ou six œuvres vivantes du romantisme.

Mais la bête noire de M. Albalat, ce n'est pas Théophile Gautier, c'est Stendhal. Pour celui-là, il est tout mépris. Il le prend par la peau du cou, comme un chat méchant, et le jette par la fenêtre. « La perfection racinienne et noble, dit Stendhal, m'est antipathique. » M. Albalat trouve cela « bizarre pour un écrivain ». Maintenant peut-être, que nous n'avons plus rien (ou presque rien) à craindre de Racine ; mais, en 1820, il fallait détester Racine. « Il est des morts qu'il faut qu'on tue. » Il fallait tuer Racine, parce que cela égorgéait en même temps le honteux troupeau des dégénérés classiques. Racine, quand il est venu, était une floraison ; sa tragédie était la perfection, donc la fin d'un genre. On la prit pour modèle, et cela stérilisa tout le dix-huitième siècle. En 1822 (date de *Racine et Shakespeare*), le propos de Stendhal était naturel ; il fut fécond.

Stendhal dit quelque part : « Je ne savais jamais en dictant un chapitre ce qui arriverait au chapitre suivant. » C'est intéressant, cela, avoué par l'auteur de trois ou quatre chefs-d'œuvre. M. Albalat proteste : « Une pareille méthode, affirme-t-il d'un ton docte, devait fatalement engendrer des ouvrages indigestes. » Mais ce qui l'indispose surtout contre Stendhal, c'est qu'il ne raturait pas. Sur les conseils de Balzac, il essaya de corriger *la Chartreuse de Parme*. Il en résulta quelques « ajoutés », mais aucune correction vraie. M. Pierre Brun, qui a beaucoup étudié Stendhal, le loue de n'avoir pas été capable de cette besogne de « regratteur de syllabes ». M. Albalat, pour qui regratter les syllabes constitue presque tout le génie, manifeste pour Stendhal une douce pitié. « Il n'y a peut-être pas dans son œuvre, nous dit-il, une page qui soit tout à fait digne d'être imprimée. » Pour qu'il y en ait au moins une, M. Albalat a pris la plume, faisant ce que Stendhal ne pouvait ou dédaignait. Voici cette page.

LE ROUGE ET LE NOIR PAR
STENDHAL

Julien admirait avec transport jusqu'au chapeaux...

Admirant la beauté et l'arrangement de tout ce qu'il trouvait...

M^{me} de Rénal, de son côté, trouvait la plus douce des voluptés à instruire ainsi...

LE ROUGE ET LE NOIR PAR
M. ALBALAT

Julien contemplait avec ravissement jusqu'aux chapeaux...

S'extasiant sur la beauté et l'arrangement de tout ce qu'il touchait...

M^{me} de Rénal, de son côté, goûtait (ou savourait, ou éprouvait) la plus douce des voluptés à instruire ainsi...

Cette rhétorique enfantine aurait bien amusé Stendhal; mais elle n'était pas possible de son temps. Les écoles primaires supérieures n'étaient pas inventées.

Stendhal, le mauvais écrivain, est tout de même un grand écrivain : voilà le fait contre lequel se brisent toutes les rhétoriques. Casanova, bien plus mauvais écrivain encore, et dont, à vrai dire, on ne connaît pas même le style, est, lui aussi, un grand représentant des passions humaines ; et j'y ajouterais volontiers Restif et quelques autres physiciens de la vie. Mauvais écrivains, non ; c'est mauvais rhétoriciens qu'il faut dire, ce qui est bien différent.

La conclusion de tout cela, je la trouve dans ce mot de Stendhal lui-même : « Ce n'est pas le tout de faire de jolies phrases, il faut avoir quelque chose à mettre dedans. »

REMY DE GOURMONT.



POUR CELLE QUI EST TRISTE

*Lorsque ton profil romantique
Dans la chambre mélancolique
Se penche sur un livre ouvert,*

*Quand la tristesse inexpliquée
Qui dort en ta voix résignée
S'exhale au rythme de mes vers,*

*Je voudrais te prendre la bouche,
Et, comme une enfant que l'on couche
Sur un lit de feuillage clair,*

*Sans qu'aucun désir ne t'effleure,
T'emporter jusqu'à ma demeure
Et t'égayer le long hiver.*



*Si tu me permettais de lire,
Dans ton cœur que l'amour déchire
(De quels soucis inexpliqués?),*

*Ce qui fait battre tes paupières
Sur tant de larmes prisonnières,
Tant de sanglots dissimulés,*

*Je saurais sécher ces yeux tendres
Où les larmes semblent attendre,
Comme en une source gelée,*

*Qu'un tiède rayon de lumière
Ait fondu leur prison de verre,
Pour sourdre et puis bouillonner.*



*Je voudrais, sous ma lampe sage,
Chasser l'ombre de ton visage :
Laisse-moi m'asseoir près de toi.*

*Je te coucherai sur la mousse
De ma tendresse calme et douce,
Puis, en te caressant les doigts,*

*Je te dirai des paysages :
La fraîcheur verte des pacages,
Les cimes farouches des monts,
Les moulins, la mer et les dunes,
La fièvre des molles lagunes,
Les villes et les bois profonds...*



*Ou veux-tu, sous la lampe sage,
Feuilleter mes belles images?
Viens les regarder avec moi.*

*Il est un portrait qui ressemble
A l'ovale visage, où tremblent
Tes larmes, à l'ombre des cils :
Si tes yeux tristes le rencontrent,
Tu souriras faiblement, contre
Mes cheveux voilant ton profil,
Et tu te diras : Je m'explique.....
J'aime ton profil romantique
Incliné sur un livre ouvert,
Et j'aime ta voix résignée
Dont la tristesse inviolée
S'exhale au rythme de mes vers.*

SYBIL O'SANTRY.



RELIGIONS ET SUPERSTITIONS

CORÉENNES¹

La Corée, semblable en cela au plus grand nombre des pays de l'Extrême-Orient, n'a pas de civilisation propre. Les clans barbares qui, deux mille ans avant notre ère, occupaient les broussailles incultes et les forêts sauvages de la montagneuse péninsule, n'ont rien produit par leur évolution directe. Arts, sciences, industries, philosophie, les Coréens ont tout reçu de la Chine.

A l'encontre de certains de leurs voisins, notamment des Japonais, chez qui l'initiation à la culture chinoise a été le point de départ d'un mouvement considérable où le génie particulier de leur race s'est hautement manifesté, les Coréens n'ont été que des imitateurs, et des imitateurs maladroits, n'ayant jamais réussi à égaler leurs modèles.

Elèves mal doués, ils ont progressé lentement depuis les leçons de leurs premiers maîtres : les chefs chinois qu'ils se donnèrent dès les temps lointains de leur pré-histoire. Leur effort s'est maintenu jusque vers le xiv^e siècle ap. J.-C. ; puis, à la chute du Bouddhisme, disparaissent, tout ensemble, l'industrie, les arts, les belles-lettres. La civilisation coréenne subit, alors, un recul sur lequel elle ne reviendra plus. Les écoliers, au cerveau trop paresseux pour adapter à leurs besoins les modèles qui auraient pu leur servir d'exemple, pour animer leur vie nationale de la mentalité supérieure de leurs voisins, semblent, dès lors, s'abandonner à une routine inconsciente, acceptant passivement leur impuissance, ne paraissant même pas s'en rendre compte.

(1) *V. Mercure de France*, n° 169.

D'où vient cette infériorité?... C'est là un problème trop compliqué pour qu'on puisse le résoudre à la légère et je ne m'y hasarderai point. Les Coréens que j'ai connus faisaient preuve, dans nos conversations, d'une intelligence bien au-dessus de la moyenne. Deux d'entre eux ont particulièrement retenu mon attention : Le premier, un lettré, absolument Chinois d'éducation, était un esprit ouvert, avide de s'instruire, pratique et positif malgré un vieux fond de superstition qu'il cachait soigneusement. L'autre, élève des missionnaires, fils et arrière-petit fils de Coréens chrétiens, ayant déjà subi l'influence héréditaire de deux générations en contact direct avec les idées occidentales, achevait de rejeter les dogmes catholiques et lisait assidûment Büchner, Haeckel et nos savants modernes. Mais, à vrai dire, ce sont là exceptions rares en Corée et quelques cas isolés ne peuvent que préparer de loin la rénovation d'une race, en supposant qu'elle ait en elle l'énergie nécessaire pour secouer sa torpeur.

L'attention des Occidentaux étant actuellement appelée sur la Corée, il ne manque point de gens bien informés pour leur dépeindre l'aspect général de son territoire et les mœurs les plus apparentes de ses habitants. Il serait, sans doute, superflu de m'attarder à décrire les multiples enceintes de la demeure royale de Séoul, les ruisseaux traversés par de minuscules ponts de marbre, ornements de ses jardins, l'étang couvert de lotus dans lequel se mire le palais d'été, ou les rues coupées de fondrières de la capitale et le costume national des coolies ou des élégants indigènes.

A côté de ces détails tout extérieurs, il en est d'autres, d'un ordre plus intime, non moins intéressants pour nous, touchant de plus près à l'âme de la nation et plus susceptibles de faire connaître sa véritable mentalité : ils ont trait aux concepts religieux ou philosophiques et aux manifestations matérielles auxquelles ceux-ci donnent naissance. C'est donc à l'étude succincte de quelques-unes des croyances et coutumes superstitieuses, en hon-

neur dans le royaume de la « Sérénité du Matin (1) », que je consacrerai ces pages.

Les Coréens ont-ils une religion?... Non, si l'on prend ce terme dans l'acception ordinaire que nous lui prêtons. Chez eux, de même que chez les Chinois, l'élite de la population est attachée aux doctrines de Kong-tse (Confucius). Or, l'on sait que l'enseignement de ce philosophe ne porte que sur les questions d'ordre social, établissant une sorte de code de morale laïque capable, d'après lui, de régler les divers rapports des hommes les uns avec les autres pour le plus grand bien de la nation entière.

Nulle partie métaphysique dans la doctrine de Kong-tse; son esprit pratique et utilitaire n'éprouva jamais le besoin d'appuyer ses préceptes sur une autorité surnaturelle, ni de franchir les limites étroites de la terre et des connaissances humaines pour se lancer dans l'au-delà infini et le peupler au gré de ses rêveries. L'interrogation capitale, base de tous les systèmes religieux : Quelle fut l'origine de l'univers?... D'où vient l'homme?... Où va-t-il?... paraît l'avoir peu préoccupé, en admettant même qu'elle se soit jamais posée à lui. La seule immortalité qu'il reconnaisse est celle de la mémoire des sages, des savants, de ceux qui se sont signalés par des actes éclatants de vertu civique humanitaire ou familiale. A cette survivance de leur nom, promise aux hommes exceptionnels, Kong-tse ajoute, pour les humbles anonymes, le souvenir pieux que leurs descendants leur conserveront pendant plusieurs générations. En somme, la vie future du confucéiste se résume à la petite tablette funéraire sur laquelle son nom sera gravé et qui, selon ce qu'aura été sa personnalité, prendra place sur l'autel de famille ou sera jugée digne de l'hospitalité d'un temple public.

Si les disciples officiels du célèbre philosophe chinois se livrent à certains sacrifices, à certains rites pouvant

(1) Tchio-Shen, nom officiel de la Corée.

donner l'illusion d'un culte, il ne faut voir dans ces manifestations qu'un reste de superstitions antérieures à leur maître, que celui-ci, en son dédain de toutes spéculations extra-terrestres, n'a pas condamnées. Plusieurs d'entre elles lui ont, sans doute, paru, par le vague même des croyances qui les inspiraient, pouvoir constituer des fêtes civiques ralliant la population entière de l'empire.

De l'avis du philosophe, les solennités et ce qu'elles entraînent de pompe et de divertissements — pourvu que les frais en soient proportionnés aux ressources du budget — ont leur place marquée dans un Etat bien ordonné. Pour peu qu'on y regarde de près, on remarquera, d'ailleurs, que les fêtes célébrées par les Confucéistes sont, ou naturalistes, ou civiques, de même que leurs temples ne constituent, en réalité, que des panthéons où s'inscrivent les noms de leurs grands hommes.

Dans ces conditions, il semble vraiment difficile de donner au Confucéisme le titre de religion.

Une seconde fraction de la population coréenne invoque, comme patron, le philosophe Lao-tse.

Lao-tse n'éprouva pas la même indifférence que Kong-tse pour les énigmes de l'univers. De ces deux hommes, qui vécurent à la même époque (1), l'un fut un homme d'Etat, un sociologue, l'autre un penseur dont la profondeur déconcerte, maintes fois, lorsqu'à travers les obscurités de son style imagé son idée jaillit simple, logique et puissante.

Le sens du terme *Tao* qui est la base du célèbre ouvrage de Lao-tse : le *Tao-te-king*, a soulevé de nombreuses discussions dans le monde des orientalistes. Il est probable, du reste, que ce mot était déjà usité en Chine, depuis des temps reculés, fort antérieurs à l'existence de ce philosophe.

Si l'on cherche la signification du *Tao* dans les passages où Lao-tse s'attache à le définir, on pourra se con-

(1) Lao-tse naquit en 603 av. J.-C., Kong-tse en 551 av. J.-C.

vaincre de la grande ressemblance existant entre cette désignation vague d'une chose plus vague encore, et le *Sat* des Hindous, c'est-à-dire le « Grand tout », l'Universelle Substance, une en son essence, multiple en ses aspects ou, selon la traduction même du terme sanskrit :
Cela qui est :

- « Voici quelle est la nature du Tao :
- « Il est vague, il est confus.
- « Qu'il est confus, qu'il est vague !
- « Au dedans de lui il y a des images.
- « Qu'il est vague, qu'il est confus !
- « Au dedans de lui il y a des êtres.
- « Qu'il est profond, qu'il est obscur !
- « Au dedans de lui il y a une essence spirituelle (1).
- «
- « Au dedans de lui réside la connaissance de lui-même.
- « Depuis les temps anciens jusqu'à aujourd'hui
- « Son nom demeure immuable.
- « De lui émanent tous les êtres...

[Tao-te-king, XXI]

- « Il est un être confus qui existait avant le ciel et la terre.
- « O qu'il est calme ! O qu'il est immatériel !
- « Il subsiste seul et ne change point,
- « Il circule partout sans jamais s'altérer.
- « Il peut être regardé comme la mère de l'Univers
- « Mais je ne sais pas son nom
- « Pour lui donner un titre je l'appelle *Tao* (2).

[Tao-te-king, XXV.]

Tel est l'enseignement du philosophe, ainsi que nous pouvons l'entrevoir à travers les difficultés des textes altérés et des versions dissemblables proposées par les sinologues.

Complètement dénaturées, les doctrines de Lao-tse ont donné naissance, en Chine, à une véritable religion (religion sans dieu créateur suprême, comme toutes

(1) Cette essence spirituelle peut, semble-t-il, se rapprocher du *Purusha* hindou, le principe mâle représentant l'esprit, l'énergie, en opposition avec le principe passif *Prakriti*.

(2) Ou Raison suprême de l'existence phénoménale. Le caractère chinois *Tao* signifie *raison*.

celles de l'Inde ou de l'Extrême-Orient) comprenant un sacerdoce important qui eut ses jours de prospérité sous certains empereurs inféodés aux superstitions tao-sse.

Il serait trop long d'expliquer, ici, par quel enchaînement la doctrine de Lao-tse contenant, de même que les philosophies hindoues, le principe du pouvoir direct de l'homme sur la matière qui l'entoure, est arrivée à servir d'enseignement à des jongleurs de la plus méprisable espèce. Quoiqu'il en soit, par une bizarre ironie du sort, les sectateurs de la « Raison » s'adonnent, uniquement, de nos jours, à des pratiques aussi absurdes qu'incohérentes, dérivées d'une sorcellerie grossière.

C'est, bien entendu, sous cette dernière forme que le taoïsme existe en Corée. Ses adhérents appartiennent aux classes populaires, et ses prêtres, tout à la fois, rebouteux, conjureurs de mauvais sorts, devins intermédiaires obligés entre les humains et les génies, exploitent sans merci le misérable troupeau de leurs fidèles.

Après leur établissement en Chine, les Bouddhistes, dont le zèle missionnaire fut si ardent, pénétrèrent en Corée (vers le iv^e siècle ap. J.-C.) et y prêchèrent les subtilités métaphysiques des différentes sectes auxquelles ils se rattachaient. Comme dans toutes les contrées de l'Extrême-Orient, leurs efforts répétés emportèrent la victoire et le Bouddhisme se fit, non seulement, une place entre le Confucéisme et le Taoïsme, mais arriva même à acquérir une véritable suprématie dans le pays.

Quelle que soit la valeur réelle de l'espèce de Bouddhisme bâtard, transformé en religion, que les bonzes chinois, les lamas tibétains et les pandits hindous instaurent peu à peu dans le pays, l'époque où il florit fut aussi la période la plus brillante de la civilisation coréenne.

Les temples, les monastères, les édifices religieux de toute nature dont les moines couvrirent la péninsule, et même les îles voisines, donnèrent à l'architecture et aux beaux-arts en général un développement qu'ils n'avaient jamais atteint jusque-là. La littérature reli-

gieuse qui, des couvents, se répandit dans le pays, éveilla, en même temps, chez les Coréens le goût des Lettres. Des auteurs surgirent et, à côté des ouvrages dogmatiques ou philosophiques, des sutras, des recueils de légendes, naquirent des poésies profanes et des romans pleins de charme, telle cette naïve histoire, célèbre en Corée, intitulée « Le Bois sec fleuri ».

Cependant, la prospérité aveugle et corrompt les bonzes coréens. A l'exemple de leurs confrères chinois, ils deviennent arrogants envers le Pouvoir civil. Avides de richesses, tous les moyens leur paraissent bons pour augmenter leurs biens ; leurs mœurs privées excitent l'indignation publique. Bref, s'étant rendus odieux, à la fois, aux classes dirigeantes et à la masse du peuple, ils disparaissent, emportés dans une de ces tourmentes issues de l'explosion des colères amassées de longue date. Les temples, les monastères, furent incendiés ou démolis ; leurs habitants périrent dans les tortures et les massacres en masse (xiv^e siècle) .. Le scandale causé par l'insolence et la dépravation des moines s'achevait par l'exécution impitoyable des coupables... La justice impulsive de la foule était satisfaite!...

La suite devait, une fois de plus, confondre les moralistes qui rattachent directement tout effet heureux à l'observance de l'équité, de la pureté de mœurs et autres vertus d'ordre intime ou public.

De par leur origine étrangère, leurs attaches avec des populations mieux douées, ces bonzes assoiffés de domination, ces thésauriseurs impitoyables, ces débauchés sans vergogne, tristes successeurs des premiers apôtres bouddhistes, maintenaient, néanmoins, en Corée l'œuvre de leurs devanciers et y conservaient un centre de vitalité que l'élément indigène n'était pas en état de remplacer. Leur fin tragique entraîna la ruine des Lettres, des Arts et même celle des plus intéressantes industries comme celle de la porcelaine. Les édifices abandonnés, envahis par la végétation, gisent, maintenant, en ruines, au quatre coins du pays, sans que, depuis cinq siècles,

d'autres monuments soient venus les remplacer. La Corée, tombée dans une morne torpeur, ne s'est plus jamais réveillée !...

Si les Coréens ont pu exterminer leurs bonzes (1), il leur aurait été moins aisé — y eussent-ils songé — d'extirper, des esprits, les superstitions qu'ils y avaient semées. Ces bonzes s'étaient, du reste, montrés eux-mêmes impuissants à détruire les croyances d'origine taoïste, antérieures à leur enseignement.

Ce que l'on serait tenté d'appeler la « religion » des classes populaires coréennes se compose d'un mélange confus de pratiques et d'idées empruntées aux deux sectes rivales : étrange amalgame auquel s'ajoute, encore, le culte traditionnel des ancêtres.

A part les cérémonies accomplies en l'honneur des aïeux et destinées à perpétuer leur mémoire, les rites en usage procèdent, presque uniquement, de la sorcellerie.

Méprisés par les Lettrés, redoutés par le peuple, haïs par tous, mais comblés de présents comme des puissances malfaisantes dont il importe de se concilier les bonnes grâces, les devins, évocateurs de génies, semblables aux shamans sibériens, pullulent en Corée.

Les pratiques superstitieuses en honneur dans le royaume de la « Sérénité du matin » sont innombrables : un volume ne suffirait pas à les décrire. La majeure partie d'entre elles se rapportent à la prédiction de l'avenir et à la conjuration des mauvais sorts.

Tout d'abord, la chiromancie se place au premier rang. Les Coréens des plus hautes sphères confessent, hautement, la foi qu'ils ajoutent aux déductions qu'une personne compétente en la matière tirera de l'inspection des lignes de leurs mains.

Une autre façon, tout aussi estimée, d'interroger le destin est la consultation par les huit symboles (Koua) et le Y-king, le célèbre et si obscur ouvrage attribué à Fou-hi.

(1) Il existe bien encore de soi disant bonzes en Corée, mais ils vivent sous le régime militaire. Le cadre de cet article ne me permet pas d'entrer dans des détails à leur sujet.

Le Y-king est un des livres les plus répandus dans tout l'Extrême-Orient. Écrit, sans doute, pour servir d'exposé à une doctrine philosophique, l'étrangeté de son texte symbolique et presque entièrement incompréhensible l'a réduit à remplir, généralement, le rôle d'augure familial.

Il y a plusieurs manières de prédire d'après les « Koua » et le Y-king ; toutes exigent des combinaisons passablement compliquées qui ne contribuent guère à la clarté des oracles.

Vient ensuite la prédiction par l'âge. Elle sert également à se garder des événements fâcheux.

« Celui qui observe les règles des âges et des étoiles, quoique cela soit difficile, trouvera le moyen de repousser les mauvaises influences » (Guide pour rendre propice l'étoile qui garde chaque homme) (1).

D'après cette méthode, il convient, pour obtenir un oracle véridique, de connaître d'abord les Bodhisatvas (2) qui président aux années des hommes. Cette connaissance aura, en outre, l'avantage d'empêcher le Coréen de se tromper dans le choix de la personnalité supraterrrestre à qui il adressera ses requêtes et ses invocations.

Non pourvu de cette utile science, un indigène, âgé de 25 ans, est exposé, par exemple, à réclamer les bons offices de Moun-sou-Posal en faveur de son commerce ou de ses récoltes... Erreur funeste, dont il supportera les conséquences ! Moun-sou-Posal gouverne les destinées des hommes de 15 ans, de 27 ans, de 39 ans, etc., mais ne peut, en aucune façon, s'occuper de ceux de 25 ans, dont la garde est commise à son collègue Po-hyen-Posal.

Les Bodhisatvas (en coréen Posal) reconnus par les indigènes de la péninsule sont au nombre de douze : Mi-reuk, Yé-rai, Tchoi-tjeng, Po-hyen, Yak-sa, Moun-sou, Tji-tjang, Tjen-tan, Ma-ri, Tai-syei-tji, A-mi et Koan-eum.

Sous ces noms coréens, nous retrouvons quelques-uns des Bodhisatvas hindous les plus connus : Maritchi,

(1) Trad. de Hong-Tjyong-ou et H Chevalier.

(2) Personnages qui ne s'incarneront plus qu'une fois sur la terre et seront alors des Bouddhas parfaits.

Maîtreya, Avalokitesvara, etc. D'autres semblent être d'origine thibétaine tel que Tchou-tjeng que M. de Milloué croit identique à Tchou-tchong. Ce serait alors une des divinités les plus célèbres du Thibet : l'un des Koun-ga-Gyalpo, c'est-à-dire des cinq grands rois protecteurs de l'homme contre les esprits malfaisants et le dieu particulier des astrologues. Enfin, l'origine de certains autres ne nous apparaît pas clairement : tel Ye-rai pour lequel M. Chevalier (1) propose le nom sanskrit de Tathagata, qui n'est point un nom propre, mais un titre commun à tous les bouddhas et que les textes donnent couramment à Cakya-Muni.

Quels qu'ils soient, ces protecteurs célestes ne semblent point s'occuper des enfants en bas âge. Ce n'est que lorsqu'il a atteint sa dixième année que le Coréen se trouve placé sous la direction de Mi-reuk Posal. Ce Bodhisatva prend soin, indifféremment, des filles et des garçons. A cette exception près, les hommes et les femmes du même âge n'ont pas un protecteur commun. Ainsi la partie masculine de la clientèle d'A-mi Posal, comprend des individus de 20 ans, de 32 ans, de 44 ans, etc., tandis que la partie féminine est composée de femmes de 12 ans, de 24 ans, de 36 ans, etc.

Les Sin-jyang (esprits des mois ou des signes du Zodiaque) suivent les mêmes règles. On les dénomme respectivement : Teung-myeng, Sin-hou, Tai-kil, Kong-tjo, Tai-tjong, Tai-tchoung, Tchyen-kang, Tai-eul, Seung-koang, So-kil, Tjyen-song, Tjong-koi et Ha-koi.

De même que les Bodhisatvas, chacun de ces génies préside à des années déterminées de la vie des mortels.

A l'influence de ces deux catégories de personnages, vient encore s'ajouter celle des étoiles, que les astrologues coréens, tout comme nos mires du Moyen-Age, consultent pour dresser les horoscopes.

Neuf étoiles exercent une action sur la destinée des humains. Les Coérens les désignent sous les noms de

(1) Dans son intéressante traduction du « Guide pour rendre propice l'Etoile qui guide chaque homme ».

Etoile du Dragon, Etoile de la Terre, Etoile de l'Eau, Etoile du Métal, Etoile du Soleil, Etoile de la Lune, Etoile du Feu, Etoile de l'Enseignement moral, Etoile du Bois.

Quand l'indigène, désireux d'interroger le sort, a parfaitement déterminé le Bodhisatva, le Génie et l'Etoile dont il dépend, il lui reste encore à connaître le sol et l'animal symboliques qui, selon son âge, vont entrer dans la formule.

On compte douze terrains ou sols et huit animaux. Ce sont : la rivière, le pic de la montagne, le champ, la montagne, la vallée, l'eau bouillante, le champ de fleurs, le jardin, la chambre, l'île, le précipice, — le rat, le faucon, le loup, le tigre, le lion, le faisan, le porc, le cerf.

Ainsi, par exemple, à 45 ans, un homme correspond au « tigre » et au « précipice », ce qui donne lieu à la rédaction de la formule : « Le tigre tombe dans le précipice. » Une femme, du même âge dépend du « faisan » et du « pic de la montagne ». Sa formule sera : « Le faisan va sur le pic de la montagne. »

Bref, quand tous les éléments nécessaires ont été scrupuleusement rassemblés, on obtient de précieuses indications du genre de celle-ci :

- « Etoile : du Soleil.
- « Bodhisatva : A-mi Posal.
- « Génie du mois : Tjong-koi.
- « Formule : Le porc entre dans l'île. »

ou bien encore :

- « Etoile : de l'Eau.
- « Bodhisatva : Koan-eum.
- « Génie du mois : Ha-Koi
- « Formule : Le tigre tombe dans le précipice. »

Muni de ces renseignements, le Coéren n'a plus qu'à trouver l'effet pratique que produira la combinaison de ces diverses influences. S'il est lettré et très habile à consulter les tables spéciales contenues dans les traités de divination, il peut y trouver quelque lumière par la lec-

ture d'oracles rappelant de bien près ceux que l'on trouve inscrits sur les jeux de cartes dits : de M^{lle} Lenormand ou les billets qu'offrent parfois de vieux mendiants. On en jugera par les exemples suivants :

« Tout réussi — un lointain voyage fera gagner de l'argent — On aura une place du gouvernement. — Il y aura seulement quelques procès avec perte d'argent et quelques maladies en février et en mars. — Ne pas se servir de bois pendant ces deux mois. »

« Très mauvais signe — procès à l'automne — En en hiver on perdra un fils, ses bœufs, ses chevaux et son argent. — Si l'on fait un long voyage il sera heureux, si l'on reste chez soi on sera accusé. — Ne pas voyager la nuit, au printemps et en automne. »

On s'imaginera, peut-être, que l'opération est enfin terminée et que le consultant n'a qu'à s'en rapporter à la prophétie qu'il a obtenue?... Que non pas!... S'il a trouvé la prédiction se rapportant à l'influence exercée sur lui par l'étoile dont il dépend, il lui reste encore à chercher celles que donneront son Bodhisatva, son génie, l'animal et le terrain désignés dans la formule et, quand il les a toutes sous les yeux, il n'a plus qu'à interpréter, comme il le peut, leur sens presque toujours contradictoire. On pense, sans peine, que ce ne doit pas être la partie la plus aisée de la besogne et combien il est rare qu'un simple particulier, même suffisamment lettré, ose se risquer à l'entreprendre. Il préférera donc appeler à son aide l'homme indispensable, le sorcier, qui, en se jouant, assemblera les éléments constitutifs de l'horoscope et traduira, en langage plus intelligible, les ambiguïtés des textes.

On aurait tort de supposer que la seule curiosité pousse les Coréens à poursuivre, par ces moyens bizarres, la révélation de leur destinée. D'après leur conception, les événements que l'oracle leur fait entrevoir ne s'accompliront pas fatalement. Il est possible, si l'on est exactement prévenu à leur sujet, de les empêcher de se produire ou de les atténuer fortement. On conçoit, dès lors,

l'importance capitale attachée, par les consultants, à éviter qu'aucune erreur ne se glisse dans la prédiction qui les concerne.

Il est à remarquer que les tables de divination sont singulièrement pessimistes. Les oracles favorables y paraissent en nombre infime. On ne lit, de toutes parts, que maladies, mort, perte de ses proches ou de ses biens, envahissement de sa maison par les démons et une menace continuelle de procès qui jette un jour pittoresque sur le royaume de la « Sérénité du Matin » en proie aux misères de la chicane judiciaire.

Ce pessimisme, est-il besoin de le dire, tourne au bénéfice du sorcier. Plus l'avenir effraie le Coréen, plus il met d'empressement à le prévoir afin d'user des moyens de nature à en adoucir la rigueur.

En général, le sorcier fait suivre sa prédiction d'un conseil et indique une pratique propre à conjurer l'effet néfaste qui se prépare. Il dira par exemple :

« N'entreprenez pas de voyages. » — « N'allez pas en « bateau. » — « Ne prenez pas de nouveaux serviteurs. »

Et ensuite :

« Allez sur la montagne, faites-y cuire du maïs que « vous jetterez dans toutes les directions, et le bonheur « reviendra. »

« Découpez des chaussures en papier, attachez-les à « un bâton au-dessus de votre demeure, prosternez-vous « quatre fois, et le bonheur reviendra. »

Le prix de telles consultations ne saurait s'évaluer ; aussi les devins ne manquent-ils pas de se faire largement rémunérer pour chacune d'elles.

Il existe, cependant, des méthodes plus simples que celle de *l'âge* ; notamment celle des *baguettes*, usitée dans tout l'Extrême-Orient.

Voici en quoi elle consiste :

Le consultant tient en mains cinq baguettes faites de morceaux de bambou refendus en deux. Sur leur face creuse est écrit le nom d'un des cinq éléments (1). Il les

(1) Métal, Eau, Bois, Feu, Terre.

secoue, en invoquant une divinité de son choix, puis les jette par-dessus son épaule. Il examine alors celles des baguettes qui présentent l'inscription au-dessus et cherche, dans une table *ad hoc*, l'explication de la combinaison qu'il vient de former.

Exemple : sur les cinq baguettes, deux montrent seules leur inscription; elles portent les éléments : Métal et Bois. On lira à la table.

« Métal et Bois. — Une comète que l'on voit de jour.
« Vous aurez des discussions, vous rencontrerez un
« ingrat ou vous vous séparerez de votre famille. —
« Le métal attaque le bois. Vous aurez de mauvais
« résultats dans toutes vos affaires. »

Les baguettes servent aussi, en Chine et au Japon, à la consultation par les « Koua »; mais leur nombre est alors porté à soixante-quatre. En Annam elles sont également employées dans les pratiques divinatoires. On les secoue, dans un vase, en se tenant agenouillé devant l'autel d'un génie. Celles qui tombent à terre servent de base à la prédiction. Je me suis assez souvent amusée à ce jeu, dans les pagodes, et y ai récolté une série d'oracles empreints d'une poésie originale et non sans saveur.

Plus simple encore est la méthode dite « des blocs » :

Une boîte contient quatre petits blocs de bois présentant, à peu près, l'aspect d'une boule coupée par le milieu. Le côté arrondi est peint en noir, la tranche plane est blanche. Les indigènes s'en servent comme d'un jeu de dés en jetant les blocs en l'air à trois reprises. Les différentes combinaisons auxquelles ils donnent lieu en retombant sont appelées :

To si l'on retourne un blanc.

Kai si l'on retourne deux blancs.

Kel si l'on retourne trois blancs.

Nyout si l'on retourne quatre blancs.

Mo si tous les blocs montrent leurs faces noires.

D'après le résultat obtenu on se reporte à la table de divination où l'on trouve des formules emblématiques et des prédictions variées :

Kai — To — Kel, c'est-à-dire trois coups de « blocs » amenant successivement deux blancs, un blanc, trois blancs, s'interprètent : « La flèche n'a pas de pieds — « si vous déménagez, prenez vos précautions. »

Kai — Nyout ou Mo — To : « La maison n'a pas de « tuiles — mauvaise affaire avec le mandarin et dysentéris. Faites des offrandes le matin. »

Quelques aisées que paraissent ces dernières façons d'interroger le sort, elles ne peuvent, cependant, être employées que par les indigènes capables de lire les tables : or, les illettrés formant la grande masse de la population coréenne — et, cela va sans dire, étant les plus superstitieux — le sorcier reste toujours, pour le peuple, l'être à part qui peut, à son gré, dévoiler l'avenir aux pauvres mortels et éloigner le flot des calamités prêtes à fondre sur eux.

Les Coréens ont des médecins officiels. Les Lettrés des hautes classes requèrent même, parfois, les bons offices des docteurs européens ou américains, mais l'homme d'humble condition préfère, presque toujours, recourir au sorcier. Il considère, en effet, chaque maladie comme l'œuvre d'un esprit malfaisant particulier et n'a pas de souci plus pressant que celui de connaître le nom de l'ennemi à qui il a affaire.

Bien étranges, les désignations de quelques-uns de ces démons !

Les vomissements de bile et le manque d'appétit sont l'ouvrage du « Petit démon des prières et des pétitions ».

Le « Jeune démon femelle de l'Ouest » donne des maux de tête, une forte fièvre : les bras et les jambes du malade se congestionnent.

Le « Démon des peintres du Nord-Ouest » attaque également la tête. On a des étourdissements et le corps devient d'une faiblesse extrême.

Existents, encore, le « Démon des jeunes coquilles de l'Est », le « Démon des vivres du Sud-Ouest » qui apporte le choléra, etc., etc.

Tous ces êtres nuisibles peuvent être conjurés par des

pratiques appropriées telles que : Préparer, avant le lever du soleil, de la saumure avec sept coupes de riz cuit ; y ajouter une coupe de vin, des fruits, des légumes, faire bouillir le mélange, puis, muni de cette préparation, se rendre à quarante-neuf pas dans la direction du Nord, y appeler trois fois le démon par son nom et le renvoyer. On compte un grand nombre de recettes traitant des divers mets que l'on doit présenter aux esprits causant les maladies.

La conjuration faite, d'après les indications du sorcier ou celles d'un traité de magie, le malade sera-t-il guéri?... Pas toujours, on se l'imagine aisément, et les professionnels de la sorcellerie coréenne semblent aussi sceptiques que nous quant à l'efficacité de leurs grimoires. Il importe, cependant, pour la prospérité de leur caste, que le malade leur conserve sa confiance, même en cas d'insuccès. En homme avisé, l'auteur du « Livre des démons » glisse, à ce sujet, dans le court préambule de son ouvrage, cette phrase qui en dit long sur la malicieuse duplicité des sorciers : « La règle sert à aider l'homme (le malade). Si après avoir accompli les pratiques il ne va pas mieux, il a, du moins, chassé les démons des huit points cardinaux, et, par la suite, le remède (celui prescrit par le médecin officiel) le guérira. »

On pourrait s'étendre indéfiniment sur les pratiques superstitieuses en usage chez les Coréens. Les tortues, la fumée, les nuages — d'où mon ami Hong-tjyong-ou affirmait avoir vu, parfois, sortir des griffes de dragons — servent tour à tour de base aux oracles. Il faut me borner. Je citerai seulement encore deux coutumes assez curieuses : d'abord celle de conserver soigneusement les cheveux tombés afin de les jeter dans un brasier le jour du Nouvel-An : ceci pour écarter de sa demeure le mauvais Dragon. Puis la pittoresque fête du Tchong-Oual pendant laquelle les Coréens lancent, dans les rues, des poupées de paille renfermant un nombre de sapèques (monnaie de très minime valeur) égal à l'âge de celui

qui jette le mannequin. Les indigènes croient, ainsi, conjurer les mauvais sorts et écarter, pour une année entière, les événements fâcheux.

Par ces quelques exemples, l'on voit combien grossière et arriérée est la civilisation du royaume de la « Sérénité du Matin ». Il est à supposer que, fort longtemps encore, la masse du peuple recourra aux sorciers et se complaira à leurs absurdes pratiques si une autre nation, occidentale ou de même origine, ne vient, par sa mainmise sur la péninsule, réveiller et mettre à l'unisson de la sienne la misérable mentalité coréenne.

ALEXANDRA MYRIAL.



LES TROIS IPHIGÉNIES

L'Iphigénie à Aulis, d'Euripide, est, comme on sait, une œuvre de la vieillesse du poète et qui fut même jouée après sa mort. C'est l'une des plus parfaites de ce maître du théâtre que les Grecs appelaient *Tragigôtatos*, et qui, comme le dit Racine, « savait merveilleusement exciter la compassion et la terreur, qui sont les véritables effets de la tragédie ».

Contrairement à ce qui arrive dans quelques-unes de ses pièces où la philosophie et l'humanité l'emportent visiblement sur la religion, Euripide a, cette fois, tenu la balance égale entre ses préférences et la tradition reçue. De là vient sans doute qu'il fit accepter à ses contemporains et qu'il nous fait accepter une fable odieuse par plus d'un côté. Il n'atténue en rien la croyance admise, ne la discute pas et lui conserve ainsi son caractère sacré. Mais, d'autre part, il n'évite aucun des conflits purement humains qu'une telle action fait naître et il nous mène à son but par les moyens les plus universellement pathétiques.

M. Jean Moréas, ayant choisi ce sujet d'*Iphigénie*, a eu raison de s'en tenir à la forme que lui a donnée Euripide plutôt qu'à celle de Racine. Le tragique français, comme je le montrerai plus loin, a cru devoir arranger l'action, modifier les caractères et les sentiments, supprimer des personnages, en créer. C'était son droit absolu et, en outre, con-

forme à sa poétique. Mais, en agissant ainsi, Racine a sacrifié à son époque peut-être plus qu'il ne convenait dans un genre qui doit planer au-dessus des siècles. Son Agamemnon, son Iphigénie, son Achille ne départent pas le temps des Louis XIV et des Condé, mais ils départeraient sûrement le nôtre si l'on s'avisait de les faire entrer dans une œuvre nouvelle.

Euripide, au contraire, ne prête à ses personnages que des mœurs en conformité avec l'action. Son Agamemnon, son Achille, son Ménélas sont des barbares des âges homériques, violents, vindicatifs, passionnés pour leurs intérêts et ne reculant pas devant un sacrifice sanglant pour les satisfaire. Son Iphigénie n'est pas résignée comme la vierge chrétienne de Racine, mais elle se plaint tout d'abord, elle se lamente comme une faible femme : « Si j'avais la voix persuasive d'Orphée, ô mon père, pour me faire suivre des rochers et adoucir qui je voudrais par mes paroles, ce serait là mon refuge. Mais pour toute science je t'apporte mes larmes : voilà tout ce que je peux. Comme une suppliante, je presse contre tes genoux ce corps que celle-ci a mis au monde pour toi. Ne me fais pas mourir avant le temps, car il est doux de voir la lumière... » Et quand Agamemnon est sorti, après avoir renouvelé l'horrible assurance, ses plaintes se font plus véhémentes : « Malheureuse que je suis ! ô ma mère ! ô ma mère ! Les mêmes plaintes nous conviennent à l'une et à l'autre ! Ni la lumière, ni l'éclat du soleil ne sont plus faits pour moi ! Hélas ! Hélas ! etc. » Par ces détails profondément humains et vrais, Euripide arrive presque à nous faire oublier le point de départ de la tragédie et à nous intéresser pour elles-mêmes

aux diverses phases d'une action qui met aux prises deux frères, puis un père et sa fille, puis une épouse et son époux. Aux accents pénétrants de ces dialogues on se sent remué sans plus songer au meurtre rituel qui est en cause.

Dans Racine, le côté humain de cette tragédie est trop restreint au dix-septième siècle. Devant cet Achille amoureux et cette Iphigénie soumise et résignée, devant un politique tenace et fin comme Ulysse, une princesse « déplorable » et passionnée comme Eriphile, on se demande inévitablement pourquoi des personnages si polis en sont encore à immoler des victimes humaines et à attendre dans de telles occupations le bon plaisir des dieux et du vent.

Il y a cependant une scène où Racine nous touche par les mêmes moyens que le tragique ancien et où ses personnages tiennent un langage conforme à leur caractère traditionnel, où ils sont grecs et barbares et, par là, beaucoup plus semblables, une telle action étant donnée, aux hommes de tous les temps que dans les autres scènes où ils sont français et chevaleresques. Je veux parler de la querelle d'Achille et d'Agamemnon, au quatrième acte, qui commence par :

Un bruit assez étrange est venu jusqu'à moi...

et qui est d'un mouvement superbe. C'est dans de telles scènes que le doux et noble Racine découvre tout ce que son génie enferme de vigueur et de vérité. Qu'on relise les fameuses répliques :

AGAMEMNON

Mais vous qui me parlez d'une voix menaçante,
Oubliez-vous ici qui vous interrogez ?

ACHILLE

Oubliez-vous qui j'aime et qui vous outragez ?

AGAMEMNON

Et qui vous a chargé du soin de ma famille ?
 Ne pourrai-je, sans vous, disposer de ma fille ?
 Ne suis-je plus son père ? Etes-vous son époux ?
 Et ne peut-elle..

ACHILLE

Non, elle n'est plus à vous !
 On ne m'abuse point par des promesses vaines.
 Tant qu'un reste de sang coulera dans mes veines,
 Vous deviez à mon sort unir tous ses moments,
 Je défendrai mes droits fondés sur vos serments.
 Et n'est-ce pas pour moi que vous l'avez mandée ?

AGAMEMNON

Plaignez-vous donc aux dieux qui me l'ont demandée ;
 Accusez et Calchas et le camp tout entier,
 Ulysse, Ménélas, et vous tout le premier !

ACHILLE

Moi !

AGAMEMNON

Vous... etc.

Mais il n'était pas dans l'intention de Racine, pas plus dans *Iphigénie* que dans dans *Andromaque* ou dans *Phèdre*, de nous offrir un tableau des mœurs des Grecs et nous aurions tort de le critiquer à ce sujet. N'est-ce pas lui qui se réjouit de « l'heureux personnage d'Eriphile, » sans lequel, ajoute-t-il, il n'aurait « jamais osé entreprendre cette tragédie » ? Il est évident que, pour nous, qui considérons autant que la vérité historique ou légendaire la vérité humaine, ce personnage n'est pas aussi heureux que Racine le pensait. La biche d'Euripide, avec sa « grande taille et sa rare beauté », nous est moins odieuse quand, « palpitante, elle arrose des flots de son sang l'autel de la déesse », que cette jalouse et vindicative jeune fille qui

....sur l'autel prochain,

Prend le couteau sacré, le plonge dans son sein.

Racine se préoccupe avant tout de son temps.

Il ne veut en aucune façon choquer ses contemporains chrétiens et raisonnables. Écoutons-le s'en expliquer, toujours à propos de « l'heureux personnage » dont il vient d'être question : « Quelle apparence, dit-il, que j'eusse souillé la scène par le meurtre horrible d'une personne aussi vertueuse et aussi aimable qu'il fallait représenter Iphigénie ? Et quelle apparence encore de dénouer ma tragédie par le secours d'une déesse et d'une machine, et par une métamorphose qui pouvait bien trouver quelque créance du temps d'Euripide, mais qui serait trop absurde et trop incroyable parmi nous ? Je puis dire donc que j'ai été très heureux de trouver dans les anciens cette autre Iphigénie, que j'ai pu représenter telle qu'il m'a plu, et qui, tombant dans le malheur où cette amante jalouse voulait précipiter sa rivale, mérite en quelque façon d'être punie, sans être pourtant tout à fait indigne de compassion. Ainsi le dénouement de la pièce est tiré du fond même de la pièce. Et il ne faut que l'avoir vu représenter pour comprendre quel plaisir j'ai fait au spectateur, et en sauvant à la fin une princesse vertueuse pour qui il s'est si fort intéressé dans le cours de la tragédie, et en la sauvant par une autre voie que par un miracle, qu'il n'aurait pu souffrir, parce qu'il ne le saurait jamais croire. » (*Préface d'Iphigénie.*)

C'est à de telles préoccupations que nous devons le ton général de l'œuvre de Racine, la pompe des discours qu'échangent Agamemnon et son esclave (qui devient Arcas), la substitution d'Ulysse à Ménélas, l'amour d'Achille pour Iphigénie, la jalousie d'Eriphile, la résignation d'Iphigénie aux ordres de son père,

Quand vous commanderez vous serez obéi,
Ma vie est votre bien...

enfin, le dénouement « tiré du fond même de la pièce » et qui remplace un animal par une personne humaine victime de l'amour et d'une naissance qu'elle ignore. J'ajouterais qu'avec tous ces remaniements et ces changements l'action devient parfaitement invraisemblable et incompréhensible, si je ne craignais de m'attirer les foudres posthumes de Voltaire qui déclare « qu'*Iphigénie* est la tragédie la plus parfaite de Racine et que ceux qui n'en jugent pas ainsi sont des barbares ». Du reste, pour réaliser les intentions de Racine et lui rendre une pleine justice, il suffirait de jouer ses pièces comme on les jouait de son temps, c'est-à-dire sans aucun souci de la Grèce ou de Rome, avec des costumes et des robes du grand siècle et dans le décor d'un salon.

M. Jean Moréas n'a pas eu les mêmes soucis. Son *Iphigénie* est grecque autant que celle d'Euripide et il se trouve que, pour elle aussi, « le goût de Paris a été conforme à celui d'Athènes ».

Cependant, qu'on ne s'y trompe pas. M. Jean Moréas n'a pas seulement fait œuvre de parfait traducteur. S'il s'est interdit de modifier, comme Racine, dans leurs grandes lignes, l'action et les sentiments de la pièce grecque, il a su, par de simples nuances, nous la rendre plus intelligible et plus émouvante. L'étude de ces nuances, de ces modifications légères, de ces changements si bien fondus dans le texte et qu'il faut regarder de très près pour les découvrir, va peut-être nous donner les raisons du succès d'*Iphigénie* en nous donnant celles de l'originalité de son auteur.

Les transformations que M. Jean Moréas a fait

subir à la pièce d'Euripide peuvent se ramener à deux ordres d'idées : les transformations morales et les transformations poétiques.

Parmi les transformations morales, il me faut citer tout d'abord l'introduction discrète de quelques notions modernes, inconnues au temps d'Homère comme au temps d'Euripide, et qui contribuent, sans en avoir l'air, à rapprocher de nous les personnages qui les expriment. C'est ainsi qu'Agamemnon (sc. iv, acte I) fait intervenir dans sa décision *les droits de la nature* sur lesquels l'Agamemnon d'Euripide est muet :

Les droits de la nature enfin se révoltant
M'ont dessillé la vue et j'ai connu mon crime.

Au même acte (sc. iv), Agamemnon invoque *l'honneur* en place de *l'orgueil* qu'invoquait l'Agamemnon d'Euripide. Ici, je cite les autres vers, pour leur grave beauté et leur émotion contenue :

Pourquoi ne suis-je point l'homme qui sur la terre
Passe obscur, ignoré?
Pour tromper ma misère,
Devant tous, sans rougir, j'aurais du moins pleuré.
Il me faut respecter ma naissance et mon titre,
Et l'honneur rigoureux de ma vie est l'arbitre.
Un peuple sans gémir se soumet à ma loi :
Je fais peser le joug, mais c'est surtout sur moi.

A l'acte III (scène iv), Achille parle également de son *honneur* :

Le soin de mon honneur saura m'intéresser
D'autant plus aux malheurs qui te viennent presser.

Enfin, à l'acte IV (scène iv), le chœur supplie Agamemnon au nom des *naturelles lois* :

Ecoute, Agamemnon, les naturelles lois.

Ces idées nous sont devenues si familières que

nous aurions été étonnés de ne pas les entendre, la situation les commandant. Voici d'autres transformations morales également voilées dans le texte, mais également significatives.

A l'acte III (scène iv), Achille vient d'apprendre qu'on s'est indignement servi de lui et de son nom pour attirer au camp d'Aulis Iphigénie et Clytemnestre. Dans Euripide, Achille est outré d'un tel procédé, mais il ajoute ces paroles qui nous montrent toute l'astuce grecque et qui sont faites pour nous déconcerter: « Ce n'est point en raison de cet « hymen que je parle ainsi; car des milliers de « jeunes filles recherchent mon alliance; mais le « roi Agamemnon m'a outragé. *Il fallait qu'il me « demandât à moi-même de se servir de mon nom « pour attirer sa fille.* Si Clytemnestre eût consenti « volontiers à me la donner pour épouse, j'aurais « permis aux Grecs de se servir de mon nom, en « supposant que leur départ pour Ilion eût dépendu « de mon consentement; je n'aurais pas refusé de « servir ainsi les intérêts de mes compagnons « d'armes. » Un tel aveu nous eût évidemment choqués sans rien ajouter au caractère d'Achille et M. Jean Moréas l'a parfaitement senti quand il fait dire au héros ces beaux vers à la place:

Je sauverai ta fille et je ne souffre pas
 Qu'on emprunte mon nom pour des assassinats.
 Oui, puisqu'à cet oracle Agamemnon défère,
 Je saurai l'empêcher d'être un indigne père,
 Et ce sang innocent qu'il aura seul versé,
 Il ne me convient pas d'en être éclaboussé!

Au commencement de l'acte V, quand Iphigénie voit s'avancer Achille entouré de soldats, Euripide prête seulement à la jeune fille un sentiment mêlé de pudeur et de honte:

« IPHIGÉNIE. — O ma mère, j'aperçois une troupe d'hommes qui s'approchent.

« CLYTEMNESTRE. — C'est le fils de la déesse, mon enfant, celui pour lequel tu es venue ici.

« IPHIGÉNIE. — Ouvrez-moi les portes, esclaves, que je me cache à tous les yeux.

« CLYTEMNESTRE. — Pourquoi faire, ma fille ?

« IPHIGÉNIE. — Je rougis de paraître aux yeux d'Achille.

« CLYTEMNESTRE. — Et pourquoi ?

« IPHIGÉNIE. — La malheureuse issue de mon hymen me remplit de confusion.

« CLYTEMNESTRE. — Ta situation ne comporte pas tant de délicatesse : la fierté n'est pas de mise lorsque nous sommes dans la douleur.

« ACHILLE. — O femme infortunée, fille de Lédà !...

Il y a quelque chose de plus, dans l'*Iphigénie* de M. Jean Moréas, quelque chose de tendre et de contenu qui n'est pas l'amour racinien, mais qui le fait pressentir :

IPHIGÉNIE

Vois ce jeune guerrier entouré de soldats ;
Quel est-il, ô ma mère ? Il porte ici ses pas.

CLYTEMNESTRE

C'est le divin héros qui, par le mariage,
Devait s'unir à toi sur ce triste rivage.

IPHIGÉNIE

Quoi, malheureuse ! Hélas ! Que je quitte ces lieux
Et que je me dérobe, ô ma mère, à ses yeux.

CLYTEMNESTRE

Non, reste, mon enfant, touché de ta misère,
Il veut te secourir contre ton propre père.

IPHIGÉNIE

O ma mère ! Il approche !... Ah ! lorsque je le vois,
Hélas ! pour la première et la dernière fois,
Pourrai-je supporter qu'à cette aimable vue
La honte avant le fer cruellement me tue !

CLYTEMNESTRE

Ma fille, écoute-moi : refoule dans ton cœur
Ce fier emportement de ta belle pudeur.
Songe quels maux le ciel en ce moment nous trame.

ACHILLE

Noble reine d'Argos, ô malheureuse femme !...

Dans ce même dernier acte qui, avec le premier, est le plus beau de la pièce, à la scène III, l'Iphigénie d'Euripide dit simplement : « Qu'un des « serviteurs de mon père me conduise à la prairie « de Diane où je serai immolée. » M. Jean Moréas lui fait dire, non moins simplement, mais en résultant admirablement dans un seul vers la situation dramatique :

Que ce vieux serviteur me mène sans tarder
A l'autel où m'attend et la mort et la vie !

Dans le caractère général des personnages M. Jean Moréas a procédé également à quelques modifications sensibles. C'est ainsi que son Achille est moins raisonneur que celui d'Euripide, lequel calcule, pèse le pour et le contre, hésite, réfléchit, plus que ne le voudrait peut-être l'idée que nous avons de lui, d'après Homère :

ACHILLE. — Essayons encore de ramener le père à de meilleurs sentiments.

CLYTEMNESTRE. — C'est un lâche et il craint trop l'armée.

ACHILLE. — *Mais les raisons triomphent des raisons.*

CLYTEMNESTRE. — C'est là une faible espérance. Mais que dois-je faire ? Parle.

ACHILLE. — Supplie-le d'abord de ne pas tuer ses enfants. S'il résiste, viens me trouver. Du moment qu'il aura fait ce que tu souhaites, mon intervention est inutile. Alors le salut de ta fille est assuré, je me conduirai mieux envers un ami, et l'armée n'aura rien à me reprocher, *si je procède par le raisonnement plutôt que par la force.....*

Dans le personnage d'Agamemnon, M. Jean Moréas a introduit une modification importante au moment capital où (acte II, scène IV) le roi des rois vient de se heurter à sa femme Clytemnestre

qui ne veut point retourner à Argos, mais accompagner Iphigénie à l'autel nuptial. Agamemnon demeure seul avec le chœur et divers sentiments le combattent. Euripide passe rapidement sur une telle situation et il se contente de faire dire à Agamemnon : « Hélas ! inutiles efforts ! me voilà déçu
« dans l'espoir que j'avais conçu d'écarter mon
« épouse. C'est en vain que je ruse et que je m'in-
« génie à tromper ce que j'ai de plus cher ; j'é-
« choue de tous côtés. » Puis il l'envoie consulter Calchas : « Cependant je vais consulter le devin
« Calchas sur le mal dont souffre la Grèce, sur ce
« désir de la déesse si cher à son cœur et si cruel
« au mien. » Avant de sortir, Agamemnon profère encore une de ces sentences familières à Euripide le misogynne : « Il faut avoir à la maison, quand on
« est sage, une femme soumise et douce, ou il n'en
« faut point avoir. » Et c'est tout. M. Jean Moréas n'a pas imité cette brièveté et il m'est agréable d'avoir à citer ce beau monologue :

Par où donc m'échapper ? C'est une main de fer
Qui me tient. Pour tromper ce que j'ai de plus cher
Je ruse sans profit. Justement obstinée,
Clytemnestre s'irrite et ne m'écoute pas.
Elle va célébrer un funèbre hyménée.
Crime dénaturé, te commettrai-je, hélas !
Mais ce meurtre odieux qui de tous biens me prive,
Ce sera la rançon de la flotte captive,
De cette guerre aussi les prémices heureux
Qu'attendent tous ces chefs, de combats amoureux.
C'en est fait, je me rends. Ah ! différons encore !
Non, non, je ne veux pas verser le sang des miens !
Mais que dira de moi la fleur des Argiens
Qui d'un titre sacré m'investit et m'honore ?
Qu'à fixer, et comment, un courage emporté
Au souffle impétueux de la nécessité ?
Les dieux souffriront-ils ma désobéissance ?
Puis-je trahir la Grèce et rompre l'alliance ?

Une aveugle fureur me force à tout oser.
 Je la livre à l'autel, à quoi bon m'opposer ?
 Je t'y verrai monter, défaillante, éperdue,
 Et je supporterai, ma fille, cette vue.
 Ni tes beaux yeux en pleurs, ni ton dernier appel,
 N'écarteront tes pas, ma fille, de l'autel :
 C'est là que j'ai dressé ta nuptiale couche.
 Par mon ordre, un bâillon te va fermer la bouche,
 Car, comment, maintenant, entendrai-je ta voix ?
 Je l'entendais, hélas ! me charmer autrefois,
 Quand nous vivions heureux au palais de Mycène,
 Quand les dieux bienveillants m'épargnaient toute peine !
 C'est assez, et courons, sans plus nous plaindre en vain,
 Une dernière fois consulter le devin !

En divers endroits, M. Jean Moréas a défini
 en peu de mots, à la manière cornélienne, l'état du
 cœur de ce même Agamemnon pris entre son
 amour et son ambition :

Maudite ambition, tu forces la nature !

(Acte I, sc. 1.)

Mais un heureux retour enfin me fait connaître
 Que, me voulant pieux, j'allais cesser de l'être !

(*id.* *id.*)

Que jamais l'embrassant sur ce funèbre bord
 Pour grandir mes exploits je ne cause sa mort !

(*id.* *id.*)

Il y aurait encore à marquer plusieurs transforma-
 tions morales qui achèvent de rapprocher de
 nous l'Iphigénie d'Euripide, mais il faut me borner
 et passer aux transformations poétiques, qui sont
 très nombreuses et entre lesquelles je me vois obligé
 de choisir.

Le premier exemple que je donnerai pourrait
 presque me dispenser de citer les autres, car il montre
 d'une façon saisissante les procédés employés
 par M. Jean Moréas pour donner à son *Iphigénie*
 cet air vivant qui nous séduit. Nous sommes à la
 fin de la scène entre Agamemnon et le Vieillard, au

début de la pièce. Pendant le dialogue nocturne entre les deux hommes le jour s'est levé. Comment les trois poètes, Euripide, Racine et M. Jean Moréas, ont-ils rendu cette impression du lever du jour ? Euripide se sert d'une comparaison mythologique, conforme aux croyances de son temps, et il fait dire à Agamemnon : « Va : déjà l'aube blanchit et les coursiers brillants du soleil ramènent la lumière. » Racine transforme cette comparaison de plein air en une impression d'intérieur, car la scène de sa tragédie est « dans la tente d'Agamemnon » et son héros dit à Arcas :

Déjà le jour plus grand nous frappe et nous éclaire.

M. Jean Moréas a su s'éloigner de l'un comme de l'autre poète et il nous donne en deux vers une magnifique sensation poétique, souvenir sans doute de quelque matinée d'adolescence passée au bord de la mer natale :

Car la nuit se retire et déjà le matin
Se lève sur la mer et blanchit le rivage

Les impressions personnelles, les images créées sont nombreuses et on chercherait vainement dans Euripide ou dans Racine ces vers :

Sur le haut Pélion, montagne des Centaures,
Tous les antiques pins bruissent comme des eaux !

(Acte IV, sc. 1.)

Vois tes cinquante sœurs, ô fille de Nérée.
Entends les blancs cailloux sonner sous leur pied nu !

(*id.* *id.*)

Et j'approche de tes genoux
Comme fait de l'autel la branche suppliante !

(*id.* sc. iv.)

Ce dernier vers ajoute à l'idée qui est ainsi formulée dans Euripide : « Comme une suppliante, je presse contre tes genoux ce corps... » un élément

nouveau, qui est proprement la poésie et qui nous laisse d'Iphigénie une image plus touchante et plus juste. La jeune fille n'est plus une femme suppliante, c'est une branche, c'est le tendre rameau d'olivier, fragile et frémissant.

Les vers robustes, les fortes comparaisons abondent également :

O toi qui sans pleurer ton âge florissant
Sur le terrible autel, d'un pied ferme, t'avances,
Pour abattre Ilion, les gouttes de ton sang
Noble vierge, seront plus fortes que les lances !

(Acte V, sc. v.)

Quand il a été nécessaire, M. Jean Moréas ne s'est pas borné à des changements de détail, il a inventé et il faut lui faire honneur, en dehors du monologue d'Agamemnon que j'ai cité plus haut, des admirables variations rythmiques des chœurs et, surtout, du chœur final qui a produit un effet considérable :

Fille de Zeus, déesse
Qui marches dans la nuit,
Que sur les monts sans cesse
Le meurtre réjouit ;
Divine souveraine
Des retraites d'Aulis,
Je te salue, ô Reine,
Artémis, Artémis !

Vénérable, virile,
Sœur d'Apollon archer
Enfanté dans une île
A l'ombre d'un palmier,
Je t'invoque et t'implore
Autant qu'il est permis
Et te salue encore,
Artémis, Artémis !

Dans la même scène, après le récit du Vieillard, et pendant l'anxiété de Clytemnestre, le chœur qui,

dans Euripide, prononce ces simples mots : « Avec
« quel plaisir j'ai entendu le récit de ce messager!
« Ta fille vit, a-t-il dit, et habite avec les dieux, »
chante les belles strophes suivantes :

Vers la terre est tourné, Reine, ton front pesant,
Hélas ! et dans ton âme
Combattue à l'excès, la cendre est à présent,
Et bientôt, c'est la flamme !
Est-ce un solide bien, ce que tu viens d'ouïr ?
N'est-ce qu'une ombre feinte ?
Du sort de ton enfant vas-tu te réjouir
Ou redoubler ta plainte ?
Rappelle, ô cœur meurtri, ton sourire exilé !
Il faut que l'homme sache
Que, malgré la raison, sous le ciel étoilé,
Plus d'un secret se cache !

Telles sont les principales remarques que j'ai cru
devoir faire à propos de la tragédie de M. Jean
Moréas. J'y joindrai quelques considérations qu'il
me reste à exposer, car elles ont trait au sens de
la tentative de M. Jean Moréas, à son opportunité
et à l'influence qu'elle devrait avoir sur l'art théâ-
tral.

Les critiques ont dit et répété que la tragédie
était morte, qu'il y a eu au xvii^e siècle une période
rapide de floraison de ce genre et que, depuis, il se
maintenait, mais à l'état fossile, dans certains
théâtres où l'on allait comme on va dans les Musées
contempler les restes d'un autre âge. La vérité est
que la tragédie est éternelle. Tant qu'il y aura des
hommes capables d'éprouver la terreur et la pitié
et tant qu'il y aura des poètes dramatiques, la tra-
gédie existera. Qu'on ne se laisse pas tromper par
les formes diverses qu'elle revêt au cours des temps.
Les sujets, les pays peuvent varier, avec les costu-
mes et les langages, ce qui demeure c'est le fonds

tragique, c'est-à-dire l'aboutissement magnifique de la poésie, quand elle s'applique aux événements et aux passions. Toutes les fois qu'un sujet quelconque sera haussé jusqu'au vers, la tragédie ressuscitera. La vie et la mort des genres littéraires sont des idées trop commodes pour être vraies. L'inspiration humaine n'a que faire de ces catégories. Qu'un Hugo ou qu'un Mistral se présentent et nous ayons de nouvelles formes de l'épopée, qu'on avait enterrée dans les classes. Qu'un Moréas songe au théâtre et il nous fait passer sur le front le souffle même d'Euripide et de Racine.

Le succès d'*Iphigénie* à Orange et à Paris n'est évidemment pas une preuve irréfutable de la valeur de l'œuvre, puisque nous voyons trop souvent de mauvaises pièces réussir également. Cependant il faut tenir compte de ce succès pour montrer que le public n'est pas réfractaire à un genre dramatique qu'on voudrait écarter de lui. L'étincelle de vie a jailli du contact de l'œuvre et des spectateurs. C'est beaucoup, et cela ne se serait pas produit s'il n'y avait dans la tragédie l'élément éternel dont j'ai parlé. De plus, on peut inférer de là qu'un tout autre sujet, mais traité dans les mêmes conditions de beauté, de pureté et de noblesse, aurait rencontré la même faveur. M. Jean Moréas s'est astreint à suivre Euripide. Il aurait pu, confiant dans ses propres forces, hanter sans guide le même chemin, prendre ailleurs une autre fable, en inventer une au besoin, et nous aurions eu, évidemment, une tragédie différente, mais les mêmes applaudissements.

Ce n'est donc pas une simple reconstitution, une adaptation habile, une imitation parfaite qu'il faut saluer dans *Iphigénie*, c'est une tragédie moderne

et vivante, une de ces œuvres qui demeurent parce qu'elles sont à la fois tournées vers le passé et vers l'avenir, un exemple enfin de l'existence des genres dans un ciel accessible seulement aux véritables poètes.

Considérée de ce point de vue, *Iphigénie* devrait orienter vers de plus nobles destinées le théâtre contemporain. Je ne veux pas dire qu'on doive sacrifier à la tragédie les pièces qu'on joue actuellement. Ces pièces correspondent évidemment à un besoin et il est bon que les diverses classes de notre société aient des spectacles appropriés à leurs goûts. Mais il faudrait rendre à la tragédie son rang qui est le premier. Il faudrait que d'autres poètes, sincères et désintéressés comme M. Jean Moréas, prissent en mains cette cause si belle du théâtre poétique pour en faire la fin suprême de leur art. Il faudrait enfin que les directeurs des scènes subventionnées, ceux-là tout au moins, car c'est pour eux une question de probité envers l'Etat qui les fait vivre, accueillissent avec empressement les œuvres de ces poètes.

En attendant la réalisation de ces souhaits, réjouissons-nous à la lecture de cette délicieuse *Iphigénie* que nous applaudirons sans doute quelque jour à la Comédie-Française enfin revenue à sa tradition et à sa gloire.

PAUL SOUCHON.



NOTES SUR LACLOS

La nature fait le mérite, et la fortune
le met en œuvre.

(LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes*, 53.)

I

L'auteur des *Liaisons dangereuses* ne fut point un persécuté de la fortune, pas davantage un favorisé. L'obscurité de sa vie, et la célébrité de son œuvre, ses talents incontestés, son « génie », comme on disait alors, génie inquiet et inquiétant, sa condition subalterne et son influence dans la politique louche d'un parti décrié, rien de tout cela, chose singulière, n'avait attiré sur le personnage l'attention de la postérité.

Mais aujourd'hui que l'étude des mœurs de l'ancien régime jette sur la Révolution une clarté plus vive, Laclos *le moraliste* apparaît enfin sous l'auteur du « Mauvais livre ».

Le peu qu'on a dit de lui, le peu qu'il a laissé dénoter une âme ferme, un esprit grave, fin, pénétrant, une intelligence froide, tendue vers l'action. S'il avait « rempli tout son mérite », selon l'expression du cardinal de Retz, il se serait illustré par quelque œuvre de politique ou d'histoire, comme Rousseau ou Montesquieu, peut-être par des formules impérissables, comme La Rochefoucauld, Vauvenargues ou Chamfort. Ou bien, entré dans les faits, il aurait éclaté au centre même de l'histoire, et non en marge; il était digne de jouer un rôle de premier plan et non de comparse, dans

ce drame grandiose et sombre de la Révolution Française.

L'observation des mœurs de son temps fut sa première étude, et il en est sorti son unique livre, qui est aussi un livre unique : le poème brutal de la corruption contagieuse. Plus tard, en 1791, il fut précisément, par une sorte de fatalité, l'un des promoteurs de la seule émeute qui n'ait pas réussi, pendant la période révolutionnaire. Il a souffert les persécutions communes à cette époque. Il s'est réfugié dans l'armée, sa carrière ; il y a atteint les grades supérieurs, suffisants aujourd'hui pour l'amour-propre, alors primés par la gloire de gouverner.

Parmi les documents en petit nombre qui le révèlent, le plus proche consiste dans les renseignements qu'il a donnés lui-même aux agents de son arrestation sous la Terreur, et dans l'impression qu'ils en ont consignée en leurs procès-verbaux (1). C'est là qu'il se peint lui-même plus nettement que dans son œuvre, où se montre seule sa mentalité.

Mais cette mentalité même, comment se fait-il que, ni de son temps ni du nôtre (2), elle n'ait piqué la curiosité de la critique ? Comment s'expliquer le silence des biographes devant cette figure si originale ? Pourquoi n'a-t-elle pas tenté l'érudition d'un Sainte-Beuve, ou la sagacité plus fureteuse d'un Monselet ?

Une des rares sources où puiser est la correspon-

(1) Le dossier en est reproduit dans les pièces justificatives d'un récent travail ; c'est un mémoire inachevé de Laclos sur l'éducation des femmes, publié par M. Champion d'après les manuscrits de la Bibliothèque nationale Paris, Vanier, 1903.

(2) La seule biographie qui soit mentionnée dans les Encyclopédies est une notice sur le général Laclos par Pariset, plaq. in-8, sans lieu ni date. — Nous ne parlerons pas d'une publication parue récemment dans une revue, et où figurent des lettres de Laclos au duc d'Orléans, lettres dont l'authenticité aurait mis en éveil Emile Chasles lui-même.

dance de Grimm qui, comme on le sait, n'avait qu'une publicité restreinte — heureusement la source est claire. — Grimm assez fréquemment fait mention de Laclos, mais il est à peu près le seul ; et le « monstrum » des *Liaisons dangereuses* est resté jusqu'ici dans la pénombre injuste des « oubliés et des dédaignés ».

II

Pierre-Ambroise Choderlos de Laclos naquit à Amiens en 1741. En 1759 il fut officier d'artillerie. — Voilà son groupe marqué, sa base pour prendre l'essor ; — il est le militaire homme de lettres, un type du temps, le « personnage régnant », comme disait Taine, à qui s'adressent les travaux de l'esprit, et qui répond par des œuvres de science ou de littérature. Selon l'étage social, c'est M. de Boufflers, dont les contes et l'amour fidèle édifièrent le grand monde ; le chevalier de Bonnard, autre poète que M^{me} de Genlis fit renvoyer du Palais-Royal, après l'y avoir introduit ; le chevalier de Bertin, élégiaque et idyllique ; puis deux autres, hantés par des préoccupations plus fortes, Carnot, Bonaparte. Au siècle suivant on ne trouvera plus que Paul-Louis Courier et un peu Stendhal, encore dans l'intendance.

Laclos fait de petits vers. On cite de lui une « épître à Margot » qui fit quelque bruit en 1774, sous le règne de M^{me} Dubarry. En 1777 il fait représenter un opéra comique : « Ernestine », tiré d'un roman de M^{me} Riccoboni ; les paroles ont été revues par un faiseur du temps nommé Desfontaines ; la musique était du fameux mulâtre le chevalier de Saint-Georges, que Grimm appelle « un jeune Américain plein de talents, le plus habile tireur d'armes

qu'il y ait en France, et l'un des coryphées du concert des Amateurs ».

En 1778, Laclos est versé dans le génie, il est capitaine à 37 ans. On l'envoie construire un fort à l'île d'Aix. C'est l'année de la mort de Voltaire et de Rousseau. Turgot depuis deux ans n'est plus au ministère. Laclos évidemment écrit, converse avec les lettrés que recèle la province; il est membre de l'Académie de La Rochelle. Sans doute, en ces loisirs, il conçoit, médite son roman qui paraîtra en 1782. Un ouvrage de cette envergure est écrit bien avant d'être publié, et longtemps porté dans la tête; aussi faut-il y voir un tableau des mœurs de la société dans les premières années du règne de Louis XVI, peut-être les dernières de Louis XV.

Les Liaisons dangereuses parurent donc en 1782 et le succès en fut rapide, puisque Grimm en rend compte dans un long article dès le mois d'avril de la même année (Grimm, XI, p. 81). Le genre de célébrité que discernait Grimm n'était pas l'opinion qu'un critique donne au public, de son autorité propre. Grimm écrivait à des souverains du Nord et à des princesses en Allemagne, il leur envoyait l'opinion de Paris, et sur les sujets seulement dont Paris s'occupait. Son article sur Laclos est courtois, abondant, admiratif et sévère. Il l'appelle le « Rétif de la bonne compagnie », en souvenir de Rétif de la Bretonne qu'on a surnommé le « Rousseau du ruisseau ». Il signale la vérité des peintures, mais ne croit pas que le dénouement justicier puisse en compenser le dangereux attrait. C'est d'ailleurs l'esthétique courante : ne faites pas vrai, le vrai est immoral.

Malgré ces réserves, Grimm, observateur un peu sec, mais critique avisé, eut le sentiment de la supé-

riorité de l'artiste, et s'intéressa à lui. Il ne laissa rien passer de Laclos sans le noter avec éloge, sans lui faire, comme on dirait aujourd'hui, un bout de réclame.

Il parle en 1783 d'un volume de poésies fugitives, c'étaient des vers badins à la façon de Voltaire; il relate en mai 1784 l'impromptu de la pomme (1); il raconte au long en 1785 (août) dans quelles circonstances Laclos improvisa l'épigramme de Lemierre, qui n'était pas mort; mais Grimm s'honore en prenant la défense du poète aux vers rocailleux (noble poète cependant) habituel objet des railleries d'une société de « puristes qui n'écrivent point ». Voici cette épigramme où Laclos a enchâssé le fameux vers gravé sur la porte de l'arsenal de Toulon:

Passant, entre en cet antre et pleure sur ce roc
Un rare et grand auteur qui passa la noire onde,
Ravi d'avoir avant, tiré de son estoc ;
Le Trident de Neptune est le sceptre du monde.

En 1786, Laclos adresse une lettre à l'Académie française qui avait mis au concours l'éloge de Vauban.

Vauban était un de ces opposants de Louis XIV que le siècle suivant recueillait pieusement, entourait de respects affectés. L'Académie, qui, depuis Voltaire, Duclos et Condorcet, était la forteresse des intellectuels, avait cru bien faire de provoquer un éloge du guerrier philanthrope. Mais Laclos est un homme que la gloire n'éblouit pas; d'autre part, il

(1) Impromptu de M. de Laclos à une dame, à qui il offrait une pomme dans un bal, et qui ne voulait la recevoir qu'avec des vers.

« Comme Vénus vous êtes belle,
Comme Pâris je suis berger ;
Comme lui je viens de juger ;
Voulez-vous me traiter comme elle ? »

est ingénieur, il peut juger un confrère même illustre. Il ne concourt pas, mais il prie l'Académie de remarquer que Vauban n'est ni infaillible ni intangible. Ce qui est caractéristique, c'est que l'Académie était alors considérée comme un sénat chargé d'encourager les études de la nation sur les mœurs et les lois. (C'est, déjà huit ans avant brumaire an IV, la classe des sciences morales et politiques de l'Institut.) Enfin, en 1787, on publie une assez longue pièce de vers d'un officier d'artillerie sur Orosmane et Zaïre, badinage assez gracieux, mais un peu prolix et sans grande valeur...

Entre temps, et dès le mois de mars 1783, Laclos avait tenté d'aborder un sujet plus vaste : l'éducation des femmes. C'était une question mise au concours par l'Académie de Châlons-sur-Marne.

Il dut probablement se voir déjà (comme Rousseau devant l'Académie de Dijon) célèbre du jour au lendemain, et il se mit à la besogne. Comme tout le monde alors, il soutenait la thèse du retour à la nature. Après la Chine et l'Inde, dont l'antiquité devait faire pâlir la Bible, ce que le XVIII^e siècle aimait le plus, c'étaient les sauvages. J.-J. Rousseau domine ici au détriment de Buffon et de Voltaire lui-même, de Voltaire civilisé, entaché de métaphysique, et qui veut absolument qu'il y ait une *morale universelle*. Laclos allait droit à l'amour libre, à la douce apathie des hommes sur le sein de la nature.

Mais il s'arrêta court, on ne sait pourquoi, et le mémoire ne fut ni terminé ni publié.

A ce moment, le monde, les vers de société, la gloire littéraire le réclamaient, et pendant plus de six ans l'officier d'artillerie traîna dans les salons de Paris sa muse et ses espérances.

III

Au début de l'année 1789, il fut nommé secrétaire surnuméraire des commandements du duc d'Orléans. C'est là, autant qu'on peut juger des destinées, c'est à ce tournant de sa vie qu'il fut décidé que cet homme n'aurait pas d'action prépondérante sur les événements. A la veille d'un bouleversement politique — qu'il n'avait su ni prévoir ni attendre — ce lien, cette livrée plutôt, le frappait d'incapacité pour les grands rôles dont la Révolution allait disposer. C'est à M^{me} de Genlis que Laclos dut son emploi, semble dire Michelet, qui relate les patronages des gens de lettres : Beaumarchais chez Mesdames, Chamfort chez le prince de Condé, Laclos chez M^{me} de Genlis, etc...

Michelet qui visiblement, de par l'hérédité et la tradition, avait gardé la terreur superstitieuse du « livre tristement célèbre » que peut-être il ne lut jamais, Michelet montre les intrigues du duc d'Orléans, et devant les fenêtres du Palais Royal : « J'y vois distinctement, dit-il, une femme blanche, un homme noir (1) ; ce sont les conseillers du prince, le vice et la vertu, M^{me} de Genlis et Choderlos de Laclos. »

M. Champion, en citant cette phrase, ne craint pas d'affirmer que Michelet a dit une bêtise pour le plaisir d'une banale opposition.

C'est être un peu tranchant, car la citation est écourtée ; le grand historien ne s'en tient pas à son antithèse ; il précise son ironie : « Dans cette maison où tout est faux, la vertu est représentée par

(1) Michelet sans doute avait lu la phrase des mémoires de Tilly (1828). « Un grand Monsieur, maigre, jaune, en habit noir ». De là, l'homme noir.

« M^{me} de Genlis, — sécheresse et sensiblerie —
« un torrent de larmes et d'encre, — le charlata-
« nisme d'une éducation modèle, la constante exhi-
« bition de la jeune Paméla. »

Dès 1789, Laclos avait collaboré à la galerie des Etats-Généraux (c'est là qu'il publia entre autres un portrait curieux et piquant du chevalier de Boufflers, qu'il appelait Fulber).

Son nom fut mêlé aux événements des 5 et 6 octobre, mais on ne connaît pas exactement la part qu'il a pu prendre à ces événements. Comme son maître le duc d'Orléans, il s'était affilié aux Jacobins. « L'homme noir, qui est au bureau, qui sourit d'un air si sombre, c'est l'agent même du prince, » dit Michelet, qui plus loin l'accuse nettement de distribuer aux émeutiers l'argent du duc d'Orléans.

Les Jacobins décident qu'un journal sera créé pour publier par extraits la correspondance de la Société avec les départements. C'est Laclos qui est chargé de le rédiger sous le nom de « Journal des amis de la Constitution ».

Un tel journal, dit Michelet, était une véritable « dictature de délation ». Il attaquait violemment le *Cercle Social* de Fauchet et Bonneville « et ces attaques, ajoute l'historien, étaient un indigne manège par lequel le parti orléaniste cherchait la popularité dans des fureurs hypocrites ».

Mais l'œuvre capitale de Laclos, qui fut en même temps son testament politique, c'est la pétition du Champs-de-Mars.

Après la fuite à Varennes, l'Assemblée n'avait rien statué sur Louis XVI; elle avait voté des mesures préventives contre une désertion possible du roi, — folle assemblée de tant d'hommes sages,

qui délivrée d'un roi le remettait sur le trône pour ne pas renoncer à sa constitution ! Mais ici il convient de citer Michelet textuellement, moins à cause de l'exactitude que de la beauté du tableau.

« L'homme du duc d'Orléans, Laclos, qui présidait ce jour-là aux Jacobins, demanda qu'on fit à Paris et par toute la France une pétition pour la déchéance. Il y aura, dit-il, j'en réponds, dix millions de signatures ; nous ferons signer les enfants, les femmes. Il savait bien qu'en général les femmes voulaient un roi, et qu'elles ne signeraient contre Louis XVI qu'au profit d'un autre roi. Un grand flot de foule envahit la salle. M^{me} Roland dit que c'étaient les aboyeurs ordinaires du Palais Royal avec une bande de filles, probablement une machine montée par les Orléanistes, pour mieux appuyer Laclos. Cette foule se mit sans façon dans les rangs des Jacobins pour délibérer avec eux. Laclos monte à la tribune. Vous le voyez, dit-il, c'est le peuple, voilà le peuple, la pétition est nécessaire. » — Et plus loin : Après le départ de Danton, restent face à face Laclos et Brissot, c'est-à-dire l'Orléanisme et la République. Laclos ayant, dit-il, mal à la tête, laisse la plume à Brissot qui la prend sans hésiter. Il met en saillie les deux points de la situation : 1° le timide silence de l'assemblée ; 2° son abdication de fait, enfin la nécessité de *pourvoir au remplacement*. Arrivé là, Laclos sortant de son demi-sommeil arrête un moment la plume rapide : « La Société signera-t-elle, si l'on ajoute un petit mot qui ne gêne rien à la chose, remplacement par *tous les moyens constitutionnels* ? » Ces moyens qu'étaient-ils sinon la régence, le dauphin sous un régent ? Ainsi Laclos trouvait moyen d'introduire

« implicitement son maître dans la pétition. Soit « légereté, soit faiblesse, Brissot écrivit ce que « Laclos demandait. »

Mais la supercherie de Laclos est arrêtée au passage par Bonneville de la « Bouche de fer » ; on signe à d'innombrables noms par cinquante feuilles ; l'Assemblée, qui se sent menacée, suspend par un décret le Pouvoir exécutif *jusqu'à l'acceptation de la constitution*. C'était couper court à tout pétitionnement, rétablir Louis XVI. Les événements se précipitent ; Bailly proclame la « loi martiale ». C'est l'autorisation du massacre du Champ-de-Mars, c'est la fin de la vie politique de Laclos.

IV

Il ne s'abandonnait pas. Il avait donné sa démission d'officier en 1791, avant la pétition ; il la reprend en 1792 ; il est nommé chef de brigade, adjoint à Luckner, le général en chef contre l'Allemagne. Il rentre à Paris en 1793. Arrêté avec Egalité, il est incarcéré à La Force. C'est de là qu'il écrit aux comités du gouvernement pour leur soumettre des plans de réforme et des projets d'expériences sur une nouvelle espèce de projectiles. Relâché, il fait ses essais à Meudon et à La Fère, avec quelques succès, paraît-il. Peu après, il est nommé gouverneur des établissements du Cap ! Pourquoi n'y va-t-il pas ? On ne sait. Mais voici que ce gouverneur, ce maréchal de camp, tout à coup voit entrer chez lui la force armée. Seconde arrestation, septembre 1793 ; il est emprisonné à Picpus.

Le désordre du temps, de toutes ces administrations qui se croisent et qui, chacune dans sa sphère, agissent, rédigent, enquêtent avec minutie, éclate à la lecture des procès-verbaux transcrits conscien-

cieusement par des illettrés, qui disposent de la liberté, de la vie des premiers hommes de la nation. Là nous apprenons, et de Laclos lui-même et de ses geôliers, divers détails de famille et de fortune : qu'il est marié, qu'il a deux enfants, l'un de 9 ou 10 ans, l'autre de 5 à 6; qu'avant la Révolution son revenu se composait de 1800 l. de rentes de la succession de son père, plus de 4 à 6000 l. du chef de sa femme, plus ses appointements d'officier.

En 1789, en plus 6000 fr. d'appointements du duc d'Orléans réduits en 1790 à 4000, puis à 3000, et supprimés le 1^{er} octobre 1792. Au 1^{er} juin 1791, il a obtenu une pension de retraite de 1200 à 1400 livres de rentes, son revenu actuel est de 1000 à 1200 l., ayant vendu le reste dans le dessein d'acquiescer un fonds d'industrie qui le mette à même de faire vivre sa famille.

Est-ce un faiseur ? Nullement. Comme presque tous les hommes de ce temps, il tient les métiers pour égaux, il ne se fie pas uniquement au budget.

La captivité dure près de neuf à dix mois ; il sort de prison, comme tant d'autres, au lendemain de Thermidor. Thermidor ne fut pas, du moins au début, une réaction ; ce fut une reprise du pouvoir et des places par tout ce qui n'était pas Robespieriste. A ce moment il n'y a plus rien contre Laclos. Il est du monde révolutionnaire, du personnel des cinq grandes années. Pour vivre, vraisemblablement, il dut continuer l'ouvrage du juré Vilate : « Les causes secrètes de la Révolution du 9 Thermidor. » — On ne sait guère de lui d'autre écrit contre-révolutionnaire.

Quelque temps après, il est nommé par le Directoire secrétaire général de l'administration des hypothèques. Ce n'était pas là un emploi pour ses

facultés, et la même année il est envoyé comme général de brigade à l'armée du Rhin. C'est la sévère armée de Moreau (en parfait contraste avec les bandits de l'armée d'Italie), qui a fait les campagnes de l'an IV racontées par l'Archiduc Charles.

Sous le Consulat, sans date exacte, il est inspecteur général de l'armée du sud de l'Italie, non plus l'armée de Macdonald, dispersée en 1799 par les Russes à la Trébie, mais une autre qui opère concurremment avec l'armée consulaire de Marengo. Le 5 novembre 1803 il meurt à Tarente. Sentant venir sa fin, il écrit au Premier Consul une lettre touchante, où il recommande sa femme et ses enfants.

Le portrait de Laclos est à Versailles (1) (salle de la Révolution) en costume de général. L'« homme noir » est rouge d'habit et de figure. Dans son uniforme, il n'a pas l'air militaire, très rare alors. Son port de tête déjeté, renversé, méditatif, n'est pas d'un personnage officiel, c'est celui d'un lutteur, d'un homme de volonté. Sous le flegme du visage, une ardeur concentrée. Les traits inharmoniques, point d'aménité, mais rien non plus de l'air rogue ou de la morgue des gens en place. Aucune élégance, une personnalité irrécusable. Les yeux translucides dardant une flamme étrange, la même qu'on rencontre aux portraits de Schopenhauer.

Les deux intelligences pénétrantes : le grand philosophe de l'humanité en général, et l'observateur aigu d'une société spéciale et compliquée ont le même regard attentif.

The proper study of mankind is man. (POPE.)

Janvier 1904.

JACQUES DE BOISJOSLIN
ET GEORGE MOSSÉ.

(1) Il existe à Versailles un autre portrait de Laclos, par Ducreux. Celui dont nous parlons est de Boilly.

PROPOS DE FEMME

*Je suis aimée et j'en suis sûre
(... est-on jamais sûr de s'aimer?...)
J'en suis sûre et pour l'affirmer
je vais vous conter l'aventure.*

*Le début en fut simple, inattendu, charmant.
Nous nous sommes connus, je ne sais plus comment
par un hasard étrange et bête (ô destinée!)
par un hasard un peu prémédité.*

*... Il faisait une claire et chaude matinée
d'été.
O l'inoubliable journée !
Et pourtant
nous ne nous sommes dit que des choses banales
pendant
cette journée inoubliable et la première...
Mais il avait une manière
de me sourire en m'abordant,
une façon en bavardant
de certain geste, originales
et je crois, sans le faire exprès,
que j'avais l'air assez gentille...*

*Il me dit : « Chère petite fille,
« je vous attendais.
« Je vous sais gré d'être venue*

« malgré que vous ne fussiez prévenue
« et d'avoir ainsi consenti
« sans surprise
« et sans démenti
« au hasard qui nous favorise. »

Rajustant une agrafe et d'un ton détaché
je répliquai (depuis, il me l'a reproché...) :

« Voulez-vous bien m'aider à retrouver la ganse ? »

— Il s'en fallut de peu que cette impertinence
n'ait tout compromis ! —

Dès lors, malgré cela, il nous prit fantaisie
de nous considérer comme de vieux amis.

A ne paraitre pas surpris
nous affections une vilaine hypocrisie,
lorsque nous parvenions à nous rejoindre enfin,
à force de chercher, sur le même chemin.

En s'éloignant, il demandait : « Vous reverrai-je ? »

Je répondais : « Demain. »

— Joli petit manège ! —

Et c'était chaque jour ainsi ou chaque soir
la même joie à se quitter, le même espoir
pour le plaisir de se revoir...

Puis survint l'époque éphémère
des vains propos et du mystère...

C'était l'heure où le sable au jardin solitaire
est rougi du soleil couchant...

Le cœur vide, l'esprit méchant,
nous demeurions ensemble au bord d'un parterre
émaillé d'acacias,
de géraniums incendiaires
et de roses hortensias,

à nous intéresser aux traces de nos pas,
à remuer de petits tas de pierres,
ou bien à feuilleter des livres très pervers
dont je ne lisais pas jusqu'au dixième vers...

... à l'heure où le soleil trop valétudinaire
fait pâlir les hortensias...

Je ne regrette rien des choses attendues
ni des heures perdues
par ces après-midi ternes et assidues :
instants de mutisme agaçant
comme le cliquetis grinçant
d'un coquillage qu'on écrase
ou le cri d'un jet d'eau tumultueux qui jase...

Je ne regrette rien,
car ce n'était vraiment que les préliminaires
d'un plus sérieux entretien,
tout le prélude des chimères
dont le rêve s'est embelli...

Au sein de ce décor par la brume ennobli
de cette fiévreuse amertume
que suggère l'attraits de tout charme aboli,
nous nous étions attardés plus que de coutume
un soir de Messidor...

Près de partir, il se leva... j'eus le vertige :
« Il ne fait pas tout à fait nuit ; restez encor...
« lui dis-je,
« pour quoi nous séparer déjà ?... »

— C'était délivrer des entraves
ce badinage qu'il engagea :

« Au plus profond de nous les choses les plus graves
« ont lieu dans le secret, sans qu'on sache pourquoi:
« la minute qui les amène
« ne suscite aucun émoi.
« Votre absence m'aurait causé beaucoup de peine
« ce soir... je suis très heureux en moi. »

... Puis ce fut une confidence
et ce fut un court silence
après quoi je murmurai : oui...
et ce fut une longue étreinte
où son aveu marqua l'empreinte
sur ma lèvre épanoui...
... et ce fut que je devins blême...

— « Comme il fait noir, repris-je, ici ! »
— « Si l'horizon semble obscurci
« plus brusquement, c'est lorsqu'on voit clair en soi-même.
« Vous voyez clair en vous... très chère, je vous aime. »

(... Notre premier baiser fut assez réussi.)

« L'amour est enfant de Bohême ! »
Le bonheur, hélas, aussi !
Comme un voleur il nous atteint ou nous évite.
.. Ah ! comme le temps passe vite !..

Mais où vont les reflets défunts
des yeux d'amour et les parfums
des gerbes énormes de roses
envahissant les chambres closes ?
Où vont les rires éperdus
dans les minutes de délire ?

*car je ne me rappelle plus
que l'extase de son sourire...*

*Tant de projets anticipés !
Autant de projets dissipés
par le départ du grand navire !...*

(... est-ce demain ?... était-ce hier ?..)

*Le gigantesque steamer des messageries
appareille pour outre-mer...
O suprêmes coquetteries !
J'ai mis ma robe à petits plis
et cette jupe bleue où sont des asphodèles,
avec un chapeau bleu garni des larges ailes
d'un oiseau de paradis,
un soupçon de poudre de riz
sous ma voilette de dentelles,
comme à l'aube d'amour de nos jours attendris...
Tracas d'embarquement pour le lointain voyage !
Ah ! ce ronflement sourd des sirènes en rage !*

(.. Si le steamer allait faire naufrage ?..)

Je dois me raidir pour ne pas crier.

— Il me rassure en larmoyant pour supplier :

« ... Il faut oublier...

« ...mais si nous oublions, que ce soit ensemble !

« la kyrielle des baisers fous.

« Désormais pensons à nous,

« au bonheur qui nous rassemble

« en cet ultime sanglot... »

— Ce fut là son dernier mot. —

*... Et vogue en bas ! Et vogue en haut !
voilà le grand paquebot
qui vire...*

*Voilà le grand bateau parti...
tout mon chagrin anéanti !
Car maintenant vogue du chavire !
Nous n'avons plus rien à nous dire :
jamais les larmes n'ont menti.*

*Quelle tendresse explicitement exprimée,
quel mot d'amour ! qu'un pleur, mieux qu'un baiser traduit*

... Les larmes ne font pas de bruit...

Je vous l'ai dit : je suis aimée.

LUCIEN BAUZIN.



CÉLINA LANDROT

ROMAN CALÉDONIEN

... J'en veux à Dostoiewski d'avoir mis la pitié russe à la mode. J'entends cette pitié injuste qui ne va qu'aux coquins et aux gourmandines, qui nous attendrit exclusivement sur les détresses du bagne et autres mauvais lieux, comme si le malheur n'était touchant que dans le crime et l'abjection.

(ALPHONSE DAUDET.— *La Petite paroisse.*)

« Ah ! mon gouverneur, si j'avions su qu'on était si bien ici, j'aurions fait le coup dix ans plus tôt ».

(*Mot d'un concessionnaire du bagne à l'amiral de Pritzbuer, gouverneur de la Nouvelle-Calédonie.*)

PREMIÈRE PARTIE

I

Céline Landrot siffla Dogui, un pauvre chien noir et blanc, maigre carcasse grimpée sur des pattes maladroites. La bête tourna vers elle sa grosse tête, pointa les oreilles à son geste d'appel, et se décida à la suivre.

La mère Landrot, dans la cuisine, agitait du bout de sa fourchette, dans la poêle léchée de flammes, des oignons qui devenaient roux. Devant la porte, trois enfants, deux frères et une sœur de Céline, presque nus, la figure barbouillée de terre et de jus d'orange, se poussaient et roulaient au milieu d'un tas de paille de maïs qu'ils éparpillaient.

Leur grande sœur Françoise était assise, non

loin de là, sur un escabeau boiteux. Rageusement, elle écosait des haricots. Elle était de mauvaise humeur parce que sa mère venait de lui imposer cette tâche. Elle faisait la moue, fronçait les sourcils et jetait de mauvais regards à Céлина, qui enlevait, sans se hâter, la pièce de bois qui retenait la porte de la cour.

— Dépêche-toi d'aller chercher le pain, Lina, cria la mère. La nuit vient, et le père va rentrer.

Céлина courut sur la route. Elle foulait le sol poussiéreux de ses pieds nus et agiles. Une fleur de citronnier, qu'elle mâchait, parfumait sa bouche. Elle faisait sonner dans sa main les sous-destinés à l'achat d'un gros pain de six livres.

Les pentes du plateau de Thia, derrière elle, au loin, commençaient à s'imprégner d'ombre. Le sommet, où, sur l'horizon lumineux, se détachaient nettement quelques arbustes, devenait de plus en plus noir. La masse de la montagne, qui barrait l'occident, versait sur la plaine une obscurité envahissante et vélocé. Des étoiles naissaient; le tremblement de leurs petites flammes pâles, dans le ciel crépusculaire, était comme mal assuré. Sur les bords de la route, des niaoulis (1) tordaient leurs troncs et leurs rameaux blanchâtres.

Céлина — Lina, comme tout le monde l'appelait — atteignit le petit pont de bois, intervalle sombre sur la route. En passant, elle entendit des grenouilles qui sautaient de la berge dans l'eau dormante du crique. Elle pensa qu'elle viendrait le lendemain avec ses frères, pour cette pêche qu'elle adorait. Lina qui était gourmande, et qui aimait beaucoup les grenouilles, savait fort bien, après

(1) Espèce d'eucalyptus, très fréquent en Nouvelle-Calédonie.

leur avoir coupé la tête, dépouiller leurs cuisses de leurs belles culottes vertes et jaunes.

Dogui, que le bruit des plongeurs intriguait sans doute, demeura un instant à japper sur le bord de l'eau, puis, le clapotement ayant cessé, lampa quelques gorgées hâtives, et rejoignit la jeune fille.

Les premières maisons de Tombouène apparaissaient. Lina croisa des Canaques ivres qui psalmodiaient sur un rythme niais, avec un balancement avachi de tout leur corps. Des « popinées (1), drapées dans de grands pagnes, titubaient aussi, et riaient aux éclats, en montrant leur double rangée de dents blanches.

Céline arriva au Syndicat. C'était à la fois une boulangerie, une épicerie et un débit de boissons, sorte de coopérative pour les condamnés concessionnaires de Tombouène.

Elle y avait vécu plus d'une année, auprès de sa marraine, la mère Gervais, qui, depuis, avait été assassinée.

Elle entra. Elle revit le large comptoir, derrière lequel allait et venait maintenant la mère Bradeuil, courte de jambes, grosse de poitrine, rubiconde de visage. Elle revit le coin où sa marraine s'était écroulée, un couteau dans la gorge. On pouvait remarquer encore les limites de la nappe de sang épandu, car la place, alors soigneusement râclée, contrastait toujours avec l'uniforme saleté du parquet. Elle revit les planches graisseuses, où s'attablaient pêle-mêle les Canaques et les libérés du bagne; elle revit les litres multicolores rangés sur les étagères. Cette atmosphère empuantie d'alcool et de vice lui était familière, et des scènes tour à tour crapuleuses

(1) Femmes canaques.

et atroces étaient gravées dans sa mémoire, aussi naturellement qu'elles s'étaient déroulées dans sa vie. Chacun a la vie qu'il peut, et arrive à s'en contenter. Céline, non seulement s'en contentait, mais comme c'était une fille bien portante, elle se complaisait à la vivre.

— Un pain de trois kilogs, s'il vous plait, Madame Bradeuil, demanda-t-elle.

Au son de sa voix, quelqu'un, dans le fond de la salle, se leva, et dit :

— C'est toi, Lina, tu vas boire un verre.

François Landrot, chancelant sur ses jambes, les yeux luisants, la face rouge, tapa sur le comptoir de zinc et commanda :

— Un vermouth-grenadine pour la gosse.

Lina répondit sèchement :

— Merci, père, je n'ai pas soif.

— Mais je veux que tu boives. Tu aimes le sirop et je paie un verre. C'est dit.

— Puisque je vous répète que je n'ai pas soif!

Et, levant les épaules, elle prit le pain sous son bras, et passa la porte.

Sur la route, elle se mit à courir. Dogui, qui croyait qu'elle voulait s'amuser, la suivit en jappant et en mordillant sa blouse (1). Elle lui détacha un coup de pied qui lui fit perdre ses illusions de jeune chien fou.

La nuit était tout à fait venue. De rares lumières piquetaient çà et là la plaine, et l'on entendait seulement la chanson au rythme monotone que bégayaient les « tayos (2) » ivres, en s'éloignant vers leur tribu.

(1) Peignoir flottant.

(2) Hommes canaques.

Quand elle poussa la barrière, les enfants jouaient encore dehors, et la mère taillait la soupe.

— Te voilà ! Sitôt, dit Françoise, tu rentres vite, ce soir ?

— Il ne s'agit pas de blaguer. Le père a empoigné sa cuite. Je l'ai trouvé au syndicat, il voulait m'offrir une grenadine, il faisait son gentil ! Ça commence toujours comme ça avec lui ; des douceurs d'abord, il cogne ensuite.

La mère avait posé son pain et préparait prestement les écuelles.

— Dépêchons, les petits, allons, ouste ! à la soupe. Il va falloir filer.

— Chouette ! ricana Pierre, papa est saoul, c'est la grande noce !

Les enfants et les femmes avalèrent leur soupe à la hâte. Puis elles disposèrent sur la table une lampe, des allumettes, du pain, et un morceau de porc salé. Si le cœur lui en disait, le père pourrait manger.

Tout le monde fuyait ainsi, car des fureurs secouaient François Landrot, à son retour dans la case, les soirs d'ivresse. Son visage, semé de taches de son, au poil roux et rare, avait alors une expression de haine têtue et concentrée.

Un de ces soirs-là (quatre ans s'étaient écoulés depuis), d'une voix mauvaise, il avait exigé un souper vite préparé. La mère Landrot avait dû se lever, allumer le feu, torcher la poêle, faire fondre la graisse, peler les patates douces. Comme elle ne se hâtait pas assez, à son gré, pris d'une rage froide, sans souffler mot, il avait saisi la poêle, pleine de saindoux qui grésillait, et d'un geste, à la fois luxurieux et féroce, avait brutalement four-

ragé sous sa robe, lui ébouillantant les jambes, et lui faisait au ventre d'atroces brûlures.

Et comme il retournait ensuite sa colère sur son dernier né, et menaçait de jeter l'enfant par la fenêtre, l'instinct avait centuplé les forces de la mère, qui, oubliant son horrible douleur physique, avait arraché la petite Mimi à l'étreinte paternelle. Puis elle était tombée, assommée par la souffrance, pendant que l'ivrogne s'écroulait dans un sommeil semblable à la mort.

Au réveil, il ne s'était souvenu de rien, et son regard, naturellement sournois, s'était dérobé lorsque le médecin, qui venait de faire le premier pansement, l'avait mis au courant de son crime, en le lui reprochant avec véhémence. Pendant deux jours il avait soigné sa femme, sans desserrer les dents, et en évitant ses regards. C'est elle qui, la première, avait dû lui parler, puis elle lui avait pardonné; car la mère Landrot, insouciant, ne savait point garder de rancune, surtout contre son homme qui, lorsqu'il n'était pas saoul, n'était pas plus méchant qu'un autre, et ne rebutait pas à l'ouvrage.

De semblables scènes — où le destin ne se contente pas de menacer, mais frappe, laisse des marques sur la chair, et qui ne s'effaceront jamais — sont gravées pour toujours dans la mémoire, et font, à l'occasion, lever tous les ferments de peur dans l'âme des enfants et des femmes.

Et c'est pourquoi la mère Landrot n'attendait plus son homme, quand il s'était attardé dans les débits de Tombouène. Chaque fois, elle abandonnait la maison, et fuyait avec toute la marmaille. Chaque fois, l'ivrogne se mettait dans une effroyable colère, la cherchait autour de l'habitation, puis chez le voisin Nosta, et enfin rentrait, pour dormir

son pesant sommeil. Le lendemain, un peu de honte dans son regard sournois, et c'était tout. Plus taciturne encore que d'habitude, lui, retournait à la caféerie; elle, comme toujours, sale et débraillée, vaquait sans hâte aux travaux du ménage.

— Vite, Lina, cria la mère Landrot en finissant de poser sur la table le souper sommaire, va au poulailler, et prends la poule noire, tu sais, la grosse, qui veut toujours couvrir.

Lina y fut. On entendit des battements d'ailes, des gloussements effarés qui n'en finissaient pas. La jeune fille revint, jeta la bête à Françoise qui l'égorgea avec dextérité. Les soubresauts et les cris cessèrent.

On se mit en route. Pierre et Jules, les deux garçons, marchaient en avant, l'un portant le pain, et l'autre, la casserole. La mère Landrot venait ensuite, puis Lina avec sa petite sœur, et Françoise enfin qui tenait par les pattes la volaille morte, dont le cou sanglant dégouttait encore.

Ils traversèrent la caféerie ou l'habitude seule les guidait, car les « bois noirs » et les « piquants » interceptaient la lueur des étoiles. La lune n'était pas encore levée. Ils dégringolèrent le sentier étroit qui menait à la rivière. Des bananiers le bordaient, dont les palmes étaient humides sous leurs doigts frôleurs. Sans hésiter, ils franchirent le gué de la Tombouène. Dans les rides de l'eau, agitée à leur passage, trembla le reflet des astres.

C'était une belle nuit. Pas une buée dans l'atmosphère. Le frémissement sourd qui montait du sol, emplissait l'espace. On aurait dit que cette vague rumeur tissait une toile immense, que trouaient par intervalles des bruits inattendus et

précis : une pierre qui roule le long des berges, un poisson qui saute, une roussette (1) qui passe avec de lents flottements d'ailes.

La concession de Nosta était sur le bord de la Tombouène. Ils furent vite près du « paddock » (2); ils entendirent ruminer les bœufs accroupis. Théodore, le frère aîné de Lina, qui vivait chez Nosta, et l'aidait dans ses travaux, achevait de fixer les barres de bois qui fermaient la barrière, lorsque le bruit de leurs pas résonna sur la sente. Les chiens aboyèrent, puis se turent brusquement. Théodore reconnut les siens.

— Bon! pensa-t-il, le père est saoul... Ce n'est point samedi, pourtant!

Il leur dit :

— Alors, comme ça, on couche dans la brousse, ce soir?

La mère eut un geste résigné, puis elle expliqua paisiblement :

— Tu viendras nous rejoindre à l'endroit habituel, tu mangeras avec nous. Prends un litre chez Labarthe, et ne nous fais pas trop attendre...

La lune va se lever bientôt, ajouta-t-elle, ce sera mieux pour nous.

— Fais vite, Théo, cria Lina, nous plumerons le poulet pendant ce temps, et tu casseras les branches pour faire le feu, quand tu arriveras!

— Oui, oui... Je vais prévenir Nosta. Il est certain d'avoir la visite du père. Ça va le mettre de bonne humeur!...

Les femmes se faulfilèrent dans un sentier et gagnèrent la berge. La petite Mimi se faisait traîner

(1) Grande chauve-souris spéciale aux îles du Pacifique.

(2) Terme anglais acclimaté en Calédonie : parc pour gros bétail.

par Lina ; elle fermait à demi les yeux et trébuchait aux mottes de terre sèches.

— Ne sois pas gourde à ce point, Mimi, ou papa va nous rattraper, sais-tu ?

Mais Théodore, qui avait été diligent, les rejoignit ; il donna le vin à porter à Lina, et prit sa petite sœur sur ses épaules.

Ils atteignirent l'endroit où ils avaient accoutumé de venir. C'était sous un banian, près de la rivière. L'eau coulait, claire, sur un fond de sable et de cailloux ; sous l'arbre, l'herbe était épaisse, et fraîche pendant les chaleurs.

Non loin de là, une case abandonnée, que des Canaques engagés dans une plantation voisine avaient jadis construite, leur offrait un abri, les jours pluvieux. Quand la nuit était belle, ils préféreraient dormir sous le banian. Dans l'île bienheureuse, en effet, aucun croc, aucun venin n'étaient à craindre ; mais dans les cases, en revanche, les puces pullulaient.

Ils n'eurent plus que la pensée de faire cuire leur repas. L'assiettée de soupe était loin, et leurs estomacs de jeunes animaux bien portants criaient famine.

Pierre déboucha la bouteille que Lina avait déposée sur l'herbe, et, sournoisement, il but à même le goulot une bonne gorgée. Jules le dénonça aussitôt au frère aîné qui lui tira les oreilles.

— Hé bien ! quoi ! j'avais soif, fit-il, grognon.

— Tu peux bien attendre les autres, je pense.

— Tu m'embêtes, ricana le gamin. Zut ! Et puis ne me touche pas, surtout !

Théodore leva les épaules et s'éloigna, tandis que Pierre, vautre dans l'herbe, les doigts dans la bouche, se mit à siffler.

Ce garçon de dix ans était mauvais et têtue, prompt aux insolences et aux coups de poings. Le père qui avait un faible pour lui, car il lui ressemblait physiquement, disait que c'était une forte tête.

Le feu allumé, la casserole bien calée entre deux pierres, la mère Landrot fit rissoler la volaille.

Chacun eut sa part de « fricot ». Le litre passa de main en main et de bouche en bouche. Mimi grignota sa cuisse de poulet, en dodelinant de la tête, et elle s'endormit, le bâton grasieux bien serré dans sa petite main. Le grand frère lui fit une couche de feuilles, et la couvrit avec un vieux sac qu'ils avaient apporté, afin que la petite n'eût point froid.

Tous aimaient et gâtaient cette dernière venue, mais les préférences de l'enfant allaient à Françoise, l'aînée des filles, blonde et taciturne comme le père, et dont les yeux gris regardaient les gens en dessous.

Quand ils furent bien rassasiés, ils s'installèrent commodément pour la nuit. Ils ne tardèrent pas à s'assoupir.

Seule, Lina, étendue sur le dos, les yeux grands ouverts, regardait les étoiles qui brillaient si haut au-dessus d'elle, la Croix du Sud, que M^{me} Harel, son ancienne maîtresse, lui avait appris à connaître et que l'on ne voit pas, paraît-il, dans le ciel de France. Un cocotier, sur la berge opposée, au-dessus de son fût droit et noir sur le ciel, épanouissait ses palmes qui luisaient sous la lumière de la lune, et que des bouffées de brise faisaient lentement balancer.

— Le gérant de M. Lecoff m'a chargé d'un bonjour pour toi, lui avait dit Théodore avant de s'en dormir.

Lina revit le garçon, svelte et souple sur son cheval, quand il poursuivait les bœufs dans la plaine. Elle songea qu'il l'avait remarquée, et elle sentit au fond d'elle-même un mouvement de vanité satisfaite, car c'était un homme libre.

Puis sa main ayant rencontré à son cou l'étroit ruban de velours, cadeau du libéré Bastiani, elle frissonna de tout son corps, et ferma les yeux, pour mieux savourer le souvenir du baiser qu'il avait mis sur sa bouche, l'autre soir, quand elle l'avait accompagné jusqu'à la barrière.

II

Victorine Landrot, la mère de Céline, était née dans un village de l'Aunis, de parents très pauvres, qui étaient domestiques chez des cultivateurs. A sept ans, elle gardait les vaches, et trottnait gaiement par les prés, une gaule à la main. Après sa première communion, elle fut placée comme servante chez une vieille dame de La Rochelle, maniaque personne s'il en fut, qui, tous les matins, exigeait un nettoyage compliqué de sa maison. Il fallait que Victorine passât une aiguille à tricoter dans chaque fente du vieux parquet, pour en enlever la poussière.

Elle resta chez cette dame pendant quatre années, puis elle entra au service d'un ménage sans enfants. C'étaient de petits boutiquiers retirés des affaires. Chez eux, elle fut bien nourrie.

Victorine était gourmande, et soignait la cuisine. Elle aimait l'odeur des sauces, et se plaisait, chaque semaine à voir revenir le dimanche, car, ce jour-là, sa maîtresse lui donnait une petite part de dessert.

C'était aussi sa sortie hebdomadaire, entre la

vaisselle du matin à laver et le rôti du soir à aller chercher au four du boulanger. Elle musait, avec sa belle robe couleur d'azur, et sa coiffe blanche à larges coques, sur la promenade de « La Jetée », ou « au Mail » avec quelques campagnardes de ses amies. Elle commençait à se sentir regardée par les soldats de la garnison, dont quelques-uns lui frôlaient le coude en passant. Elle avait dix-sept ans. A la ville, elle restait la fraîche petite paysanne d'Esnandes, sans intelligence comme sans méchanceté. Elle honorait par habitude servile, et détestait d'instinct ses maîtres, qui, d'ailleurs, ne s'intéressaient à elle que comme un rouage indispensable de leur vie domestique, un peu plus qu'au tournebroche, un peu moins qu'à leur chatte familière.

Depuis quelque temps cependant, Monsieur lui tapotait les joues dans les corridors, en passant, et, en outre de ces façons inusitées qui la surprirent fort, elle s'aperçut qu'à maintes reprises il lui marquait une indulgence à laquelle il ne l'avait point accoutumée.

Elle s'étonna, et ce fut tout. Sa candeur n'avait d'égale que sa stupidité. Elle n'eût jamais supposé que les frôlements de coude des soldats à la promenade, et les tapotements de joue de Monsieur à la maison, pussent avoir pour cause le même sentiment à son égard. Entre les deux choses, il y avait, rendu plus profond par sa simplicité d'âme, l'abîme de sa servitude qui l'empêchait de les comparer. Aussi la scène qui termina cette pauvre comédie fut-elle aussi atroce qu'elle était banale. Poussée à l'improviste sur un lit et possédée par son maître, elle fut en vérité comme une pitoyable brebis sans défense, dont le pasteur achève la destinée, en l'amenant à l'abattoir.

Six mois après, Madame, avertie charitablement par une voisine — car, à vivre tous les jours auprès de la petite, elle n'avait point remarqué ses traits tirés, ni son ventre qui pointait sous ses jupes — Madame, dont l'honnête maison n'était pas un asile pour les « dévergondées » et les « filles de rien », la mettait à la porte, et Monsieur n'essayait point d'intervenir pour sa défense.

Jetée à la rue, Victorine tenta vainement de se replacer. A la vue de ses flancs alourdis, le mépris durcissait les visages. Elle ne songea point à revenir chez ses parents. Son père, dont elle se rappelait la violence, l'eût infailliblement chassée.

Enfin, comme c'était l'époque de la moisson, elle trouva l'abri et la nourriture dans une ferme, où elle eut à travailler rudement, et à subir les rebuffades de tous. Mais, les récoltes rentrées, on n'eut plus besoin d'elle, et on lui dit qu'il fallait chercher ailleurs à gagner sa vie.

Alors, elle traîna de ferme en ferme son ventre douloureux dont elle avait honte, jusqu'au soir, où, dans un fossé, pauvre bête traquée, elle put, après une dernière douleur, prendre et détacher d'elle à jamais la cause innocente de toutes ses souffrances. Inconscientes et cruelles, ses mains se crispèrent autour du frêle petit cou, et, le lendemain, un roulier la trouvait évanouie, auprès de son enfant mort.

En prison, avant son jugement, Victorine fut presque heureuse. Elle put enfin dormir tout son saoul, sans être inquiétée. Le gardien et sa femme l'aimaient à cause de sa douceur, et elle ne put s'empêcher de pleurer en les quittant.

Elle passa aux assises. Condamnée à vingt ans

de travaux forcés, elle fut transférée à la maison centrale de Clermont.

Là, ce fut l'emprise insensible d'un engrenage irrésistible et lent. Cet être simple, tout instinctif, jusque-là sans vertus ni sans vices, coupable seulement d'avoir voulu échapper à la trop grande douleur de la vie par un acte mauvais, fut passé au laminoir de la prison, où les caractères sont broyés, et mis au moule de la bassesse et de la perversité.

Dans la promiscuité des criminelles, des voleuses, des prostituées meurtrières ou recéleuses, Victorine devint la Martineau, n° matricule 1909. Paresseuse et rusée pour éviter le travail, hypocrite avec les religieuses surveillantes et les gardiens, elle s'initia, dans les limites de son intelligence, à l'argot de la basse pègre, et aux vices qu'elle ignorait.

Elle fut une des préférées des religieuses, car elle était docile et bête, avec juste assez de malice pour singer la dévotion.

Elle avait fait six ans de sa peine, lorsqu'un jour on apposa un peu partout dans la prison des affiches blanches, devant lesquelles les femmes firent cohue. L'Administration pénitentiaire, désireuse de peupler de ménages de condamnés les centres de concessionnaires qu'elle avait créés en Nouvelle-Calédonie et à la Guyane, y faisait appel aux volontaires du mariage.

Victorine eut alors le souvenir d'un monsieur, qui venait quelquefois chez sa première patronne, la vieille maniaque; c'était un ancien sergent d'infanterie de marine, qui avait fait un séjour en Nouvelle-Calédonie, et qui parlait toujours de ce pays, où il n'y a pas d'hiver, et où les orangers

« donnent », comme en France les pommiers. Elle ne dit rien à personne de ce qu'elle savait, mais fit coucher son nom sur la liste des candidates à l'hymen. Il y eut des visites et des contre-visites de médecins, et, trois mois après, avec vingt autres, on l'embarqua.

La traversée, où Victorine fut abrutée de mal de mer, fut dure. Le garde-chiourme, chargé de surveiller les femmes à bord, les parqua féroce-ment. Elle en vint à regretter d'être partie.

Une fois débarquée à Bourail, elle eut un peu de répit. La « Pénitenciaire » eut des égards pour les épouses qu'elle avait élues.

Le jour de la présentation ne tarda pas à venir. Les hommes, qui avaient été amenés en bateau, pour l'occasion, de l'île Nou à Bourail, furent fractionnés en petits groupes, et confrontés avec leurs futures victimes, amenées en nombre égal. Le sort désigna dans la même fournée le condamné François Landrot n° matricule 5432 et Victorine Martineau n° matricule 1909. Ils se choisirent, et quelques jours plus tard, sous la surveillance de sœurs de Saint-Joseph de Cluny qui faisaient là une singulière besogne, dans un pavillon préparé pour la circonstance, ils furent autorisés à faire « parler ».

Les entrevues furent décisives. Landrot trouva décidément Victorine à son goût. Quant à elle, elle eût épousé un cul-de-jatte, plutôt que de rester un jour de plus à Bourail.

« Les mariages sont écrits dans le ciel », a dit quelque mystique; celui-là, pour avoir été préparé par un garde-chiourme sur un état administratif, ne s'en fit pas moins.

François Landrot, lui, était fils de pauvres paysans lorrains. Jusqu'à dix-huit ans, il fut contraint de travailler à la maison paternelle, bicoque perdue à l'orée d'un bois. L'été, François menait la dure vie d'un garçon de ferme; l'hiver, la plupart du temps, il braconnait dans la forêt, ou « bri-bait » (1) dans les ruisseaux.

Ce fut un enfant violent et borné. Les rares fois qu'il alla à l'école, il insulta l'instituteur, qui renonça à lui apprendre même ses lettres, et lui prédit, en quoi il ne se trompait qu'à demi, qu'il périrait sur l'échafaud. Mais, en revanche, aux champs, quand il était disposé, et qu'on le laissait faire à sa guise, une fois à l'ouvrage, il en abattait plus que son père. Si on le contrariait, si peu que ce fût, il devenait insolent et plantait tout là.

Puis il se mit à boire; l'alcool exaspéra ses instincts mauvais. Ce méchant rouquin, s'encanaillant dans sa passion pour l'eau-de-vie de prunes, pour la maraude et la dispute, s'affirma, à mesure qu'il avançait en âge, plus batailleur et plus mal-faisant. Il fut celui que recherchent les rôdeurs coutumiers des mauvais coups, et celui que l'opinion publique désigne infailliblement lorsque le mauvais coup est fait.

A ce jeu, il ne pouvait que perdre. Il connut l'amende, puis tâta de la prison. Il sortit, haineux, puis recommença. De braconnier inoffensif, il devint le gremlin qui réserve une cartouche à chevrotines pour le garde qui le pourchasse. De donneur de coups de poing, il passa joueur de couteau.

Enfin, ce qui devait arriver arriva. Dans une rixe, où il fut l'agresseur, il tua son homme, et

(1) Terme lorrain : bribeur : braconnier d'eau.

acharné, le larda de coups de « surin ». A ce terme d'argot, qu'il affectionnait, on reconnaîtra que l'heure du bain avait sonné pour Landrot. Souvent avant nos actes, en effet, nos mots familiers, qui sont les reflets sonores de nos sentiments profonds, nous prédestinent.

Il fut condamné à vingt ans de travaux forcés.

Il était depuis cinq ans à l'île Nou, lorsque la prévoyante Administration songea à en faire un époux et un père de famille.

Le mariage civil et religieux consommé, Landrot et sa femme s'installèrent dans la concession de Tombouène. Une case aux murs de torchis, et couverte de paille, bâtie par les soins de la « Pénitentiaire », les y attendait. Cette infatigable bienfaitrice devait aussi leur fournir des vivres en nature, pendant les trente premiers mois.

La nouveauté de leur condition, la crainte de rentrer au pénitencier au moindre manquement leur donnèrent une ardeur à l'ouvrage qu'ils ne connaissent plus depuis longtemps.

Landrot abattit de la besogne, comme aux meilleurs jours de sa jeunesse. La première année, il défricha la moitié de sa concession, sema du maïs, du manioc, des patates douces, planta du café, des bananiers et quelques cocotiers; il remplaça par de la tôle ondulée la paille du toit qui, fait à la hâte, laissait filtrer la pluie : bâtit des dépendances; cuisina, hangar, poulailler; éleva des porcs, des chèvres et des volailles.

Mais, avec l'accoutumance à la liberté, et l'aide apportée par les récoltes, son enthousiasme pour le travail tomba. La première fois qu'il toucha le prix de son maïs, il ne rentra pas au logis de deux jours.

Et ce fut la fin : il épousa définitivement sa vieille maîtresse l'ivrognerie.

Victorine Landrot, qui avait un enfant presque régulièrement chaque année, fut la femelle que le mâle asservit, sans jamais une caresse ni une douce parole. Elle fut assez bonne mère, et resta fidèle à son homme, pendant les trois premières années de leur vie commune. Théodore et Françoise naquirent pendant cette période.

Mais, quand Landrot se fut remis à boire, qu'il la délaissa, et même la battit, elle se laissa « consoler » par le voisin Nosta, un Corse travailleur et âpre au gain qui, petit à petit, avait pu se constituer un troupeau, et fournissait de lait les familles de Tombouène. Il la désirait depuis longtemps, et, dès qu'il l'eut, devint exigeant et jaloux.

Et ainsi, la vie coula.

Le père Landrot (comme on l'appelait maintenant à Tombouène) but, et, dans ses intervalles lucides, peina sur la plantation qu'il aimait encore avec le cœur de paysan que lui avaient fait ses pères depuis des siècles. Quant à la mère Landrot, elle eut désormais deux maris, et accepta avec docilité sa double servitude de femelle. Elle ne conservait au fond d'elle-même que des embryons de sentiments, trop vagues pour qu'elle se les formulât, même en pensée, et qui se confondaient en une sorte d'abrutissement, semblable à celui d'un animal, qui se résigne aux mauvais traitements, parce que c'est sa vie, et que, telle quelle, la vie est encore une chose désirable.

III

Lina vint au monde avec les yeux noirs et le teint brun de Nosta. Elle fut la préférée de sa mère, et

Landrot lui-même trouva des sourires pour ses gentillesses précoces.

Quand elle eut dix ans, ses parents cédèrent aux instances de la femme Gervais, sa marraine, qui voulait prendre l'enfant à sa charge. Ils trouvaient dans cet arrangement leur intérêt et celui de la petite, qui serait bien soignée, mieux nourrie que chez eux, et ne leur coûterait rien. La femme Gervais, elle, pensait que Lina lui serait utile dans sa boutique.

Son mari, Urbain Gervais, condamné à vie pour parricide, avait, par sa bonne conduite pendant vingt années de bagne, obtenu une concession, et, depuis peu, avait été élu gérant du Syndicat de Tombouène.

A vrai dire, le mari et la femme se saoulaient un peu trop souvent. Quelquefois, Lina était réveillée au milieu de la nuit par le bruit d'une bataille. Elle se tournait tranquillement de l'autre côté, sachant que son parrain et sa marraine étaient en train de se « flanquer une peignée » et qu'il serait dangereux pour elle d'intervenir mal à propos.

Elle ne les craignait point. L'homme ne la brutalisait jamais, et quand la femme Gervais lui allongait une gifle ou criait après elle, il suffisait à Lina de dire que, puisqu'on l'ennuyait et qu'on la battait, elle préférerait retourner chez sa mère, pour que sa marraine fût aussitôt calmée.

D'ailleurs, les Gervais s'étaient attachés à elle. Ils la trouvaient espiègle et avenante, avec ses yeux noirs flambant dans sa figure, et sa langue si bien pendue !

Elle leur était devenue indispensable. Elle allait et venait, du comptoir aux rayons de bois, comme une petite femme, et les calculs se faisaient naturel-

lement dans sa tête. Elle ne se trompait jamais d'un sou en rendant la monnaie pas plus celle d'un billet de banque que celle d'un « dollar ». Ses doigts agiles préparaient les rouleaux de sous, et savaient, sans trop de casse, disposer les verres sur le zinc.

Elle se mouvait à l'aise au milieu de la fumée des pipes, des odeurs d'alcool et de mangeaille. Les habitués aimaient cette petite fille si avisée, si diligente, qui pour atteindre les bouteilles sur l'étagère, devait se hausser sur la pointe des pieds.

Ces fameuses bouteilles ravissaient Lina, qui ne se lassait point de contempler leurs belles couleurs, le vert de l'absinthe et du pimpermint, l'or du vermouth, et surtout le rose ardent du sirop de grenadine!

Sa marraine l'envoyait assez régulièrement à l'école.

L'école de Tombouène était une vaste bâtisse carrée qui menaçait ruines et qui, autrefois, avait servi de résidence à un commandant de pénitencier, alors que le centre était plus important.

L'institutrice, jeune femme d'un garde-chiourme, fut particulièrement indulgente à la paresse de Lina, dont la frimousse éveillée lui plaisait. La petite fille fut une élève peu appliquée. A quatorze ans, elle avait des notions vagues sur Jeanne d'Arc et Napoléon, et savait tout au plus lire et écrire.

Cependant, grâce à ce savoir, elle jouissait parmi les siens d'une grande considération et le père Landrot comptait sur elle pour donner, deux fois l'an, des nouvelles à l'unique parent qui lui restait en France : un frère cadet crevant la faim et chargé de famille.

Ironie! Landrot, maintenant à son aise, se sentait comme le protecteur de ce frère pauvre qui, de

son côté, dans sa Lorraine, parlait de lui avec honte. Il lui écrivait de venir, qu'il trouverait une concession proche, où il vivrait d'une vie plus large, sans la froidure de l'hiver, ni l'inquiétude du pain quotidien. Mais le frère ne répondait point à cette invite. Ses lettres, que Lina lisait à la famille réunie, étaient pleines de vagues formules empruntées à quelque « Secrétaire des familles » et ne contenaient jamais la plus petite allusion à l'offre faite. Cette offre apparaissait d'ailleurs à ce frère comme une plaisanterie, et le récit de la félicité des concessionnaires comme un mensonge.

Ironie plus forte encore! C'était le bagnard qui avait raison! Il jouissait d'un ciel presque éternellement bleu, d'un morceau de plaine fertile qui donnait deux récoltes de maïs par an; ses enfants étaient de petits animaux solides, et il pouvait même, tout comme les hommes riches, s'adonner à ses vices sans trop en pâtir, et sans que le nécessaire manquât chez lui. Quant au moral, c'était, après le cauchemar des années de bagne, une sorte d'assoupissement bienheureux de brute harassée, au repos près d'une écuelle toujours pleine.

Lina fit sa première communion à douze ans. Le père Arnould, missionnaire mariste, venait de Koué le mardi et le vendredi. Il s'installait dans une des salles d'une maison inhabitée, appartenant à M. Lecoff, riche éleveur qui avait des propriétés sur plusieurs points de l'île. Là, il enseignait le catéchisme aux enfants des concessionnaires. Les garçons et les petites filles écoutaient, distraits par le moindre bruit du dehors. Les « images » que distribuait le père aux plus méritants étaient l'unique cause de la sagesse de Lina. Un habitué

de chez sa marraine lui avait fait cadeau d'un cofret en bois de santal, grossièrement sculpté, et elle y serrait les cartons pieux...

Le jour de sa première communion, Lina fut joyeuse de ses habits blancs, de son voile, de sa couronne de roses, et du cierge, lourd à ses petites mains.

Les Gervais avaient bien fait les choses, et le dîner qui réunit les Landrot et quelques invités autour de la table dressée dans la boutique du Syndicat — dont les volets furent clos pour la circonstance, vers quatre heures de l'après-midi —, ce dîner fut un festin inoubliable où l'on servit des volailles, des lapins et un jeune chevreau farci et cuit au four. Un libéré qui avait exercé autrefois le métier de pâtissier, et à qui Lina servait son absinthe biquotidienne, voulut bien, en l'honneur de la gosse, et pour la grande joie de tous, édifier une tour en nougat, flanquée de petits choux à la crème. Les litres succédèrent aux litres, et la fin du repas fut d'une gaieté un peu tumultueuse.

Lina garda de ce beau jour un bon souvenir, gâté à peine par la souffrance que lui causèrent ses souliers trop étroits.

Ce fut peu de temps après cette cérémonie que la femme Gervais mourut assassinée.

Ce jour-là, Lina était allée à l'école, et en rentrant à la maison, vers quatre heures, elle vit un rassemblement devant la boutique. Elle pensa que quelques libérés ivres se disputaient, et, sa curiosité entrant en éveil, elle courut pour savoir plus vite de quoi il s'agissait. Mais elle resta clouée au seuil du magasin, hébétée et sans larmes, les yeux agrandis de terreur devant le corps de sa marraine qui

gisait au pied du comptoir, la gorge ouverte et le corsage souillé de sang.

Elle parvint à comprendre que le garçon boulanger du Syndicat s'était pendu, après avoir tué la « patronne ».

Le chef de centre, puis le brigadier de gendarmerie l'interrogèrent. Ils ne pouvaient rien tirer de Gervais, qui, affalé sur une chaise, sanglotait. Avait-elle remarqué quelque chose d'anormal dans les faits et gestes du boulanger Guion, dans ses rapports avec sa marraine? Les réponses de Lina éclairèrent peu la justice.

Le libéré Guion buvait rarement, et quand, par hasard, il était saoul, il allait tranquillement se coucher et ne cherchait querelle à personne. Il n'était pas causeur et ne disait pas quatre paroles dans sa journée. Il aimait, vers le soir, fumer sa pipe devant la porte, et parfois il jouait aux cartes avec Gervais et sa femme. Il y avait déjà six mois qu'il était au Syndicat et ne parlait pas de s'en aller.

Le matin, Lina était partie à l'école; à midi, elle avait mangé seule avec sa marraine (Gervais n'était pas revenu de sa concession, où il était allé biner les haricots). Des petites camarades l'avaient rappelée à une heure pour retourner en classe, et elle n'avait rien remarqué chez sa marraine, qui se préparait, comme à l'ordinaire, à faire sa sieste.

En elle-même, Lina pensa que Guion devait avoir eu un accès de folie, car elle ne pouvait pas le croire méchant. Elle savait bien qu'autrefois il avait tué un homme, mais son père aussi avait tué un homme, et son parrain, et le voisin Nosta, ceux-là mêmes qui lui étaient si proches, tous avaient tué quelqu'un, mais cela était si loin, si loin derrière eux! Elle ne pensait pas qu'ils pouvaient encore

tuer, et surtout elle n'aurait jamais cru que ce Guion qui, parfois, cuisait tout exprès pour elle un petit pain blanc, ou un gâteau aux bananes, et riait, quand, avec des mines gourmandes, elle mordait prudemment dans la pâte chaude, que ce paisible boulanger eût été capable de faire un « malheur » !

Gervais, une fois veuf, revint sur sa concession, et la gérance du Syndicat passa au ménage Bra-deuil.

Lina vécut de nouveau chez ses parents. Deux frères et une sœur lui étaient nés ; elle s'accommoda fort bien de jouer avec eux et de travailler le moins possible. Elle savait gagner les bonnes grâces de tous, grands et petits, avec une repartie, avec des caresses. Chez le voisin Nosta, il y avait toujours pour elle des friandises en réserve. Le Corse l'aimait beaucoup, ainsi que son petit frère Jules, qui, avec Lina, possédait les seuls yeux noirs de la famille.

Lina trouvait très naturel d'être ainsi choyée. Elle ne rencontra d'animosité que chez sa sœur aînée, Françoise, qui la jalousait.

Françoise n'avait pas connu les jeux de l'enfance, car ses parents avaient toujours eu besoin de ses petits bras pour bercer les poupons, et aider aux travaux du ménage et de la plantation. Et parce qu'elle était utile à la maison, les époux Landrot ne l'envoyèrent pas à l'école.

Elle avait grandi sans caresses, à cause de sa sauvagerie qui la faisait se tenir à l'écart, et rester des heures sans parler, les sourcils froncés, et la bouche mauvaise. Elle se faisait craindre de ses petits frères, ayant toujours à leur disposition une parole bourrue ou une gifle prête. Seule, la petite

Mimi trouvait grâce auprès d'elle, peut-être parce qu'elle était venue au moment où Françoise sentait monter en elle les indicibles tendresses de la puberté.

Mais elle détestait Lina, d'abord pour la chance que celle-ci avait eue, en arrivant au monde dix-huit mois après elle, d'éviter les corvées qui incomberent à l'aînée, ensuite parce que Lina avait été instruite à l'école, et gâtée par les Gervais, et enfin parce que, depuis son retour à la maison, elle était la préférée de tout le monde.

Lina s'ingénia à pénétrer dans ce cœur qu'elle se sentait fermé, mais elle se buta sur une jalousie que ses avances rendaient plus ombrageuse. Elle dut renoncer. Se sentir toujours épiée par un regard malveillant mit d'abord un peu d'amertume dans sa joyeuse insouciance. Puis, à mesure que le temps coulait, elle y pensa de moins en moins et partagea avec sa sœur les besognes du ménage, jusqu'au jour où M. et M^{me} Harel vinrent habiter Tombouène.

IV

M. Harel, administrateur, vint s'installer provisoirement à Tombouène, en attendant que sa maison de Koué, détruite par un incendie, eût été reconstruite.

Le père Arnould, missionnaire, indiqua Françoise et Céline à M^{me} Harel qui cherchait une bonne pour son jeune enfant. Les Landrot, flattés de voir leur fille « en service » chez un si haut fonctionnaire, n'eurent pas une hésitation. Le choix de M^{me} Harel tomba sur Lina. Elle eut à peine un regard pour le visage maussade de l'aînée, mais les beaux yeux noirs de la cadette plurent à la jeune femme.

— Quel âge as-tu? lui demanda-t-elle.

— Quatorze ans passés.

— Je suis sûre que tu es une bonne petite fille, et que Ninette se plaira avec toi!

Et ce fut comme M^{me} Harel l'avait dit : Ninette, une enfant de trois ans, voulut bien se plaire avec la nouvelle bonne.

Le matin, Céline aidait Madame à faire son lit, puis balayait les chambres et passait le plumeau sur les meubles. Avant le déjeuner, elle préparait le bain de Ninette. L'après-midi se passait sous la vérandah où elle amusait la petite fille.

A cinq heures, presque chaque jour, Lina mettait son chapeau de paille, allait chez ses parents, puis rentrait pour dresser le couvert et servir le dîner.

Cette existence n'avait rien de pénible, et Françoise sur qui était retombée la part d'ouvrage qui incombait à sa sœur, sentit sa jalousie en redoubler. Elle pleura pendant deux jours entiers après le départ de Lina, tant elle souffrait de la savoir dans une bonne place, et heureuse d'y être. Lina gagnerait de l'argent. Vingt francs par mois, quatre beaux « dollars », qui feraient une fameuse pile au bout de l'année! Et elle, Françoise? Elle qui, du matin au soir, sans rechigner à l'ouvrage, allait de la cuisine à la basse-cour, de la cafétéria au champ de maïs, portait sur ses bras la petite sœur, aidait sa mère à laver le linge et travaillait enfin beaucoup plus que l'autre. Qu'aurait-elle en récompense. Rien. Était-ce juste?

Elle se plaignit à sa mère devant Lina, et celle-ci, qui ne tenait pas à l'argent, lui proposa, pour la calmer, la moitié de ses gages.

Françoise ne dit pas non. Puis les jours passè-

rent, elle parut se résigner à l'heureuse condition de sa sœur. Mais sa jalousie persistait, quoique moins apparente.

M. Harel était un de ces hommes sanguins dont le tempérament vigoureux se plaît aux longs repas et au libertinage, et qui, vers l'âge de trente ans, deviennent obèses, car ils mangent beaucoup et ne travaillent point. Il était à cette période critique de son existence, et comprimait en vain dans ses gilets une pointe de ventre qui s'arrondissait lentement, mais sûrement, en forme de cul de mandoline.

Avant son mariage, il avait, durant cinq années, vécu à Paris; il avait, au « Quartier », bu d'innombrables bocks en compagnie de « courtisanes », comme il disait, et cela avait été son occupation favorite, bien qu'il voulût se donner l'air, par une sorte de respectabilité bourgeoise, d'avoir sérieusement fait son droit, et de s'être adonné aux « joies supérieures de la littérature et de l'art », comme il disait encore. Il excellait dans la chansonnette comique, dont il plaçait fréquemment des bribes dans sa conversation, tout en affectant d'en mépriser le genre, parce qu'il avait, dans la vie parisienne, reconnu que beaucoup de gens en usent aussi, se vantent de sentiments exquis et de lectures rares, et ne se complaisent, en réalité, qu'aux chansons crapuleuses et aux feuilles polissonnes.

Il était d'ailleurs jovial, et savait raconter avec une verve cabotine les anecdotes de sa vie passée. Il était promptement familier avec ses interlocuteurs, quels qu'ils fussent, et peu lui importait les auditeurs de ses plaisanteries, pourvu qu'il en fit.

Le plus patient et le plus admiratif de ces auditeurs était certainement M^{me} Harel, qui, bien loin de se lasser d'histoires qu'elle savait cependant par cœur, s'en pâmaît d'aise, les yeux larmoyants, et son joli cou gonflé par le rire.

Il avait rencontré en elle, en même temps qu'une docile écouteuse, une femme à la chair délectable, au savoureux embonpoint, et il était reconnaissant à sa divinité de posséder des attributs divers, mais également chers à son cœur : une simplicité d'âme et une harmonie de formes qui remplissaient de douceur et ses jours et ses nuits.

M^{me} Harel, qui était blonde et grasse, avait quelque orgueil de la blancheur de son cou et de ses bras. Elle portait toujours, dans la maison, des peignoirs de mousseline ou de batiste légère, très échancrés, et aux manches courtes. Pour sortir, sans crainte du soleil, qui, d'ailleurs, ne hâlait point son teint, elle mettait des corsages ouverts en pointe, qui laissaient à nu le haut de sa gorge et sa nuque aux frisons épais.

Elle était fière aussi de sa belle chevelure, qu'elle relevait haut sur sa tête, en une torsade aux reflets de cuivre, et dont elle prenait un soin tout particulier. Chaque soir, Lina brossait et parfumait les cheveux de sa maîtresse, et les tressait en une lourde natte, pour sa toilette de nuit.

La chambre de M. et M^{me} Harel était séparée du réduit où couchait la bonne par une simple cloison, ce qui permettait à la fillette d'entendre tout ce qui se passait chez ses maîtres. Généralement, elle était vite dévêtue, et se glissait entre ses draps, où elle s'endormait bientôt; mais, parfois, si le sommeil tardait, elle se plaisait à écouter le murmure des voix proches, les craquements du lit, les

rires étouffés, les baisers un peu bruyants de Monsieur, et les « chut, chut » de Madame qu'une certaine pudeur, ou plutôt une méfiance féminine, avertissait du danger des oreilles indiscrètes.

Lina, au reste, n'était point ignorante des choses de l'amour. Son séjour chez sa marraine, au Syndicat, l'avait instruite. La nature, en outre, y avait pourvu : la nudité des Canaques explique en Calédonie ce que les petites filles en France ne font que deviner.

Justement à cause de la facilité qu'elle avait eue à apprendre les gestes amoureux, ils n'avaient pas pour elle l'attraction d'un fruit acide et défendu. Elle se trouvait ainsi peut-être plus près de la sagesse, sans qu'elle s'en doutât. A dire vrai, il n'y avait en elle pas plus d'innocence que de perversité.

V

M. et Mme Harel s'occupaient fort peu de leurs serviteurs. C'est dire qu'ils furent de bons maîtres pour Lina, qui vivait à peu près à sa guise, en petit animal domestique et gâté. Ninette l'aimait beaucoup et sa mère n'était point fâchée de cet attachement qui la laissait libre, plus souvent qu'autrefois, de paresser dans sa berceuse, sous la véranda, environnée du chaud murmure des insectes dans le soleil, pendant que, sur la toile d'abri, se balançait l'ombre bleue des tiges grim-pantes.

Mme Harel aimait à ne rien faire, ou presque rien — une broderie prise, puis abandonnée, puis encore reprise. Elle pensait à des choses vagues, menus faits de sa vie de pension, heures de ses fiançailles, non point qu'elle goûtât fervemment la volupté précise et renouvelée du souvenir, mais parce qu'en

elle une sorte d'automatisme mental faisait repasser, en images grises, mais fidèles, les scènes de son existence de jeune fille, écoulée sans joies, ni peines, ni désirs exagérés.

Lina admirait l'indolence de sa maîtresse et l'enviait de pouvoir se laisser aller à cette indolence, sans qu'aucune tâche quelconque la pressât jamais. Encore qu'elle n'eût presque rien à faire, elle non plus, Lina aurait préféré jouer toute la journée avec la petite fille, sans se livrer à aucun travail régulier et minutieux. La répétition journalière du balayage des chambres lui apparaissait comme une manie des messieurs et des dames riches.

M^{me} Harel s'occupait elle-même de la toilette de sa fille, puis elle confiait ensuite l'enfant à sa jeune bonne, et passait en partie sa matinée dans sa chambre, à se baigner, se peigner et s'habiller. C'était encore un étonnement pour Lina que ces stations prolongées devant la table à toilette encombrée de nécessaires, de flacons et de brosses. Sa coquetterie ne comportait pas de si longues ablutions. Elle aimait à prendre des bains dans la Tombouène, non pour se laver, mais pour sentir la caresse fraîche de l'eau. Une crasse obstinée lui faisait un collier sombre et ourlait ses oreilles, et elle avait pour sa chevelure une indifférence coupable, qui amena une catastrophe.

Un soir, M^{me} Harel sentit une vive démangeaison derrière l'oreille gauche. Elle y porta la main, et saisit quelque chose entre ses ongles. Prise d'un battement de cœur, elle courut vers la lampe, et, anxieuse, osa regarder.

Elle poussa un cri qui fit accourir son mari et Lina.

Il fallut se rendre à l'évidence, hélas! Monsieur

mit son lorgnon pour mieux s'en assurer, et Madame se laissa tomber, sanglotante, sur une chaise.

C'en était un!

Lina, depuis qu'elle était au monde, avait toujours vécu en bonne intelligence avec ses poux. Elle était habituée à les sentir grouiller dans ses cheveux, aussi ses doigts se portaient-ils rarement à sa tête pour la gratter. M^{me} Harel n'avait donc jamais remarqué ce geste révélateur. Elle pleura d'abord à chaudes larmes, comme un petit enfant, et Lina, apitoyée devant cette douleur, eut ces consolantes paroles :

— Ah Dieu, Madame, si c'est possible! Faut pas tant vous chagriner pour un pou. Moi, y me gênent guère!

— Comment, petite malheureuse, c'est donc toi, c'est toi! Lucien, Lucien! c'est elle! c'est Lina qui m'a donné ce pou! Quelle horreur! Va-t'en loin de moi! Ne me touche pas! Mais tu es dégoutante! Et moi, qui ne me méfiais pas, qui te croyais propre!

— Voyons, voyons, mon chou, calme-toi, suppliait Monsieur. Ne te mets pas dans des états pareils. Je vais aller demander au docteur une drogue efficace et je laverai moi-même tes cheveux. Dans deux ou trois jours, tu n'auras plus rien. Cela peut arriver à tout le monde. En France même, dans l'omnibus, au bain, on peut en attraper...

— Jamais! Ce n'est que dans ce sale pays! affirmait Madame, en épongeant ses yeux gonflés. Quand pourrons-nous partir d'ici, mon Dieu!

— Tu n'as plus que quelques mois à patienter, ma chérie. Ils fileront vite, va!

Et Monsieur avait rapporté le remède : une solution de sublimé.

La nuit se passa sans sommeil. Le lendemain à la pointe du jour, sous la vérandah, assise sur une chaise basse, Madame livra sa tête à son mari. Le lorgnon bien assujetti sur le nez, Monsieur fourrageait consciencieusement dans les boucles blondes. Parfois sous son ongle, un imperceptible craquement.

Madame sursautait sur sa chaise.

— Là, là, je m'étais trompé. Ce n'en est pas un. Je t'affirme que tu n'en avais qu'un. Parole d'honneur!...

Ce furent de mauvais jours pour Lina. Madame lui fit une impitoyable guerre. Elle l'obligeait, chaque matin, à inonder sa tête de pétrole, dont l'odeur incommodait la fillette, beaucoup plus que ses poux. A la longue, ils finirent par céder; ils moururent tous, et, dans l'œuf, périt aussi leur innombrable progéniture.

Lina prit davantage soin de sa personne. Tous les jours, elle brossait et peignait ses cheveux, et, soucieuse désormais d'éviter le retour des parasites, elle ne s'attardait plus à caresser ses petits frères, trop bien pourvus sous ce rapport.

VI

Dans la vie de M^{me} Harel, la venue du courrier d'Europe était le grand événement du mois.

Elle en parlait une semaine à l'avance, et, quand le bienheureux jour était enfin arrivé, elle ne tenait pas en place, allait et venait sous la vérandah et dans les chambres, sans plus se soucier de sa broderie ou de son roman.

Elle s'accoudait à la barrière et regardait vers le chemin de Doueo, pour être la première à voir le Canaque porteur du sac de dépêches. Mais, quand il tardait trop à apparaître, elle envoyait Lina sur la route. La petite s'empressait pour la satisfaire. Essoufflée, et toute rouge, elle revenait en courant prévenir Madame que le « tayo » serait bientôt en vue. Alors, M^{me} Harel attachait à la hâte sa capeline de dentelle, et, suspendue au bras de son mari, le cœur battant, elle se dirigeait vers le bureau de poste. Là, impatiente et furieuse des lenteurs de l'employé qui, méthodiquement, classait lettres et journaux, elle assistait au dépouillement du courrier.

Une fois en possession de leur correspondance, M. et M^{me} Harel revenaient vers leur demeure, non sans avoir, tout en marchant, jeté un coup d'œil sur toutes les enveloppes, et ouvert les lettres de la famille.

L'heure du dîner avait beau sonner, ces soirs-là, peu importait à Madame qui, enfouie dans sa berceuse, lisait et relisait ardemment. Des papiers jonchaient le sol. Le rôti calciné apparaissait sur la table. Madame, très animée, son paquet de lettres dans son assiette, soupait d'un verre d'eau claire, tandis que Monsieur, dont la gourmandise était mise à l'épreuve, se servait copieusement, résigné à manger un mauvais repas, et à entendre sa femme lire pour la dixième fois les passages les plus intéressants.

Les lendemains de courrier étaient tristes. M^{me} Harel relisait encore ses lettres; elle parlait de sa mère, de ses amis, de la France lointaine, et la journée s'achevait rarement sans crise de larmes.

M^{me} Harel recevait quelques visiteuses. La plus assidue était M^{me} Labarthe, sa plus proche voisine.

M^{me} Labarthe, dont le mari possédait une mine à quelques kilomètres de Tombouène et tenait au village un hôtel et un « store (1), » était une jeune femme insignifiante, maniérée, et vaine de l'éducation que ses parents, riches propriétaires miniers, lui avaient fait donner à la Conception : le couvent des religieuses de Saint-Joseph de Cluny, aux environs de Nouméa.

Mais le frère et pompeux édifice élevé à grand'peine par les sœurs avait subi les injures d'un long séjour dans la « brousse ». A vivre derrière le « zinc » du store, à contempler le défilé des libérés et des Canaques, M^{me} Labarthe avait usé peu à peu la couche délicate de son vernis de distinction. Et de son éducation lointaine, dont elle était si fière, elle n'avait conservé intactes que la vanité, et la fureur de jouer sur un piano inaccordé les deux seules valse qu'elle eût jamais apprises : « La Vague », et « le Beau Danube bleu ».

La Calédonienne aurait voulu entretenir des relations plus qu'amicales avec la femme du fonctionnaire, et tâchait d'entrer dans son intimité en multipliant les invitations. M^{me} Harel acceptait M^{me} Labarthe comme un pis-aller et répondait froidement à ses avances.

Lina n'aimait guère non plus cette « pimbèche » (ainsi qu'elle l'avait entendu appeler par sa maîtresse) et préférait de beaucoup voir arriver le docteur Terline et sa femme.

M^{me} Terline venait passer des journées entières

(1) Terme anglais acclimaté en Nouvelle-Calédonie : magasin où l'on vend un peu de tout : comestibles, conserves, étoffes, mercerie, quincaillerie, etc.

chez M^{me} Harel. Elle n'avait pas d'enfants, et s'en-
nuyait seule dans sa maison, pendant les absences
de son mari, assez fréquemment appelé au loin.

Bien que très dissemblables de caractère et
d'idées, les deux jeunes femmes avaient l'une pour
l'autre une très vive sympathie, et leur commune
horreur de cet exil dans la brousse calédonienne
les rapprochait encore.

Elles aimaient à parler ensemble de leur passé
d'insouciantes jeunes filles. Elles s'étaient confié le
petit roman de leur mariage, et leurs rêves d'avenir.

M^{me} Terline était remuante et gaie. Elle secouait
M^{me} Harel de sa torpeur et provoquait les éclats de
rire de Ninette. Elle restait volontiers des heures,
assise sur une natte, comme une petite fille. Elle
détestait les ouvrages de couture, mais, en revanche,
possédait un vrai talent de pâtissière.

Les manches de son peignoir haut relevées sur
ses bras nus, elle se plaisait à mélanger les œufs,
le sucre et la farine, puis elle pétrissait la pâte,
secondée par Lina, qui beurrerait les moules et dorait
à l'œuf les pâtés et les tartes.

Lorsque M^{me} Harel et son amie étaient lasses
de toujours se répéter les mêmes confidences, elles
faisaient causer la petite bonne. M^{me} Terline la
mettait à l'aise par ses interrogations familières,
que soulignait un bienveillant sourire.

— Ainsi, tu n'as pas du tout envie de voir la
France?

— Ah non ! Madame.

— Tu te plais donc ici ?

— Mais oui, j'y suis née.

— Si M^{me} Harel voulait t'emmener avec elle, la
suivrais-tu ?

— Oh non ! Madame, à cause de ma mère ! Je m'ennuierais, loin de ma mère !

— Qu'a-t-elle donc fait, ta mère, pour être venue en Calédonie ?

M^{me} Terline demandait cela d'une voix un peu grave, la voix que l'on prend pour faire aux parents d'un mort des compliments de condoléance. Elle était bonne, et n'aurait pas voulu, pour satisfaire sa curiosité, faire de la peine à la petite.

Mais Lina ne changeait pas de visage, et trouvait la question très naturelle.

— Madame, on a dit comme ça que ma mère a tué un petit enfant qu'elle a eu, là-bas, en France, mais ce n'est pas vrai, allez ! Maman n'est pas méchante, elle nous aime bien tous !

— Et ton père ?

— Lui ! Oh ! il n'a pas fait grand'chose, il a tué un homme !

— Comment, tu comptes pour pas grand'chose la vie d'un homme ?

— Papa se défendait, Madame ! Mais Gervais, mon parrain, lui, par exemple ! C'est très vilain ce qu'il a fait, il a tué son père !...

Lina disait ces choses énormes tout simplement, à la grande stupéfaction de ses interlocutrices.

Parfois, M^{me} Harel était prise du besoin impérieux de revoir et de remettre en ordre tous les chiffons qu'elle avait apportés de France. Alors, elle faisait traîner sous la vérandah ses quatre grandes malles de cuir noir, et, à la grande joie de sa petite bonne, « elle exposait à l'air ses belles affaires ».

Les doigts de Lina se plaisaient à manier la lingerie fine, les batistes, les dentelles, les sachets parfumés, à déplier les étoffes apportées en prévision des bals : satins roses aux reflets chatoyants,

mousselines de soie pâles, couchées dans des cartons.

M^{me} Harel, avec des gestes las, ouvrait un éventail en plumes d'autruche, accrochait un bijou, expliquait à Lina l'emploi de telle ou telle fanfreluche.

— Ici, disait-elle, ce serait vraiment dommage de porter de si jolies choses.

Agenouillée devant la malle, elle pliait et déplaît les étoffes, les dérangeait pour avoir le plaisir de les placer de nouveau, cependant qu'elle laissait éclater sa rancœur : — cette réclusion forcée aurait une fin ; cette vie ne pouvait toujours durer !

En pensée, Lina se parait de tous les trésors étalés devant ses yeux, et, en elle, germait une vague envie de posséder des choses aussi belles.

Mais aller en France ne lui disait rien. D'abord là-bas, elle le savait, il faisait froid, et Lina détestait le froid, d'instinct. Et puis elle n'avait point de curiosité.

Elle resterait dans son pays : mais comme elle était paresseuse, gourmande, et que la coquetterie commençait à s'éveiller en elle, elle se souhaitait, dans un avenir certain, assez de richesses pour pouvoir sommeiller dans une berceuse du matin au soir, se vêtir de blouses aux couleurs éclatantes, et manger à sa faim de tout ce qu'elle aimait.

Ses rêves les plus hauts n'allaient pas au delà.

M^{me} Harel, quand vint le moment de quitter Tombouène, laissa donc Lina chez ses parents. La petite se séparait à regret de cette aimable maîtresse qui n'avait jamais eu pour elle une parole dure. Elle embrassa Ninette en pleurant. Ce départ l'impressionnait, et elle pleurait aussi un peu sur elle-même. Il allait falloir rentrer à la concession, vivre

de l'ancienne vie. Sa gourmandise ne se complairait plus aux cuisines délicates.

M^{me} Harel fut touchée du chagrin de la fillette. Elle crut devoir lui faire diverses recommandations :

— Conduis-toi bien, Lina, sois sage, et écris-moi une fois par an au moins, que je sache ce que tu deviens.

Monsieur appuya ces paroles d'une bonne poignée de main, et, au moment de monter en voiture, Madame se pencha vers la petite qui sanglotait, et mit un baiser d'adieu sur sa joue mouillée.

VII

Françoise, debout contre la barrière, cachait ses yeux du revers de sa main. Elle pleurait et avait honte de montrer ses larmes. De ses dents pointues, elle mordait nerveusement sa lèvre boudeuse.

— Puisque le père ne veut pas, expliquait la mère Landrot, sans se troubler, à M^{me} Labarthe qui parlementait avec elle, puisque le père ne veut pas, il faut qu'elle se fasse une raison, n'est-ce pas, Madame ?

Visiblement contrariée, M^{me} Labarthe ne répondait point. Sa « popinée » venait de terminer son engagement, et elle désirait avoir Françoise pour la remplacer.

— Vous n'êtes vraiment pas raisonnable, mère Landrot, dit-elle enfin, en faisant tourner entre ses doigts le manche de son ombrelle. Je lui donne vingt-cinq francs par mois, et deux blouses neuves, une au premier de l'an et l'autre pour les fêtes du 14 Juillet, sans compter mes vieilles. Et vous savez que je n'y regarde pas de si près...

— Je sais bien, Madame, et je regrette beaucoup

de vous refuser. S'il n'y avait que moi ! Mais c'est Landrot qui ne veut pas. La petite a assez de chagrin !...

— Tu aurais donc été contente de venir à la maison, Françoise ?

— Oh oui ! fit la jeune fille, mais moi, je n'ai pas de chance !

Ses yeux se fixèrent, haineux, sur sa cadette, qui arrivait du bord de la rivière avec un paquet de linge, et qui s'arrêta pour saluer la visiteuse.

— Ce n'est pas comme ma sœur, marmotta Françoise entre ses dents. Elle a été placée, elle. Vous l'avez bien laissée aller chez l'administrateur, il y a deux ans !

— Ce n'était pas la même chose, répondit étourdiment sa mère.

— Comment ! pas la même chose, riposta M^{me} Labarthe. Que voulez-vous dire ? Croyez-vous que votre fille ne serait pas aussi bien chez moi, par hasard ?

Orgueilleuse, elle leva les épaules, du rouge au visage.

— Oh ! Madame, ma bonne dame, vous me comprenez mal, reprit la mère Landrot, essayant de corriger sa phrase maladroite. Seulement je voulais dire que, chez vous, à cause du « store », il y a beaucoup de monde, et le père dit comme ça, que la petite court sur ses dix-huit ans, alors !...

— « Hé bien, quoi ! On ne la mangerait pas, votre fille ! Elle est assez grande pour se défendre ! Vous me faites rire, ajouta-t-elle en s'éloignant, avec ça qu'en la gardant chez vous vous empêchez ce qui doit être !...

Elle poussa la barrière, furieuse, car les domesti-

ques étaient difficiles à trouver, et marcha sur la route, dans la direction du village.

Le soir, à l'heure de la soupe, la mère Landrot raconta à son homme la visite de M^{me} Labarthe. Elle aurait bien voulu qu'il consentît à y laisser aller Françoise.

— Têtu, le père bourra sa pipe, et dit d'une voix nette :

— Je ne veux pas.

Elle se fit persuasive, elle parla des vingt-cinq francs, des vêtements neufs, Françoise ne leur coûterait plus rien... et puis, la petite en avait envie...

— Je m'en f... Elle n'ira pas!

Françoise, le visage plus renfrogné que d'habitude, écoutait sans dire un mot. La rancœur l'étouffait, et, soudain, les paroles se pressèrent sur ses lèvres!

— Mais, alors, pourquoi avez-vous permis à Lina d'aller chez les Harel! Elle y est restée un an. Elle a encore, à la caisse d'épargne, l'argent qu'elle a gagné chez eux. Moi, je trouve une bonne place, et vous m'empêchez d'en profiter. J'aurais amassé quelque chose, tandis qu'ici je travaille du matin au soir, pour rien. Je veux aller chez M^{me} Labarthe!

François Landrot sentait la colère monter en lui. Il donna du poing sur la table. Les enfants, effarés, mangeaient en silence.

— Je te dis que tu n'iras pas chez les Labarthe! cria-t-il. Ce n'est pas une raison, parce que je suis un bagnard, pour que mes filles deviennent des p... N... de D...

Quand la vaisselle fut lavée et mise en place dans la cuisine, la mère Landrot déshabilla la petite Mimi et l'amena embrasser son père. Il fumait, assis sur le banc devant la case. La vue de la gamine à demi-nue, lui tendant les bras, dissipa un peu sa mauvaise humeur. Il la tint sur ses genoux un moment, puis il la porta lui-même au lit.

Quand il revint sur le seuil de la porte, le chien se mit à aboyer; des pas résonnèrent sur la route, et une voix jeune dit :

— Bonsoir, Landrot.

Jean Ferrier, le « stockman (1) » qui gérait la station de M. Lecoff à Moindi, entra dans la cour. Il avait à la main un paquet plié dans une toile cirée. C'était son linge de la semaine qu'il portait à la mère Landrot, sa blanchisseuse.

— Hé bien! Landrot, la maison est vide? Où est donc votre femme?

— Pas loin d'ici, monsieur Ferrier. Elle doit être avec les petites à prendre le frais dans la cafèerie. Vous voudriez lui parler?

Le jeune homme hésita un instant.

— Oui, fit-il tout à coup, j'ai à lui faire une recommandation. Ne l'appellez pas, Landrot, ajouta-t-il, en réprimant un geste de l'homme. J'allais justement traverser votre cafèerie, pour aller chez Nosta, où j'ai laissé mon cheval.

MARIE ET JACQUES NERVAT.

(A suivre.)

(1) Terme anglais acclimaté en Calédonie; homme à cheval qui surveille, rassemble, conduit les troupeaux de bœufs.

REVUE DU MOIS

La Guerre. — La salle des callipyges, au Louvre. — L'Espagne et l'évolution linguistique de l'Amérique espagnole. — Sur l'idée de décadence. — Une ligue pour la moralité publique.

La Guerre. — Il n'y a pas dix ans que j'ai commencé d'écrire ces Epilogues, et voici la troisième fois que je suis obligé de mettre en tête d'un de mes chapitres ces mots, qui deviennent le verset d'une litanie : la Guerre. Alors étant un animal tout soumis à l'expérience, humble sous les lois de la nature, je me vois, à mon grand regret, forcé de considérer les « pacifistes », tels que des imbéciles analogues à ceux qui rêvent d'entrer en conversation avec les Martiens, ou d'abolir la douleur (donc le plaisir), ou d'augmenter l'intelligence en multipliant les écoles primaires. L'humanité est stupide. Incapable de volonté, elle rêve, croyant qu'un rêve doit éclore, à force d'être rêvé, comme un œuf à force d'être couvé. Je songe à ces hommes chamarrés qui échangent des phrases, par-dessus un drap vert, à La Haye, sous la présidence auguste et fantômale de Nicolas. Combien les paie-t-on, ces ombres ridicules ? Avec l'argent que coûte à la France celle que sa sottise entretient là-bas, dans cette ville qui est un parc triste, on aurait pu, peut-être, finir *le Sully*, au lieu de l'envoyer inachevé courir les hasards des mers d'Orient.

Toutes sortes de mouches, puantes d'avidité, de vanité et de bêtises, bourdonnent autour de ce tribunal absurde. Elles ne songent ni à la paix, ni à la guerre ; elles sont des mouches qui guettent un morceau de sucre. M. Nobel a eu la singulière idée d'instituer un « Prix pour la Paix ». L'exercice est à la portée de toutes les mouches du coche :

elles bourdonnent. Ce spectacle et cette musique sont infiniment dégoûtants. Mouches à sucre ou mouches à viande? Elles font des cercles autour des premiers cadavres, à Port-Arthur : il en sortira des vers.

On désire la paix, on désire être tranquille, et même heureux, et après? Quelle influence sur la marche fatale des événements peuvent avoir des désirs? La paix? On la possède quand on est fort, et quand on peut l'imposer. L'Angleterre est assurée de la paix, parce qu'elle défie sur mer toutes les convoitises. Dans combien de temps seriez-vous prêts en cas de guerre maritime? demandait-on à un ministre anglais. Il répondit, en souriant : L'Angleterre est toujours prête. C'est là un mot qu'on n'attribuera jamais à M. Pelletan.

Et pas davantage sans doute à la haute excellence qui dirige les bateaux russes. Les ministres prolétaires de la République et les ministres aristocrates de l'Empire des Tzars semblent atteints d'une identique indolence. Ils fument des cigarettes ou leur pipe, en attendant les événements. Il est vraiment fâcheux que le premier acte de la guerre des Russes avec les Japonais ait humilié les Blancs devant les Jaunes. Je considère que dans ce duel les Russes me représentent. Ils sont les mandataires de toutes les races européennes. C'est très honorable pour eux, mais aussi très lourd. Il faut qu'ils soient vainqueurs, et vainqueurs absolus, et que ces singes trop savants, échappés du grand cirque Corvi, qu'est devenu le Japon, soient réintégrés dans leur état primitif de peintres de paravents. Ils ont tant de talent pour cela! *Natio sequior*, peuple d'artisans auquel il ne faut pas laisser le moindre espoir de pouvoir jamais être admis parmi les maîtres. Les Japonais me font penser aux Martiens : c'est aux Russes de trouver le poison.

La Salle des callipyges, au Louvre. — On a ouvert au Louvre une nouvelle salle de sculpture. Mais on a eu l'idée singulière d'y jucher les statues sur des socles tellement hauts que les regards atteignent difficilement plus haut que les reins. Encore faut-il dresser

la tête et même la rejeter en arrière. Le socle règne dans tous les musées, dans les jardins ; partout où il y a une statue, il y a un socle. Pourquoi ?

La réponse est difficile. Je pense que c'est une habitude très ancienne qui nous a été transmise par les prêtres. Elle est absurde. Il est naturel que les prêtres, qui n'admettent chez eux que des dieux ou des demi-dieux, hissent ces personnages respectables sur des colonnes ou sur des autels. Cela augmente leur prestige. Les statues des églises sont faites pour être adorées ou vénérées ; plus elles sont loin de l'œil et plus elles en imposent à la piété populaire. Il ne faut pas qu'on puisse les regarder dans les yeux ; les sentiments qu'elles doivent inspirer sont ceux qui conviennent à un fidèle dont le bonheur est de s'humilier devant un être tout-puissant ou très puissant.

Mais rien de tout cela n'est valable, quand il s'agit de simples exemplaires de la beauté humaine. Nous n'avons pas l'habitude, quand nous considérons avec émotion une femme nue et belle, de la faire monter sur une table ; du moins c'est là un raffinement, précisément inspiré par les musées, auquel on n'a pas généralement le loisir de songer, en de telles conjonctures. Nous ne connaissons donc guère la beauté humaine que sous deux aspects : ou couchée, en diverses poses, ou debout, devant nous, front contre front et lèvres contre lèvres. L'homme étant généralement plus grand, il admire la femme un peu de haut en bas ; la femme, très légèrement de bas en haut, mais les femmes sont peu sensibles au spectacle du nu, il leur faut le contact.

Pourquoi donc le socle ? Cela serait si agréable de se promener, de plain pied, parmi un peuple de marbre. Cela donnerait à la statue une telle vie ! A-t-on jamais osé cela ; un parc de pelouses, de grands arbres et, çà et là, foulant l'herbe, comme de vraies femmes, des femmes, belles d'être en marbre ou en pierre ? Il faudrait humaniser l'art, le rendre familier, vivant. Une simple dalle, haute de quatre doigts ; tel est le socle qui convient à

toute statue de grandeur naturelle. Nous n'avons plus besoin de dieux : que l'art nous donne des amis.

L'Espagne et l'évolution linguistique de l'Amérique espagnole. — Je me suis permis d'écrire dans la Préface d'un recueil de poèmes, *Las Sombras de Hellas* de M. Leopoldo Diaz, poète argentin, que l'espagnol de l'Amérique du Sud était en train de se séparer, dans des nuances qui vont devenir des couleurs, du vieux castillan. Cela a déplu aux professeurs espagnols, à ceux, par exemple, qui, comme M. Miguel de Unamuno, régissent, au delà des Pyrénées, des universités fantômes. Celui-ci est le maître des ombres qui hantent les antiques écoles de Salamanque; il se croit toujours le contemporain du célèbre « Bachelier », et, pour lui, l'Amérique du Sud n'est qu'un amas de cases et de huttes où des traitants rassemblent des diamants et des plumes. Il ignore qu'une civilisation toute neuve se développe là-bas, non sous l'influence de l'Espagne, mais sous l'influence de l'Europe. A cette remarque, dont tout écolier est capable, que l'espagnol écrit à Buenos-Aires est du castillan par le son et la forme des mots, mais du français par la syntaxe et la construction de la phrase, le recteur de l'université fantôme où prit ses grades le Bachelier de Salamanque, a senti sa tête classique pleine d'invectives, et il les a laissées sortir. M. de Unamuno déteste avant tout Paris et les idées de liberté qu'il répand sur le monde. « Sans dédaigner, dit ce professeur, la littérature française... »

Il peut la dédaigner. M. de Unamuno est célèbre à Salamanque et inconnu à Paris. Cela explique son aigreur et son attitude réactionnaire. Nous avons en France des douzaines d'Unamuno; ils ne représentent pas la France. Si M. Miguel de Unamuno représente l'Espagne, on plaindra l'Espagne.

Sur l'idée de décadence. — Herbert Spencer croyait avoir imaginé la comparaison fameuse de l'organisme politique à l'organisme animal. Il se trompait. C'est Montesquieu qui, le premier, assimilant la vie d'un empire à la vie d'un homme, parla de la jeunesse,

de la maturité, de la vieillesse de Rome, c'est-à-dire de sa croissance, de sa grandeur, de sa décadence. Assurément, pour l'empire romain, c'est un fait : on l'a vu naître on l'a vu déchoir ; mais la cause de cette déchéance fut-elle interne ou externe : c'est toute la question. Montesquieu a cru à des causes internes ; il a pris les transformations sociales, morales pour des signes de maladie : le contraire serait vrai ; la stagnation indiquerait l'anémie profonde. L'empire romain a succombé sous le poids des barbares excités par sa richesse, par son climat, car il s'étendait exactement sur les belles parties de l'Europe. Si l'Italie et la France disparaissaient, englouties sous une coalition septentrionale et asiatique, cela voudrait-il dire que, cent ans avant l'attaque, elles fussent en décadence ? Tel est cependant le raisonnement de Montesquieu.

Ceci est dit pour établir que je ne donne aucune valeur à l'idée de la décadence. C'est une idée d'après coup. Il est mort, donc il était malade ; nullement, il a été assassiné. Autre raisonnement : il est très malade, il va mourir. C'est possible, mais on a vu des gens très malades en revenir et fournir encore une belle carrière. Quand on parle de décadence française, je voudrais que l'on songeât à la France de la guerre de Cent-ans. Je voudrais aussi que l'on distinguât entre l'Etat, le groupement politique et la contrée, la figure géographique même : il y a des sols d'où la civilisation pousse toute seule ; il y en a d'autres où elle sera toujours chétive. Il y a des empires factices qui tombent à la moindre distraction des architectes ; il y en a de naturels dont on ne voit pas bien l'inexistence : acclimatés en Espagne, les Maures étaient devenus Espagnols ; retournés au Maroc, ils sont devenus Marocains. L'exemple est extrême et même inexact à cause de l'écart infranchissable qui persiste, malgré tout, entre un Sémite et un Aryen ; mais il montre bien l'influence du sol et du climat. La France peut s'écrouler politiquement : son sol continuera de produire des Français tout pareils aux anciens. Le Sémite et l'Aryen sont des variétés fixées ; mais les sous-variétés sont condi-

tionnées par le sol. L'Algérie et même le Canada produisent encore des Français; mais combien de temps cela durera-t-il? Le type canadien, dans la caricature de là-bas, incline fort vers l'Indien. Le sol est terrible; il est invincible.

Il n'y a pas d'histoire; ou plutôt l'histoire humaine n'est qu'une branche de l'histoire naturelle des animaux. Des espèces fixées périront, comme cela est arrivé déjà; celles qui sont en formation s'adapteront. Aucune des sous-espèces ou variétés européennes n'est fixée: le sol en fait ce qu'il veut. Les Allemands veulent transformer les Alsaciens en Allemands; c'est une entreprise chimérique: il arrivera que les Allemands immigrés deviendront Alsaciens. Les hommes d'État devraient étudier la géologie, l'hydrographie et le régime des vents. Les langues subissent également l'influence du sol: un mot latin, débarqué à Marseille au sixième siècle, est devenu français nécessairement. On croit généralement que le provençal est voisin des dialectes italiens; c'est une erreur profonde: le provençal est étroitement lié aux dialectes français et il suit les règles générales phonétiques. En démontrant cela, M. Antoine Thomas a écrit un beau chapitre d'histoire naturelle, de biologie linguistique.

C'est le sol qui crée les peuples et les civilisations, comme il crée les arbres et les forêts. Là où la civilisation a fleuri, elle peut reflleurir, si les conditions climatiques sont demeurées les mêmes, si le régime hydrographique n'a pas été modifié par l'avidité des hommes.

La cause de la décadence de l'Orient, c'est la destruction de ses forêts. La civilisation ne peut vivre dans les terres chauves.

Une Ligue pour la moralité publique. — La France d'aujourd'hui souffre de toutes sortes de petites plaies secrètes; des cestres, des tiques, des filaires, cent parasites se sont rués sur son corps mal protégé. Voici une de ces nouvelles bêtes; elle a pour nom scientifique: *Ligue française de la moralité publique*. Mais ce nom

est mensonge, car elle est de Genève, comme tous les animaux de ce genre; son protestantisme induré s'avoue par les noms de ses membres: Raoul Allier, F. Buisson, Réveillaud, Fiaux, etc. On ne peut pas être plus chrétien. Le but de cette association morale de malfaisance est de faire créer par le Parlement deux délits nouveaux: « Celui d'offre et de mise en vente des livres qui, par leur titre, ou leurs dessins extérieurs, sont obscènes ou contraires aux bonnes mœurs; celui de fabrication ou de détention, en vue d'en faire le commerce, de dessins, écrits ou objets de même nature. » J'ai souligné deux mots particulièrement intéressant. A l'avenir, sous la coupe des Buisson et des Réveillaud, l'autorité pourra saisir d'office n'importe quel livre sur le libellé de son titre. En second lieu, la *détention* de dessins ou écrits obscènes étant un crime, on pourra perquisitionner partout, à fin de découvrir ces objets pervers; nul ne sera désormais à l'abri d'une visite domiciliaire, s'il est soupçonné de détenir chez lui le *Parnasse satyrique* ou les gravures érotiques de Jules Romain.

Qui donc fondera une ligue, non contre ces punaises que le mépris suffit à écraser, mais pour la liberté absolue, la liberté folle, la liberté impudique, franche, naturelle, humaine, la liberté comme sous Louis XV, la liberté comme sous Léon X?

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

Jean Rodes : *Adolescents*, « Mercure de France », 3 fr. 50. — Rachilde : *Le Dessous*, « Mercure de France. » 3 fr. 50. — Willy : *La Môme Picrate*, Albin Michel, 3 fr. 50. — Emile Morel : *Névrose*, Bibliothèque Internationale, 3 fr. 50. — Léon de Tinceau : *Le Secrétaire de Mme la duchesse*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Gabriel Maurière : *Le Semeur*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Paul de Réglia : *Les Perversités de la femme*, chez l'auteur, à Asnières, 3 fr. 50. — Charles Pettit : *Les Amours de Li-Ta-Tchou*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — J. Sageret : *La Jeunesse de Paul Méliande*, Ollendorff, 3 fr. 50. — Jean Madeline : *Le Détroit*, Calmann Lévy, 3 fr. 50. — Paule Riversdale : *L'Etre double*, Lemerre, 3 fr. 50. — Henri Bordeaux : *Le Lac noir*, Fontemoing, 3 fr. — Sénac de Meilhan : *L'Emigré*, Fontemoing, 3 fr. 50. — M. Reepmaker : *L'Ecole des rois*, Stock, 3 fr. 50. — Resclauze de Bermon : *Le Passé*, Plon, 3 fr. 50. — Paul André ; *Le Prestige*, « Libre Critique, » 3 fr. 50. — Max et Alex.

Fischer : *Après vous, mon général !* Flammarion, 3 fr. 50. — Henry d'Estre : *Au temps du panache*, Plon, 3 fr. 50. — Blanco Fombonna : *Contes américains*, traducteurs : MM. Marius André et Charles Simond, Richard, 3 fr. 50. — Georges Rens : *En amours vers l'amour*, Tournai, 3 fr. 50. — Anonyme : *Petites choses*, Stock, 5 fr. — Ernest Gaubert : *Sylvia*, Bibliothèque Internationale, 2 fr.

Adolescents, par Jean Rodes. Il s'agit de mœurs collégiennes, mais qu'on se rassure... ou qu'on se désole, c'est chaste. Un jeune homme se forme chez les jésuites et on essaye de le déformer sans y parvenir. Il a des amis, des professeurs, des corrupteurs. Il lutte de toute la force de son caractère, déjà très averti, contre l'entraînement des sens. Les camarades trop efféminés, les supérieurs trop entreprenants n'ont pas d'influence néfaste. Il subit cependant certains contacts un peu malgré lui, et un beau matin il s'évade, le cœur et le corps sains. Il va vers une vie nouvelle, sans foi, mais confiant dans la nature. Ce livre, qui est l'étude de plusieurs états d'âme d'enfant, n'est pas à proprement parler un roman. Ce n'est pas non plus, de partipris, le dénigrement de l'éducation religieuse. L'auteur a l'air de trouver que toute espèce d'enseignement qui se passe en dehors de la famille est mauvais. Il faudrait élever ses fils soi-même et les dorloter avec esprit au moment des troubles sensuels. Ce serait probablement difficile, car les parents ne sont en général ni des anges ni des bêtes. Pour permettre la nature toute nue à son enfant, on se heurterait à des témoins révoltés, et pour lui laisser l'aveuglement des jeunes saints, on serait puni fatalement par ses débordements tardifs. Nos romanciers généreux, qui désirent tout réformer du bout de la plume et sacrifient quelquefois leurs meilleurs dons de fantaisie au sérieux de leurs entreprises, ne songent pas assez que l'humanité contient trop de médiocres pour qu'il vaille la peine de déranger quoi que ce soit aux désordres établis. Quand un enfant doit être plus tard quelqu'un, on peut l'élever n'importe comment, il sortira toujours vainqueur de la lutte ; et s'il doit demeurer l'inutile ou le sot, à quoi bon se tourmenter pour le perfectionnement de ses défauts ? Dans un demi-siècle, si on continue à améliorer le sort de l'espèce masculine par un très savant dosage de toutes les cultures intensives, nous aurons un peuple de crétins à la fois sportmen et idéologues, qui, n'ayant souffert de rien, s'imagineront détenir toutes les puissances. Ils seront athlètes et journalistes dès leur naissance et vous expliqueront le mieux du monde ce que c'était autrefois que le génie. Ils auront de si bonne heure la

connaissance des choses du sexe qu'ils ne posséderont sans doute plus de sexe du tout, et, ne sachant pas ce que la privation peut contenir de germes de joie, ils n'auront plus le vrai goût de la vie. La noble indépendance, l'énergie, la dignité s'apprennent surtout à l'école du malheur. Les Américains, qui ont tout permis et dans les meilleures conditions d'hygiène à leurs futures femmes, sont en train de regretter amèrement le fouet qu'on distribuait si généreusement à leurs grands-mères de couleur. Ils sont pires que cocus, ils sont domestiques. Quand nous aurons dépouillé pour nos filles toutes les épines des premières branches de leur éducation et que nous aurons laissé nos fils tâter de leur petite cousine dès l'âge le plus tendre, nous pourrons crier tout aussi haut que nos frères d'Amérique, mais il sera bien tard. Ce n'est pas pour le plaisir ou l'utilité de croire en Dieu qu'on doit regretter le départ de toutes les croyances religieuses, c'est pour ce goût du jeu de l'idéal qu'on va extirper définitivement du cerveau de l'homme. Trembler, pleurer, éprouver les trances d'un remords ou d'un espoir, c'est mettre en exercice des nerfs qui sont certainement les plus intéressants de notre système. Quant aux jésuites et aux prêtres, ils n'abrutiront jamais que des brutes. En exaltant les instincts de révolte chez les créatures vraiment intelligentes, ils nous préparent simplement des grands hommes. Quand tout le monde sera au régime de la bonté, de l'égalité, de la liberté, rien ne dépassera plus, rien ne s'exaspérera plus, et la violence du génie n'effrayera plus personne. L'humanité est elle-même l'ennemie de l'humanité.

J'ajoute que les faiseurs de bons livres n'auront plus qu'à se croiser les bras, et ce sera bien dommage. Il faut des collèges de Saint-Vincent d'Egleyrac, ne fût-ce que pour en sortir.

Le Dessous, par Rachilde. J'ai habité trois ou quatre mois d'été un pays singulier, qui m'a inspiré l'idée de transformer une chose bien réelle en une fiction romanesque. Tombée tout à fait par hasard dans le décor merveilleux des Épandages d'Achères, j'ai subi un enchantement par la vue et un empoisonnement par l'odorat. Le petit village de la Frette, Herblay, Maisons-Laffitte sont autour des épandages, comme médusés devant la décomposition du cadavre d'un géant. Rien de plus administrativement beau que les jardins des épandages, où la grosseur des légumes lutte d'exagération avec la splendeur des fleurs. Là dedans, des jardiniers en bottes comme en portent les cureurs d'égoût à Paris se promènent et canalisent. Le petit pavillon hollandais est l'ancien

pavillon de chasse démontable offert à l'Empereur Napoléon III du temps de la dernière exposition de son règne. Ce glorieux débris d'architecture, je m'empresse de l'ajouter, n'est nullement habité par un M. Davenel, père d'une fille qui s'appelle Marguerite, mais le pays tout entier est terrorisé par la haute direction du tout à l'égout et ce qui assainit la capitale désespère absolument les propriétaires des villes de sa banlieue. Non seulement on respire là un air infect, mais encore la Seine, qui continue à charrier une partie du grand collecteur, s'y montre noire comme le Styx. Enfin tout semble réuni pour conspirer contre les amateurs d'atmosphère pure. Je crois que M. Octave Mirbeau a seul, jusqu'ici, réclamé le droit au pittoresque intégral et que quelques savants furent saisis de la question des *nouveaux parasites* ! Ce n'est donc pas un roman à l'eau de rose que j'offre à mes lecteurs dans *le Dessous*. J'ai voulu prouver qu'en nettoyant une ville on peut salir une campagne, ce qui n'est pas bien malin et, de plus, insinuer que les véritables monstres ne sont pas toujours ceux qui en portent le masque. Et puis probablement que je n'ai rien prouvé de tout ce qui arrive à pas mal de romanciers de ma connaissance pour lesquels on a généralement beaucoup plus d'indulgence que pour moi. Ce qui m'a intéressé en écrivant ce livre, c'est cependant ce que j'y mettais de vérité. Je n'ai rien inventé au sujet des épandages et en me relisant j'avais pourtant l'impression de lire du Rachilde ! Ma joie intérieure n'a du reste pas de borne quand je m'aperçois que le vrai est de moins en moins vraisemblable. J'ai quitté les épandages et ne pense pas y revenir jamais. Seulement j'avais besoin de fixer sur du papier blanc ce coin de terre représentant les meilleurs résultats de l'hygiène moderne et en y campant de face ou de profil un criminel intelligent et une petite bourgeoise bien élevée, je ne crois pas avoir dépassé la permission que tous les écrivains possèdent d'assortir leurs héros ou leurs héroïnes ou pays qu'ils habitent. Chez les gens bien informés, on appelle ça *l'influence du milieu* ! Au fond, Marguerite Davenel et Fulbert, personnages fictifs, ne sont qu'une femme et un homme comme tant d'autres, mais le pays, copié d'après nature, semblera certainement le seul monstre de l'histoire... C. q. f. d !

La Môme Picrate, par Willy. Il faut un historien au monde des fêtards qui ne sont pas tout à fait les bohèmes et non plus absolument des gens du monde, de ces êtres qui passent leur vie à s'amuser, qui en sont fatigués, malades, et

s'amuse comme on suivrait des enterrements. (Il n'y a que le premier enterrement qui coûte, car c'est généralement celui d'une personne chère, mais les autres... ça roule tout seul, n'est-ce pas?) Willy a résolu de devenir cet historien du fétard quand même. Il est le citoyen du Paris noctambule où l'on danse, où l'on boit, où l'on joue et où l'on aime. Il connaît ce sérail, vous en montre les détours et s'il ne permet guère aux imbéciles de reconnaître les endroits où ils se firent plumer, c'est qu'il y ajoute le jeu personnel de ses mots qui suffit à désorienter certain public. La Môme Picrate est une danseuse, une petite Goulue nouveau type dont les dessous multicolores font perdre la tête à un pauvre Breton. Il est à remarquer que cela se passe dans ce roman comme dans une *Passade*; or, comme un auteur a une tendance marquée à refaire toujours le même roman ce qui pourrait être un défaut devient ici le contraire. Willy a la *Passade* dans le sang et dans les doigts. Cette Môme Picrate est la fille de Willy tout seul. Elle est donc bien la sœur de l'héroïne de la *Passade*. Maintenant la réclame à Maugis et à son bord plat écrase tout; je sais bien que ça fait des lignes et que c'est très commode de dépouiller son courrier du matin au long d'un chapitre, mais c'est peut-être d'un sans-gêne plus que bysantin. En somme quand Napoléon désirait entraîner ses soldats vers l'impossible il disait: « Regardez-moi! » Willy a choisi ce procédé si simple pour entraîner ses lecteurs. Ça me paraît le bon, bien qu'il faille tous les courages pour oser l'employer. N'est pas le Napoléon de la fête qui veut!

Névrose, par Emile Morel. Ce qu'on abuse de ce malheureux mot de névrose! La couverture nous représente un Monsieur jaune qu'un Monsieur vert dévore tout vif. C'est impressionnant, mais ce qui l'est moins c'est le tourment vague de cet amant qui pleure sa maîtresse sur le corps de quelques filles de joie. On sent que l'autre, la regretée, est du monde... ô combien! Pour cadre à son désespoir ce jeune homme, non moins du monde, n'entend que Florence. Amoureux d'art, il est volage, il butine ses impressions sur Sainte-Marie des Fleurs et le Pont de Vecchio. Il se vautre dans une maladive débauche. Laquelle? Et il fume des minghetti et pense aux Médici. Et il remplit tous ses devoirs d'homme du monde... enfin si jamais vous pouviez rencontrer un type comme celui-là dans le monde, je vous conseille de fichier le camp, car vous seriez abominablement rasé. Vers la fin de son calvaire, qui en est un surtout pour le lecteur, il retrouve

son adorée tant pleurée, mais sa primitive ardeur pour elle a fui sans retour. Névrose! Névrose!... Mystère! Mystère! Maintenant, il est nécessaire que je décharge mon cœur personnel de tout le tourment qui le gonfle depuis longtemps. Les écrivains en mal de névroses mondaines et snobiques vont finir par me dégôûter de Florence. Je m'étais dit qu'un jour, lorsque je serai très vieille et que j'aurais peut-être des rentes j'irai moi aussi à Florence ou en quelque endroit de rêves et de légendes. C'est fini... J'en ai une indigestion! Rien qu'à voir le défilé connu de leurs noms de peintres, toujours les mêmes et dans le même ordre, de leurs visites aux Musées, toujours dans les mêmes salles avec le même effet de soleil ou de pluie, je me hérise, je me sens des plumes de porc-épic sur la tête et derrière les épaules, j'ai envie de me précipiter au Point-du-Jour pour y manger des frites ou y découvrir des rapins inconnus en train de copier le quatre-vingt-quinzième pilastre du Viaduc d'Auteuil. Je n'irai jamais à Florence... tant que l'Italie ne restera pas aux Italiens tout seuls. Je sais bien que ce n'est pas la faute d'Emile Morel qui a voulu peindre un jeune snoben mal de Campanile, mais Florence et la Névrose ça tourne à la scie. Rien d'éloquent comme un chiffre, n'est-ce pas? Eh bien! c'est le treizième roman de névrose que je lis ayant Florence pour tremplin, depuis un peu moins d'un an.

Le Secrétaire de Madame la duchesse, par Léon de Tinseau. Romancier de bonne compagnie, cet auteur prodigieusement fécond reste sage tout en analysant malicieusement certain cœur de femme. L'histoire de cette mondaine en villégiature dans le château de Clairval, qui s'énamoure d'un intendant, secrétaire homme de charge dirigeant à la fois les cuisines et l'écurie, me semble fort instructive; elle l'aime jusqu'à vouloir l'épouser... un soir de clair de lune, mais il suffit que la duchesse lui fasse remarquer l'incorrection d'une pareille attitude pour qu'elle oublie complètement son caprice. On peut à la rigueur prendre pour amant un garçon qui sait porter sur ses épaules une armure de cinquante kilos, mais on ne l'épouse que s'il la fait porter par son blason. Heureusement que le secrétaire ne perd pas la tête et qu'il plante là toute cette ferraille de préjugés pour aller retrouver sa belle petite amie d'enfance.

Le Semeur, par Gabriel Maurière. S'il est vrai que les instituteurs de village et les institutrices de petites villes ne gagnent pas assez, il serait bien temps d'augmenter leurs

appointements, car les écrivains du jour dépensent beaucoup d'encre à leur sujet. Fraternellement on partagerait les frais de bureaux... Le Semeur est le triste conflit survenu entre une petite institutrice envieuse, vaniteuse, ayant trop appris pour ne pas être irritée contre son sort, et un pauvre garçon de bonne volonté prêt au sacrifice de toute sa vie. Ils s'épousent, ne s'entendent pas, la femme trompe, l'homme se sauve les deux poings sur ses yeux. Ensuite le flot des larmes emporte l'amertume, laissant l'ennui de vivre seul. Le mari reprend la femme repentante dont la vieille robe reprise témoigne des bonnes résolutions neuves. On s'aimera encore, mais mieux, et on élèvera les enfants des autres comme les siens propres. Roman simple, intéressant, bien conduit, avec un bon sens qui tempère les utopies. On est naïf et sincère sans être illuminé. Très peu socialiste, j'allais dire : à point.

Les Perversités de la femme, par Paul de Réglà. Il faudrait enfin savoir de quel droit Messieurs les médecins désertent leur cabinet de consultation pour descendre dans la rue de la littérature et écrire sur le trottoir des romans ou des études de mœurs à faire rougir un naturaliste de la dernière heure? Je ne suis pas pour la confusion des pouvoirs. La luxure nous regarde! C'est notre matière! Nous, les romanciers, nous sommes créés et mis au monde pour pervertir les masses et si ça nous rapporte le mépris public, au moins nous ne réclamons pas les honneurs de la guerre si quelquefois nous tenons au nerf! Alors, qu'est-ce que ces dignes Esculape viennent faire chez nous? C'est pour sauver l'humanité qu'ils nous racontent toutes ces ordures? ou est-ce pour nous montrer le remède qu'ils nous mettent le mal tout nu sous les yeux? Nous autres, les romanciers tout court, dès que nous nous risquons sur un terrain scabreux, on parle de notre amour du gain, de la soif de pervertir qui nous dévore et on nous traîne dans la boue. Je me demande de quelle soif peut bien être altéré un médecin qui nous narre les hauts faits pervers des femmes célèbres de toutes les époques en y ajoutant des tableaux vivants des plus suggestifs comme enlumineure. M. Paul de Réglà, que je veux croire un savant austère, sait parfaitement que la peinture des vices les plus effrénés n'a jamais corrigé aucun vicieux. Alors, c'est pour les collégiens qu'il écrit? Je n'imagine pas que ce soit pour les lettrés qui ont déjà lu le récit de ces histoires dans les textes anciens. A quoi ça peut-il servir cette éternelle redite des prétendues perversités de la femme et quelle femme cela em-

pêchera-t-il de recommencer? Non. Ce n'est pas l'œuvre d'un médecin, mais bien le livre d'un amateur qui étale complaisamment des bibelots obscènes dont il explique l'usage à une foule. Il faut laisser ce travail-là aux gens de lettres, cher Monsieur. Ils ont le moyen de s'en tirer mieux que vous et de se faire pardonner au moins l'immoralité de leur travail au nom de la question d'art. Maintenant, la préface de M. de Réglà contient une perle, une de ces découvertes de la science devant laquelle le radium n'est rien. Il paraît que l'adultère .. serait le résultat d'un gaz. Hein? Vous avez bien lu? Je cite: « Qui peut savoir combien de mauvais ménages produisant l'adultère, la séparation et le divorce ont été causés par ces gaz intempetifs issus de contractions utérines... » Le gaz adultérin! Le voilà bien celui qu'il faut chercher, mais pas avec une bougie, car il y aurait explosion. Le gaz d'adultère... Ah! cher docteur, que c'est précieux votre découverte. Voilà donc pourquoi dans tous ou presque tous les ménages parisiens l'adultère est une source d'économie puisqu'il a des propriétés éclairantes. Tout s'explique et la science qui n'a pas dit son dernier mot va nous découvrir le moyen d'illuminer Paris à peu de frais les jours de fêtes. Il suffira de répandre le gaz adultérin dans les plus noirs carrefours. « Circulez Mesdames. Circulez? » Mais j'y pense? Et les Messieurs? Les hommes?... Comment produisent-ils leur gaz adultérin? C'est aussi par les contractions utérines! Vous savez, moi la science je n'y connais rien et j'aime, j'adore les explications qui s'embrouillent.

Les Amours de Li Ta Tchou, par Charles Pettit. Roman chinois. Un lettré à lunettes s'éprend d'une petite Chinoise aussi cruelle que savante en l'art de plaire. Il connaît toutes les tortures de la passion et le jour du couronnement de sa flamme il cesse d'aimer parce qu'il cesse de souffrir. L'auteur prétend n'avoir jamais exagéré dans ces peintures de mœurs et avoir longtemps vécu chez les habitants du Céleste Empire. Cependant son œuvre sent le roman romanesque beaucoup plus que l'étude de mœurs.

La Jeunesse de Paul Méliande, par Jules Sageret. Encore l'initiation d'un jeune homme à l'amour et ses aventures de collège. Toutes ces confessions sont désolantes en ce qu'elles nous démontrent les bêtises primitives des hommes d'esprit. Ils se plaignent presque tous de n'avoir connu que des maritornes aux débuts de leur existence amoureuse, mais puisqu'ils n'ont pas la patience d'attendre, Vénus c'est qu'ils ne

la méritent pas. Des réflexions originales au sujet des différentes philosophies en honneur dans les collèges. Plus tard, le héros a un nombre incalculable de maîtresses et se marie comme tout le monde.

Le Détroit, par Jean Madeline. Un Français de vieille souche en présence d'une Anglaise qui n'est certes pas la caricature de sa race. Lutte à armes courtoises et petits chocs d'où jaillissent mille étincelles qui ne mettent pas cependant le feu aux poudres. A toutes les minutes, les adversaires se sentent éloignés l'un de l'autre par un mot malheureux, une profession de foi brutale, des goûts différents quoique très naturels. Ils ont le détroit entre eux et dans le pays neutre où ils évoluent ils ne parviennent pas à prendre absolument contact. Puis la mère, la vieille française, arrive un jour où l'ennemie venait certainement se livrer sans condition. Elle gâche toute la scène par sa façon de troubler le décor et la jeune anglaise qui aurait peut-être fini par baisser le pavillon de son orgueil, flairer ce que nous appelons sans autre explication : la belle-mère, et se sauve en une très honorable retraite. Les plages de quelques coquettes villes de plaisir ou de far-niente sont déroulées avec leurs chatoyantes draperies mondaines autour des deux jouteurs. On voit des bateaux, des voiles, des ombrelles, des jupes claires, des papillons et des fleurs. C'est amusant, léger, fragile, un brin hypocrite, comme les courbettes d'un cheval de cirque bien dressé à ne pas renverser la table aux bibelots du prestidigitateur, mais quelque philosophie s'en dégage pourtant, pareille à la saveur amère de l'air de l'Océan.

L'Être double, par Paule Riversdale. Que de vers ! Et que d'histoires japonaises. Le roman, peu de chose du reste, un amour de femmes, est complètement noyé par ce déluge de citations. Trop de vers ! Trop de fleurs ! Trop de Lucioles, trop de Poissons bleus !

Le Lac noir, par Henri Bordeaux. Un roman bien fait, merveilleusement conduit. Une histoire de sorcier se passant de nos jours et pour découvrir ce coupable, espèce de monstre que semble avoir vomi le moyen-âge, la froide et très moderne méthode d'un honnête juge d'instruction. Le duel est curieux. Les conversations entre magistrats sont très amusantes et tout en coupant habilement la chasse ne ralentissent jamais l'intérêt du drame. Le lecteur est toujours tenu adroitement en laisse comme un bon chien flairant la piste, mais n'apercevant jamais le gibier et il se sent très heureux quand on l'égare dans le trop fameux maquis de la procédure. Il a

l'illusion qu'il va enfin démêler quelque chose à lui tout seul. Ces sortes de romans de plus en plus rares à notre époque sont les seuls qu'il faut lire pour se délasser vraiment le cerveau. Tous les salmigondis psychologiques, les prétendues confessions d'états d'âme et les histoires d'adultère ne vaudront jamais le roman judiciaire bien écrit et mené avec l'autorité d'un maître plaideur.

L'Émigré, par Sénac de Meilhan. On a publié ce roman dans une réédition, expurgée de quelques longueurs. Tel qu'il est il est encore bien long. C'est une étude historique, mais elle est faite à un point de vue d'émigré. C'est élégant, avec froidure, bien écrit avec des manchettes de dentelles et des mains calmes. Les passions y ont un bon air dont je me méfie. Quant aux renseignements historiques, je les pense plus mondains qu'historiques. Le testament philosophe du père de Saint-Alban me semble le morceau le plus instructif de toute cette histoire tendre, polie et de trop bonne compagnie pour être utile au reste de la terre. Je ne veux en détacher que quelques aphorismes qui sont un résumé, bien inattendu, de tout ce fatras de sentimentalités : « Celui qui n'est pas heureux avec de la santé et de l'argent est un fou. » « Le plus grand des biens est la volupté des sens. » « Tout ce qu'il y a de moral dans l'amour est factice et dangereux. Il n'y a de bon que le physique de cette passion. » La révolution de 89 a été faite, je pense, pour répandre les maximes des auteurs de la meilleure société jusqu'à la plèbe... seulement la plèbe ne saura jamais s'en servir, il lui manque la santé, l'argent et le tour de main aristocratique. Ce livre est publié par Casimir Stryenski et Frantz Funck-Brentano avec un portrait de Sénac de Meilhan.

L'École des rois, par M. Reepmaker. Un roi et une reine qui sont victimes de leur bonne volonté. Ils causent souvent de leurs affaires d'état comme de simple petits bourgeois, en une langue dépourvue de toute prétention et leurs tracasseries de famille sont bien compliquées. L'auteur nous prévient qu'il s'agit d'un couple royal fictif. Nous nous en doutons rien qu'à voir la manière vertueuse dont ils se tirent de toutes les difficultés sentimentales qui surgissent autour d'eux.

Le Passé, par Resclauze de Bermon. Un jeune homme et une jeune fille sont empêchés de se marier par un ancien amoureux de la mère qui s'est cru trahi jadis comme fiancé alors que la future belle-maman n'était que sacrifiée à la richesse du sauveur de la famille. On s'explique et tout s'ar-

range. Si on s'était expliqué avant le premier chapitre il n'y aurait pas eu lieu d'écrire le roman.

Le Prestige, par Paul André. Une femme trop vertueuse dont la vertu finit par éblouir tellement son amoureux qu'il ne la voit plus, même lorsqu'elle veut se jeter dans ses bras. Détails intéressants sur l'existence monotone d'une jeune femme trompée par un mari à qui elle veut rester fidèle. Un type de financier enjôleur et perfide qui poursuit son but l'argent à la main. Des parents égoïstes et des femmes légères, complices du mari. Vers la fin le drame d'un laboratoire qui saute détruisant à la fois la calomnie et toute espérance d'amour. La vertu triomphe et le mari revient à sa femme, qui méritait peut-être mieux.

Après vous, mon général! par Max et Alex. Fischer. Auteurs gais. Une interversion de rôles dans deux cercueils. La vieille dame est enterrée sous le nom du général et au son des tambours pendant que le général est mené sans aucune cérémonie à la tombe de sa vieille voisine de table. Au courant de cette histoire funèbrement baroque des cocasseries philosophiques plus fines que le sujet. La plus drôle de ces nouvelles clownesques est l'aventure des Durand qu'on réunit tous dans la même salle de spectacle et qui fichent le camp avec un seul homme parce que quelqu'un est venu dire à haute voix : « M'sieur Durand, y a le feu chez vous. »

Au temps du panache, par Henri d'Estre. Puisque M. d'Esparbès a le monopole de ces histoires, on devrait le lui laisser. Et c'est certainement lui qui a le plus de panache.

Contes américains, par Blanco Fombona. Il y a dans ces contes américains une histoire vécue bien française qui n'aurait pas dû étonner un citoyen des Etats-Unis où l'on a pour habitude d'être le barnum de ses propres malheurs et d'où nous viennent des gueuses donnant à leur mari le dîner de centième de leurs amants. Oui en France on peut avoir de la gloire pour de la douleur et c'est meilleure justice que d'en avoir pour son argent.

En amours vers l'amour, par Georges Reus. Encore une confession de jeune homme. Toujours la maritorne à la place de la Vénus rêvée. La langue est riche d'images imprévues.

Petites choses, par un Monsieur très joufflu, si je veux en croire une vignette qui représente probablement l'auteur au dos de la couverture. Dans ces petites choses il y a des

petits dessins qui sont très bien. Les histoires sont à la fois féeriques, ironiques et documentaires.

Sylvia, par Ernest Gaubert. Ou, sans aucune prétention, le roman du nouveau Werther. En voici le début : « Tout d'abord je n'aperçus pas Sylvia, mais elle vint à moi, me tendit la main, puis m'interrogea de façon brève et fort courtoise sur mes études. Je répondis de mon mieux. Ensuite, elle me dit :

— Vous êtes poète ?

Avec embarras j'avouai que j'écrivais des vers.

— Je le savais, m'affirma-t-elle et j'ai même lu vos œuvres. *C'est très bien.*

Oh ! que les jeunes filles *dernier cri* sont renseignées ! Je me souviens de la première question que j'ai posée à mon premier poète. Comme un très estimable sous-préfet de la Dordogne me le présentait au milieu d'une réunion de gens graves, je mis d'abord ma main derrière mon dos pour ne pas être obligée de serrer la sienne parce qu'il faut tenir les plumitifs à distance, puis je lui demandai, le plus naturellement du monde :

— Est-ce que vous savez monter à cheval, Monsieur ?

J'avais quinze ans et ne lisais que les classiques, hélas !...

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Le vicomte de Spoelberch de Lovenjoul : *Bibliographie et Littérature (Trouvailles d'un Bibliophile)* (Henri Daragon). — Judith Gautier : *Le Collier des jours : Le second rang du collier. Souvenirs littéraires* (Félix Juven). — Remy de Gourmont : *Judith Gautier*; Henri Albert : *Frédéric Nietzsche*; Roger Lebrun : *Maurice Donnay*; Sansot-Orland : *Jules Lemaitre*; Roger Lebrun : *Anatole France*; A. Séché : *Emile Faguet*; S. Bazalgette : *Camille Lemonnier* (Bibliothèque internationale d'édition). — Un Bibliophile inconnu : *Sonnets gaillards et priapiques* (Bibl. int.). — Hugues Lapaire : *Le Patois berrichon* (Crépin-Leblond.) — *Une énigme d'histoire littéraire : L'auteur des XV joyes de Mariage* (Paris, 1903). — Adolphe Retté : *Le Symbolisme. Anecdotes et Souvenirs* (Messein). — Adolphe Retté : *Dans la Forêt* (Messein).

Voici, dans ce petit volume de la collection des bibliophiles parisiens, les dernières trouvailles bibliographiques de M. le vicomte Spoelberch de Lovenjoul. *Le catalogue complet des poésies de Théophile Gautier mises en musique* — 174 pièces de vers. « Théophile Gautier, dit-il, l'emporte encore sur ses deux rivaux — Victor Hugo et Alfred de Musset — quant

au douteux privilège d'avoir inspiré le plus grand nombre de musiciens, dont une véritable légion fut, en effet, attirée par les perles de poésie tombées de sa plume magistrale ».

Mais, continue-t-il, « un fait nous a singulièrement révolté au cours de nos recherches. C'est l'incroyable abus fait du grand nom du maître, pour lui attribuer, non seulement des vers d'Émile Augier (ce qui me paraît moins honorable que ne le dit M. de Lovenjoul), mais aussi une sorte de paraphrase tout à fait transformée de ses propres rimes, et même une élucubration inouïe, par surcroît vaguement empruntée à des stances de Ponsard (!), production hors de tout rapport avec la poésie ».

La vraie musique n'a jamais pu se marier à la vraie poésie; c'est peut-être qu'elles se suffisent l'une et l'autre à elles-mêmes.

Suivent: *le catalogue des œuvres complètes de Prosper Mérimée, inscrites dans leur ordre chronologique de publication; à propos du rôle de la critique, préface écrite pour un livre de M. Eugène Gilbert; en marge de quelques pages; une pièce de vers de M. de Latouche, adressée à Mme Desbordes-Valmore :*

..... tu vivras dans un long souvenir
Soit qu'Amour dans tes chants, dictés pour l'avenir,
Célèbre sa douceur et ses lois éternelles;
Soit que tes vers, trempés de larmes maternelles,
De ton fils qui n'est plus consolent le tombeau,
Ton fils, ange du ciel, et si jeune et si beau!

.....

Latouche serait-il le père du fils clandestin de Marceline Desbordes-Valmore « né bien avant son mariage », et qui mourut à cinq ans. Mais « où et quand Marceline Desbordes et M. de Latouche se seraient-ils connus? Quant et comment leur rupture se serait-elle produite? Autant d'énigmes non encore résolues? »

Et puis, Latouche ne pouvait-il pas être seulement le confident des amours et des « peines profondes » de Marceline. Les poètes chantent volontiers les douleurs des autres.

Ce petit recueil d'épaves se termine par un article écrit par Baudelaire au début de sa carrière d'écrivain: *Comment on paie ses dettes quand on a du génie.*

L'illustre auteur de la théorie de la lettre de change — Balzac — avait le lendemain un billet de douze cents francs à payer; et la soirée était fort avancée.

... Il monta dans une maison, ou un commerçant riche (Curmer) le reçut avec tous les honneurs dus à son nom.

« Voulez-vous, lui dit Balzac, avoir après-demain, dans le *Siècle* et les *Débats*, deux grands articles-variétés sur les Français peints par eux-mêmes, deux grands articles de moi et signés de mon nom? Il me faut quinze cents francs. C'est pour vous une affaire d'or. »

Le marché fut conclu immédiatement. Balzac fit faire le premier article par Edouard Ourliac, qui lui avait fait naguère une ébourifiante préface pour la *Grandeur et Décadence* de César Birotteau. Il le lui paya cent cinquante francs.

« Le grand romancier commanda son second article rue de Navarin. »

Le premier article parut le surlendemain dans le *Siècle*, signé, chose bizarre, de Gérard de Nerval; l'article de Théophile Gautier ne parut pas dans les *Débats*, mais dans la *Presse* — quelques jours après.

« J'ai voulu montrer, dit Baudelaire, en terminant, que le grand poète savait dénouer une lettre de change aussi facilement que le roman le plus mystérieux et le plus intrigué. »

Premier article, mais probablement aussi première mystification de Baudelaire.

§

M^{me} Judith Gautier, dans le *Second rang du collier*, qui fait suite au *Collier des joars*, nous donne d'amusants détails sur les relations de son père avec les compositeurs de son époque. Et, à propos de cette phrase fameuse, si souvent citée et que répète aussi M. de Lovenjoul : « La musique est le plus désagréable et le plus cher de tous les bruits », la vérité, dit Judith Gautier, est que (Théo-Gautier) n'est pas l'auteur de cette boutade. Il n'a fait que la citer en ces termes dans *Ga-prices et Zigzags* :

« Un soir, j'étais à Drury-Lane. On jouait la *Favorite*, accommodée au goût britannique et traduite dans la langue de l'île, ce qui produisait un vacarme difficile à qualifier et justifiait parfaitement le mot d'un géomètre qui n'était pas mélomane assurément : « La musique est le plus désagréable et le plus cher de tous les bruits. » Aussi j'écoutai peu et j'avais le dos tourné au théâtre. »

Il se trouve ainsi que c'est ce géomètre inconnu qui détestait la musique, et non Théophile Gautier, qui fut au contraire

un étonnant critique musical. Mais le mot est maintenant historique, et c'est irrévocable.

« Théophile Gautier (lors de l'affreux scandale de l'Opéra, à propos de la représentation de *Tannhäuser*) nous révéla, raconte sa fille, un fait extraordinaire : c'est qu'il connaissait parfaitement le *Tannhäuser*, qu'il avait vu représenter à Wiesbaden.

— C'est moi qui en ai parlé le premier à Paris ! disait-il non sans orgueil.

Il avait écrit dans le *Moniteur Universel* (1857) :

« L'auteur de *Tannhäuser*, loin de renchérir sur Weber ou Meyerbeer, a remonté délibérément dans le passé vers les sources de la musique, comme un peintre qui imiterait Van Eyck ou l'ange de Fiesole... Le romantisme de Wagner est bien plutôt un retour aux anciennes formes qu'une innovation révolutionnaire; son orchestre est plein de fugues, de contrepoints fleuris, de canons, exécutés avec beaucoup de science. Rien n'est moins échevelé; l'air de désordre vient de l'absence de rythme carré que de parti pris le maître évite, de même qu'il s'abstient de moduler (1). Wagner écrit lui-même les paroles de sa musique « pour que la cohésion de l'idée et de la note soit encore plus parfaite ».

Lorsque ses filles, Judith et Estelle, qui étaient passionnées pour la musique allemande, attaquaient une ouverture de Weber, Théophile Gautier « descendait sans bruit, et entrait dans le salon, comme attiré par un charme. Il ne se trompait jamais ».

« Quand on écoute la musique de Weber, a-t-il écrit, on éprouve d'abord une sensation de sommeil magnétique, une sorte d'apaisement qui vous sépare sans secousse de la vie réelle... »

Encore en jupes courtes et les cheveux dans le dos, Judith Gautier, pour faire plaisir à son père, a écrit son premier article sur *Eureka*, d'E. Poë, traduit par Charles Baudelaire.

« Un matin, raconte-elle, j'étais à peine éveillée, quand mon père entre dans ma chambre, tenant le *Moniteur Universel* tout déployé.

— « Regarde !

« Il me montre du doigt un titre : *Eureka*.

(1) Il y avait, nous révèle M^{me} Judith Gautier, quelque musicien parmi ses compagnons de voyage, qui lui souffla les appréciations assez singulières, que nous avons citées, comme par exemple : « Le maître s'abstient de moduler... »

— « Qu'est-ce que c'est ? »

— « Ton article!... je l'ai jugé digne d'être imprimé, ce qui vaut mieux que tout ce que j'aurais pu te dire... »

— « Tu as refait l'article ? »

— « Je n'y ai pas changé un mot. »

Il est signé Judith Walter. C'est Théophile Gautier qui a choisi ce pseudonyme.

Huit jours après, Judith Walter recevait une lettre de Baudelaire, que je voudrais pouvoir citer tout entière, où le poète manifeste son étonnement et aussi sa joie « de voir qu'un de ses plus vieux et de ses plus chers amis avait une fille vraiment digne de lui ».

« ... Vous avez fait, ajoutait-il, ce qu'à votre âge je n'aurais peut-être pas su faire, et ce qu'une foule d'hommes très mûrs, et se disant lettrés, sont incapables de faire. »

§

La Bibliothèque Internationale d'édition continue la publication des *Célébrités d'aujourd'hui*. Voici justement *Judith Gautier* par Remy de Gourmont. J'y cueille cette curieuse page de M. Anatole France :

« On a signalé avec raison l'indifférence presque hostile de M^{me} Judith Gautier, non seulement pour ses œuvres d'art, mais même pour ses belles œuvres littéraires. M. E. de Goncourt raconte qu'il trouva un jour dans la maisonnette de la rue de Longchamp la jeune Judith qui sculptait *l'Angélique* d'Ingres dans un navet. Le fragile chef-d'œuvre périt en peu de jours. Ce n'était qu'un amusement, le jeu d'une jeune fée ; mais ceux qui connaissent l'indifférence de M^{me} Judith Gautier pour la gloire sont tentés d'y voir un trait de caractère. L'auteur de tant de beaux livres écrits avec amour n'a nul souci de la destinée de ses ouvrages. Comme elle a sculpté *Angélique* dans un navet, elle tracerait volontiers ses plus belles pensées sur des feuilles de rose et dans des corolles de lys que le vent emporterait loin des yeux des hommes. Elle écrit comme Berthe filait, parce que c'est l'occupation qui lui est la plus naturelle. Mais, quand le livre est fini, elle ne s'y intéresse plus et demeure parfaitement indifférente à tout ce que l'on en pense, à tout ce que l'on en dit. »

« *Le Dragon impérial*, dit M. Remy de Gourmont, est sûrement une œuvre de génie, et sûrement l'une des trois ou quatre belles œuvres littéraires qui furent jamais produites par des femmes. »

A la même librairie, voici *Frédéric Nietzsche* par *Henri Albert*: « L'influence de Nietzsche sur la jeune littérature française a déjà été considérable. Elle ira tous les jours grandissante. Salulaire? Néfaste? Qu'importe! Elle nous a apporté de nouvelles matières à penser, de nouveaux motifs de vivre. » Ce qui est une excellente conclusion.

Maurice Donnay, par *Roger Le Brun*. « C'était autrefois... il y a peut-être bien dix ans. Le bon poète annamite s'est fort développé et est devenu un célèbre auteur dramatique parisien. Mais s'il n'est presque plus annamite, il est demeuré poète. » Et c'est l'« opinion » de M. Jules Lemaitre.

Jules Lemaitre, par *Sansot-Orland*: — « C'était là le charme essentiel de cette critique impressionniste, toute faite de contradictions agréablement amenées et habilement justifiées entre elles... »

Voici encore *Anatole France*, par *R. Le Brun*; *Emile Fauguet*, par *A. Séché*; *Camille Lemonnier*, par *L. Bazalgette*, et la série se continuera jusqu'à complet épuisement d'hommes célèbres.

Un *bibliophile inconnu*, à la même bibliothèque, nous donne des « *sonnets gaillards et priapiques*, extraits des manuscrits de Conrart ». Nos grand'mères lisaient cela sans trop rougir.

Approche, embrasse-moi, ne fais plus la farouche,
L'Amour est un plaisir et si juste et si doux
Serre moy de tes bras, mets ta langue en ma bouche,
Aussi bien que ton cœur ouvre-moi tes genoux.

§

M. Hugues Lapaire qui chanta fort mélodieusement :

La vieill' les pieds sur les landiers
Acoute l'vent sous l'joint des portes
L'vent qu'va chanter des mois entiers
C't'air si vilain des chouses mortes (1).

nous donne aujourd'hui un petit glossaire du patois berrichon. Il y a dans ce recueil, composé au hasard des conversations avec les paysans, beaucoup de mots qui ne sont pas plus berrichons que normands ou picards. M. H. Lapaire est plus poète que philologue; je crois qu'il a voulu seulement s'amuser à collectionner de jolis mots, comme ces enfants de son pays berrichon qui font des chapelets des œufs d'oiseaux dont ils ont « supé » (2) le contenu.

(1) « Au pays du Berri. »

(2) Mot normand très expressif, qui signifie: avaler en aspirant.

§

« Un petit livre a ce privilège d'être le premier en date parmi les plus parfaits qui soient en notre langue. Il se nomme Les XV Joyes de Mariage. Rien d'aussi achevé, jusqu'à lui, n'avait paru en prose française. Et nous ne savons qui l'a écrit :

De la belle la teste oustez
 Tresvistement davanti le monde
 Et samere decapitez
 Tantost et après leseconde
 Toutes trois à messe vendront
 Sans teste bien chantée et dicte
 Le monde avec elles tendront
 Sur deux piez qui le tout acquite.

« En ces huit lignes trouverez le nom de celui qui a dictes les XV Joyes de Mariage au plaisir et à la louange des mariez. Esquelles ils sont bien aises. Dieu les y veille continuer. Amen. Deo gratias. »

L'auteur anonyme de cette petite plaquette espère avoir éclairci le problème et peut-être avoir résolu l'énigme. Il a décapité les mots indiqués, suivi les autres indications mystérieuses. Il trouve :

L'abbé de Samer, Pierre II, et prouve que cet abbé a parfaitement existé et qu'il vivait — et écrivait — au xiv^e siècle.

« Ouvrez, dit-il, à la colonne 1597, le tome X de la *Gallia Christiana*. Vous y trouverez la liste des abbés de Samer... :

Pétrus II, 25 februarii 1377, 6 julii et 8 septembris 1378, ex chartis authenticis D. de Gaignières.

§

M. Adolphe Retté publie ses souvenirs sur le *Symbolisme*, et c'est un nouveau recueil de documents et de faits, de jugements aussi : M. Retté a ses amours et ses haines. Il détesta Mallarmé, après l'avoir beaucoup aimé. Il le dit, il a raison de le dire, puisqu'il est sincère : « l'écrivain en lui m'apparut désastreux et j'ai cru de mon devoir de le démontrer ». Mais cela ne se démontre pas aussi facilement qu'un théorème de géométrie, et beaucoup encore ne se sont pas laissés convaincre. « D'ailleurs, ajoute M. Retté, aujourd'hui qu'une dizaine d'années ont passé sur ces polémiques, il est facile de constater que maints symbolistes, renonçant au spiritualisme nébuleux et à l'art hermétique préconisés par Mallarmé, ont évolué vers la nature ou l'art social. » Y a-t-il un art social, et n'est-ce pas une sorte de profanation de vouloir donner à

l'art un autre but que lui-même. Hélas ! oui, quelques poètes de jadis ont laissé pousser dans leur cœur de mauvaises herbes sentimentales ; ils prêchent sur la montagne, ils annoncent la venue prochaine de la justice, et même de la Beauté — la beauté enfin monétisée en petites hosties, pour la communion du peuple.

M. Retté consacre tout un chapitre aux morts et aux disparus. Les morts : Edouard Dubus, Emmanuel Signoret, Albert Aurier. « Grand cœur, grand talent, Aurier, » dit-il, aurait été — quelqu'un. M. Retté a raison, mais ce qu'il faut préciser, c'est que ce quelqu'un eût été le grand critique d'art que nous n'avons pas.



En un autre petit livre, M. Retté nous emmène « *Dans la forêt* », dans sa forêt de Fontainebleau. Ce sont de petits contes très simples, ce sont surtout des paysages, il y a des nymphes et des dryades qui sautent légèrement dans l'herbe et se posent devant vous, les mains jointes derrière la tête, en une attitude provoquante et éblouissante. Des tuniques se décroisent et révèlent des beautés très secrètes, des ceintures glissent le long des hanches, des yeux scintillent comme des lucioles amoureuses.

La nuit autour de nous sème des fleurs d'or sombre.
Restons ici jusqu'au matin : je veux mêler
Notre rêve amoureux aux caresses de l'ombre
Et la douceur du clair de lune à nos baisers.

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Gabriel Hanotaux : *Histoire du Cardinal de Richelieu*. Tome II, deuxième partie ; Firmin-Didot et C^{ie}. — Alfred Rambaud : *Jules Ferry* ; Plon-Nourrit et C^{ie}. — Maurice Courant : *Ministres et Hommes d'Etat* ; Okoubo ; Félix Alcan. — J. Fehmi : *Les Couliasses Hamidiennes dévoilées par un Jeune Turc* ; A. Michalon. — Henri Dagan : *Les Massacres de Kichinef* ; Cahiers de la Quinzaine.

Histoire du Cardinal de Richelieu, par Gabriel Hanotaux. — Cette volumineuse deuxième partie du tome II de l'*Histoire de Richelieu* expose trois ordres bien définis de faits. L'on trouve d'abord le tableau de la longue disgrâce de Richelieu, depuis la mort de Concini (1617) jusqu'au traité d'Angers (1621), suivie de l'accession au cardinalat et du retour définitif au pouvoir. L'on contemple l'agonie d'une ambition

qui faillit tuer l'homme. Exilé à Avignon par Luynes, son heureux rival, déconcerté à fond, glacé, Richelieu alla jusqu'à faire son testament. Que de passes misérables dans ces existences souveraines! — Cependant, nous ne savons pas si M. Gabriel Hanotaux a été bien inspiré et n'a pas un peu dérangé l'unité profonde de cette vie, en allant jusqu'à écrire ce titre de chapitre : « Richelieu rebelle. » La tactique de Richelieu, dans la redoutable situation transitoire où il se trouva après son rappel inopiné d'Avignon, consistait à servir d'intermédiaire entre la reine-mère et la cour, en empêchant toutefois un rapprochement si complet qu'il emportât le retour de Marie de Médicis auprès de son fils, conjoncture où l'influence du prélat sur la reine, influence qui était alors son unique ressource, se fût trouvée bien compromise. Son opiniâtreté sous ce rapport fut incroyable. Cependant la guerre civile, point très méchante au surplus, fut surtout le fait des Grands, les d'Epéron, les Soissons, les Vendôme et autres étourdis dont les bravades vinrent tomber à plat aux Ponts-de-Cé. On fait grand état des dispositions prises à la Cour d'Angers sous l'impulsion de Richelieu. Mais celui-ci ne s'engageait pas à fond pour cela, et elles n'empêchent pas d'oublier ce « regard froid de l'évêque » que tous ces gens-là « se sentent dans le dos », ce regard qui les pèse, et qui ne les pèse pas lourd. Richelieu, à cette époque, avait, en réalité, lié partie avec les Grands juste assez pour se servir d'eux, et, pour le surplus, prendre d'eux cette idée, — la terrible idée de toute sa vie, — qu'ils étaient vaincus d'avance dans leur lutte contre la puissance légitime, leur imagination (il la connaissait bien), « qui leur représente les bourreaux en même temps qu'ils affrontent les ennemis », rendant la partie fort inégale. Les « bourreaux » déjà! l'échafaud entrevu de Montmorency... Voilà la note juste. Un tel homme, même aux moments les plus difficiles de sa carrière, pouvait-il être malheureux au point de mériter de donner l'impression d'un « rebelle »? Ou alors, on ne s'explique pas que l'évêque de Luçon, après la défaite du parti de la reine-mère aux Ponts-de-Cé, ait pu si aisément tirer son épingle du jeu. Selon toute apparence, le prélat est alors vaincu; et cependant, juste à ce moment, il obtient, par le traité d'Angers, de précieux avantages. On s'attendait plutôt, d'après l'importance donnée à son opposition, à le voir renvoyé en exil. Il y a, dans cette partie de l'analyse de M. Hanotaux, quelque chose de heurté et de peu compréhensible. Nous pensons qu'une excessive minutie

du détail grossit hors de proportion un trait qui ne fut que fugitif chez Richelieu.

Quoi qu'il en soit, cet ambitieux durement contrarié est l'acteur né, le protagoniste immanquable d'un formidable théâtre politique qui semble s'agencer tout exprès en vue de son geste, à mesure que M. Hanotaux, avec une science toute nouvelle de la situation européenne d'alors, en dispose autour de son héros l'ordonnance. C'est la partie la plus forte de son livre. Tandis qu'à Angers Richelieu, à la merci de cette lourde bourgeoise de Marie de Médicis, lutte obscurément pour la vie, intrigué, doute, se reprend, persévère, tout autour, l'Europe de la Guerre de Trente Ans complique son terrible échiquier. L'esprit de Richelieu y perce par profondes échappées, commence de concevoir ses principales idées politiques. Sur ce prélude de la Guerre de Trente Ans, sur cette crise européenne de 1621, « à peine mentionnée par nos histoires », triplement importante comme préparation de la lutte de Richelieu avec la Maison d'Autriche, comme clef de son attitude à l'égard du protestantisme continental, comme occasion enfin de ses conceptions politiques, M. Hanotaux a apporté de nombreux et attachants éclaircissements. Il nous suffira de les signaler.

En France, à la même époque, le Protestantisme se fonde en République indépendante, âpre et tenace construction qui ne croulera qu'avec le dernier bastion de La Rochelle. Je crois que c'est cette partie de l'ouvrage qui engage le plus notre historien. Lisez à ce propos son commentaire analytique d'un livre de controverse écrit par Richelieu. (« Les principaux points de la Foy de l'Eglise catholique, etc. », pp. 241 et sq.). D'une manière générale, M. Hanotaux semble garder sur le Protestantisme français, tel qu'il lse présente à l'époque de Richelieu, l'opinion qu'il lui avait inspirée à l'époque de la Ligue. Nous retrouvons à peu près la doctrine naguère exposée, dans les *Etudes historiques sur le XVI^e et le XVII^e siècle*, à propos de la Ligue. De même qu'il se montrait favorable alors à la Ligue, « mouvement national et religieux » (ne faillit-elle pas faire cependant, à certain moment, le jeu de l'Espagne ?), par conséquent hostile aux calvinistes, de même M. Hanotaux signale maintenant dans le Protestantisme français, tel que Richelieu va avoir à le combattre, un phénomène de séparatisme et de cosmopolitisme, absolument contraire à l'unité française (affaires de Béarn), etc. « Au fond il y avait impossibilité de vivre sur les données de l'édit de Nantes »

(p. 420). On sait que c'est là une thèse en honneur à la *Revue des Questions historiques*. Nous savons d'autres endroits où elle ne l'est pas. Sous la plume de M. Hanotaux particulièrement, cette phrase va faire bien des ennemis à l'*Histoire de Richelieu*. Elle suffit pour vous compromettre tout un ouvrage d'histoire, nous entendons pour appeler sur lui, non pas des contestations scientifiques, car les recherches de M. Gabriel Hanotaux sont d'exceptionnel aloi, mais les controverses et la passion.

Jules Ferry, par Alfred Rambaud. — La carrière du très sage et très laborieux homme d'Etat que fut Jules Ferry ne peut encore s'abstraire suffisamment de bien des constances parlementaires et journalistiques dont la portée reste à déterminer, c'est-à-dire, selon la constatation de M. Alfred Rambaud, qui « ne trahissent pas tous les secrets des partis ». Un véritable ouvrage d'histoire est donc ici particulièrement difficile à écrire. Un exemple entre tous fera comprendre combien l'informe atmosphère contemporaine enveloppe encore la mémoire et l'œuvre de Jules Ferry. Considérez la partie de l'œuvre scolaire de Ferry qui est plus particulièrement dirigée contre l'enseignement congréganiste. C'est là un des points sur lesquels on veut qu'il y ait une opinion proprement *historique*. Cette opinion, formée depuis quelque temps déjà, et que le livre de M. Rambaud, — où l'on s'est donné beaucoup de mal pour trouver des origines libérales et parlementaires, au meilleur sens du mot, à la réforme de Jules Ferry, — va certainement fortifier, cette opinion, dont s'emparent déjà les historiens, consiste à croire que « ni les principes, ni les procédés de Jules Ferry ne furent ceux de ses prétendus continuateurs »; que son « anticléricalisme *politique* » n'a rien de commun avec leur « anticléricalisme *sectaire* ». Eh bien ! nous nous demandons comment on réussira à montrer en réalité le caractère particulier de la réforme ferryste, c'est-à-dire à *délimiter* celle-ci et à la dégager de ses actuels succédanés. On pourrait s'inspirer ici, dans une certaine mesure, nous le savons, de M. Waldeck-Rousseau, par exemple; mais, pour le surplus, il est trop commode de rejeter sur les hommes de demain actuels la responsabilité tout entière de la déviation du principe. Nous n'émettons ici aucune opinion personnelle, nous ne faisons pas de polémique, ni cléricale, ni anticléricale. Nous venons seulement de prendre cet exemple comme le meilleur critérium dont on puisse se servir pour évaluer le degré de fixité historique où a pu parvenir jusqu'ici la car-

rière du meilleur ministre de la troisième République. Ce degré est vague. L'heure n'est pas encore venue. Pour l'œuvre coloniale, peut-être.

Ceci dit, on ne peut que se féliciter d'avoir enfin sous la main, grâce à M. Rambaud, une si nombreuse collection de documents. Il faudra toujours se reporter à ce livre. Lui-même, dans plusieurs années, pourra être refait et alors s'approcher davantage du caractère de l'histoire : sa refonte ne donnera rien de plus abondant. Toute la matière première est là. Futurs *Mémoires* et futurs *Souvenirs* serviront, sans doute, à ordonner ou à épurer cette matière première, mais non à l'étendre. Nous signalerons particulièrement les livres II, III et IV, relatifs à l'œuvre scolaire (l'article 7 et les décrets, l'enseignement primaire, l'enseignement secondaire et supérieur) ; à l'œuvre politique (notamment la révision partielle de la Constitution) ; enfin à l'œuvre diplomatique et coloniale (l'Égypte et le Canal de Suez, la Tunisie, Madagascar et l'Indo-Chine, la guerre contre la Chine, la politique en Europe) (1). Le volume est enrichi d'un appendice contenant un tableau chronologique des Lois, décrets, etc., concernant l'instruction publique durant les trois passages de Ferry dans ce département ; un tableau analogue, relatif à la politique intérieure ; enfin, divers extraits et des lettres inédites.

Okoubo, par Maurice Courant. — Okoubo Tosimitsi (1830-1878), dont M. Maurice Courant, d'après de très curieuses sources japonaises et de savants documents européens, nous retrace la carrière en un livre d'actualité s'il en fut (1), doit être considéré comme un des principaux fondateurs du Japon actuel.

On sait qu'avant la Révolution de 1868, qui concentra toute l'autorité dans les mains du Mikadô, deux empereurs se partageaient le rang suprême : le Mikadô, issu du soleil, figure hiératique, momifiée dans les rites du Palais, « la demeure haute que les nuages », sorte de souverain mystique et fainéant, à qui n'appartenait qu'une autorité spirituelle ; et d'autre part, le Chôgoun (connu aussi sous le nom de Taikoun), à qui, depuis des siècles, était déléguée l'autorité du Mikadô ; chef militaire et possesseur foncier tout-puissant, empereur effectif, souverain de fait, devant qui le souverain de droit

(1) Voir aussi le récent livre de M. G. Weulersse : *Le Japon d'aujourd'hui*. Etudes de mœurs, et même, comme l'indique le sous-titre, « Etudes sociales ». On y trouvera une intéressante application des idées de M. Tarde.

s'était effacé de plus en plus, mais en devenant par là même un symbole de plus en plus métaphysique et de plus en plus vénéré de la puissance suprême. Cette dualité extraordinaire du pouvoir, base plusieurs fois séculaire de toute l'ancienne organisation sociale japonaise, était encore assez nette et traditionnelle en 1853, lorsque, à cette date, l'arrivée du commodore Perry dans la baie de Yeddo, puis, dans les années suivantes, les impérieuses demandes de traités émanées des Etats-Unis, de l'Angleterre, de la Russie et de la France, en posant la question vitale de l'admission des étrangers, suscitèrent un conflit entre le Chôgoun et le Mikadô. Ce fut le début d'une situation qui, à travers bien des vicissitudes, aboutit, le 3 janvier 1868, au célèbre coup d'état par lequel le Chôgoun Yosinobou, descendant et héritier de la famille souveraine des Tokougawa, se trouvait déposé, et, après un soulèvement vite réprimé, définitivement dépouillé d'un pouvoir vieux de onze siècles.

Okoubo Tosimitsi, de la caste des Samourahi, mort ministre de l'intérieur de l'empire, eut la part la plus active dans ce coup d'état, qui pourrait bien être un des plus grands événements de l'histoire contemporaine. Dès 1852, il était un des chefs du parti progressiste et impérialiste, qui, demeuré jusqu'alors théorique et surtout un centre d'études chinoises et européennes, devenait désormais un véritable instrument politique. Après le meurtre, par les Samourahi loyalistes, du Régent Ii Nahosonké (1860), tuteur du Chôgoun alors adolescent et tout dévoué au Chôgounat qui lui dut un regain de vigueur, l'influence d'Okoubo s'affirma. Il fut bientôt l'intermédiaire préféré entre le Palais mikadônale et le Bakou-hou (conseil chôgounal), inspira maintes mesures énergiques à sa cour de Kyôto, et surtout, par son adresse, sa ténacité, la connaissance profonde du pays, sut concilier à l'empereur les clans les plus importants, les grands daimyô (principaux chefs militaires), si bien que les projets de Restauration trouvèrent, au moment décisif, dans toute cette orgueilleuse aristocratie féodale, une majorité de partisans.

Arrivé au pouvoir après le succès final, Okoubo se consacra librement à « la construction du Japon nouveau ». L'idée-mère de la centralisation administrative, telle que la pouvait comporter le Japon, semble lui appartenir : instituer un fonctionnarisme impérial et national par l'accession des classes inférieures aux emplois officiels. Les Samourahi, caste moyenne et nombreuse, subordonnée jusqu'alors aux daimyô, clientèle

militaire et civile de ces grands seigneurs, les Samourahi, promus aux postes dont disposait le seul Palais, se virent dégagés des liens féodaux qui les rattachaient aux clans. Ceci, qui se reproduisit pour tous les ordres de fonctions, pour l'administration des provinces, pour la gestion des finances, pour la magistrature, etc., est un fait considérable, — on pourrait dire le fait-type, — dans la transformation sociale du Japon. Par ce procédé si simple, — mais, remarquons-le, dont l'application voulut une indomptable énergie, car dans le Japon de Mutsuhito cette application fut en quelque sorte inopinée, et non climatérique comme dans la France de Louis XIV, — l'immémoriale organisation féodale de ce pays se trouva ruinée du jour au lendemain. Ajoutez que la centralisation territoriale et foncière ne tarda pas à suivre la centralisation administrative; trop long pour être même résumé ici, le détail de cette dernière réforme est infiniment curieux; c'est encore un des points où apparaît le plus significativement le rapport nouveau du pouvoir impérial au pouvoir aristocratique. — Cette aristocratie, d'ailleurs, au dernier moment, faillit renverser tout l'édifice. Quel que fût le radicalisme impérial, le caractère général des réformes avait d'abord été celui d'un essai de conciliation des clans et du pouvoir central; de même, on avait précédemment essayé d'abord d'une entente entre le Chôgoun et le Mikadô; mais, comme pour le Chôgoun, il fallut, pour les clans, aller jusqu'au bout : les supprimer et les remplacer par des préfectures. De là, en sens inverse, un mouvement régional et fédéraliste, lent et sourd d'abord, mais qui finalement éclata en un soulèvement terrible où faillit périr le Japon nouveau. Favorisés sous tant de rapports par la Restauration, les Samourahi, notamment, voyaient toutefois leur prééminence militaire disparaître avec les clans, la conséquence de cette mesure, au point de vue de l'armée, étant un recrutement national et uniforme. Entraînés par l'héroïque Saigô, « le grand Samourahi », soutenus par les anciens daimyô, servis par la trahison du préfet Oyama, ils se mutinèrent, mirent le gouvernement régulier à deux doigts de sa perte. On les écrasa. Ce fut le dernier grand obstacle rencontré par la Révolution. A partir de ce moment, les réformes se précipitèrent, étudiées principalement et appliquées par Okoubo, devenu ministre de l'intérieur. A sa mort, le 14 mai 1878 (il mourut assassiné par les Samourahi, ses anciens compagnons, qui maintenant, à tort ou à raison, voyaient en lui l'auteur principal de leur amoindrissement militaire), bien des résultats

restaient encore à obtenir : « préciser l'administration (suivant ses propres paroles), enrichir le peuple, devenir forts en face de l'étranger ». Mais ces résultats, acquis en partie depuis, étaient alors en germe, et l'on pouvait déjà prévoir le moment où la constitution du 11 février 1889, curieux témoignage de la plus étonnante des improvisations politiques et sociales serait enfin promulguée.

Les Couliisses Hamidiennes, par J. Fehmi. — Curieux renseignements sur Yildiz et ses mœurs, lesquelles, à vrai dire, ne sont ni guère moins ni guère plus que ce que l'on a toujours entendu par mœurs orientales. Seulement ceci se double aujourd'hui, dans la Turquie des Vieux-Turcs, d'une situation politique empoisonnée, irrémédiable au point qu'elle apparaît comme le moyen même de durée de l'empire Turc. N'importe, le malaise de cette situation d'« homme malade » vient singulièrement exaspérer ces fameuses mœurs turques, et nous admettons fort bien que la Turquie d'Abdul-Hamid soit pour beaucoup de gens un pays inhabitable. Mais, si nous passons au chapitre des remèdes proposés, quels singuliers plans de Révolution, de Convention, de Comité du Salut public, que sais-je encore ! Que M. J. Fehmi, dont nous aimons le courage, se méfie de ces réminiscences de 93, où se laisse prendre sa bonne foi. Conçoit-on un 93 turc ? Laissons là d'histoires précédents qui n'ont, en l'espèce, pas la moindre utilité. Le parti jeune-Turc, en tant que parti, semble n'avoir qu'un avenir bien étroit, pris qu'il est entre l'inertie ottomane et l'égoïste et sournoise politique européenne. Un critique très renseigné, M. Maurice Kahn, a, dans *l'Européen*, fort bien exposé ceci, justement à propos de la récente brochure de M. Fehmi. Il est vrai que le Tsar, retenu en Extrême-Orient, va probablement se montrer moins vigilant dans les Balkans ; et ceci (mais il reste l'Autriche) peut être un avantage pour le parti de M. Fehmi. Parti ? Complot plutôt, et c'est déjà, certes, quelque chose.

Les massacres de Kichinef, par Henri Dagan. — Une autre question aussi triste que celle de l'arbitraire turc, c'est la question juive en Russie. L'on a présents encore à la mémoire les terribles massacres de Kichinef (Bessarabie). Il faut savoir gré à M. Henri Dagan de nous avoir renseignés sur les événements. Il a produit les documents eux-mêmes, « articles de journaux russes, lettres privées de correspondants, rapports officiels, etc. ». De cette façon, le contrôle s'est fait autant que possible par la comparaison des sources.

En somme, le gouvernement russe a traité les juifs à peu près comme Vildiz les Arméniens. M. Dagan ne se borne pas à relater les troubles, les récents et les anciens (1881-1882), ou à rechercher les responsabilités. Les causes générales du mal, qui sont les seules causes fixes et certaines, le préoccupent aussi. De la sorte, il étudie la situation au point de vue historique. L'on trouve donc dans sa forte brochure des renseignements très précis et des vues très nettes sur les causes générales et économiques de l'antisémitisme russe, comme aussi sur ses causes spéciales et administratives. C'est la partie la plus instructive de son très utile exposé.

EDMOND BARTHÉLEMY.

PSYCHOLOGIE

Guido Villa : *La Psychologie Contemporaine* (trad. Rossigneux), V. Giard et E. Brière, 10 fr. — Carlos-Octavio Bunge : *Principes de Psychologie individuelle et sociale* (trad. A. Dietrich), Alcan, 3 fr. — Emile Lubac : *Esquisse d'un système de Psychologie Rationnelle*, préface de M. Henri Bergson, Alcan, 3 fr. 75. — D^r Paul Sollier : *Les Phénomènes d'Autoscopie*, Alcan, 2 fr. 50. — Herbert Spencer : *Faits et Commentaires* (trad. A. Dietrich), Hachette, 3 fr. 50. — PUBLICATIONS PÉRIODIQUES : *Archives de Psychologie* (Genève), *Bulletin de l'Institut général Psychologique* (Paris), *Journal de Psychologie normale et pathologique* (Paris).

M. Guido Villa, dans *La Psychologie Contemporaine*, se préoccupe d'abord de rechercher comment on en est venu à séparer la psychologie de l'ensemble des sciences philosophiques et à « en faire une science autonome, fondée sur des principes propres, ayant une méthode propre ? Et pourquoi s'est-elle séparée de la philosophie bien après les sciences mathématiques, physiques et naturelles, et après les autres sciences morales, à tel point que bien des philosophes se demandent encore, théoriquement du moins, si elle constitue une science spéciale » ? Il joint à cette étude historique un exposé critique des doctrines contemporaines, exposé relativement complet, mais qui se transforme trop souvent en une apologie des seules théories de Wundt, et en un dénigrement visiblement partial des systèmes en contradiction avec celui de l'auteur allemand. Cette tendance à adopter en manière de dogme les hypothèses, même les moins fondées, d'un seul philosophe nuit considérablement à la valeur de l'ouvrage.

Nous rencontrerons plus d'effort personnel dans la tentative faite par M. C.-O. Bunge pour établir ses *Principes de Psychologie individuelle et sociale*. Selon l'auteur, la

psychologie pourrait être divisée en trois degrés : *psychologie, physiologique* ou *psycho-physiologie*, traitant du système nerveux et de ses fonctions; *psychologie scientifique* (?) ou *spéculative*, occupée de « l'étude de l'intelligence par les données de l'observation interne »; et *psychologie transcendante* ayant pour objet d'établir les limites du connaissable et de l'inconnaissable. La psychologie embrasserait ainsi toute la philosophie, emploierait, allant de la psychologie de la cellule jusqu'au problème de l'infini, toutes les méthodes, et, se complétant par la connaissance des sciences morales ou sociales, leur donnerait une méthodologie unique. Pour passer du premier degré au second, M. C.-O. Bunge se sert beaucoup du subconscient et de l'inconscient, et comme il associe la conscience à la volonté, il inaugure le terme de « faits subconscient-subvolontaires ». Cette association le conduit naturellement à reprendre la théorie de l'idée-force, créée par M. Fouillée. Il faut reconnaître qu'il la modifie par de sensibles correctifs. La notion des idées-forces est pour lui « un principe intermédiaire, demi-scientifique, demi-hypothétique, entre la psycho-physiologie et la métaphysique ». Après l'exposé de lois sociologiques, de « théorèmes de la vérité, du bien et de la beauté » un chapitre sur l'inconnaissable et la « métaphysique positive » ou psychologie transcendante, termine ce livre d'une originalité très réelle, et auquel un mélange imprévu de lyrisme et de science fournit une couleur spéciale.

L'Esquisse d'un système de Psychologie Rationnelle, par M. E. Lubac, est un essai de psychologie basée sur l'intuition. Par intuition, il ne faut pas entendre ici, nous dit M. Bergson dans sa préface, « une contemplation passive de l'esprit par lui-même, un rêve d'où il sort en donnant ses visions pour des choses vues ». L'intuition dont il nous parle, quoique métaphysique de tendances, peut être « aussi précise que les plus précis d'entre les procédés scientifiques, aussi incontestable que les plus incontestés d'entre eux. Elle consiste à reprendre contact avec une réalité concrète sur laquelle les analyses scientifiques nous ont fourni autant de renseignements abstraits ». A ce titre, l'ouvrage de M. E. Lubac dépasse en intérêt la plupart des recueils similaires, encore qu'il se limite aux bornes un peu étroites de l'enseignement classique. L'on peut ajouter qu'il emprunte beaucoup à la philosophie de M. Bergson et qu'il est écrit en une langue non moins claire qu'élégante.

Le Dr Sollier, avec **Les Phénomènes d'Autoscopie**, étudie sous le nom d'autoscopie externe les cas connus dans lesquels la représentation de notre être extérieur se projette autour de nous, sous forme d'une véritable hallucination, et il donne le nom d'autoscopie interne à d'autres phénomènes entièrement nouveaux dans lesquels « il y a représentation de tout ou partie de notre personne intérieure, où le sujet aperçoit nettement au dedans de lui certains de ses organes dans leur forme, leur situation, leur structure et leur fonctionnement ». C'est, selon lui, « exactement le même phénomène que le précédent et d'ordre cénesthétique comme lui ». Aux premiers (1), signalés par Féré (2), le Dr Sollier ajoute douze observations, déjà publiées d'ailleurs. Il s'attache à montrer qu'il s'agit là d'une objectivation de sensations cénesthétiques et que le rôle de la vision, en apparence prépondérant, demeure en réalité tout à fait secondaire. « Nous sommes obligés de nous servir de modes d'expression visuelle ou tactile parce que jusqu'ici nous ne savions pas que nous pouvions percevoir les formes des objets dans l'espace autrement que par la vue et le tact, et que la cénesthésie pouvait les percevoir également et nous en fournir des représentations comme celles des autres sens ». C'est là une notion nouvelle dont l'auteur se sert pour rendre compte d'une autre série de phénomènes qu'il définit en ces termes : « Si, au lieu d'objectiver extérieurement le sentiment général qu'on a de soi-même (autoscopie externe)... on se perçoit en partie seulement et on prend conscience de ses organes internes... nous avons ce que j'ai appelé l'autoscopie interne. » Les personnes observées — en état d'hypnose — décrivent leurs organes internes avec une précision anatomique et un pittoresque d'expressions qui excluent toute idée de supercherie. L'une dira, en parlant de ses poumons : « Oh ! là (elle met la main sur sa poitrine, à gauche) j'ai comme une branche de corail ; il y a deux petits champignons où l'air ne veut pas entrer. » Les veines seront

(1) Rudyard Kipling décrit un de ces cas d'une manière saisissante (*Les Bâtisseurs de ponts*, pp. 220 et suiv.). Nous-même en avons fait déjà le sujet d'un de nos contes (*Contes d'Au-Delà*, pp. 169 et suiv.).

(2) Féré : *Note sur les hallucinations autoscopiques ou spéculaires et sur les hallucinations altruistes*. (Comptes-rendus de la société de Biologie, p. 451, 1891). — *Hallucinations autoscopiques périodiques* (Journal médical de Bruxelles, n° 9, 1898).

de « petits tuyaux », les artères des « cordes ». Le cas le plus intéressant est celui d'une malade, atteinte d'appendicite, et voyant dans son appendice, dont elle précise l'état d'inflammation, un petit morceau d'os, qu'elle parvient à expulser ; elle en indique le trajet au médecin. Celui-ci a pu recueillir le fragment, conforme au signalement donné. La courbe de température, les symptômes observés concordent avec les dires du sujet. Une autre note décrit l'expulsion d'une épingle que la malade a vue, traversant la paroi intestinale sans en prendre toute l'épaisseur, et ressortant en bas d'un centimètre environ. Il semblerait résulter de ces faits que non seulement ces personnes ont obtenu des représentations de leurs organes internes, et ont eu conscience de phénomènes organiques ordinairement inconscients, mais encore que, « dans les états d'hystérie, dans les états d'engourdissement plus ou moins marqué des différents centres cérébraux, et d'arrêt plus ou moins complet des fonctions organiques qui en dépendent, les sujets peuvent agir volontairement sur leurs muscles lisses, qui échappent normalement à l'action de la volonté ».

Faits et Commentaires, d'Herbert Spencer, demeure, comme l'avait prévu son auteur regretté, une sorte de testament du grand philosophe anglais. On y trouvera des clartés sur les sujets les plus variés, des commentaires ajoutant ici un détail aux œuvres précédentes, définissant là leur mode de composition, une critique des mœurs, et surtout, qu'il s'agisse de questions importantes ou secondaires, la forte marque de l'éminent esprit qui vient de disparaître.

§

PUBLICATIONS PÉRIODIQUES : Le n° 8 des **Archives de Psychologie** contient, à côté des *Observations de Psychologie Religieuse* de M. Th. Flournoy, d'articles de MM. H. Zbinden et M. C. Schnyten, une intéressante observation de *Psychologie canine* sur la hiérarchie, la politesse et la vassalité, étudiée d'après la conduite d'un chien de Saint-Bernard, au cours de sept années, par M. J. Ed. David. Selon lui, il y aurait une hiérarchie respectée parmi les chiens, fondée en partie sur la force et en partie sur l'âge, et l'inférieur rendrait hommage à ceux qui appartiennent aux rangs plus élevés.

Aux sommaires des derniers n°s du **Bulletin de l'Institut général Psychologique**, de curieuses expériences de M. Hachet Souplet sur l'*Intelligence des chats*, de M. Bohn, pour essayer de déterminer l'*Evolution des connaissances*

chez les animaux marins littoraux, des communications de M. Yves Delage sur la Nature des images hypnagogiques et le rôle des lueurs entoptiques dans le rêve, de M. le Dr Sollier sur le Sens de la direction dans ses rapports avec l'automatisme, de M. H. Piéron sur la Connaissance du caractère par l'étude des associations d'idées.

Sous la direction de MM. Pierre Janet et Georges Dumas, paraît, avec le titre de **Journal de Psychologie normale et pathologique**, un recueil qui se propose de grouper les analyses des divers travaux concernant les études psychologiques, et de présenter ainsi, à côté de travaux originaux, une sorte d'index des recherches entreprises en France et à l'étranger. Le premier numéro comprend, en effet, à côté d'articles des P^{rs} Ribot, Flournoy, Grasset, Raymond et Janet, une bibliographie internationale très étendue, passant en revue tous les domaines de la psychologie normale et pathologique.

GASTON DANVILLE

SCIENCE SOCIALE

Léon Tolstoï, *Conseils aux Dirigés* (Fasquelle). — Roosevelt, *la Vie intense* (Flammarion). — *L'Idéal Américain* (Colin). — Henry Barly : *La Religion dans la société aux Etats-Unis* (Colin). — Paul Ghio, *L'Anarchisme aux Etats-Unis* (Colin). — Andrew Carnegie, *L'Empire des Affaires* (Flammarion). — Gabriel Hanotaux : *Du choix d'une carrière* (Flammarion). — M^{me} Coignet. *Où allons-nous?* (Paulin). — Edward Montier, *L'Education du sentiment* (Lecoffre). — Sangnier et Buisson, *la Vie démocratique* (le Sillon). — Henri Dagan, *De la condition du peuple au xx^e siècle* (Giard et Brière). — E. de Roberty : *Nouveau programme de sociologie* (Alcan). — A. Lorriot : *De la nature de l'occupation de guerre* (Charles-Lavauzelle).

C'est un hasard savoureux qui rapproche dans cette chronique Tolstoï et Roosevelt. On ne saurait imaginer deux forces plus centrifuges. Le Tolstoï des **Conseils aux dirigés** c'est le Tolstoï de *l'Appel aux dirigeants*, et de tant d'autres livres analogues, l'apôtre infatigable de la paix à tout prix, de l'absolue non-résistance : se laisser tuer plutôt que de tuer, ou d'apprendre à tuer; le prêcheur, aussi, de tout ce qui est mansuétude, pardon des injures, respect attendri, sauf bien entendu envers ceux qu'il n'aime pas, et que vous devinez. Non qu'il aille — comme l'autre — jusqu'à vouloir « Dans le boyau du dernier prêtre — Serrer le cou du dernier roi » ; mais il semble se consoler assez vite des mésaventures qui peuvent arriver à ces « suppôts de superstitions monstrueuses » et à

ces « professionnels de l'assassinat ». Hélas ! la nature humaine est partout la même, et tous les apôtres sont d'une bonne volonté robuste. Quand il s'agit d'expliquer comment la misère disparaîtra de la société qu'il rêve, Tolstoï n'est pas plus embarrassé qu'un professionnel de la superstition : « Comme le peuple qui écoutait les sermons du Christ avait faim, le Christ, sachant que quelques-uns avaient fait des réserves, ordonna à tous de s'asseoir en cercle, et dit à ceux qui avaient des réserves de les passer à leurs voisins, et à ceux-ci, une fois rassasiés, de les passer aux autres. Quand ils eurent fait tout le tour, tous étaient rassasiés, et il y avait beaucoup de restes. » Pas plus difficile que cela.

§

Un jour qu'il lut quelque tolstoïsme de ce genre, le futur président Roosevelt sursauta. C'était une âme simple de *cow-boy* qui avait mal saisi la beauté de la non-résistance. Tel un Varègue à moustaches rousses au pied de la colonne d'où prêchait Siméon Stylite. Et comme il avait l'indignation féconde, il répondit à jets répétés à l'apôtre. Ce sont les articles que l'on a traduits en jargon bizarre et réunis sous le titre bisornu **la Vie intense**, ou encore ceux qu'on a ailleurs traduits en bon français et sous un titre sans prétention : **l'Idéal américain**. Etranges et retentissants articles où « le malsain mysticisme de la paix » de Tolstoï reçoit une bordée d'injures égale à celle que Tolstoï caronadait sur la féroce idolâtrie de la guerre. Comment mettre d'accord ces belligérants ? Autant vouloir chanter le *Lotus de la bonne foi* sur l'air de *Yankee doodle*. Le plus sage est d'écouter tour à tour les deux chansons, la vieille qui a son délire pour les bonzes, et la nouvelle qui son délire pour les jingoes. « Si la Russie avait agi d'après la philosophie de Tolstoï, dit le *rough-rider*, tout son peuple aurait depuis longtemps disparu de la surface de la terre et le pays serait maintenant occupé par des bandes errantes de barbares tartares. Les massacres arméniens sont de simples illustrations sur une petite échelle de ce qui se produirait sur une très grande échelle si les principes de Tolstoï devenaient universels parmi les peuples civilisés. » Et Roosevelt a raison de parler ainsi. Mais Tolstoï aurait raison de répliquer que si ses principes étaient si universels il n'y aurait plus de bachibouzouks pour massacrer les Arméniens. Et Roosevelt aurait raison d'objecter qu'il n'y a pas de principes si universels que des bachibouzouks ne puissent filtrer entre les formules. Mais Tolstoï aurait re-raison... Arrêtons-nous là.

Terre digne d'études, d'ailleurs, celle des Etoiles et des Raies ! Presque chaque année voit paraître quelque livre de lucide observation sur elle. C'est il y a quelques mois à peine que je signalais la *Psychologie politique du peuple américain*, d'Emile Boutmy. Et voici d'autres ouvrages, de moindre importance sans doute, mais dignes d'attention pourtant.

D'abord la *Religion dans la Société aux Etats-Unis*, de M. Henry Bary, une étude fort neuve de la façon dont, là-bas, le sentiment religieux, s'intensifie et s'unifie, tout en libérant des dogmes et des rites. — Pour nos habitudes latines, le spectacle est tout d'abord incohérent d'un pays à la fois de plus en plus chrétien et de plus en plus incrédule, dans le sens d'indifférent aux *credos*. Et pourtant cela est. Une des raisons des progrès du catholicisme au pays yankee, c'est justement qu'en faisant admettre tout de suite son *credo* il permet de ne plus en entendre parler. Aussi bien on va vers l'unitarisme ou le méthodisme qui, eux, n'ont pas de *credo* du tout. Le résultat est le même. Comparez cet heureux état d'esprit avec le nôtre qui depuis trois mois nous fait haleter à la poursuite du sphinx Loisy : Croit-il ? Et que croit-il ? Et comment croit-il ? Voilà des fariboles dont Cousin Jonathan ne se préoccuperait pas. M. de Kerallain, en vrai Français de vieille roche, s'étonnait naguère de l'indignation d'un Américain à qui on réclamait à Berlin son certificat de baptême pour un mariage ; il n'avait pas été baptisé et se croyait bon « christian gentleman ». Peut-être un jour cela ne surprendra-t-il personne, et peut-être le ritualisme aura-t-il pour dernier refuge notre positivisme français ou notre maçonnerie française. Alors en quoi consiste le lien religieux aux Etats-Unis ? Mais tout simplement en une sympathie de sentiments tendres et forts, ceux qu'on voit si bien exprimés dans les Psaumes et les Prophètes (d'où l'importance dominante de la Bible) et si bien personnifiés dans les Evangiles (d'où la persistance dominante du christianisme). Et assurément, de ce point de vue, bien des choses changent. Il importe peu qu'on réponde oui, oui, oui, à un formulaire quelconque, mais il importe énormément qu'on vibre à certains versets du Psalmiste ou à certains mots du Galiléen. Sur ce terrain-là, d'héroïsme magnanime, tout le monde peut convenir, libres penseurs et dévots, artistes et puritains, individualistes et solidaires, chacun d'eux vraiment chrétien s'il peut au moins

dire comme tel clergyman yankee : « Je suis plus ému par ma vision de la personnalité de Jésus que par la pensée de ses doctrines. » Las ! Allez donc faire entendre cela à un fils de la vieille Europe, et de l'Europe méditerranéenne, qui porte le glorieux, mais lourd héritage des juristes romains et des sophistes grecs, et qui ne connaît la religion que sous forme d'un très rigoureux problème de responsabilité morale, ou d'une très logique explication d'ontologie générale !

§

Ensuite l'**Anarchisme aux Etats-Unis** de M. Paul Ghio, avec des observations à lire sur ce que l'auteur appelle les trois formes de la révolte du peuple contre la ploutocratie, qui sont : 1° le socialisme marxiste, lequel ne se recrute guère que chez les immigrants allemands ; 2° le mysticisme social, représenté par quelques rares illuminés ; 3° l'anarchisme, qui par son côté individualiste plait davantage à la masse anglo-saxonne (et Benjamin Tucker représente fort congrûment, paraît-il, la doctrine,) mais par sa face révolutionnaire exalte surtout des Italiens ou des Slaves. Mais ceci, joint à la question nègre dont M. Ghio dit un mot, joint aussi à la question jaune, montre bien que, sous ces bagatelles théoriques, il y a d'autres dures réalités divergentes et malaisément réductibles.

§

Mais peut-être vaut-il mieux, pour connaître l'Amérique, s'adresser aux Américains eux-mêmes. Nous avons déjà interrogé Roosevelt. Voici maintenant Carnegie. Son livre, l'**Empire des Affaires**, est fort intéressant et plein de judicieux conseils. Mais comme celui qui l'achèterait pour découvrir « le chemin du succès dans les affaires » n'aurait pas beaucoup plus de chances qu'auparavant de mourir millionnaire ! A peu près autant que de mourir dans la peau d'un Chateaubriand pour avoir pioché l'*Art d'écrire enseigné en vingt leçons* ! En vérité Andrew Carnegie est bien bon de nous révéler « comment faire fortune » : 1° travailler très jeune, 2° pour son compte, 3° à une seule affaire, 4° sans boire, 5° sans spéculer, 6° sans prêter, 7° sans s'assurer dès qu'on peut le faire. Je gage que parmi ceux qui ont suivi scrupuleusement ce petit formulaire, il en est plus qui sont restés maigres que devenus gras. Les « idées de M. Andrew Carnegie » n'en sont pas moins à s'inoculer : beaucoup de bonne humeur et de bon sens. Il y a plaisir à entendre le financier aussi jovial que le

savetier. « La vie ne doit pas être prise trop au sérieux. C'est une grande erreur de croire que l'homme qui travaille continuellement gagne la course. Ayez vos distractions. Rien n'est meilleur qu'un bon rire. J'attribue la meilleure part de mes succès dans la vie au fait que les ennuis glissent sur mon dos comme l'eau sur le dos d'un canard. Shakespeare a dit : Portez vos ennuis comme vos habits, indifféremment. » Ceci est important, et pourrait bien être l'explication décisive. Une armée victorieuse, c'est une armée qui se croit victorieuse. Mais le meilleur moyen de se croire ainsi, c'est de ne pas se préoccuper à l'excès des mésaventures. Et rappelés, chemin finissant, un conseil de Roosevelt qui pourrait bien être, lui aussi, décisif et expliquer bien des choses : « Ayez une grosse canne, et parlez d'un ton doux, vous irez loin ! »

§

Un des chapitres de Carnegie est intitulé **Choix d'une carrière**. C'est aussi le titre d'un volume de M. Hanotaux avec qui je suis un peu en retard. Volume de causeries sur bien des sujets autres que le dit choix, ce qui n'est pas pour surprendre, étant donné que tout se tient en science sociale, et qu'on ne peut pas trancher une question sans en taillader une demi-douzaine à l'entour. Comment, à propos d'une profession à choisir, ne pas proposer une refonte de la loi scolaire ou de la loi militaire, alors que le Recrutement punit de deux ans de travaux forcés ceux qui n'ont pas tel diplôme ? (On dit bien que la nouvelle loi militaire va supprimer la peine en infligeant ces deux ans à tout le monde. Mais il faut compter avec les accommodements et les amendements). Et comment ne pas se préoccuper de la question du baccalauréat, quand on voit que la conquête de ce talisman retient au collège les jeunes gens de 17 et 18 ans qui devraient être depuis 3 ou 4 ans déjà en train de travailler à leur comptoir ou sur leur ferme ? Tout le monde sortant du collège à 14 ans, comme le veut M. Hanotaux, avec un certificat d'études qu'on pourrait d'ailleurs appeler baccalauréat (ce nom mystérieux est à conserver) rien de mieux. Et tout le monde, au collège, ou même à l'école primaire, ayant fait un bout de latin, pourquoi pas ? On en finirait ainsi avec le sot dédain des petits bourgeois pour les « épiciers ». Les quinze jours qu'il faut pour arriver à traduire le *Pater Noster* ne seraient pas psychologiquement perdus. M. Hanotaux qui demande la chose se rencontre ici avec

M. Gustave Le Bon, et, je crois, avec M. Faguet; malheureusement quand il faut faire aboutir une réforme dans les Chambres ce ne sont plus des opinions de psychologues qu'il s'agit d'additionner. Pourtant le système qu'on peut imaginer à la suite de ces messieurs est séduisant. De 8 à 12 ans, un minimum; lire, écrire, compter. De 12 à 14 une sorte d'enseignement primaire supérieur avec une teinture de latin et des notions de langues vivantes. Ensuite le lâchez-tout! De facultatives écoles professionnelles seulement, et d'obligatoires écoles d'application pour les fonctionnaires qui doivent présenter des garanties au point de vue social. Mais, avant tout, l'apprentissage de la vie. Vous voulez être officier? Commencez par vous faire soldat; c'est le meilleur moyen de prouver que vous avez le feu sacré; pas d'école « spéciale » à la Saint-Cyr, mais des écoles d'application à la Fontainebleau. Vous voulez être juge? Commencez par vous faire inscrire à un barreau; quand vous aurez plaidé quinze ou vingt ans, on vous présentera en connaissance de cause à l'agrément du garde des sceaux. Avec quelques mesures de ce genre, le choix d'une carrière cesserait d'être, comme aujourd'hui, affaire de veulerie ou d'intrigue. J'ajoute une dernière suggestion libératrice: pouvoir, dès l'âge de 16 ans, ou, tout au moins, de 18, se débarrasser de son service militaire, dût-on pour cela organiser des corps de cadets. Ce qui importe ce n'est pas de choisir sa carrière après avoir dûment éprouvé le pour et le contre de toutes, mais de choisir vite. Un jeune homme doit, dès 18 ans, voir comment il s'y prendra pour faire sa fortune, et dès 25 ans avoir fait la moitié de cette fortune. Chez nous, à 25 ans souvent, on sort de la caserne en se tâtant si on ira du côté des Contributions directes ou du côté des Contributions indirectes.



Où allons-nous? C'est justement la question que se pose, en des pages très sensées, M^{me} Coignet. Mais il ne s'agit plus ici des conditions sociales; ce sont les difficultés politiques seules qui préoccupent l'auteur, ce qui sort un peu de mon programme. Au même ordre d'idées appartiennent d'autres brochures que je me contente de mentionner: *l'Education du sentiment* par Edward Montier, *la Vie démocratique*, joute de MM. Marc Sangnier et Ferdinand Buisson, *De la condition du peuple au xx^e siècle* par Henri Dagan. Tout cela est fort bien, mais quelle phraséologie et que d'idéologie! Il y a, à la fin de ce dernier volume, des échanges de lettres qui consti-

tuent d'instructifs spécimens de notre psychologie nationale. Ah ! quand on a mâchonné quelque temps la différence entre la liberté et les libertés, ou le droit de l'associé et le droit de l'association, comme on tourne un œil de regret vers le livre mâle et clair du *cow-boy* : « Une maigre attention est accordée à la femmelette ou au couard qui habille de paix ; mais une due attention est accordée à l'homme fort qui, avec l'épée ceinte sur la cuisse, prêche la paix non par d'ignobles motifs, mais par un sens profond du devoir. » Voilà qui vaut du Buisson. Je recommande encore le speech de Carnegie à l'ouverture de la Library de Braddock ; et, après avoir savouré cette solide et joviale causerie, qu'on lise un de nos discours ministériels pour inauguration de bibliothèque, si tant est que nos hommes d'Etat dépensent leur éloquence pour de si peu électoraux solennités. Admirable matière à donner en composition de « parallèles » aux élèves de l'Ecole des journalistes. Existe-t-elle toujours ?

§

Avec un goût aussi modéré pour le style « grand penser », comme on dit dans *l'Île du docteur Moreau*, on comprendra que je me tienne à distance respectueuse des redoutables savants en *us*. Que dire du **Nouveau programme de sociologie** de M. de Roberty, *esquisse d'une introduction générale à l'étude des sciences du monde surorganique*, sinon que j'admire sincèrement l'homme capable d'exprimer des pensées presque toujours simples en des termes si effroyablement compliqués. Ecrire que nos idées sont le produit de notre pensée et de la pensée de nos voisins, ce serait trop misérable ; il faut habiller cela. Dites qu'il faut voir « dans les phénomènes psychologiques individuels le produit commun de la vie, de l'interaction physico-chimique et de la socialité, de l'interaction psycho-physique » et le costume sera du coup fastueux. Heureusement, aux toutes dernières pages, on se réconcilie avec l'auteur qui, par pitié pour son public, prend le solennel engagement de faire à son prochain livre « quelque chose d'aussi rectiligne et de clairsemé que possible » !

§

Les événements d'Extrême-Orient donnent un caractère d'actualité à la thèse de doctorat en droit d'un jeune lieutenant d'infanterie, M. Lorriot : **De la nature de l'occupa-**

tion de guerre. On y apprend notamment la façon habile et humaine dont les Japonais se conduisirent en Chine en 1895 ; ils avaient poussé le souci de l'ordre jusqu'à attacher à l'état-major de chaque armée des conseillers-ès-lois chargés d'éclairer les chefs sur les règles du droit international. Voilà un exemple que les Espagnols auraient bien dû suivre à Cuba, et les Anglais au Transvaal, et que Japonais de nouveau et Russes devraient bien redonner aujourd'hui. Le nombre de problèmes que soulève l'occupation de guerre est incroyable, et leur difficulté est pire, à commencer par le problème fondamental, si, en fait de crimes de guerre, il n'y a ni droit ni justice, comme dit Rustow, ou si le droit de la guerre peut être fixé tout comme le droit de la paix, ce que nous autres Français nous obstinons à proclamer à l'encontre des légistes allemands et anglais. Le livre de M. Lorriot éclairera ceux que passionneraient ces problèmes ; il est impossible d'être plus documenté de faits et plus large d'idées.

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE. VOYAGES

L. de Combes : *De l'Invention à l'Exaltation de la Sainte-Croix*, Edit. de « l'Art et l'Autel ». — Matilde Serao : *Au Pays de Jésus*, Plon, 3 fr. 50. — Masson-Forestier : *Forêt Noire et Alsace*, Hachette, 4 fr. — Le Président Roosevelt : *La vie au Rancho*, Dujarric, 3 fr. 50. — Les déprédations du Louvre et de l'hôtel de Lauzun.

A la librairie de l'Art et l'Autel, M. L. de Combes publie un nouveau volume de ses *Etudes sur les souvenirs de la Passion, De l'Invention à l'Exaltation de la Sainte-Croix*, travail d'érudition consciencieuse et œuvre de bon aloi comme le premier, et qui se trouve en même temps qu'un recueil des notions éparses de l'archéologie religieuse concernant les souvenirs traditionnels du Christ, un récit historique des premières époques chrétiennes, depuis la construction de la Basilique de Constantin sur l'emplacement du Saint Sépulcre jusqu'au pillage de Jérusalem par les Perses (614) et au retour de la Sainte Croix reconquise par l'empereur Héraclius. Ce sont les beaux chapitres de ce livre, plein de légendes merveilleuses, de curieux tableaux, de détails et de faits. La discussion scientifique établit à côté de cela, et selon toute vraisemblance, l'authenticité de quelques restes fameux comme la couronne d'épines dont le trésor de Notre-Dame possède encore la tresse de paille, — toutes les épines ayant

été distribuées (1) — et avec quelle réserve il faut accueillir de prétendues reliques comme la colonne de la flagellation, qui figure en même temps à Rome et à Jérusalem, ou le Saint Suaire de Turin, autour duquel on mena récemment un si fort tapage. Au moment où le pape Pie X entreprend de purger l'Église de tous les faux souvenirs et de tous les débris douteux, les livres de M. de Combes se trouvent pour ainsi dire d'actualité, — s'il est permis d'employer le jargon du journalisme — et j'ai même, je l'avoue, un certain plaisir à ne pas être, à leur propos, de l'avis de M. de Bonnefon, moins prodigue de son esprit de coutume, et qui nous les recommanda de telle sorte : — Un M. de Combes (je ne pense pas que ce soit le président du conseil, déguisé en gentilhomme du pape) a consacré aux reliques de la Passion deux volumes où il y a de tout, même des révélations intéressantes, des franchises involontaires, le tout enchassé avec désordre dans une littérature ennuyeuse ». — N'en déplaise à M. de Bonnefon, on peut trouver que les *Études* de M. de Combes ne sont pas d'une littérature ennuyeuse. Nous entrons avec lui dans le monde délicieux des légendes, et nous lui savons gré de n'avoir pas trop cherché à la matérialiser; de les avoir rapportées le plus souvent avec leur imprécision et leur incertitude, — c'est-à-dire en leur laissant leur beauté de légendes. L'examen des faits dans toute la partie critique a un caractère de probité, qui doit au moins retenir; les chapitres qui concernent la lance de Longin, le pas du Sauveur sur le mont des Oliviers, le rapport de Pilate, la statue de Panéade et les portraits du Christ sont de véritables curiosités. Il y a là une lecture attachante, sinon édifiante; et d'ailleurs, toute question de croyance mise à part et si nous laissons aux bonnes âmes dévotes le culte spécial des saints tibias et des crânes multiples de saint Jean-Baptiste, il ne nous déplaît nullement de convenir en fin de compte que nous gardons une certaine reconnaissance à

(1) Le tort des premiers chrétiens fut sans doute de fragmenter leurs reliques dont il ne subsiste partout que des bribes. La couronne d'épines n'est couronne que de nom, dit M. de Combes. Son aspect surprend l'archéologue. Il n'en reste qu'un grand anneau de foin ou de paille, car très anciennement les épines en furent séparées... Il fallait que le cercle fût plus grand que le tour de la tête, afin de l'y faire entrer malgré le rétrécissement causé par l'introduction des branchages; on trouve en effet que la couronne de Notre-Dame de Paris, placée sur la tête, tomberait sur les épaules ». — On s'explique ainsi le mot attribué à Henri III qui examinait la tresse de paille : — Jésus-Christ, fit-il, avait la tête bien grosse!

ceux qui, pour satisfaire leur foi, sauvegardèrent à travers les âges, les témoins des époques héroïques du christianisme; les reliques qui ne sont que la petite monnaie de la religion, déterminèrent un mouvement d'art dont les œuvres préservées sont la gloire de nos musées profanes; pour les garantir furent créées les merveilles de l'orfèvrerie religieuse du Moyen-âge; pour les honorer, l'architecture ogivale éleva ses plus admirables chasses de pierre; enfin, toutes les reliques ne sont point des ossements, des débris de la matière corporelle qui rebute et répugne dès qu'elle a été touchée par la mort; c'est parce qu'elles ont été conservées comme des reliques que nous possédons encore des étoffes de précieux travail comme le voile byzantin de la Vierge, de la cathédrale de Chartres (1), le suaire de saint Potentien ou les tissus décorés de lions verts, blancs, tachés de rouge du trésor de Chinon, qui furent apportés au Petit-Palais pour l'Exposition rétrospective de 1900. Sans doute ces considérations restent bien secondaires pour les fidèles; elles nous suffisent pour estimer que des enquêtes du genre de celle qui a été entreprise par M. de Combes sur les souvenirs de la Passion comportent un intérêt. Le reste dépasse cette rubrique et c'est toujours la foi qui sauve. — Je dois rappeler, du reste, que les livres de ce « gentilhomme du pape » sont édités par la revue *L'Art et l'Autel*, soit par une publication qui était, à l'époque où il en commença la série, la propriété, l'organe de M. de Bonnefon lui-même. — Vous ne trouvez pas que dans la littérature catholique on a des procédés bizarres ?

§

De chez Plon, nous avons eu, presque en même temps, le voyage en Palestine de Matilde Serao, **au Pays de Jésus**, dans la traduction excellente de M^{me} Jean Darcy, et qui est peut-être un des plus beaux livres qu'on ait donnés sur ce

(1) J'indique le *voile* ou *chemise de la Vierge* d'après une très belle planche en couleur rehaussée d'or dont je possède un exemplaire. Ce tissu, brodé d'oiseaux héraldiques et traversé de bandes violettes semées de lionceaux et de fleurons d'or a été donné à la cathédrale par Charles le Chauve en 876. Il est rarement exhibé devant les laïques et c'est seulement à travers les ouvertures d'un reliquaire et à l'aide d'une petite bougie promenée par le gardien de l'église qu'on peut l'apercevoir, soigneusement plié. Son extraordinaire conservation, mieux même, son état de neuf laisserait croire d'ailleurs qu'on n'en montre qu'un *fac simile*. Si la comparaison n'était irrévérencieuse, je dirais qu'il semble un foulard fraîchement lavé et repassé.

sujet éternel. On a dit de Matilde Serao qu'elle était « l'Henry Gréville de l'Italie » ; c'est un rapprochement inutile qu'on pouvait éviter, car on chercherait vainement parmi les productions quelconques de Mme Henry Gréville un ouvrage comparable à ce récit tout vibrant d'émotion contenue, d'une langue claire, et sans recherche, mais chaude, prenante et qui exprime jusqu'à nous les faire partager les impressions ressenties. — Sur les routes de Judée, dans les campagnes bénies de Nazareth, à suivre les traces et les péripéties du drame divin, la voyageuse put dire bien réellement : — « Je me sentais toute autre, avec une âme ingénue comme celle d'un enfant, — mais d'un enfant qui aurait connu l'ardeur de la vie et la douceur du rêve. » — C'est en effet le livre d'une croyante qui s'est refaite simple tout en restant éveillée dans la perception la plus aiguë et la plus subtile. Malgré ses descriptions des délicieux paysages de Galilée, des sites angoissants et farouches de la vallée de Josaphat et des rivages de la Mer Morte ; la notation des multiples souvenirs qui se lèvent et l'assaillent à chaque pas dans Jérusalem, au Mont des Oliviers, sous les voûtes du Saint-Sépulcre ; des croquis nets de physionomies, de costumes, de toutes les rencontres pittoresques du chemin, son livre est plus encore des sensations que des impressions. Et voici justement le miracle. A parcourir ces jolies pages où la voyageuse s'efforça de traduire par des mots si proches l'intime émoi de son être sur cette terre « qui a vu et entendu Dieu », il semble qu'elle y enferma un peu de son âme. Nous la retrouvons avec son parfum idéal et toute voisine de ce que nous l'avons rêvée ; et le livre fini, on se surprend à dire que l'écrivain qui se réalisa si définitivement et dans le milieu qui devait lui être si favorable, est bien heureux d'avoir pu réaliser le vœu d'un tel pèlerinage.

§

On a fort chaleureusement accueilli les notes de vacances de M. Masson-Forestier, **Forêt-Noire et Alsace**, d'une lecture facile, remplies d'anecdotes, d'histoires et même d'*histoire*, ouvrage alerte et sans aucune prétention, qui a surtout le grand avantage d'apporter quelques indications sur des pays qu'on ne visite guère. Pour la Forêt-Noire, il y a quarante ans qu'on n'en a rien publié. Pour l'Alsace, je crois surtout qu'on attendait que la Prusse nous la rende. M. Masson-Forestier trouve ce délaissement injuste, sinon injustifié ; il montre la route et il a raison, car il se pourrait qu'un jour

ou l'autre les bords du Rhin soient remis à la mode. — Toutefois, ce volume rapide, recueil de feuillets, il le dit lui-même, parus au *Temps*, au *Figaro*, aux *Débats*, est-il bien le livre qui aidera le voyageur disposant de quelques semaines pour ses pérégrinations, et qui non seulement désire voir du pays, mais s'inquiète de ce que fut sa civilisation, recherche l'art et les monuments du passé? Sur ce point spécial, il me reste quelques doutes. Les anecdotes certes donnent du mouvement; certaines sont typiques; il y a des recherches intéressantes sur la bataille de Fribourg, le monument de Turenne et les incidents de l'enclave, l'arrestation du duc d'Enghien, l'assassinat des plénipotentiaires français à Rastadt, et bien d'autres choses encore qu'on ne rencontre pas dans les guides; nous aussi nous estimons insuffisants le Bœdeker et le Joanne; nous verrions avec plaisir remplacer ces tomes désuets, secs, incomplets et trop souvent inexacts, par une publication accessible, documentée, pratique, — le livre de renseignements et d'impressions qui nous fait presque toujours défaut. Mais l'ouvrage de M. Masson-Forestier précieux pour des collectionneurs d'anas, nous renseigne infiniment peu sur ce qui est susceptible de nous intéresser. Il consacre dix pages, par exemple, à l'école ménagère ouvrière de Mulhouse, et à Ribeauvillé, il n'a pas quatre lignes pour le château de Saint-Ulrich, tout en le signalant comme une merveille; l'église de Thann et les ruines de l'Engelbourg tiennent en une demi-page; la cathédrale de Strasbourg est moins bien partagée encore et autant dire qu'il n'en est pas question. — Mais, Monsieur, pour le livre que vous souhaitez, — qui remplacerait, qui compléterait au moins le Bœdeker ou le Joanne et dispenserait de traîner une bibliothèque dans sa valise, il faudrait l'érudition, et les éditeurs n'aiment pas cela! — C'est tout un, Monsieur, car il est inutile de faire un livre de ce genre si l'on n'y peut rien mettre.

§

La Vie au Rancho, dont nous devons une traduction à M. Albert Savine, emprunte en grande partie son intérêt au nom du président Roosevelt son auteur, tant il est vrai que nous demeurons avides de savoir quels furent les gestes passés de ceux dont la notoriété tout à coup s'impose, — tant à notion des individualités, — Carlyle disait le culte des Héros! — demeure en nous vivace, et se manifeste aux moindres occasions et comme si nous éprouvions de la joie à contredire

les « préchi-prêcha » sur l'égalité. — M. Roosevelt, dans sa jeunesse, a été éleveur dans l'Ouest américain ; c'est cette vie d'exil, pénible et monotone, ses fatigues, ses journées de labeur, les chasses dans les décors fantastiques des Mauvaises Terres, l'existence demi-barbare des aventuriers, des types de frontière, des cowboys et des rancheros qu'il raconte longuement. Des histoires de bestiaux évidemment paraîtront dès l'abord peu captivantes ; cependant maintes pages de ce récit valent d'être lues, et il en reste surtout une leçon d'énergie, l'exemple des volontés tenaces. Nous vivons dans un âge de fer que le vieux monde civilisé a dépassé depuis longtemps. Les hommes de la frontière sont préparés à des luttes farouches contre la nature qui les entoure. A la terrible éprouve de leurs conditions d'existence, ils opposent la force et une vitalité surabondante ». — D'assez nombreux détails sur les animaux dénotent encore chez le président Roosevelt une certaine finesse d'observation. Malheureusement cette observation est surtout celle du chasseur, — l'homme qui a toujours un coup de fusil en réserve pour la bête qui semble le plus l'intéresser.

§

Les déprédations du Louvre et de l'hôtel de Lauzun. — Malgré les dénégations intéressées des bureaux, d'assez singulières nouvelles concernant le Musée du Louvre ont circulé le mois passé. Une quinzaine de tableaux, paraît-il, ont été abîmés, lacérés à coups de canif. On a même désigné une des dernières acquisitions des Primitifs, *l'Invention de la Sainte-Croix*, qui fut d'ailleurs aussitôt réparée et remise en place. Il fallait bien étouffer l'affaire ; mais une note officieuse, communiquée aux journaux, à propos de la *Kermesse* de Rubens, détériorée en d'autres circonstances, nous laisse bien croire qu'on l'a donnée juste à point pour détourner l'attention. — « Il est exact, disait la note, qu'au commencement de l'été dernier, on a déplacé le tableau de Rubens pour le photographier. Au cours de cette opération, la pièce tomba et fut endommagée. Mais les détériorations, outre qu'elles étaient légères, n'affectaient qu'une partie des moins importantes du tableau. D'ailleurs le mal a été si bien réparé qu'il n'y paraît plus. » — Nous pensons d'après cela qu'on avouera un de ces jours des coups de canif « peu importants » et qui auront été comme pour le Rubens et *l'Invention de la Sainte-Croix* si bien réparés qu'il n'y paraîtra plus. Le temps n'est pas si éloigné où un imbé-

cile abîmait *Les Pèlerins d'Emmaüs*, et l'on m'a cité un tableau des petits cabinets flamands où une figure glabre avait été gratifiée au crayon d'une paire de moustaches. Il y a des êtres malfaisants dont c'est le bas plaisir et des fous dont il faut se garder. Les Musées, chaque hiver, sont de plus envahis par des légions de miséreux qui s'y viennent chauffer, encombrant les calorifères et garnissent les banquettes, et les gardiens qui, de préférence les surveillent, délaissent pendant ce temps les œuvres ont ils dont la charge. — Ceux de nos confrères qui préconisent les Musées payants trouveront sans doute ici un bel argument à l'appui de leur thèse. Les Musées ne sont pas des asiles pour les indigents et un droit minime perçu à la porte nous débarrasserait de ces cohues. On peut déplorer encore que toutes les salles du Louvre ne soient pas pourvues de rampes en cuivre, à distance des parois, comme dans la galerie du bord de l'eau. — Mais ce n'est point tout et les accidents en question auraient, selon certains, une cause assez inattendue: — « Ne cherchez pas, me disait un des familiers du Louvre, ce sont les gardiens. Ils se plaignent de n'être pas assez nombreux; ils sont mal payés et obligés de porter un pantalon qui n'a qu'une seule poche!... Un vieux règlement le leur impose... Alors, pour faire bien comprendre qu'ils sont trop peu et qu'ils ne peuvent surveiller partout!... » — Mettons qu'il n'y a là qu'une boutade. Les gardiens n'ont pas à protester, car nous ne croyons pas un mot de cette histoire; nous ne pensons point qu'on veuille forcer des hommes paisibles à mettre leurs deux mains dans la même poche. — N'importe, il y a une *Société des amis du Louvre* qui devrait s'inquiéter un peu et tirer les faits au clair; nous apprendrions peut-être des choses curieuses. Ce qui a été avoué est déjà assez regrettable pour qu'on ne le renouvelle pas.

A l'hôtel de Lauzun on nous signale d'autres méfaits. La Ville, devenue propriétaire de l'immeuble, en doit faire un musée du xvii^e siècle, et en attendant on a laissé *les Parisiens de Paris*, en quête d'un local, s'y installer. *Les Parisiens de Paris*, une fois en possession de leur appartement, l'ont arrangé, — *en le passant au ripolin!* — Et nous avons tous crié quand on a forcé le propriétaire de l'ancien hôtel Hérouët, rue Vieille-du-Temple, à blanchir sa tourelle parce que c'était l'année du ravalement!...

CHARLES MERKI.

LES REVUES

Trois revues nouvelles : *Les Arts de la Vie* : Protestation de M. Georges Lecomte contre la corruption actuelle du goût ; un poème de M. E. Verhaeren à *Rubens*. — *La Revue littéraire* : opinions de M. M. A. Antoine, Paul Hervieu et Emile Faguet sur la « Production dramatique » — *La Revue des idées* : Le général Bonnal sur Bazaine. — *Revue bleue* : Souvenirs de M^{lle} Georges. — Les monographies de M. Edmond Pilon.

Avec l'année, a paru le premier numéro de : *Les Arts de la vie*, revue mensuelle dirigée par M. Gabriel Mourey, et qui se recommande de cette large formule de Taine : « L'art résume la vie. »

M. G. Mourey est un homme de goût : pour les Français, il a traduit Swinburne ; et il aura beaucoup contribué à faire connaître aux Anglais la jeune école française de peinture, discutée hier, admirée aujourd'hui dans les œuvres des Le Sidaner, Cottet, Ménard, Simon, R. Ulmann, etc... Il préside utilement aux destinées de la *Société nouvelle de Peintres* où l'on voit, à peu près chaque année, le meilleur des œuvres exposées ensuite aux deux salons officiels. Et l'on ne peut que souhaiter de trouver l'application de ses qualités d'administrateur dans la conduite de ce nouveau recueil.

Les faits, les hommes, les mœurs y sont commentés de cette manière légèrement agressive que permet seulement une foi enthousiaste dans l'influence de la Beauté, et qui est un passe-temps pour l'écrivain et le lecteur, si elle ne redresse aucuns torts et ne communique pas son indignation avec une force qui la ferait utile à quelque chose.

C'est assez ce qu'on pourrait écrire, à propos de *l'Assainissement pour la Beauté* que réclame fortement M. Georges Lecomte. Coups d'épée dans l'eau, peut-être ? « Qu'importe, si le geste est beau ! ».

M. G. Lecomte donne parfois, — souvent, — dans le sonnel. On s'habitue à ce ton, en faveur des idées qui sont généreuses, d'une bonne âme, en vérité. Et puis, ce temps manque trop de prophètes, hors M. E. Drumont dont les petites manies déforment la clairvoyance ! Admirons sincèrement, sans la moindre ironie, M. G. Lecomte de protester durant sept pages compactes contre l'abominable goût du jour qui « réduit » à la fortune les éditeurs de pornographies, les tenanciers de cafés-concerts, et les « mercantis de la Presse infecte ». Puisse ce réquisitoire vengeur assainir notre Paris encanaillé ! Et sur ce souhait, dans l'espoir de répandre une

bonne parole dont nous ne voudrions pas croire qu'elle sera inefficace, nous reproduisons les lignes suivantes de M. Georges Lecomte :

« Au moins perspicace le plus bref coup d'œil révélera le péril : sur les murs de la Cité, au lieu de la grâce radieuse des affiches d'antan, ce ne sont que titres scandaleux, que brutales perversités. La Femme, si exquise par le sourire et par la souplesse câline, ne nous est plus guère révélée que par des gigottements de bête frénétique dans l'impudeur de ses dessous étalés, que par sa Croupe ignoblement affirmée jusqu'au malaise, jusqu'au dégoût. Des murs, à tous les étages, la Croupe jaillit, opprimante (?); de tous les journaux égrillards appendus aux kiosques, elle déborde, bête et banale, perpétuel outrage au charme de la femme, à la merveille de l'Amour, symbole de la grossièreté vicieuse par laquelle on cherche à nous abrutir. Sur certain boulevard, jadis charmant de bohème fantaisiste et amoureuse, aujourd'hui véritable boulevard du Crime, cinquante maisons rattachent pour leurs tréteaux de gouaille et de luxure. Et des affiches où, à leur porte, elle s'arrondit pour émoustiller le public, la Croupe est descendue sur le trottoir, que dis-je ? dans les salons, où elle roule, où elle règne. Au lieu de s'indigner d'un avilissement de leur grâce, les femmes se sont laissées affabler, par les renifleurs de galanterie qui les habillent selon les perversités en vogue, de corsets déformateurs qui, suppliciant le corps féminin pour mieux faire saillir la croupe, en emplissent littéralement le monde....

« Si ces goûts se généralisaient dans ce pays, ce ne serait bientôt plus, comme nous le disions tout à l'heure, qu'un immense remue-ménage d'êtres épileptiques, libidineux, rousés et voraces, ne se démenant que pour l'or qui permet le plaisir et pour la satisfaction de leurs vices.

« Or, nous avons la tendre faiblesse de vouloir une Patrie moins simiesque, moins démoniaque. Fiers du passé de notre race, nous ne pouvons nous résigner à ce que le noble effort d'art, de littérature, d'humanité, de justice, dont nous avons été les témoins enthousiastes et, à notre tour, selon nos forces, les artisans convaincus, sombre si vite dans l'infamie et la sottise. Nous n'admettons pas qu'un peuple d'ardent idéalisme, de générosité fraternelle, ayant le culte du Vrai et si plein de goût, s'affaisse dans une torpeur de honte.

« Si la France n'a plus besoin de sa force, de son enthousiasme, de son énergie, pour renaître comme après 1871, il

les lui faut encore, plus alertes même qu'autrefois, pour l'œuvre de justice sociale qui, conçue chez elle, ne peut être réalisée que par elle, pour la mise en pratique des grands rêves généreux qu'elle a eu l'honneur de rêver sans même vouloir se dire qu'ils pouvaient n'être que des chimères.... »

Dans ce même fascicule, M. Emile Verhaeren publie un admirable poème à la gloire de *Rubens*. En voici les derniers quatrains :

Ton travail exalté est comme un incendie.
 Qui, tout à coup, prendrait des torches pour pinceaux
 Et capterait la vie immense, en des réseaux
 De feux enveloppants et de flammes brandies.

Que t'importe qu'aux horizons fous et hagards
 Telle lueur de pas clairs et brûlants s'efface,
 Pour toi, c'est à jamais, que le temps et l'espace
 Retentissent des bonds dont les troua ton art.

Conservateur fougueux de ta force première,
 Rien ne te fut ruine, ou chute, ou désaveu ;
 Toujours, tu es resté trop largement un dieu,
 Pour que la mort, un jour, éteigne ta lumière.

Et tu dors à Saint-Jacque, au bruit des grands bourdons,
 Et sur ta dalle unie, ainsi qu'une palette,
 Un vitrail criblé d'or et de soleil reflète
 Des tons rouges et forts, pareils à des brandons.

§

La Revue littéraire est née le 8 février 1904, sous la direction de MM. F. Gilles et F. Saint-Savin.

MM. Emile Faguet, Paul Hervieu et Antoine y répondent à ces questions sur *la Production dramatique* : « ce qu'elle est de nos jours ; ce qu'elle promet d'être. »

Les sièges du salon de M. Antoine sont « confortables », nous dit-on, et M. Antoine possède « une grande aquarelle de Waldeck-Rousseau ».

M. Antoine parle avec rudesse de « ses » auteurs et des autres. Son opinion n'est pas sans valeur. Il appelle quelques écrivains : *la couche juive*, ce qu'il définit en ces termes :

«... Elle est composée d'une pléiade d'écrivains très intelligents, amis des demi-teintes, des sentiments tendres et du dialogue spirituel. Si je la désigne sous le titre de « couche juive », c'est que la plupart de ceux qui la composent appartiennent à la race sémitique aussi bien que leur art lui-même. C'est d'abord Bataille, puis Edmond Sée avec *l'Indiscret*, Bernstein, qui affronte le théâtre avec la fougue qu'il apporta naguère au baccara ; après avoir perdu et gagné des millions

au jeu, après avoir fait des différences de trois cent mille francs, il demande à la rampe de lui donner des émotions aussi violentes. Son tort, c'est de composer sur commande, de fournir une pièce à date fixe et de livrer au Vaudeville *Frère Jacques* après vingt jours de travail ; en pareil cas, on n'aboutit qu'à une ordure. Admirez, au contraire, sa comédie *le Détour*, qu'il a composée tranquillement, auprès de moi, à la campagne.

« On ne sera donc dans la bonne voie de l'évolution qu'en s'inspirant de Balzac, en mettant sur la scène des caractères réels, des sexes, mais en travaillant avec lenteur. Trop de gens font du théâtre depuis que le théâtre rapporte cent fois plus que le livre.

« Timidement je cite, en prenant congé, quelques noms illustres que d'aucuns désignent comme chefs d'école pour le théâtre à venir : Capus, Hervieu, Rostand.

— « Allons donc ! riposte M. Antoine. Ce ne sont que des imitateurs. Capus procède de tout le monde. Hervieu suit le courant, il cherche encore sa voie et je n'aurais pas voulu de son *Dédale*. Quant à Rostand... sans doute j'eus peur après *Cyrano*. Mais j'ai vite compris que ce n'était là qu'un « accident » terrible, et non une nouvelle école. On pourrait tout au plus comparer son théâtre à un chancre qui serait ouvert, après l'avarie qui s'est glissée dans notre théâtre par le fait du romantisme. Croyez-moi, le théâtre en vers est mort, et bien mort ! »

Le langage de M. Paul Hervieu est plus nuancé. Il se défend d'être le « disciple d'Ibsen » que prétend, paraît-il, M. Lugné Poë. « Je suis un ibsénien très ignorant, confesse M. Hervieu. A part *la Dame de la Mer* et *l'Ennemi du Peuple*, je n'ai rien lu de lui (Ibsen) ».

M. Paul Hervieu ignore « si l'influence d'Ibsen dominera la littérature en France au xx^e siècle », — et il ajoute ceci qui n'a pas une étonnante portée, mais amuse :

« Si je ne crois pas que les genres s'imposent par eux-mêmes, j'incline à penser que les hommes peuvent imposer un genre. Le théâtre en vers paraissait enseveli à jamais. Rostand est venu qui l'a vivifié. Il en irait de même pour la tragédie et la comédie pure. Mais il va de soi qu'il y aura toujours des détracteurs : sur une même pièce, les opinions varieront à l'infini. L'aspect général d'une salle peut changer d'un jour à l'autre. Prenez, par exemple, la Comédie-Française. A la répétition générale du *Dédale*, le public était

franchement hostile ; à la première représentation, il s'est montré, au contraire, enthousiaste. Or, les causes de la première hostilité étaient innombrables et tout à fait étrangères à l'art : rivalités d'acteurs et d'auteurs s'affichaient ouvertement. Tout sociétaire, en effet, qui ne joue pas dans une pièce, aux Français, a droit à une loge le jour d'une répétition générale ; il s'y entoure de sa famille et de ses amis qui partagent sa rancune. Vous devinez le reste. Mais qu'est-ce cela prouve ?

— « Qu'est-ce donc que l'auteur a changé dans sa pièce, demandait un comédien, le soir de la première, à l'un de mes camarades. Elle ne me fait pas la même impression qu'hier. »

— « Il a changé le public, » répondit l'autre.

— « Voyez-vous des hommes qui pourront nous imposer des genres, des genres nouveaux ? »

— « On ne peut en parler. Il tient à si peu de choses qu'ils ne puissent produire ! Songez que Pasteur était hémiplégique lorsqu'il découvrit la généralisation des vaccines. S'il avait été atteint d'une paralysie générale, que serait-il advenu ? On en serait sans doute encore à tâtonner dans cette voie. Il en va de même pour les œuvres d'imagination littéraire. Et maintenant, s'il faut terminer d'un mot cet entretien sur les différents efforts des auteurs dramatiques, je vous rappellerai cet aphorisme d'un grand critique anglais : « La vie est une comédie pour l'homme qui pense ; la vie est une tragédie pour l'homme qui sent. »

D'après M. Emile Faguet, « la littérature dramatique n'est pas arrivée à un tournant ». Il ne voit « rien à l'horizon qui soit décisif », condamne la pièce politique et la pièce à thèse, égratigne en passant *le Dédale* de « son ami » Paul Hervieu, et remarque fort justement que les idées « neuves » de M. Brieux « sont vieilles d'un demi-siècle ». Ensuite, vient ce couplet sur le théâtre en vers :

« Il sera toujours aussi goûté, tant que nous aurons des auteurs pour le traiter. J'ajouterai même qu'en France on a beaucoup de respect pour le théâtre en vers, alors même que la pièce n'est qu'un enfantillage comme *Cadet-Roussel*. C'est d'ailleurs la pure tradition française : à ce titre, Rostand est le vrai maître et l'on peut établir sa généalogie littéraire depuis La Calprenède jusqu'à Victor Hugo. Un autre auteur, qui me semble n'avoir aucune parenté avec les écrivains étrangers, c'est Lavedan : le côté sentimental, d'une part, et, de l'autre, son goût de la gauloiserie en font un dramaturge

qui ne doit rien à la littérature de l'extérieur. C'est dans cette voie que s'orienteront toujours nos préférences ».

§

La Revue des Idées, qui paraît depuis le 15 janvier, « sera — selon ses fondateurs, — pour tous ceux qui pourront se rendre capables d'attention soutenue, un instrument de culture générale ».

Dans le second numéro (15 février), M. le général Bonnal étudie *La Psychologie militaire de Bazaine pendant la guerre de 1870 et spécialement du 5 au 15 août*.

Voici les conclusions de cette remarquable étude :

« Le 6 août, nous voyons Bazaine marchandier les secours au général Frossard, autant par méchanceté que par ignorance.

« Le 8 août, il s'essaie comme manœuvrier en organisant la retraite de 5 divisions d'infanterie et d'une division de cavalerie de Saint-Avold et de Puttelange sur la Nied Allemande, et il aboutit à un résultat lamentable.

« Son insuccès personnel du 8 août dut convaincre Bazaine que ni lui ni les autres maréchaux ou généraux n'étaient de taille à faire marcher et manœuvrer avec ordre et célérité une armée de cinq corps.

« De là à juger indispensable de se tenir dans le rayon d'action des forts de Metz pour n'en pas sortir, il n'y avait qu'un pas.

« Ce pas, Bazaine le franchit, le 12 août, quand il prit la succession de l'Empereur comme général en chef de l'armée du Rhin.

« Ce commandement, naguère si convoité, allait devenir pour Bazaine la tunique de Nessus, un instrument de tortures.

« Pour les ambitieux d'honneurs et non de gloire, la punition commence le jour où, se trouvant pourvus d'une charge au-dessus de leurs forces, de grands événements surgissent qui réclament leur part des qualités qu'ils ne possèdent pas.

« A partir du 12 août, Bazaine, bien que généralissime, ne put dépouiller l'âme du courtisan qui était en lui, et tous les désirs de l'Empereur, il s'efforça, en apparence au moins, de les satisfaire, mais, au fond, sa résolution de ne pas quitter les abords de Metz était prise irrévocablement.

« C'est alors que commencèrent de sa part les mensonges qui devaient le conduire aux pires extrémités.

« Dans quel but a-t-il fait à l'Empereur, dans la soirée du

13 août, le premier mensonge qui l'a entraîné dans l'engrenage, sinon par orgueil professionnel, afin de ne pas avouer que lui et ses généraux étaient incapables d'assurer les opérations combinées des 5 corps de l'armée de Lorraine en rase campagne, sachant des forces au moins doubles lancées contre elle, à la façon d'une meute ardente ?

« On se faisait une idée assez juste de la situation, au grand quartier général français, celui-ci foncièrement hostile au maréchal Bazaine, si l'on en juge par l'extrait, ci-dessous, du journal d'un officier de l'armée du Rhin qu'a publié en 1871 M. le lieutenant-colonel d'état-major Fey, devenu dans la suite commandant de corps d'armée.

« Je crois que (le 16) nous ne pouvions pas continuer notre mouvement (de retraite sur Verdun et Châlons). Nous aurions réussi à passer le 16 au soir, même le 17 au matin... Mais après avoir forcément sacrifié tous nos bagages, nous aurions éprouvé un *grave échec*, les jours suivants,.... enfin Metz aurait été enlevée plus tôt.

« Aussi, ai-je toujours pensé que les Prussiens, en nous rejetant dans Metz, avaient *commis une faute*. »

« Bazaine a donc soutenu envers et contre tous, aussi bien au cours de son commandement de l'armée du Rhin que plus tard, devant la commission d'enquête sur les capitulations et au conseil de guerre de Trianon, qu'il n'avait cessé un seul jour de vouloir quitter Metz pour opérer sa jonction avec le maréchal de Mac-Mahon.

« Jamais Bazaine n'a avoué son incapacité à commander l'armée de Lorraine en rase campagne et il est mort impénitent.

« A l'époque de la Terreur, on tranchait la tête aux généraux malheureux.

« Ce système présentait l'inconvénient grave de supprimer un certain nombre de bons chefs que la fortune avait trahis, mais elle avait ceci d'utile qu'elle éloignait des avenues conduisant au pouvoir les nombreux arrivistes que l'on voit en temps ordinaire jouer des coudes pour se pousser au faite.

« Si, le 7 août au matin, Bazaine eût été, non pas guillotiné — les mœurs se sont adoucies depuis 1793 — mais renvoyé de l'armée pour n'avoir pas renforcé le 2^e corps avec ses quatre divisions disponibles, la France n'aurait pas connu les ignominies dont s'est rendu coupable le commandant du 3^e corps appelé, le 12 août, au commandement suprême.

« Nous ne voulons pas dire par là que l'armée de Lorraine,

commandée comme elle était, aurait pu gagner Verdun et Châlons sans encourir une défaite.

« Mais, en admettant le maintien presque inévitable de cette armée aux abords de la place de Metz, le rôle qu'elle eût joué sous le commandement d'un Ladmiraalt ou d'un Deligny aurait été bien différent de celui que Bazaine lui a imposé.

« Enfin, point essentiel, le pouvoir central, une fois au courant des intentions du généralissime, n'eût pas lancé l'armée de Châlons, son suprême espoir, dans la direction de Montmédy, au risque de la voir tomber dans le gouffre, et cette armée aurait servi à en former deux ou trois autres, capables, à force de persévérance et d'abnégation, de faire pencher la balance en faveur de la France. »

§

La Revue bleue (6 février) publie les mémoires de Mlle Georges, écrits pour M^{me} Desbordes-Valmore. Bonaparte a fait mander la tragédienne à Saint-Cloud. Deux fois elle s'y rend et s'en revient sans avoir cédé au Consul. Elle raconte ainsi sa troisième visite au « grand homme » à l'issue d'une représentation de *Cinna* :

« Il m'accablait de bontés.

— « Mettez-vous là près de moi, vous êtes un peu fatiguée. Voyons, débarrassez-vous de ce schall, de ce chapeau, que l'on vous voie.

« Il défaisait, petit à petit, toute ma toilette. Il se faisait femme de chambre avec tant de gaieté, tant de grâce et de décence qu'il fallait bien céder, en dépit qu'on en ait. Et comment n'être pas fascinée et entraînée vers cet homme ? Il se faisait petit et enfant pour me plaire. Ce n'était plus le Consul, c'était un homme amoureux peut-être, mais dont l'amour n'avait ni violence, ni brusquerie ; il vous enlaçait avec douceur, ses paroles étaient tendres et pudiques ; impossible de ne pas éprouver près de lui ce qu'il éprouvait lui-même.

« Je me séparai du Consul à sept heures du matin, mais honteuse du désordre charmant que cette nuit avait causé. J'en témoignai tout mon embarras.

— « Permettez-moi d'arranger cela.

— « Oui, ma bonne Georgina, je vais même t'aider dans ton service.

« Et il eut la bonté d'avoir l'air de ranger avec moi cette couche, témoin de tant d'oublis et de tant de tendresses.

« Ouf ! en vérité, bonne madame Valmore, il faut une plume

comme la vôtre pour faire passer ces détails historiques et très vrais pourtant. J'ai fait ce que j'ai pu, mais je suis impuissante.

« Le Consul me dit : « A demain, Georgina. » Il me disait : à demain ! pour sans doute calmer mes inquiétudes. C'était encore une délicatesse de son cœur. Non, jamais ceux qui liront ces détails ne voudront y croire, ils sont réels. Pour bien connaître le grand homme, il fallait le voir dans l'intimité ; là, dépouillé de ses immenses pensées, il se plaisait dans les petits détails de la vie simple et humaine ; il se reposait de la fatigue de lui-même.

— « Non pas demain, si vous le permettez, mais après-demain.

— « Oui, ma chère Georgina, comme tu le veux : à après-demain, aime-moi un peu et dis-moi que tu reviendras avec bonheur.

— « Je vous aime de toute mon âme, j'ai peur de trop vous aimer ; vous n'êtes pas fait pour moi, je le sais et je souffrirai ; cela est écrit, vous verrez.

— « Va, tu prophétises mal, je serai toujours bon pour toi, mais nous n'en sommes pas là. Embrasse-moi et sois heureuse. »

§

M. Edmond Pilon écrit depuis quelque temps de très intéressantes monographies d'hommes du XVIII^e et du XIX^e siècle. Récemment, l'*Ermitage* publiait un portrait délicat de *M. de Tournefort*, le botaniste. Il y a, dans la *Revue bleue* du 30 janvier une étude sur la *Jeunesse sentimentale de Maximilien Robespierre*, d'un charme extrême. M. Pilon ressuscite avec un art tout à fait délicieux les contemporains d'une époque qu'il aime passionnément. Il sait choisir l'anecdote, le document, et contribue à l'Histoire en poète, ce qui est la façon de la mieux servir.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Le centenaire d'Eugène Sue. (*L'Eclair*, *L'Intermédiaire*) — La journée-type de Kant (*Le Petit Temps*). — Un ami de M^{me} de Castiglione (*Le Temps*).

L'Eclair et *L'Intermédiaire* s'accordent à nous déclarer qu'Eugène Sue est né le 26 janvier et non le 10 décembre 1804 ; on disait en ce temps-là, comme le porte son acte de

naissance : 5 pluviôse an XII. Eugène Sue, *les Mystères de Paris* ? Que c'est loin et vague ! Cependant, nulle gloire actuelle ne fut plus vraie que celle de ce romancier, alors rival, et rival vainqueur de Balzac.

Les Mystères de Paris, que publiait le *Journal des Débats*, suscitèrent à Eugène Sue des admirateurs et des amis sans nombre. On a conservé une partie des lettres qu'il reçut à ce moment de sa vie.

« Le ton en est varié. La moitié émanent de quémandeurs, surtout de quémandeuses. Les femmes demandent beaucoup, et plus elles sont ou se disent du monde, et plus elles osent demander. Une personne titrée qui est dans l'embarras lui dit, sans fard : « Pourrais-je en vous trouver un Rodolphe ? »

« L'homme qui écrit si bien doit avoir un si bon cœur », phrase banale et déjà en usage qu'emploie une jeune dame : elle a besoin de 200 fr. pour sauver son père. Un marchand de vins serait hors d'ennui, s'il avait deux caves. Rodolphe, riche à millions, ne pourrait-il lui consentir un prêt ? Sa réputation a traversé la Manche ; de Londres, le « doyen des auteurs anglais » lui écrit pour lui demander un secours ; Eugène Sue lui envoie 600 fr. Il semble qu'à tous les solliciteurs de cette nature il ait répondu. Il était devenu le banquier de l'indigence ; il est vrai que les gens charitables en avaient fait le dispensateur de leurs aumônes. M^{me} de Rothschild lui écrivait :

Il ne peut pas vous être difficile de vous intéresser aux malheureux, vous qui savez, avec autant d'éloquence que de puissante imagination, plaider la cause du pauvre et de l'opprimé et la rendre celle de l'humanité tout entière.

Cette correspondance reflète l'enthousiasme suscité par l'œuvre. On lui écrit de tous les points du globe. Un secrétaire du tsar l'applaudit. Des princes du sang lui demandent audience :

Mon cher monsieur, le prince Max de Bavière, mon cousin, qui est à Paris en ce moment, a le plus grand désir de vous voir et de faire connaissance avec vous. Sachant que je vous connais, il m'a chargé de vous demander si vous pouvez le recevoir, dans le cas où une visite ne vous gênerait pas trop. C'est un bon garçon, tout naturel et sans prétention.

Lamartine l'appelle : « Mon cher grand poète en prose. » — « C'est bien beau et bien bon ce que vous faites en ce moment : vous avez pieusement fêté les trois journées de juillet », lui écrit le Père Enfantin. « De mon échoppe à Eugène Sue,

date ses vers le cordonnier-poète Savinien Lapointe. Agricol Perdiguer, dont on élevait l'autre semaine la statue, proteste contre l'inqualifiable attaque portée contre Eugène Sue à la tribune, où on l'a traité d' « insulteur du peuple ».

C'est à lui qu'on signale les abus. On discute ses théories ; on relève respectueusement ses inexactitudes : « Vous dites que la peine de mort est gratuite ; non, Monsieur, la pauvre femme d'un guillotiné, chez nous, a été saisie pour payer les frais de l'exécution. »

Il inspire des musiciens ; un compositeur fait des *Mystères de Paris* un oratorio en douze chants : il n'est pas mécontent de sa romance, la *Goualeuse*. Les horticulteurs, en son honneur, baptisent des roses « Fleur-de-Marie » et « Duchesse de Gérolstein ». Une mère appelle sa fille « Rigolette », ce qui est peut-être imprudent.

Quand le feuilleton est suspendu vingt-quatre heures, le public s'impatiente : on écrit au journal ; on écrit à l'auteur. Si le bruit de sa maladie se répand, on demande à être rassuré. « C'est que vous enfoncez vos rivaux, lui dit un lecteur, qui entend le calembour ; vous enfoncez les Hugo, les *Souliers*, les *Quarts*, les *Thiers*. »

On s'inquiète de ce que sera la fin de ses héroïnes. Fleur-de-Marie surtout a le don d'émouvoir. Un négociant belge déclare qu'il la verrait volontiers directrice d'une œuvre philanthropique : « Creusez ça ! monsieur Sue ! »

Puis ce sont des lettres de femmes. Qu'elles seraient flattées si le dieu s'humanisait : « Vous avez le goût si fin, Monsieur. Venez voir ma galerie de tableaux, rue Taitbout, c'est au troisième, le nom est sur la porte. » Ne trouvez-vous pas que cette missive a on ne sait quoi de déjà lu ? On a comme idée d'avoir entendu quelquefois parler d'une telle galerie : on veut croire que, depuis le temps, la marchandise a été renouvelée. Des jeunes filles, des vraies, quémangent son portrait. Une muse de province en est littéralement folle. Deux ans, sans se désespérer, elle attend qu'il vienne chez elle chercher « un vase étrusque » !

§

L'Allemagne vient de fêter, avec un enthousiasme modéré, un autre centenaire, celui d'Emmanuel Kant, mort le 12 février 1804. On avait tenté, dit-on, de célébrer également en France cet anniversaire et il se serait formé, à cet effet, un comité composé de : Frédéric Passy, Charles Richet, Ch. Beau-

quier, Raqueni, Giacometti, Séverine! Ce comité semble plutôt que réel, emprunté à quelque chronique d'Alphonse Allais; cela explique parfaitement qu'il n'ait pas fonctionné. Kant fut un grand esprit et son influence a été immense. C'est lui qui est le créateur de cette religiosité philosophique qui règne encore sous le nom de rationalisme. Il y avait des choses belles et sages dans sa *Critique de la raison pure*; mais un retour aux idées religieuses lui fit renier son scepticisme métaphysique, et il a fini par rédiger des catéchismes analogues à ceux de toutes les sectes chrétiennes.

Le *Petit Temps*, d'après la *Deutsche Rundschau*, donne de curieux détails sur la vie intime de Kant, sur sa journée-type, car il fit, tout le temps de sa vie, tous les jours exactement la même chose.

« Son domestique l'éveillait à cinq heures moins cinq minutes. A cinq heures, Kant prenait son thé, puis, en fumant son unique pipe quotidienne, il repassait dans son esprit le sujet de ses cours et de ses livres en préparation. De sept heures à une heure moins un quart, il donnait ses cours à l'Université et travaillait chez lui. A une heure moins un quart, on lui apportait son repas qu'il expédiait en un quart d'heure. Il ne prenait qu'un verre de vin immédiatement après le potage. Il avait rarement des invités à sa table. En ce cas, le sujet principal de conversation était la pluie et le beau temps. On ne pouvait aborder la politique et les événements du jour que pendant le repas, et cela méthodiquement, une chose après l'autre, et à fond. Entre cinq et six heures, il avait l'habitude de faire une promenade solitaire et toujours au même endroit, dans l'allée de Königsberg, qui est aujourd'hui appelée, en mémoire de lui, l'allée du Philosophe. De six à dix heures, il lisait et préparait les matériaux pour la besogne du lendemain.

« A dix heures très précises, Kant se couchait en une toilette qui lui permit de se montrer à toute heure de la nuit à peu près convenablement mis. Il se plaisait à faire attester par son domestique que jamais on n'avait dû l'éveiller à deux reprises.

« Cette ponctualité et cette régularité dans la vie le rendirent esclave de l'habitude, ainsi que le prouve l'anecdote suivante:

« Le soir, au crépuscule, Kant avait accoutumé de se poster, hiver comme été, près de son poêle, pour penser. Pendant cette méditation, son regard s'attachait régulièrement à une

tour qu'il apercevait de sa fenêtre. Il lui était impossible, disait-il, d'exprimer le bien-être qu'éveillait en lui la perspective de « cet objet ». Or, il arriva que des peupliers qui poussaient dans le jardin du voisin déployèrent leur feuillage par-dessus le mur mitoyen et interceptèrent ainsi en partie la vue de la tour.

« Celle-ci n'était plus absolument isolée et ce fait, insignifiant en apparence, troubla profondément la pensée du philosophe. Dès lors, Kant n'eut plus de repos jusqu'à ce que le voisin consentît très complaisamment à émonder ses arbres. La vieillesse venant, cet amour de l'ordre et de la symétrie devint une sorte de manie qui le tyrannisait. Ses canifs et ses ciseaux devaient être rangés dans la même boîte et toujours placés de la même façon. La plus petite modification dans l'aménagement de sa chambre le rendait malade.

« Il n'était pas moins méticuleux dans sa toilette, à laquelle il attachait une importance extrême. Dans le choix de ses habits, l'harmonie des nuances, l'assortiment des couleurs et la perfection de la coupe le préoccupaient grandement. Avec une redingote brune, par exemple, il voulait absolument porter un gilet jaune. »

Il avait beaucoup d'intelligence, un goût immodéré pour la morale et aucune sensibilité. Sur la fin de sa vie, il découvrit qu'il y a quelques charmes dans l'amitié ; mais il ne connut jamais l'amour. On dit même à ce propos des choses qui ne sont guère à sa louange, mais que l'on ne pourrait exprimer clairement que dans un journal médical. Diogène aussi, — et même en public.

Exemplaire humain très curieux, mais très incomplet par certains côtés, exubérant par certains autres. Un monstre, en somme. Rien de l'équilibre d'un Goethe.

§

Muni de papiers inédits, M. Frédéric Loliée nous a donné une excellente étude, quoique encore discrète, sur M^{me} de Castiglione. Sa vie fut galante et sentimentale. Elle eut bien des amants, Napoléon III, le duc d'Aumale, Lord Hertford, Lafitte, pour ne citer que les plus illustres. On compléterait la liste avec les *Mémoires* de Viel-Castel, qui donne sur cette belle femme, secrètement diplomate, les détails les plus vifs. Elle eut aussi un ami.

« M. Estancelin, dit M. Loliée, avait connu M^{me} de Castiglione au moment de sa plus belle gloire corporelle. Cepen-

tour qu'il apercevait de sa fenêtre. Il lui était impossible, disait-il, d'exprimer le bien-être qu'éveillait en lui la perspective de « cet objet ». Or, il arriva que des peupliers qui poussaient dans le jardin du voisin déployèrent leur feuillage par-dessus le mur mitoyen et interceptèrent ainsi en partie la vue de la tour.

« Celle-ci n'était plus absolument isolée et ce fait, insignifiant en apparence, troubla profondément la pensée du philosophe. Dès lors, Kant n'eut plus de repos jusqu'à ce que le voisin consentît très complaisamment à émonder ses arbres. La vieillesse venant, cet amour de l'ordre et de la symétrie devint une sorte de manie qui le tyrannisait. Ses canifs et ses ciseaux devaient être rangés dans la même boîte et toujours placés de la même façon. La plus petite modification dans l'aménagement de sa chambre le rendait malade.

« Il n'était pas moins méticuleux dans sa toilette, à laquelle il attachait une importance extrême. Dans le choix de ses habits, l'harmonie des nuances, l'assortiment des couleurs et la perfection de la coupe le préoccupaient grandement. Avec une redingote brune, par exemple, il voulait absolument porter un gilet jaune. »

Il avait beaucoup d'intelligence, un goût immodéré pour la morale et aucune sensibilité. Sur la fin de sa vie, il découvrit qu'il y a quelques charmes dans l'amitié ; mais il ne connut jamais l'amour. On dit même à ce propos des choses qui ne sont guère à sa louange, mais que l'on ne pourrait exprimer clairement que dans un journal médical. Diogène aussi, — et même en public.

Exemplaire humain très curieux, mais très incomplet par certains côtés, exubérant par certains autres. Un monstre, en somme. Rien de l'équilibre d'un Goethe.

§

Muni de papiers inédits, M. Frédéric Loliée nous a donné une excellente étude, quoique encore discrète, sur M^{me} de Castiglione. Sa vie fut galante et sentimentale. Elle eut bien des amants, Napoléon III, le duc d'Aumale, Lord Hertford, Lafitte, pour ne citer que les plus illustres. On compléterait la liste avec les *Mémoires* de Viel-Castel, qui donne sur cette belle femme, secrètement diplomate, les détails les plus vifs. Elle eut aussi un ami.

« M. Estancelin, dit M. Loliée, avait connu M^{me} de Castiglione au moment de sa plus belle gloire corporelle. Cepen-

dant cette grande beauté n'avait pas eu de prise sur sa volonté. Il s'était juré que les femmes devraient être une joie de son être, mais qu'elles n'auraient jamais d'action dans sa vie. Les goûts entiers, dominateurs, qu'il ne lui avait pas été difficile de discerner sous cet épiderme délicat, s'étaient heurtés à ce qu'il y avait en lui d'indépendant, d'absolu. Une instinctive défiance l'avait préservé d'une passion où il eût craint de trouver une servitude. Elle y eût incliné. Il s'en défendit. Et, à cause de cela, moitié par dépit, moitié par enjouement, elle lui écrivait : « Ah ! je le vois ! la femme qui doit vous mener, vous, n'est pas encore née. » Longtemps plus tard, en cette période extrême où l'âge autorise les confidences entières, parce qu'elles sont désintéressées, alors qu'elle n'était plus ni jeune ni belle, et qu'elle jetait sur son passé un regard mélancolique, c'était pour exprimer, à la suite de quelques vers italiens assez faibles, dont nous donnons la traduction, cette plainte et ce regret :

« Le passé ? Non, je ne t'en peindrai pas la triste ressouvenance. Le futur ? Non ; mais j'en laisserai fuir le crédule espoir. Le présent seul, nous le vivons, mais il s'échappe et tombe dans le néant, comme l'éclair qui sillonne la nue, et disparaît aussitôt. Donc la vie nous est : Un souvenir, une espérance, un point !

« Voilà pourquoi je n'ai pas pris l'homme, que j'ai cru entrevoir à Dieppe, un soir de mes dix-huit ans. Parce que je n'ai pas trouvé en *toi* tout ce qu'il fallait, ni tout ce qu'il m'aurait fallu pour être vraiment, et pour faire *devenir* celui que j'aurais aimé, non pas d'une de ces amourettes de carton et de passage, mais exclusivement, fièrement, publiquement. Il me fallait à moi une liaison entière, profonde, sérieuse, stable et continuable après nous par notre race ascendante, sans masque de fer, ni honte, ni crainte, ni scrupule. Pas d'amour à demi ni à côté. Enfin une liaison acceptée par l'opinion, reçue dans le monde, admise à la cour, tolérée par les familles, consacrée par le temps et pour être unis d'esprit comme de corps, pour lutter cœur à cœur, les yeux vers le même unique but, au service volontaire de telle gloire ou de tel dévouement. Et nous aurions pu faire quelque chose, étant quelqu'un à deux, femme et homme. Voilà ce que n'ayant eu n'ai voulu d'autre. »

« Et l'on disait, dans le monde, Mme de Castiglione froide, indifférente, sans âme, occupée de sa seule et unique satisfaction d'amour-propre ! La tirade est chaude et vibre bien. Le

caractère, le tempérament, y éclate avec cette fougue dans l'idée, dans le sentiment de la fidélité, comme aucune femme sur la terre ne l'éprouve — dit-on — aussi fortement que l'Italienne pour le mari ou l'amant qu'elle se sera librement choisi. La plainte même sur les heures évanouies ou perdues est d'une expression touchante. Il est vrai que Mme de Castiglione avait attendu longtemps pour la tirer de son sein. Et nous ne pouvons nous empêcher de remarquer que, dans l'intervalle d'une déception de jeunesse à des regrets tardifs, son existence n'était pas restée vide, ni son cœur inoccupé. »

R. DE BURY.

LES THÉÂTRES

OPÉON : *La Seconde Madame Tanqueray*, pièce en quatre actes, d'Arthur-W. Pinero, traduction de M. Robert d'Humières; *L'Ame du passé*, pièce en un acte, en vers, de M. Sonolet (3 février). — THÉÂTRE ANTOINE : *Papa Mulot*, comédie dramatique en trois actes, de M. Robert Charvay; *L'Assassinée*, comédie en quatre actes, de M. Grenet-Dancourt, d'après la nouvelle de M. Gaston Bergeret (12 février). — FOLIES-DRAMATIQUES : *Une Nuit de noces*, vaudeville en trois actes, de MM. Henri Kéroul et Albert Barré (2 février). — PORTE-SAINT-MARTIN : *Falstaff*, pièces en cinq actes et sept tableaux, en vers, de M. Jacques Richepin (28 janvier). — RAMPE : *Le Bercail*, comédie en un acte, de M. René Fauchois; *la Fausse Nymphé*, un acte en vers, de M. Paul Souchon; *la Cousine Rose*, comédie en deux actes, de M. Alexandre Meunier (5 février).

La pièce d'Arthur-W. Pinero, dont M. Robert d'Humières vient de nous donner une excellente traduction, **la Seconde Madame Tanqueray**, a été jouée à Londres il y a quelques années. Les Anglais la jugèrent, je crois, pleine d'audaces, et pour ce-la même, sans doute, lui firent un succès considérable. Depuis la création, on a joué beaucoup, en Angleterre, *la Seconde Madame Tanqueray*, et jamais le public ne s'est départi de la

admiration qu'il lui témoigna tout d'abord. *La Seconde Madame Tanqueray* n'est pas une pièce indifférente. Au moment où il l'écrivit, Arthur-W. Pinero — comme beaucoup d'auteurs dramatiques d'aujourd'hui, en France et ailleurs — me semble avoir suivi impérieusement l'influence de deux hommes : Alexandre Dumas fils et Ibsen. La réputation d'Alexandre Dumas était alors universelle; ses œuvres étaient connues partout, représentées sur des scènes nombreuses; elles étaient glorieuses, et il ne faut pas nous étonner qu'on en ait fait des modèles de théâtre. Quant à Ibsen, on ne le connaissait guère en France, mais je crois bien que les Anglais, comme les Allemands, avaient déjà découvert son

existence, qu'ils avaient traduit plusieurs de ses drames, et que certains d'entre eux l'admiraient et l'étudiaient.

On pourrait, dans la *Seconde Madame Tanqueray*, faire assez facilement le départ de ce qu'Arthur Pinero doit à Alexandre Dumas et de ce qu'il doit, je pense, à Ibsen. La coutume d'Alexandre Dumas était d'illustrer par un drame une thèse qui était souvent une thèse de morale domestique, et, dans la *Seconde Madame Tanqueray*, Pinero soutient une thèse de morale, une thèse à la Dumas : quoi qu'elle fasse, la femme qui a vécu avec des amants ne se réhabilitera pas par le mariage ; elle est souillée à jamais, rien ne lui conciliera l'estime du monde, sa vie sera une vie douloureuse, et elle en arrivera à se mépriser soi-même ; le suicide sera la seule issue possible à ses souffrances. Arthur Pinero n'est point un auteur indulgent. On voit qu'entre la *Seconde Madame Tanqueray*, d'une part, et, de l'autre, la *Dame aux Camélias*, la *Demi-Monde*, les *Idées de Madame Aubray*, *Denise*, il serait loisible de développer de longues comparaisons.

Mais Paula Tanqueray ne ressemble guère aux héroïnes d'Alexandre Dumas fils. C'est pour la dessiner que Pinero a pris la manière d'Ibsen. L'étude de son caractère est fort intéressante. Paula Tanqueray n'est pas une raisonneuse ; ce n'est que vers le dénouement qu'elle voit pourquoi elle ne guérira jamais de ses souffrances, et qu'elle le dit. Jusque-là elle nous a épargné les phrases abstraites, et c'est par ses actes, c'est par le ton de ses paroles, en apparence quelconques, que nous avons dû comprendre le fond de ses pensées. Même l'Olivier de Jalin de la pièce, qui s'appelle Cayley Drummle, n'a pas, comme ses congénères, abusé des anecdotes, des métaphores et des vastes développements mêlés de mots spirituels. Un petit couplet au premier acte, une réplique, ça et là, et c'est tout. Le reste du temps, il prend part à l'action de personnage naturel, sans l'encombrer.

Les deux premiers actes de la *Seconde Madame Tanqueray* et presque tout le quatrième sont fort bons. La susceptibilité maladive où le mépris qu'elle sent autour d'elle réduit Paula est indiquée avec un incontestable talent. Cette susceptibilité devient de plus en plus aiguë. Tanqueray a auprès de lui une fille née de son premier mariage. Paula est envieuse de l'estime qu'on a pour la jeune fille. L'envie contribue à exaspérer son intelligence en proie à l'idée fixe. Il était logique que, par le seul jeu du sentiment, elle en vint à se mépriser, à se haïr, à se tuer. Il n'était point besoin d'imaginer, pour ame-

ner le dénouement, un incident mélodramatique puéril, qui remplit le troisième acte, et qui gâte la pièce. C'est, sans aucun doute, sous l'influence d'Alexandre Dumas qu'Arthur W. Pinero a imaginé ce pénible incident. Comme Denise, Paula rencontre un ancien amant, amant qui est devenu le fiancé de la jeune Ellen Tanqueray. Ah, qu'ici Arthur Pinero eut tort de subir l'influence d'Alexandre Dumas, qui, d'ailleurs, moins psychologue, moins subtil peut-être, était un auteur de mélodrames beaucoup plus expert que lui.

On peut signaler un détail amusant de *la Seconde Madame Tanqueray* : l'Anglais Pinero y parle de la froideur et de la rigidité des catholiques comme certains écrivains français parlent de la froideur et de la rigidité des protestants.

Mlle Berthe Bady aura créé, en France, le rôle de Paula Tanqueray ; elle l'aura créé d'une manière qui lui fait honneur. Il est impossible de mieux rendre les impatiences cruelles de la malheureuse Paula ; et, au dénouement, Mlle Bady a su être d'une émotion nerveuse, très simple et très tragique. M. Henry Burguet a composé avec un art parfait le personnage de Cayley Drummler. M. Jean Kemm est un Tanqueray des plus corrects, et, en des rôles moindres, Mlle Carlier, MM. Albert Lambert, Gaston Séverin et E. Violet méritent des éloges.

Il y a peu à dire de *l'Ame du passé*, de M. Sonolet. L'intrigue de la pièce, pas plus que le style ni la versification, ne sont d'une grande nouveauté. Tout cela est honnête, et ne trouble, en quoi que ce soit, la tranquillité du spectateur.

Dans le premier acte de *Papa Mulot*, M. Robert Charvay pose une situation assez curieuse. Il est fâcheux que, dans la suite, la pièce tourne à la roserie voulue, et que tout y soit sacrifié au plaisir d'écrire des scènes cruelles. Et je ne crois pas que ce soit par un louable amour de l'observation juste que M. Robert Charvay se révèle d'une si rare férocité : il est difficile, en effet, d'imaginer une situation plus artificielle que la situation finale de *Papa Mulot*. Les plus fougueux vaudevillistes n'ont, à l'acte des quiproquos, jamais rien imaginé de plus factice. Les personnages de *Papa Mulot*, d'ailleurs, sont assez conventionnels. Et je ne vois guère, aux derniers actes de la pièce, qu'une seule scène, d'une assez neuve ironie, qui soit heureusement trouvée.

L'excellente interprétation de *Papa Mulot* donne de l'intérêt à la représentation. M. Antoine est puissamment drama-

lique en un personnage de vieux caissier, pauvre et souffreteux, que tous veulent contraindre à une action que réprouve sa conscience. M. Signoret est d'un merveilleux pittoresque en un rôle de notaire. Et M^{mes} Jeanne Lion, Luce Colas, Miller, MM. Matrat, Desfontaines, Mosnier leur font un excellent entourage.

Tout le temps qu'on écoute l'*Assassinée*, comédie que M. Grenet-Dancourt a tirée d'une nouvelle de M. Gaston Bergeret, on songe aux chefs-d'œuvre de M. Courteline. Le malheur est que la pièce de M. Grenet-Dancourt est quelque peu longue; M. Courteline en eût condensé le sujet en un ou deux actes qui eussent été divertissants au possible. Je ne veux pas dire que l'*Assassinée* ennuie; au cours de ses quatre actes, il y a maintes répliques spirituelles, il y a de très heureux récits, il y a, sur les procédés des magistrats à l'égard des prévenus, de fines remarques, il y a une critique sagace de la logique judiciaire. Le dénouement, pour manquer un peu d'imprévu, n'en est pas moins vif et amusant. Mais, quoi qu'on fasse, on a la sensation que tout, dans la pièce, dure un peu trop longtemps.

M^{mes} Miller, Luce Colas, van Doren, MM. Antoine, Signoret, Matrat, Mosnier, Berthier jouent fort bien les principaux rôles de l'*Assassinée*.

Il faut admirer dans *Une Nuit de noces*, vaudeville de MM. Henri Kéroul et Albert Barré, la simplicité des moyens employés pour mettre en joie le public. Tout vaudevilliste qui se respecte fait, aujourd'hui, se déshabiller quelques-uns de ses personnages; MM. Kéroul et Barré font se déshabiller tous leurs personnages. C'est bien. Mais voici où MM. Kéroul et Barré manifestent un réel génie: les personnages d'*Une Nuit de noces* se déshabillent parce qu'ils vont se coucher.

Le vaudeville, simple et gai, de MM. Kéroul et Barré est joué avec esprit par M^{lle} Madeleine Guitty et avec verve par M^{lle} Marcelle Yrven, et par MM. Milo, Bouchard, Modot, Prévost.

Je crois qu'en écrivant *Falstaff*, M. Jacques Richepin s'est trompé. Il a voulu mettre en une seule pièce toutes — ou presque toutes — les aventures que Shakespeare prête à l'énorme chevalier. C'est ainsi qu'à côté de scènes des deux *Henry IV*, M. Jacques Richepin a introduit des scènes des *Epouses de Windsor*, et il a relié le tout par une intrigue

assez faible, et qui ne rappelle que de loin les intrigues shakespeariennes. M. Jacques Richepin nous fait même assister — et, pour cela, il emploie un moyen dramatique assez gauche — à la scène où le prince de Galles s'empare de la couronne d'Henri IV, tombé dans un état léthargique, et au réveil subit du vieux roi : scène admirable d'énergie sobre dans le drame de Shakespeare, et que M. Jacques Richepin a gâtée par d'intempestifs développements.

Le plus souvent, d'ailleurs, M. Jacques Richepin a réduit à l'excès les morceaux de Shakespeare dont il se servait. Falstaff n'est plus le héros prodigieux qu'avait créé Shakespeare. Falstaff est un être sublime ; comme Panurge, il ne dit que des paroles précieuses, et, pour un écrivain, il y aurait grand honneur à nous les transmettre fidèlement.

Il ne faut pas en vouloir à M. Jacques Richepin de l'erreur qu'il a commise. En sa juvénile ardeur — qui, parfois, l'a si bien servi — il a cru qu'on pouvait impunément, sinon améliorer, du moins modifier Shakespeare. Ducis, en des temps très anciens, Alexandre Dumas père et M. Paul Meurice, plus près de nous, et, naguère encore, MM. Louis Legendre, Auguste Dorchain, Edmond Haraucourt, Jean Aicard, ont eu la même croyance. M. Jacques Richepin est en nombreuse compagnie. Mais, s'il veut voir comment on doit transporter Shakespeare sur la scène française, qu'à défaut de l'admirable *Hamlet* de MM. Marcel Schwob et Eugène Morand, il lise un certain *Macbeth* que M^{me} Sarah Bernhardt joua il y a une vingtaine d'années, qui, à la vérité, n'est pas imprimé, mais dont il n'aura pas grand-peine, je pense, à se procurer une copie.

Falstaff est monté avec beaucoup de goût, et joué avec grand soin. M. Paul Clerget est pittoresque au possible dans le rôle du gros chevalier, et M. Henry Krauss est un fougueux Prince de Galles. M^{lle} Delphine Didier, qui joue Anne Page — une Anne Page, hélas ! qui, au lieu de nous charmer par des sourires espiègles, tente de nous attendrir par des larmes un peu faciles — est une ingénue toute aimable. M^{mes} Aubry et Legat sont spirituelles en Mistress Gué et en Mistress Page.

L'idée du *Bercail*, du M. René Fauchois, est intéressante, et la pièce est composée d'une manière franche et très sûre qu'on ne peut que louer. Peut-être M. René Fauchois a-t-il traité un peu trop sommairement la scène principale de la comédie, celle où le malheureux Charles Malais se décide à fuir l'affection jalouse et tyrannique de ses parents. Mais

M. René Fauchois continue à être, parmi nos très jeunes auteurs dramatiques, un de ceux qui donnent les plus brillantes espérances.

C'est une fort agréable idylle que le **Fausse Nymphé**, de M. Paul Souchon. On y trouve, çà et là, des souvenirs agréables de Théocrite et de Virgile. M. Souchon est sans doute un de ces poètes qui honorent la noble mémoire d'André Chénier. Les vers de M. Souchon sont harmonieux et clairs. L'intrigue qu'il a imaginée est gracieuse et spirituelle; elle est conduite d'une main légère; elle prête aux gestes élégants, aux jolies attitudes. Le début dramatique de M. Paul Souchon est heureux.

M. Alexandre Meunier semble, en écrivant la **Cousine Rose**, avoir eu des incertitudes; et, en somme, malgré un coup de théâtre assez habile, malgré des traits d'observation assez justes, malgré un dénouement d'une roserie peu compliquée, mais amusante, la *Cousine Rose* reste une comédie assez pâle.

A.—FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

De trois livres récents : Berlioz et ses contemporains; Wagner et ses amis; Liszt et les siens; l'âme et la vie d'« un artiste d'autrefois ».

Le centenaire de Berlioz a donné lieu à des manifestations plutôt éparpillées. Les concerts dominicaux l'ont fêté chacun à sa manière, par devoir ou reconnaissance évidemment corrélatif à l'empressement du public. On a réuni en volume quelques feuilletons des *Débats*, qui n'ajouteront pas grand-chose à la renommée de l'écrivain. M. Weingartner fit le voyage de Grenoble, apportant à la gloire du musicien le tribut d'un laurier teuton. Là-bas comme ici, on s'assembla autour de la statue du maître. Un lyrisme officiel, officieux ou privé apostropha le bronze impassible. En somme, l'enthousiasme s'épandit surtout en discours — parfois singuliers. M. J. Tiersot a voulu dédier à celui qu'il admire un hommage moins éphémère. *Hector Berlioz et la société de son temps* est un livre de lecture fort intéressante, plein de renseignements documentés, d'anecdotes, de détails peu connus. L'auteur nous conduit d'abord « au pays de Berlioz ». Il nous décrit la Côte Saint-André et le site ingrat qui l'entoure. Il nous fait

entrer dans la maison où naquit son héros, nous initie à l'existence familiale et bourgeoise, au milieu ambiant philistin, monotone ou guindé de petite ville de province où grandit le futur sans-culotte du romantisme. Quoiqu'il n'omette pas de parler de l'œuvre du musicien, ce que raconte M. Tiersot a trait plus particulièrement à la vie et à la pensée intimes de Berlioz, au tempérament de l'homme, à son caractère divulgué par le contact avec autrui. On assiste à l'ahurissant imbroglio de ses amours simultanées ou successives, à l'ardente passade Camille-Ariel traversant impromptu la passion fatale Henriette-Ophélie, puis à l'abandon de celle-ci pour une autre parmi plusieurs ; lui, toujours fougueux et indistinctement emballé chaque fois jusqu'à l'offre du conjugal légitime. On le voit ballotté de la gêne à la ruine, devant pourvoir à deux ménages, riche soudain pour un jour et par aventure, et risquant jusqu'au dernier sou de l'aubaine à faire exécuter ses compositions méconnues ; indifférent aux « intérêts » matériels, et criant constamment misère ; exaspéré et incohérent dans ses aversions, sympathies ou transports ; perpétuellement exalté, vite irascible, intransigeant toujours ; sincère, dans ses rapports, parfois jusqu'à la brutalité. L'impression générale est déconcertante. En vérité, Berlioz fut un être « frénétique ». Il aima, vécut et pensa en énergumène. Enfant, homme ou vieillard, c'est le paroxysme incarné. Il apparaît comme un invité dangereux pour une maîtresse de maison, et surtout comme un époux aussi obstiné qu'englobant. A Gènes, il veut se noyer pour Camille infidèle, et on le repêche inanimé. A Paris, peu après, il avale du laudanum devant Henriette indécise, et ne doit son salut qu'à l'ipéca immédiatement absorbé et non moins immédiatement efficace. Sexagénaire, il songe à convoler encore avec la bien-aimée de ses douze ans précoces, qu'il vient de retrouver, grand-maman respectable et assez effarée de ses propos romanesques. Il apparaît enfin comme un individu malaisément social, autoritaire, entier, turbulent et volontiers enclin à se plaindre de la destinée. Celle-ci, pourtant, lui fut-elle aussi cruelle qu'il se plaisait à le proclamer ? N'en réclamait-il pas, peut-être, plus que son dû ? De son vivant, sa célébrité fut européenne. Dans sa patrie et ailleurs, on le sacra bientôt chef d'école et si, comme tel, il rencontra des détracteurs, il eut aussi de chaleureux partisans. Son art lui valut quelques profits et certains honneurs : à l'étranger, de l'argent et des ordres ; ici, l'Institut ; partout, le commerce, l'estime ou l'ad-

miration de l'élite intellectuelle ou sociale. Il y trouva des amitiés fidèles que son humeur ne parvint pas à lasser. M. Tiersot le montre fréquentant la plupart des illustrations contemporaines, et insiste sur ses relations avec Wagner et Liszt. L'histoire est navrante. Berlioz, à coup sûr, n'était pas fait pour s'entendre avec Wagner, qui jouissait d'un caractère approchant, sinon identique. En outre, musicalement, tout les séparait. Polémistes tous deux, ils ne pouvaient que se blesser réciproquement. A maintes reprises, Wagner fit des avances à son aîné de dix ans et, si celles-ci, peut-être, semblent avoir été souvent intéressées à quelque égard, il respecta et vanta toujours la haute probité artistique de son terrible confrère. Il jugea selon son sentiment l'art du musicien, et son avis, que M. Tiersot récuse, est aujourd'hui partagé par beaucoup de gens, dont je m'avoue. Berlioz ne comprit jamais rien à la musique de Wagner. Il le traita d'abord avec une tiède mansuétude, puis, s'irrita de critiques où il croyait deviner une jalousie de rival. Bientôt, les événements aidant, Berlioz ne vit plus, en Wagner, qu'un concurrent iniquement favorisé. Son manifeste, à l'occasion du prélude de *Tristan*, est un comble d'incompréhension musicale. A la chute de *Tannhäuser*, il exulte de joie forcenée. Dans ses lettres, il baffoue, insulte le vaincu, se dit « vengé ». Le spectacle est affreux, lamentable. Assurément, Berlioz n'eut guère de chance dans la vie. L'homme fut rarement heureux, et on peut se demander s'il eût été heureux de l'être. L'artiste finit aigri, ulcéré et seul. Avec M. Tiersot, on peut compatir aux déboires du musicien, en saluant son irrécusable et absolue sincérité. On en peut excuser son pessimisme farouche, ses imprécations contre ses adversaires, ses ressentiments implacables ; on pardonnerait même une secrète envie devant le succès de ses émules. Mais que penser de sa conduite envers le plus délicat, le plus loyal et le plus dévoué des amis ? — envers celui qui, virtuose alors fameux et adulé, était venu à lui, débutant pauvre et incompris, avait transcrit et publié de ses deniers sa *Symphonie fantastique*, et l'avait fait connaître au monde en la jouant dans ses tournées de concerts ; qui s'était adonné corps et âme à la propagation de son œuvre et de ses idées ; qui avait assuré, à Weimar, la revanche de son *Benvenuto* tombé ; qui le soutint, l'aida et le défendit en toutes circonstances ? Quand Liszt, à son tour, eut besoin d'être défendu, Berlioz lui répondit en le reniant ouvertement. La nature de Berlioz était trop foncièrement antimusicale, pour qu'on soit

étonné qu'il n'ait pas plus compris la musique de Liszt que celle de Wagner. Mais pourquoi infliger à ce frère d'armes un affront public, en quittant ostensiblement la salle Erard au milieu de l'exécution de l'un des *Poèmes symphoniques*, dirigée par l'auteur en personne? Quoi qu'en dise M. Tiersot, la sincérité n'a rien à voir ici; et, si l'insistance ultérieure de la princesse de Wittgenstein à le convertir fut peut-être maladroite, la goujaterie est inexusable, par quoi Berlioz, un peu plus tard, brisa irrévocablement une telle amitié, outragea de propos délibéré, dans une fin de *lettre* odieuse, les tristesses de ceux dont l'affection, l'appui et l'inépuisable sollicitude ne lui avaient jamais manqué, aux bons comme aux mauvais jours. C'est la page la plus pénible de la vie de Berlioz; on voudrait l'en pouvoir arracher. Enfin, je ne puis accorder que les textes cités par M. Tiersot établissent suffisamment ce qu'il appelle « la rancune » de Liszt. Celle-ci, certes, eût pu paraître excusable. Mais le cœur de ce noble artiste était inaccessible à un sentiment de cette espèce. Il ignore toujours la haine et la vengeance; il ne sut même pas mépriser. Il put errer dans ses jugements, être trompé par les apparences; il était incapable de « calomnie ». Plus on le connaît, plus on doit s'incliner devant sa profonde bonté, la droiture et l'élévation de son caractère. Partout où on le rencontre, on le voit plein d'ardeur à se dévouer aux autres, oublieux de soi-même, ému de toute infortune, désintéressé et généreux jusqu'à l'imprévoyance, exaltant le beau d'où qu'il vienne. Le malheur même n'altéra pas l'enthousiaste sérénité de son âme. Lui aussi vieillit peu fortuné, déçu dans ses espérances privées, méconnu, éclipsé par une gloire qui, peut-être, lui devait tout, — et plus joyeux du triomphe éclatant de son vainqueur que soucieux de sa propre et injuste disgrâce. Son dernier mot est un élan d'amour, un suprême adieu à la beauté qu'il avait admirée et servie; il meurt en s'écriant: « Tristan!... » Si Liszt s'exprima librement au sujet de l'art de Berlioz et de certaines révélations posthumes, il ne semble guère possible de lui reprocher une excessive sévérité. Ses appréciations paraîtront plutôt modérées à tout observateur impartial. Hélas! ce n'est que trop vrai: le pauvre Berlioz ne gagne pas à être connu. Le musicien ne fait pas longtemps illusion; l'homme, à tout le moins, exige des trésors d'indulgence.

§

Il n'est pas le seul à pâtir quelque peu des indiscrétions de

sa correspondance. L'éditeur Juven vient de publier des *Lettres de Richard Wagner à ses amis Th. Uhlig, G. Fischer et F. Heine*, où s'étale en toute candeur l'inconscient et formidable égoïsme du génie. — A vrai dire, « égoïsme » peut-être tutélaire à l'égal de celui du nouveau-né et de l'enfant, défense octroyée par la nature à l'individu, contre le milieu ou les contingences. — Des lettres « à ses amis » ; et quels amis ! Ce sont plutôt des ministres à tout faire d'un autocrate zurichois qui, de sa lointaine résidence, commande, adjure, légifère, organise, les excite à travailler pour « la Cause », — lisez « pour lui », — met à contribution leur temps, leurs forces, leur intelligence, et... leur bourse. Car la musique nourrit rarement son homme, quand cet homme a du génie. Et Wagner avait des charges : son entretien personnel, sa femme souvent absente, ses voyages d'agrément ou d'affaires, frais de poste, de gravure ou d'impression. Enfin, si Berlioz pensionnait son Henriette malade et délaissée, Wagner soutenait sa belle-mère et, un beau jour, incité par l'urgence autant que par l'honnêteté du motif, il n'hésite pas à faire appel .. à la « tirelire » des petits Uhlig. Mais ce qui confère à ses lettres une originalité particulière, c'est la bizarre idée qu'eut Wagner, — Allemand écrivant à des amis allemands — de les rédiger en français. Sans doute, il voulut s'exercer au maniement de notre langue, en prévision d'un avenir incertain. Le résultat n'est pas banal. Il pense sa phrase en son idiome et la transpose mot à mot dans le nôtre. C'est ainsi qu'il parle de « mesure en $3/4$ » ; qu'il se réjouit d'avoir déménagé parce qu'il a maintenant « une chambre spéciale pour travailler ». Il mande à Uhlig : « Remettez-leur mes salutations ». Ailleurs, ayant le mal du pays, et pensant probablement «... *Sehnsucht nach Dresden* », il lui dit : « Contentez ce dernier désir nostalgique vers Dresde, je vous en prie. » Encore que, d'un bout à l'autre, tout s'énonce à l'avenant, certaines impatiences en acquièrent une saveur spéciale. Il écrit au même Uhlig : «... Je pensais recevoir au moins une lettre de quatre feuillets ; au lieu de cela arrive une misérable castration de papier à lettre, de sorte que vraiment tu excites ma pitié. » Ses professions de foi esthétiques, dont Wagner ne fut jamais chiche, en deviennent, la plupart, incompréhensibles avec la meilleure volonté. Quelques-unes de ses déclarations, toutefois, donnent un tour inopiné à l'éventuelle envolée de l'éloquence : « Je ne suis pas disposé à faire des changements. Il ne faut pas remettre en

question une chose dès qu'elle est sortie de vous!... » s'écriait-il, en envoyant à Uhlig un article inédit. Et plus loin : «... Je n'apporte pas la réconciliation avec la Non-valeur, mais la guerre sans merci ! Maintenant, comme notre vie publique est remplie d'indignité, et spécialement en ce qui concerne les artistes et les littérateurs de profession, je ne puis trouver présentement d'amis que parmi ceux qui sont tout à fait à l'écart de l'opinion régnante... » Enfin, un peu plus tard : « Maintenant la situation serait différente. Avant cela elle était telle : désavouer ma personnalité, devenir un autre, prendre la peau d'un Parisien afin de me gagner Paris. A présent je dirais : reste juste comme tu es, montre aux Parisiens ce que tu veux et peux produire; donne-leur en une idée... » En somme, c'est un peu lourd, mais, pour un Allemand, Wagner ne s'en tire tout de même pas trop mal, car il écrivait d'inspiration. On rencontre, en effet, autre part : « Le bon ami... m'a déterminé à exposer cette lâche, molle et absurde objection du *Climat* dans toute sa vuidité. » — « *Vuidité* : état d'une personne veuve », nous enseignent les lexiques. Wagner voulait évidemment dire autre chose ; mais on ne peut plus supposer qu'il ait confectionné sa prose à coups de dictionnaire. En tout, du reste, Wagner fut un intuitif, et le « flair de précurseur » était, chez lui, si prodigieusement développé qu'il semble avoir pressenti et inauguré, un demi-siècle d'avance, telles acceptions aujourd'hui familières de certains mots de notre langue, en proclamant carrément, à l'adresse du fidèle Uhlig : « Cher brave homme, tu es vraiment le seul avec lequel on puisse marcher!... » Ces lettres nous documentent surabondamment sur la santé de Wagner en Suisse et le traitement aquarien qu'il y suivait selon la méthode et les manuels d'un Raspail hydrophile de l'époque, le Dr Rausse. — « Que d'eau ! Que d'eau !... » — Il s'en douche, il s'en baigne, il en boit tant qu'il peut. Il ne tarit pas sur l'excellence de ce régime humide, le préconise, le conseille, l'impose, en magnifie l'inventeur. Il avait signifié à Uhlig : « Procure-toi *Hafiz*... Ce persan *Hafiz* est le *plus grand* poète qui ait jamais vécu ou écrit ! Si tu ne te le procures pas immédiatement, je te voue mon plus profond mépris : mets les frais sur le compte de *Tannhäuser*. » Huit jours après, dans un transport reconnaissant : «... Tu dois faire relier *Hafiz* et *Rausse* ensemble; le prophète du *feu* et celui de l'*eau* : cela sifflera un bon coup ! » Une confidence à Fischer, pourtant, le montre un instant refroidi, et entrouvre des horizons inattendus : « ... Dieu

sait si cette cure me sera de quelque utilité ! Pense seulement : il me faut renoncer à priser ; depuis six jours, je n'ai pas pris la moindre pincée de tabac ! L'effet, jusque maintenant, est comme si j'allais devenir fou... » « Fou !... » — c'est lui qui l'écrit. O misère des causes ! Genève obscure des chefs-d'œuvre ! Walhall et Montsalvat ! Sans quelques grains de poudre sternutatoire dans le nez de Wagner, la musique, peut-être, eût changé de face. Ainsi, Wagner prisait ! Et il lui fallait sa prise inélectable, condition nécessaire d'eurythmie cérébrale, impératif catégorique de l'inspiration. Vénus naquit de l'onde écumeuse. O Elsa, Brunnhilde, Elisabeth, Eva, surgîtes-vous d'une tabatière ? Chacun sait que Wagner était d'une humeur assez peu commode, et accusa rarement une parfaite satisfaction des services mêmes de son prochain. Je ne puis me tenir de citer encore, de ces lettres, un passage que tant d'autres, et Berlioz avant tous, auraient pu contresigner : « Il est étrange de voir un ami, qui, sur beaucoup de points importants, vit et pense un peu autrement que moi, prendre un tel intérêt à tout mon être, montrer une telle inébranlable fidélité, une préoccupation tellement active... je veux parler de Liszt. Il ne comprend pas ma façon de penser ; mon mode d'action est tout à fait l'opposé du sien : cependant il respecte toutes mes pensées, tous mes actes, se garde soigneusement de tout ce qui pourrait, de manière ou d'autre, m'offenser, et semble se vouer de toute son âme à cette seule chose — m'être utile et répandre au dehors mes œuvres... » Il faut lire tout ce qui suit, et relever, ailleurs, effusions et témoignage analogues : Liszt gagne à être connu. En résumé, ce recueil épistolaire nous renseigne avec pertinence sur les faits et gestes de Wagner en exil. Il est précieux pour l'authenticité des détails et, surtout, pour le sans-*façon* du discours, où Wagner se livre tout entier, sans apprêt, sans précaution, « se déboutonne » et met à nu son âme compliquée. Il y apparaît pris sur le vif, ingénu et rouillard, cordial et ergoteur, idéaliste et sensuel, despote et calin, insupportable et séduisant, subjectif toujours et jamais ennuyeux. Mais quelle drôle d'idée eut ce diable d'homme, de vouloir écrire en français !

P. S. — Je prie les lecteurs du *Mercure* autant que l'ombre de Wagner d'agréer mes plus pénaudes excuses pour une inconcevable étourderie : Wagner écrivit ces lettres en *allemand*. En jetant les yeux sur le faux-titre du volume, je m'aperçois qu'un M. Georges Knopff y affiche son intention de les avoir traduites en français. Si profonde que soit ma

confusion d'une telle bêtise, il s'y mêle pourtant, je l'avoue, un irrésistible soulagement, à l'espoir de me procurer le texte original et de comprendre enfin ce que Wagner avait voulu dire en maint endroit.

§

La place m'est mesurée pour parler d'un autre livre consacré par M. E. Boutet de Monvel à la mémoire d'*Adolphe Nourrit*. Cela se lit comme un roman et, en effet, c'est bien un roman vécu, touchant, mouvementé et tragique, l'histoire de cet « artiste d'autrefois », de cet invraisemblable « ténor » désintéressé, modeste, dévoué jusqu'à l'abnégation à son art, à ses camarades et même à ses directeurs. L'homme était beau, enjoué et fin d'esprit, suprêmement bon, aimant et d'une loyauté scrupuleuse. On a le sentiment d'un être d'exception, égaré d'une humanité idéale, et prédestiné à la souffrance. A Paris, au plus fort de sa vogue, il brise sa carrière par excès de délicatesse et s'efface devant Duprez. Sa correspondance avec les siens nous transporte dans un monde ineffable vraiment, délicieux de vertu, de simplicité et de tendresse. Son extrême sensibilité le rendait particulièrement vulnérable aux déceptions qui l'attendaient en Italie. Ce probe artiste devait en mourir. A Naples, doutant de soi-même et désespéré, il se tue plutôt que de déchoir. On est charmé, conquis, passionné par le récit qui se déroule en ces pages et douloureusement troublé du drame soudain qui termine une si noble vie. L'exquise nature de Nourrit méritait ce souvenir ému. Et, ici encore, on retrouve Liszt : à Lyon, associant la sienne à la charité du chanteur pour soulager les misères d'une longue crise, par un concert, fructueux grâce à leurs deux noms, au bénéfice des ouvriers dénués et sans travail; où, ailleurs, attentif à veiller sur l'ami, confortant son cœur susceptible dans une lettre adorable, « empreinte, observe M. B. de Monvel, d'une tendre sollicitude dont on ne sait à qui faire le plus honneur, de celui qui l'éprouve, ou de celui qui a su l'inspirer ». Enfin je ne puis que signaler aujourd'hui, en me promettant bien d'y revenir, le très grand succès remporté par M^{me} W. Landowska interprétant du Bach à la salle Erard. Le vieux Bach devient à la mode. Lui aussi gagne à être connu, et il semble ne plus avoir grand'chose à souhaiter en l'espèce : on fait mieux que le comprendre, on commence à l'aimer.

ART MODERNE

Exposition Henri Duhem. Galerie E. Druet, 114, faubourg Saint-Honoré. — « Au déclin du dernier siècle, — écrit M. Roger Marx dans la préface du catalogue, — une élite a convoité pour la peinture de paysage le bénéfice d'une émancipation nouvelle. Il lui a paru que la seule jouissance optique était inapte à constituer une fin de labeur suffisante ; elle a exigé un art moins extérieur et plus humain, ennobli par le permanent prestige d'une pensée qui se réfléchit et qui s'épanche. Henri Duhem compte parmi les initiateurs de cette évolution. »

Ce dernier mot est-il trop ambitieux ? Faut-il refuser l'importance d'une évolution à ce retour de quelques peintres vers l'interprétation spirituelle et sentimentale de la nature ? Loïn d'une nouveauté, ne vient-il pas de voir dans leur effort une sorte de néo-romantisme, avec plus de mesure et moins de fougue sans doute que n'en montraient les romantiques anciens ?

Si évolution il y a, du moins date-t-elle de plus haut que le dit M. R. Marx et je crois même que la tradition de laquelle elle procède se manifeste assez constante et foncière dans l'histoire de la peinture française. Je ne puis, dans ces courtes notes, me permettre les développements qu'exigerait la démonstration d'une idée générale. Mais, pour nous tenir aux artistes de cette heure ou du « déclin du dernier siècle », tous ces peintres des choses lentes et des heures apaisées, tous ces épris de l'ombre et des nuances assombries, Pointelin, Gosselin, Robert W. Allan, Marché, aussi bien que Henri Duhem et M^{me} Marie Duhem, ne sont-ils pas des cousins d'Harpignies et des petits fils de Corot ? Avant eux on avait découvert la poésie du soir et de la demi-teinte. Pour la rendre en faisant abstraction de l'esthétique impressionniste, on n'est point un initiateur, on ne s'émancipe point : on reprend, à bon droit, du reste, une tradition ancienne, vérifiée par tant de chefs-d'œuvre !

Je ne dis pas qu'à la série glorieuse on n'ajoute rien. Grande est ma sympathie — particulièrement — pour le talent d'Henri Duhem, fait de douceur et de sensibilité réfléchie. Je l'aime surtout dans ses études de Flandre, qui sont d'un peintre et d'un poète. A miracle il a le sens de ces atmosphères tranquilles, de ces calmes maisons, de ces dormantes eaux, et dans sa présente exposition j'admire un esprit

en pleine possession de son but et de ses moyens, une vision personnelle et consciencieuse. — On lui reprochera quelque excès de goût pour la régularité et, dirais-je, pour la propreté. Cela sans doute est flamand et ne me gêne pas. Il me suffit de voir que les vingt toiles alignées ici sont bien du même, — d'un artiste, et qu'il a sa façon à lui d'aimer.

§

Quatrième exposition des arts réunis. Galerie Georges Petit. — Je veux le dire tout de suite parce que j'y ai grande joie : il y a des merveilles dans cette exposition, — ce sont les œuvres du sculpteur Rogelio Yrurtia.

Déjà l'an dernier, au Salon des Artistes français, nous avons admiré son groupe des *Pêcheresses*, très sûrement la plus belle réalisation statuaire qu'on pût voir dans ce peu mémorable, du reste, entassement de marbre, de bronze et de plâtre. Mais ce n'est pas de la médiocrité des autres que triomphe Yrurtia, c'est bien certainement de sa propre excellence, et je retrouve, je vérifie mon impression première devant deux surtout des œuvres qu'il montre, cette année, chez Petit : une tête d'enfant et ce groupe des *Chercheurs* — un vieillard qui suit un jeune homme. Ce sont choses de maître. — La petite tête d'enfant, d'un modelé si vivant, si précis et pourtant si libre, d'un mouvement si simple et si vrai, d'une facture si large, à la fois si tendre et si ferme, révèle ce don rare, l'intuition de la vie simple, élémentaire. Et, dans les *Chercheurs*, c'est le sens profond de la vie spirituelle : deux hommes sont en marche vers la vérité ; le vieillard, averti, affaibli par les années, d'un geste prudent et qui tâtonne, étend la main vers le but, et le visage est pensif, triste, sans espérance ; en arrière le jeune homme, dans un mouvement admirable qui dit l'âme ivre et tremblante de certitude d'une main voudrait retenir son compagnon et de l'autre s'abrite les yeux, ses yeux illuminés qui croient voir, qui voient peut-être !

Pour leur beauté expressive et dramatique et pour leur vérité plastique — étudiez la dolente architecture du corps de l'ancêtre, puis la force élégante, l'harmonie alerte et pourtant pleine du dos de l'éphèbe — ces deux figures sont inoubliables. Et comme elles demeurent bien signées du même nom que le groupe des *Pleureuses* ! Je voudrais trouver — je trouverai sûrement l'occasion de préciser les « différences » d'Yrurtia, son idéal, en quoi il consiste, ce qu'il apporte. Ici, je dois

me contenter de saluer en lui un artiste, un artiste nouveau. Il dira toute sa parole. Je sais qu'il rêve de vastes ensembles. Ce groupe des *Chercheurs* fait sans doute partie du même projet auquel appartient cette tête énorme, désignée au catalogue : « Figure d'un monument : étude de tête pour la Science. » Cette tête n'est point achevée, et c'est pourquoi je n'en puis dire autant de bien que de l'enfant et du groupe, mais elle est d'un art plus haut. L'enfant et le groupe sont réalistes, la tête relève d'un idéalisme décoratif qui appellera la somptuosité des inventions et exigera des proportions colossales. — Puissent à cet artiste, tout jeune encore, ne point faire défaut, comme à tels et tant de ses plus illustres aînés, les éléments de vie et de travail, plus nécessaires qu'ailleurs, mais plus difficiles à rencontrer dans le grand et rude chemin où si fièrement il s'engage ! — Son exposition chez Petit comprend encore deux portraits de femmes, — M^{me} Ch., et M^{me} Yrurtia et une tête d'homme, qui sont de belles transpositions de la recherche du caractère dans l'expression plastique.

Dans les nombreuses œuvres de J.-M. Michel Cazin je remarque surtout un buste de jeune garçon, solide et fier, un peu sec, et un magnifique vase de bronze.

Ce sont les seules œuvres sculpturales qu'on puisse citer après celles d'Yrurtia. Il serait inutilement cruel de nous arrêter longtemps aux études et aux portraits de M. Ségoffin pour en démontrer l'insuffisance, qui mènera leur auteur à l'Institut.

Et parmi les peintres je nommerai seulement : Fernand Maillaud, distingué, fin, ennemi du bruit ; sa *Vallée noire* et sa *Rue Saint-Jean* communiquent une émotion tranquille et tendre ; Marché, toujours épris aussi des beaux moments silencieux et l'auteur aimé d'œuvres qui sont, dans notre mémoire ; Augustin Hanicotte, intéressé par le mouvement des foules, par les lueurs et les ombres déplacées au gré des corps en marche ; son *Retour de pèlerinage* et son *Souvenir de Kermesse* témoignent de curieuses recherches.

§

Exposition des œuvres de Louis Legrand. — *Même Galerie.* — Comment ne pas voir les précieuses et multiples qualités de Louis Legrand ? C'est un peintre à l'huile et au pastel, un dessinateur, un eau-fortiste, un miniaturiste, un ciseleur, et dans tous ces genres il témoigne d'une incontes-

table habileté. Il est abondant, adroit, ingénieux, et d'une imagination étrangement riche et déliée. Il a des admirateurs enthousiastes et dont le goût fait autorité; pourquoi donc ne puis-je, absolument, me ranger à leur suite?

C'est que ce talent m'apparaît privé d'amour, artificiel, négatif, sans distinction. Rien de plus froid que cet art so-disant, soi-criant sensuel et qui tout au plus pourrait induire les macrobiens et les garçonnets en travaux tardifs ou prématurés, mais qui ne procède ni d'une naïveté ardente ni d'une perversité puissante. Point de formule propre; le dessin, pour être retors, n'en est pas moins académique; et la conception vaut l'exécution. Fausses simplicités ou complications lourdes, ces variations érotiques sur des thèmes mystiques — *la divine Parole, Rosa mystica, l'Annonciation* — sont des essais de blasphèmes, avortés. A les transposer en littérature, c'est du Richepin. Rhétorique apprise, audace calculée, guuserie bourgeoise, c'est très raisonnable, au fond, et très vulgaire.

§

Exposition d'œuvres de feu O. de Champeaux. — 19, rue Caumartin. — Le magistrat-peintre O. de Champeaux fut modeste, discret et paisible comme son talent et sa gloire. Il n'eut point de dangereuses audaces. Il n'innova en rien et son œuvre réunie au lendemain de la mort ne trouble pas plus les vivants du jour qu'elle ne gêna ceux de la veille. Cette peinture voyageuse, qui va de Fontainebleau à Venise, de Bretagne en Tunisie, d'Algérie en Irlande, de Hollande en Espagne, promena partout un louable désir de bien faire, un respect méritoire des chefs-d'œuvre et des règles, une honnêteté parfaite et, disons-le aussi, une curiosité fervente, un désir pur. Ce désir resta prisonnier d'une esthétique à la fois indécise et rigoureuse. Elle hésitait du romantisme au réalisme, tantôt cédant davantage à l'un ou à l'autre, tantôt s'efforçant de les mettre d'accord et paralysant l'évidente sincérité d'un homme qui possédait pourtant quelques-unes des plus positives qualités d'un artiste. Mais il ne sut pas choisir. Ce sont les parts réalistes de son œuvre, ses tentatives de reproductions directes, et qu'on peut jurer fidèles, qui nous laissent le meilleur souvenir.

§

Exposition Dufy, Duparque, Juste et Torent. — Galerie B. Weill. — La vie propre des choses issues de nos

mains, mais rendues à la nature par la libération du plein air, se révèle avec bonheur dans cette aquarelle que M. Dufy désigne : *Chantier au bord de la mer*. — Nulle recherche d'analogies humaines ou animales; ces choses travaillées, ces objets en train de s'associer pour constituer l'être compliqué dont la fonction sera d'éluder les distances, ne participent pas de sa nature aventureuse. Ce ne sont que des planches équarries et des plaques de fer martelées, des troncs d'arbres dépouillés et polis, des blocs de fonte; ce n'est pas encore un navire. Mais il suffit que l'atmosphère vibre et tourne autour de ces choses torturées par l'homme pour qu'elles oublient leur mal, et redeviennent des vivants, et concourent à l'universelle beauté par le chiffre de leurs formes et par l'harmonie de leurs couleurs. — Une autre aquarelle, un bord de l'eau à Charenton, retient par ses nobles et souples masses de frondaison, par sa lente perspective lointaine de fleuve. Et les paysages parisiens, où je me ressouviens plus particulièrement des premiers tableaux que j'ai vus de M. Dufy, les rejoignent dans des sympathies déjà classées.

Evelio Torent, qu'en la préface du catalogue Laurent Tailhade recommande éloquemment à l'admiration passante, reste espagnol en Bretagne. On aurait plaisir, le loisir manqué, à saisir l'occasion, rare, qu'il nous offre de faire une intéressante étude de chimie psychique en indiquant les éléments, et leurs proportions, d'un art proprement celibérique s'il en fut. Je crois que l'ibère domine. Ces églises de son pays, noires, rigides, que récemment il nous montrait, dans la même galerie, en une série de très curieux tableaux, Torent se les rappelle au bord de l'Océan, et avec elles se plairait à confondre les temples d'Armorique. Et le lien, en effet, est là entre son midi et notre occident. Même culte, mêmes idoles. Il poursuit la recherche des parentés et les rencontre dans la raideur des gestes, dans la pauvreté pittoresque des costumes et des objets. Par là, dans cette Bretagne tant pillée des peintres, il s'est fait une patrie à lui : c'est qu'il y a importé la sienne. Ce point de vue, sans doute, ne lui permettait guère de travailler en profondeur. Il s'en tient aux aspects premiers, mais il les traduit dans sa langue, poussant parfois, exagérant jusqu'à la charge, et d'autres fois réduisant tout à l'extrême simplicité, par la tache ou par la ligne, oscillant ainsi — voyez avec quelle amplitude ! — de Doré à Gauguin. Au total, le résultat étonne, intéresse, donne à son-

ger. Sans doute, la formule n'est pas très nette encore, pas très sûre. L'harmonie manque souvent, et, par exemple, il est évident que le jeune artiste n'a pas su jouer avec assez de souplesse de ce beau blanc des coiffes bretonnes, qui jamais dans l'air n'est cru et mort comme il le voit. On aurait donc le plus grand tort de nommer, à propos de lui, ce formidable Goya qui fut un dieu de l'harmonie. — Mais tel que le voici, au lendemain de l'adolescence, à la veille de l'âge des grandes œuvres, Evelio Torent, d'un accent qui ne ment pas, nous fait de grandes promesses.

M. René Juste ne se dégage pas encore de multiples influences.

M. Duparque, parent d'Henry de Groux, l'a trop écouté, — ou pas assez.

§

Exposition Stéfan Popesco. Galeries Bernheim Jeune.

— Voici de la peinture silencieuse et distinguée; un peu froide. On craint que ce silence — on craint sans certitude — ne soit pas celui des pensées, des sentiments amassés, pressés, frémissants d'intensité et qui recourent, pour s'exprimer sans tumulte, à l'exacte discipline d'une volonté maîtresse d'elle-même. Il y a de la sagesse, beaucoup trop, et je ne sais quel désintéressement qui inquiète dans ce parti-pris de réserve.

Est-il vrai que M. Popesco soit opprimé par la vision de M. Lucien Simon? Ils aiment tous deux la Bretagne, ils l'ont tous deux choisie pour patrie de plusieurs de leurs œuvres. Mais on ne retrouve pas chez le plus jeune des deux artistes les qualités distinctives — bonnes ou mauvaises — de l'aîné, ces pesanteurs des formes, cette immobilité des êtres, ces rugosités et ces massivités qu'on lui reproche si souvent. Au contraire, les atmosphères de M. Stéfan Popesco sont fluides, ce n'est pas la solidité qui fait sa principale vertu, et une « étude pour panneau décoratif » nous révèle chez lui un sens de la décoration que M. Lucien Simon ne nous a pas fait voir.

Ils ont pourtant ce trait commun : c'est que chez l'un et l'autre l'humanité tient peu de place. La vie intérieure, la vie des sentiments et des pensées, ne les occupe point. Ils traitent l'homme comme un accessoire de la nature. Cela est très sensible dans ces sortes de pétrifications humaines que M. L. Simon nous donne pour des paysans bretons. De même quant au résultat, autrement par le procédé, M. Popesco ne voit

guère que des valeurs dans ses personnages. Cette femme qui tient son enfant sur ses genoux et lui donne à manger (*Sollicitude maternelle*, dit et dit mal — car je ne sache pas de peinture moins émue que celle-là — le catalogue), ce n'est qu'une tâche importante dans une nature morte considérable, et l'artiste ne semble guère s'être plus intéressé aux êtres vivants qu'aux objets dont il les entoure, — pots, chaudrons et marmites.

Et ces natures mortes sont d'un accent triste. Cherchées dans les bruns et les gris, elles témoignent d'un sens délicat, d'une vision noble, non pas d'une émotion.

§

Première Réunion de « CERTAINS » peintres, sculpteurs, graveurs, architectes. Barbazanges, 48, boulevard Haussmann. — Que signifie cette étiquette, empruntée d'un livre de Huysmans, — « CERTAINS ? » Est-ce un programme précis, et les vingt-huit artistes qui sont là prennent-ils à leur compte toutes les admirations et toutes les antipathies du critique ? Partagent-ils ses enthousiasmes pour Gustave Moreau et Félicien Rops, et leurs mépris vont-ils avec le sien à Puvion de Chavannes ? Je préfère croire à l'indication, simplement, d'une sélection cherchée, où chaque unité garde son indépendance, plutôt qu'à je ne sais quelle communion esthétique.

La plupart de ces peintres, de ces sculpteurs, de ces graveurs sont surtout des exécutants, quelques-uns habiles et savants. Les gravures sur bois de Jacques Beltrand, — notamment son Beethoven et son Constantin Guys et surtout son Pascal — m'ont longtemps retenu. Jacques Beltrand, Camille Beltrand et Jules Germain concourent effectivement à la renaissance de cet art précieux, la gravure sur bois, que naguère encore on croyait condamné. — Les deux peintures et l'aquarelle d'Alfred-H. Maurer représentent bien ce si adroit virtuose. — Dans une formule réaliste et que je n'aime pas, M. de la Chataigneray montre des qualités secondes, point négligeables ; mais les deux joueurs de sa *Partie de jacquet*, par le grossissement du premier plan, avouent qu'ils ont été peints d'après de fâcheuses photographies. — J'ai remarqué les maquettes pour vitraux de Georges Decote et les projets de tapisseries de E. Herscher ; les jolis gris des paysages bretons de Jean Frelaut, et celui surtout où apparaissent, spectrales sur la ligne d'horizon, deux bêcheuses crépuscu-

laire; le croquis de danseuse d'Imbert, si juste dans sa sommaire indication, — et les danseuses aussi de L. Dejean, d'Eugène Lazaro, de Voulot, etc.; c'est devant l'œuvre du premier de ces trois statuaires, aussi sa *Sortie de spectacle* aussi sa *Petite Parisienne au grand manteau*, que je m'arrête le plus volontiers. — Tout cela, en somme, est fort intéressant, peu émouvant, atteste la sincérité de l'étude plutôt que le bonheur de la trouvaille, — et je n'en dirai pas davantage des marbres, des terres cuites et des grès d'A.-J. Halou, non plus que des statuette d'Albert Marque, sauf peut-être sa *Femme inquiète*, au chiffre gracieux, non plus que des plâtres, des bois et des bronzes de Gaston et de Lucien Schnegg.

Une chose curieuse, caricaturalement sinistre: *Enterrement d'Enfant en Dordogne*, de Jane Pouplet. Huit personnages, hauts comme la main, hommes et femmes des champs, à la queue-leu-leu, drôles et mornes, laids et vrais. Le premier porte sous le bras la funèbre boîte. Banalité fantômale, dont on se souvient.

Je mets à part quatre artistes. Gaston Prunier, de qui je retrouve avec joie les admirables aquarelles; Jean-René Carrière; ses études de chiens et de chats — plâtres — sont d'une orce naïve et fine qui permet — le sculpteur est encore un enfant — toutes les espérances; Sunyer, de qui j'admire franchement les eaux-fortes; François Garas, attirant, inquiétant.

CHARLES MORICE.

PUBLICATIONS D'ART

LES LIVRES: Pierre Marcel: *Les Industries Artistiques*, Schleicher frères, 6 frs. — Henry Lapauze: *Procès-verbaux de la Commune Générale des Arts et de la Société populaire et républicaine des Arts*, Bulloz, 15 frs. — Fierens-Gevaert: *Nouveaux essais sur l'Art Contemporain*, Félix Alcan, 2 fr. 50. — Léon Rictor: *Les Arts et les Lettres*, Lemerre, 5 frs. — LES REVUES: *Gazette des Beaux Arts*; *Revue de l'Art ancien et moderne*; *Chronique des Arts*; *Bulletin de l'Art ancien et moderne*; *L'Art Décoratif*; *Art et Décoration*; *Les Arts de la Vie*; *La Plume*; *L'Occident*; *La Revue de l'Art pour tous*; *Le Journal des Arts*; *Revue Alsacienne illustrée*; *L'Art moderne*; *The Burlington Magazine*; *Kunst und Dekoration*; *Innen-Dekoration*; *Emporium*.

LES LIVRES. — Nous avons heureusement abandonné le concept de l'Art avec un grand A, de l'Art isolé de la vie, contempteur de toute manifestation utilitaire et industrielle. Nous en revenons à cette conception d'autrefois selon laquelle les artistes n'étaient que des producteurs de beau, d'agréable et

de consolant dans les plus diverses branches de l'activité, des artisans nullement humiliés de créer un objet usuel et tout au contraire légitimement fiers d'embellir le décor quotidien de l'existence. La période de transition et de rénovation qui est la nôtre est très discutée et cette discussion, souvent accompagnée d'attaques passionnées, augmente les difficultés rencontrées par les artistes de bonne volonté qui s'efforcent vers un style rénové, plus en rapport avec nos goûts et nos habitudes modernes. C'est pourquoi il est bon que des livres comme celui de M. Pierre Marcel sur **Les Industries Artistiques** montrent comment chaque époque s'est différemment représentée dans les créations de l'art appliqué et combien sont logiques les tentatives faites de nos jours pour aboutir à une éclosion de formes neuves, d'ailleurs nécessitées par les procédés nouveaux et par les présentes conditions économiques. On trouvera dans le volume de M. Pierre Marcel de nombreux renseignements sur les industries du meuble, de la serrurerie, de la tapisserie, de la dentelle, du papier peint, de la reliure, etc.

Les Procès-verbaux de la commune générale des Arts et de la Société populaire et Républicaine des Arts, que vient de publier M. H. Lapauze, contiennent à peu près toute l'histoire de l'Art sous la Révolution. Le registre contenant ces Procès-verbaux — dont une partie, publiée par Détournelle dans son Journal, nous était connue — fut acquis en 1893 par les Archives Départementales de la Seine. L'ensemble nous est présenté aujourd'hui, et le savoureux manuscrit d'orthographe qui caractérise le manuscrit a été strictement respecté. Nous trouvons dans ce recueil les traces dernières de la longue lutte contre l'Académie Royale de peinture, enfin supprimée par décret de la Convention du 8 août 1793. La *Commune des Arts* (septembre 1790-juillet 1793), dont les Procès-Verbaux nous font défaut, avait violemment mené la lutte sous l'instigation de David, l'âme de cette Société, comme il devait être celle de la *Commune Générale des Arts*, continuation du même groupement dont le titre était devenu plus pompeux à la suite de la reconnaissance officielle par la Convention dans un décret relatif à la nomination d'une commission chargée de surveiller sur les monuments publics et religieux la destruction des emblèmes royaux. La Commune Générale des Arts, tout en restreignant autant que possible le vandalisme, n'arrêta point là son utile besogne, car elle s'occupait également de toutes les questions qui

concernent l'intérêt général des artistes. A partir du 10 septembre 1793, sentant le besoin de ne pas paraître prendre trop d'importance aux yeux des Pouvoirs, elle reprit le titre de Commune des Arts. Mais en octobre 1794 cette institution, ayant choqué dans ses délibérations la simpliste conception révolutionnaire, fut dissoute par décret de la Convention. Les artistes se groupèrent alors en *Société populaire et républicaine des arts* (22 décembre 1793 - 18 avril 1794) qui devint simplement la *Société républicaine des arts* le 3 prairial an II (22 mai 1794). Enfin la tourmente révolutionnaire s'était apaisée et, le 25 octobre 1795, la création de l'Institut National signifiait, en même temps que la restauration des académies, la fin de l'influence de cette Commune des arts qui, sous des titres divers, avait assumé, durant la période la plus tumultueuse et la plus difficile, la défense des arts et des artistes. Ainsi ces très curieux Procès-Verbaux éclairent de nombreux points de notre histoire artistique et politique.

Dans ses **Nouveaux Essais sur l'Art contemporain**, M. H. Fiérens-Gevaert entreprend la réhabilitation de l'architecture qu'il considère avec raison comme le premier des arts plastiques. Il en constate la renaissance simultanée dans les divers pays d'Europe et s'efforce de démontrer combien l'éducation et l'élevation morale du peuple sont liées aux progrès de l'Art Public. On trouvera également dans ces essais une sorte de définition de cet Art Public et des observations judicieuses sur la logique parenté des arts mineurs et de l'architecture. M. Fiérens-Gevaert estime avec les meilleurs esprits de notre temps que le créateur moderne doit s'inspirer des exemples des artisans du moyen-âge et, plus près de nous, des préraphaélites anglais; que c'est une besogne digne des plus grands artistes de pourvoir d'une forme esthétique un humble ustensile de la vie quotidienne; que l'inventeur de formes et d'harmonies doit être aussi un ouvrier, rompu aux travaux manuels de sa profession, connaissant toutes les ressources de la matière, faisant de cette dernière son meilleur collaborateur et basant l'ordination même de son œuvre sur le « matériau » employé et sur ses procédés d'utilisation. « Que l'architecte, écrit-il, cesse d'être un calculateur savant et redevenne le constructeur d'autrefois, que le peintre et le sculpteur soient de nouveau leur propre praticien, que ces artistes reprennent un contact étroit avec les artisans chargés d'interpréter leur pensée, pour que ces artisans livrés à leurs propres forces soient des artistes à leur tour, et la beauté plas-

tique sera rendue à sa destination ancienne, toute sociale et populaire. »

L'ouvrage de M. Fiérens-Gevaert se termine par une très compréhensive étude intitulée : *Pourquoi nous aimons les Primitifs*.

M. Léon Riotor rassemble, sous le titre **Les Arts et les Lettres**, une série d'articles, de notes et d'impressions publiés ici et là au cours de ces dernières années. Une lettre autographe et un dessin inédit d'Auguste Rodin (gravé par Léon Perrichon) ornent au fronton cet édifice élevé pierre à pierre au long des ans et dont j'ai plaisir à parcourir les galeries et les colonnades où s'embusquent les souvenirs d'un passé littéraire et artistique encore trop proche pour être oublié, mais assez lointain déjà pour que son évocation n'aille point sans quelque mélancolie.

LES REVUES. — **La Gazette des Beaux-Arts** (février). — Au sommaire : *Le Renouveau de l'Art par les « mystères » à la fin du Moyen-âge* par M. Emile Mâle; *Quelques Bois sculptés de l'école tourangelles du xv^e siècle* par M. Paul Vitry; *Un portrait d'enfant : « Elisabeth Laura Henriette Russel »* par le baron Roger Portalis; *Le Palais Farnèse* par M. André Chaumeix; *Deux mannequins en bois du xv^e siècle* par M. Emile Michel; *Girolamo della Robbia et ses œuvres* par miss Maud Cruttwell; *Deux « Vies » d'évêques sculptées à la Cathédrale de Rouen*, par M^{lle} Louise Pillion; *Artistes contemporains*, par Georges Riat, etc.

On remarquera parmi les illustrations hors texte un fac-simile de la gravure d'Henry Meyer d'après le portrait que fit William Owee de la jeune Elisabeth Laura Henriette Russel. L'estampe d'Henry Meyer a été, nous dit le baron Roger Portalis, « tirée en couleurs, ce qui constitue presque une rareté, le plus grand nombre des « manières noires » soi-disant en couleurs ayant été coloriées après coup ». Quant à la fabrication de la planche insérée dans la revue elle est à fond d'héliogravure avec un travail de retouché minutieux dérivant du procédé employé au xviii^e siècle par Debucourt et Janinet.

La Revue de l'Art ancien et moderne (février). — M. Bonnet continue son étude sur *l'Illustration de la correspondance révolutionnaire*. M. de Fourcaud nous initie, dans des pages savantes et avisées, à la genèse des compositions de *Watteau* et nous fait pénétrer dans l'âme du peintre des « Fêtes galantes » en nous apportant « d'utiles informations sur ses façons d'associer la vérité et la libre chimère ».

La Chronique des Arts (30 janvier). — Du chroniqueur : « Si l'académisme était banni du reste de la terre, — mais rien, malheureusement, n'autorise pour l'instant pareille supposition, — on le retrouverait sans doute à Berlin. C'est là, du moins, qu'il semble être ancré le plus profondément et qu'il aime à se manifester avec le plus d'éclat. En vain l'art libre et jeune d'un Menzel et d'un Liebermann, les œuvres de maîtres comme Manet et Degas installées à la National galerie par les soins de M. Hugo von Tschudi, les expositions de la Sécession et les efforts de quelques vaillantes revues, ont montré les voies neuves, les contrées fécondes, ouvertes à l'art d'aujourd'hui et de demain : les représentants de l'art officiel, tous « éminents professeurs », comblés de dignités, notamment le triumvirat A. von Werner-Reinholds Begashne, forts des sympathies d'un souverain autoritaire, s'emploient, avec l'énergie propre aux défenseurs des causes désespérées, à sauvegarder contre les tentatives impies le trésor sacré des formules qui leur valurent tant de considération et d'avantage et à monopoliser à leur profit la faveur impériale. Et, tandis qu'à leur instigation Manet et les impressionnistes français se voient relégués, par ordre, dans un coin perdu du musée, et qu'on songe, dit-on, — suprême faute — à enlever à M. de Tschudi la direction d'une galerie dont son goût éclairé avait su faire une des plus intéressantes d'Europe, diverses mesures vexatoires viennent de contraindre les libres artistes de la capitale de l'empire à s'unir aux Sécessionnistes des autres villes allemandes dans un *Künstlerbund* qui est allé demander à Weimar et à son prince une hospitalité plus généreuse. Il nous plaît d'enregistrer ces faits pour l'édification future des historiens de l'art moderne : ils sont significatifs de toute une esthétique, aussi violente qu'étroite. Il nous plaît surtout de féliciter Weimar de l'honneur qui lui échoit. »

Le Bulletin de l'Art ancien et moderne (6 février). — Eddy appelle l'attention sur une décision d'un juge de Reims, interdisant l'apposition d'enseignes commerciales sur la Place Royale de sa ville, au nom d'une ordonnance de 1755 qui règle ce qu'il appelle très justement la « servitude d'aspect ». Le rédacteur de l'article se demande si nous ne serions pas en droit d'appliquer les mêmes principes lorsqu'il s'agit du respect esthétique de la Place des Victoires ou de la Cité, par exemple.

L'Art Décoratif (janvier). — Articles de M. Camille

Mauclair sur Paul Helleu et de M. Paul Vitry sur Constantin Meunier.

(Février). — *Un artiste suisse contemporain : Ernest Biéler*, par Henri Frantz.

Art et Décoration (février). — M. Gabriel Mourey nous décrit longuement une villa construite en Bretagne, par MM. Sauvage et Sarazin sur un plan rationnel, logiquement déduit des exigences de la destination. M. Henri Sauvage, dont nous connaissons depuis longtemps les efforts consciencieux et originaux, a créé là, avec l'aide de son associé, une habitation dont le charme ne consiste pas dans une ornementation superfétatoire, mais dans la clarté confortable de la distribution intérieure qui s'épanouit sur les façades en d'harmonieux rapports d'ombre et de lumière, de pleins et de vides.

Les Arts de la Vie (janvier). — Ce premier numéro de la nouvelle publication fondée par M. Gabriel Mourey est très substantiel. Georges Lecomte y parle avec passion en faveur de *l'Assainissement par la Beauté*; M. Gabriel Mourey, dans le compte-rendu d'une conférence faite au Muséum par Eugène Carrière, nous expose la profonde et saine philosophie du grand peintre qui est en même temps une des plus hautes et des plus indépendantes cérébralités de notre époque; M. George Auriol se montre maître d'une langue exquise au service d'un bon sens artiste, et non dénué d'une ironie éducatrice, dans trois apologues, — trois moralités, si vous voulez — qu'il réunit sous ce titre savoureux : *De Terre en Vigne*; enfin, M. Charles Plumet confond *le Mensonge de l'architecture contemporaine* dans une critique logique de l'enseignement désastreux de l'École des Beaux-Arts.

La Plume (15 janvier). — Article de M. Louis Bouvy sur un des meilleurs représentants de notre jeune école de sculpture : *Louis Dejean*.

L'Occident (février). — M. Georges Rémond nous retient par une discussion sur Arnold Bœcklin. Il prend assez à part le peintre suisse et proclame le vide de ses conceptions. Il explique que son influence directe sur la peinture française a été nulle, comme a été superficielle celle de Gustave Moreau et des Préraphaélites, et qu'il faut en faire remonter la cause au même déplorable éloignement de la vie et de la sincérité d'émotion devant la nature.

La Revue de l'Art pour Tous (janvier). — *La Ferronnerie d'Art*, conférence par M. P. Calmettes.

Le Journal des Arts (17 février). — Intéressantes notes de M. Frédéric Henriot sur la campanographie — ou science descriptive des cloches — à propos d'une récente contribution de M. Berthelè à ces études un peu ardues : *Enquêtes campanaires*.

Revue Alsacienne illustrée (janvier). — M. le Dr Dollinger recherche *ce que nous enseigne la terre d'Alsace* et nous met au courant des travaux de M. Robert Forrer sur la préhistoire alsacienne. Une planche dressée par ce dernier nous met à même de juger par époque les progrès du travail de la pierre, de la métallurgie et de la céramique. Quelques bijoux sont particulièrement remarquables.

L'Art moderne (17 janvier). — Notes de M. Fiérens-Gevaert sur la *Sainte Suzanne* du sculpteur flamand François Duquesnoy dans l'église S. Maria di Loreto à Rome.

The Burlington Magazine (février). — Parmi les nombreuses matières du fascicule, une étude de M. Claude Phillips sur un bronze italien en relief de la collection Wallace et un article de Mrs. Head sur d'anciennes broderies anglaises.

Kunst und Dekoration (février). — Cette publication reproduit un grand nombre de projets de Patriz Huber, architecte du plus grand avenir, mort à 25 ans, laissant une œuvre déjà considérable par le nombre des créations et par leur portée. L'art allemand de décoration moderne a beaucoup perdu avec la disparition de ce talent si vigoureux, d'une inspiration large et riche en ressources.

Dans le même fascicule, M. Schnidkunz retrace la carrière d'un autre architecte récemment décédé, M. Camillo Sitte, de Vienne, qui meurt, lui, après une existence parfaitement remplie, laissant d'importants ouvrages sur « la Construction des villes d'après leurs principes historiques ». Il avait été nommé, il y a une vingtaine d'années, directeur de l'Ecole industrielle de Vienne, et son influence comme éducateur fut importante.

Innen-Dekoration (février). — Ameublements et dispositions intérieures, par Chris. et Agathe Wegerif.

Emporium (février). — A travers les numéros de cet Emporium que M. Vittorio Pica'sait rendre si souvent intéressant, je cherche en vain la révélation d'un talent italien franchement original et fort. Ce ne sont pas les illustrations de l'œuvre de M. Antonio Rotta, célébré dans ce fascicule, qui me permettront de dire eureka.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Je vous ai dit dans ma dernière chronique qu'un mouvement s'organisait parmi nos écrivains et nos artistes, afin d'élever par souscription publique un monument à la mémoire de Max Waller, le fondateur de cette *Jeune Belgique* à laquelle nous dûmes cette belle floraison littéraire qui s'imposa même à l'admiration de l'étranger. En effet, il n'existe pas un nom considérable dans les lettres de ce pays qui ne soit celui d'un poète, d'un conteur, d'un essayiste ou d'un critique ayant fait partie, entre les années 1881 et 1901, du groupe de ces « Renaissants ». Ici tout ce qui tient actuellement la plume avec une certaine autorité collabora à la vaillante et vivante revue, à la fois œuvre de combat et œuvre créatrice.

L'appel du *Thyrse*, l'intéressante revue des « Jeunes » de maintenant, a été entendu. Les adhésions enthousiastes affluent. *L'Eventail*, l'excellent journal théâtral, fondé et dirigé par M. Frédéric Rotiers, un des intimes amis de Max Waller, a aussi ouvert une liste de souscription qui s'allonge et grossit à plaisir. Des conférences seront faites dans le pays entier. Le succès de l'entreprise paraît assuré. Le sculpteur Victor Rousseau s'étant offert pour exécuter le monument, le comité organisateur s'est empressé d'accepter le concours de cet artiste élégant et délicat, peut-être le plus apte entre tous les statuaires à symboliser par le marbre le fin talent, la gracieuse intrépidité, le dandysme si artistique ou plutôt l'art si dandy de Max Waller. Mais en élevant un monument à ce délicieux chérubin de lettres on commémorera aussi, je pense, l'œuvre collective de la *Jeune Belgique*, et la composition de Victor Rousseau célébrera en Max Waller non seulement le gentil poète de la *Flûte à Siebel*, mais surtout l'ardent, le volontaire, le courageux héros qui sut réunir autour de lui toutes les forces littéraires de sa génération pour les conduire à la victoire. C'est à bon droit que, dans sa conférence du *Thyrse*, le poète Albert Giraud comparait notre toujours regretté ami à ces capitaines de vingt ans, à ces généraux imberbes de la première République : Hoche ou Marceau.

L'auteur de *Hors du siècle*, l'évêque des derniers Valois et des grands fastes princiers, a d'ailleurs fort bien défini l'œuvre et le geste de Waller.

« Avant la fondation de la *Jeune Belgique*, a-t-il dit, il y avait certes des écrivains dans notre pays, et ni Waller ni ses amis ne s'imaginèrent un instant qu'ils venaient d'inventer la

littérature. Mais nos rares écrivains dignes de ce nom végétaient ignorés même de l'élite intellectuelle, séparés les uns des autres par un désert d'hommes, par l'aigreur de la solitude, par les nécessités de la vie, et par la politique qui empoisonnait tout. Pirmez rêvait dans son château d'Acoz ; De Coster et Van Hasselt étaient morts ; Lemonnier et d'autres tournaient les yeux vers Paris et menaçaient de s'expatrier.

« La *Jeune Belgique* honora les morts, répandit leur nom, fleurit leur tombe, fit surgir du sol ingrat des monuments expiatoires. Elle accueillit les vivants avec des airs de joie, les salua comme il convenait, et, par des démonstrations éclatantes, les vengea de l'oubli et du dédain du monde officiel. Et surtout, elle s'ouvrit aux nouveaux venus : elle les inséra, les mit en rapport, en contact, en confraternité. Elle stimula leur zèle en leur inspirant confiance dans leur talent et en leur laissant entrevoir un glorieux avenir. Elle provoqua en combat singulier la lourde indifférence nationale, et l'on vit David, d'un coup de fronde, faire tomber le géant philistin. La foule s'emut, s'amassa, fut scandalisée, irritée, occupée. L'écho, aphone chez nous depuis si longtemps, retrouva sa voix et apprit des noms de poètes et de romanciers...

« Grâce à Max Waller et à la *Jeune Belgique*, la littérature fut émancipée de la politique. Cette intruse fut reconduite jusqu'à la frontière du royaume des lettres. Cette expulsion nécessaire permit à tous les jeunes écrivains de collaborer à la même revue. Tous étaient reçus et insérés pourvu qu'ils montrassent quelque promesse de talent...

« Je n'ai pas à vous apprendre le succès d'une œuvre dont l'effet se prolonge encore. Grâce à Waller la *Jeune Belgique* fut le berceau et l'asile de tous ceux qui tenaient une plume chez nous. Tous, du plus ignoré au plus célèbre, du plus petit au plus grand, lui doivent quelque chose. Aujourd'hui que la littérature belge, émancipée, est en train de faire son tour du monde, pour rentrer ensuite triomphalement dans sa patrie à peu près conquise, nous serions tous des ingrats si nous laissions impayée notre dette sacrée. Il faut qu'un monument de reconnaissance soit enfin élevé à ce jeune héros, non seulement parce qu'il fut un écrivain charmant, mais parce qu'en fondant sa revue, à laquelle il sacrifia tout, son temps, son argent, ses contes et ses poèmes, il a contribué à faire la Belgique plus grande et plus honorée. »

Rien de plus exact que les constatations de M. Albert Giraud.

Ils appartenaient à la *Jeune Belgique* les deux excellents romanciers belges, MM. Eugène Demolder et Hubert Krains, dont le *Mercure de France* vient d'éditer deux nouvelles œuvres, le *Jardinier de la Pompadour* et le *Pain Noir*, après avoir publié celles-ci dans sa revue.

C'est un *Jeune Belgique* encore, et de la première heure, de la fondation, que le grand poète Emile Verhaeren à qui les écrivains de France convoqués récemment par la *Plume* offraient un banquet fraternel, et à qui l'État belge vient de décerner le prix quinquennal de littérature française, pour les *Visages de la Vie*.

M. Emile Verhaeren est le troisième des *Jeune Belgique* qui décroche ce prix. Il y a quinze ans votre serviteur l'obtint pour son roman *la Nouvelle Carthage*, puis, cinq ans plus tard, ce fut au tour de M. Albert Giraud pour ses poèmes *Sous la Couronne*.

Il y a lieu de constater que les jurys, chargés de décerner le prix assez chiche comparé aux encouragements officiels dont jouissent les autres arts (musique, peinture et sculpture), se recrutent avec beaucoup plus de soin et donnent plus de garanties quant à la compétence qu'autrefois. Encore une des conséquences de la vaillante campagne entreprise par la *Jeune Belgique*! Aujourd'hui de vrais écrivains figurent dans ces jurys. Ainsi, dans celui qui vient d'attribuer le prix à Verhaeren, se trouvait son confrère Giraud. Et les graves professeurs et critiques appelés à siéger à côté d'artistes et de poètes ne sont plus les cuistres d'il y a vingt ans. Rappelons-nous la formidable levée de... fourchettes organisée, vers 1882, en l'honneur de Camille Lemonnier à la suite de la décision du jury qui n'avait pas décerné le prix plutôt que de devoir couronner l'auteur du *Mâle* et du *Mort*. Et plus tard, lorsqu'il lui fallait s'exécuter, sous la pression de l'opinion publique arrachée à son apathie par les efforts des Waller, des Giraud et de leurs amis, — avec quelle mauvaise grâce ce jury s'exécutait! Et de quelles réticences il usait! Et à quels injurieux et humiliants commentaires il se livrait dans son « rapport » avant de se décider à conclure en faveur du lauréat. Ma foi! On eût autant aimé se voir traduit devant la cour d'assises. A telle enseigne que des écrivains jugèrent, dans l'intérêt de leur dignité, devoir refuser les quelques malheureux billets de banque que le mécénisme officiel leur allongeaient avec de si vilaines grimaces. Tel fut notamment le cas de M. Maurice Maeterlinck qui leur fit rengainer une première

fois leur prix de littérature dramatique et qui n'a accepté ce même prix, par la suite, que, parce que depuis, l'institution du jury, épurée et relevée ainsi que je le disais, ne représentait plus un conciliabule de scribes fielleux et mal appris.

Si les lettres françaises chez nous ont à se réjouir, sous ce rapport, d'un certain progrès, il s'en faut que nos confrères flamands de la jeune littérature aient obtenu des jurys aussi corrects et aussi « dans le mouvement ». Et pourtant Dieu sait si cette jeune littérature flamande se montre généreuse et féconde! Je crois même qu'en ce moment il se produit ici (abstraction faite des noms déjà connus) plus d'œuvres intéressantes, poésies et romans, en flamand qu'en français. Chez nos jeunes « franco-belges » je chercherais vainement des romanciers comme Streuvels, Baekelmans et Herman Teirlinck, des poètes comme Willem Ghysels, René De Clercq. Mais, je le répète, les jurys flamands appelés à analyser et à estimer ces œuvres sont loin d'être à la hauteur des tendances et de la vitalité nouvelles.

Ontwaking, une vaillante et libre revue d'art et de sociologie qui paraît à Anvers, reproduit en les encadrant de belle encre des passages vraiment stupéfiants du rapport du jury chargé de décerner le prix au meilleur ouvrage littéraire en flamand paru pendant les derniers cinq ans. Guido Gezelle étant mort et sa gloire s'étant enfin levée et imposée en dépit de l'envie et de la malveillance des académiques chez lesquels on recrute lesdits jurés, ceux-ci se sont enfin résignés à couronner l'ouvrage posthume, *Rymsnoer*, du grand lyrique, un des plus grands du XIX^e siècle. La *Jeune Belgique* lutta, et victorieusement, pour écarter les préoccupations politiques des lettres belges d'expression française; il faudra que la jeune Flandre mène une vigoureuse et non moins vigoureuse campagne pour en finir avec les bonzes flamands qui, pour flatter les tendances puritaines de nos gouvernants, passent les œuvres littéraires au crible de la censure moraliste la plus étroite et la plus cafarde.

Le rapport en question reproche à Pol de Mont, un de nos meilleurs poètes flamands, de manquer d'orientation morale dans son « introduction à la Poésie ». Le même document incrimine M. Christiaens, qui écarte systématiquement de ses *Gelegenheids bloempjes* (Fleurettes de circonstance) toute allusion religieuse; et il constate en la déplorant l'absence du nom de la divinité dans la plupart des œuvres offertes au concours. Et c'est avec des moues encore plus grima-

chantes et plus rechigneuses que celles de nos jurys français d'il y a vingt ans, que ce rapport, chef-d'œuvre de stupidité et d'incompréhension, enregistre les crânes œuvres des jeunes flamands dont les revues hollandaises les plus collet-monté se disputent la collaboration. Mais, comme dit le proverbe oriental, les chiens aboient et la caravane passe !

M. Styn Streuvels vient de faire paraître chez l'éditeur Veen, à Amsterdam, un grand roman en deux parties intitulé *Minnehandel* (Commerce amoureux). Il s'agit des diverses beautés rustiques que courtise et avec lesquelles se divertit aux kermesses et aux autres fêtes villageoises un jeune gars, luron et bon vivant, avant de faire définitivement choix de celle qui sera sa compagne pour la vie. Et encore par un concours de circonstances étrangères à sa volonté et à ses sentiments, que l'auteur nous raconte avec une ironie mélancolique tempérée par une douce philosophie, — ce choix n'incombe point au galant même. Il aimait sérieusement et exclusivement, croyait-il, la seconde fille d'un notable cultivateur, et lorsqu'il fait sa demande au père, celui-ci l'arrange et le retourne si bien qu'il lui endosse sa fille aînée sous prétexte qu'il n'est décidé à marier ses héritières que dans l'ordre de leur naissance.

Le prétendant, d'abord un peu éplafourdi, se résigne à cette substitution, et ce d'autant plus aisément que l'aînée lui apportera la même dot que sa jolie sœur avec des agréments physiques très passables encore. Comme les précédents écrits de M. Streuvels, ce roman se recommande par une observation très exacte mais aussi très émue et très sympathique des paysans de la West-Flandre ; le terroir où l'auteur est né et où il n'a cessé de vivre. A la différence des romanciers français de l'école naturaliste qui observèrent les campagnards avec des airs de protection et des dégoûts d'homme supérieur, M. Streuvels comprend et chérit ses personnages ; il nous montre leurs petits ridicules et même leurs tares sans appuyer et sans tomber dans la charge ou la satire, sans forcer la note ; il nous fait partager sa sympathie et son indulgence, et le plus souvent même il nous peint ses West-Flamands avec tant de cordialité, de saveur et de lyrisme qu'il arrive à nous les faire voir sous le même jour enthousiaste et poétique. Tous ces personnages, de caractères et de types très variés, vivent d'une vie intense. Il met autaat d'accent et d'effusions dans la peinture de leurs déduits que dans celle de leurs travaux. Un frisson de robuste et saine jeunesse parcourt cette œuvre dans laquelle exulte la joie d'aimer et de vivre, mais

aussi de travailler au plein air, dans le libre espace, au souffle intrépide du vent, sous les caresses brûlantes du soleil. Jamais on n'a chanté géorgique plus passionnée que dans ce nouveau livre de Streuvels, peut-être le meilleur qu'il ait écrit. Au commencement du chapitre intitulé *Het Zomerlief*, il y a une description d'une matinée venteuse, à l'époque des labours du printemps, un épisode dont la belle humeur et le mouvement impétueux font songer à certaines pages de Dickens où le romancier prête une personnalité vivante, raisonnable, sensible aux grandes forces élémentaires. De même la fenaïson dans le chapitre *De Wondertyd* peut soutenir la comparaison avec *Ben Ogst*, cette nouvelle d'un lyrisme épique dont j'eus déjà l'occasion de vous parler. A citer encore le repas de noces et le bal qui le termine; la promenade jusqu'à la chapelle devant laquelle les fiancés ont coutume d'échanger leurs gages d'amour; la lettre d'un soldat à son amie et la réponse de celle-ci, sans parler de toutes les scènes de mœurs, admirablement observées et rendues, où l'insouciance et la joie débridée, exubérante, du jeune paysan contrastent avec les soucis et les calculs du vieux cultivateur, forcé de recourir à l'hypothèque pour faire face à des échéances et garder toutes les apparences de la prospérité, jusqu'au moment où la nouvelle de la mise en vente publique de la ferme, des terres, du mobilier, du bétail et de l'outillage, éclatera comme un coup de foudre et consommera définitivement cette ruine contre laquelle il se débattait depuis tant d'années. La scène la plus poignante de *Minnehandel* est peut-être celle où Max et sa fiancée Clotilde inspectent, en attendant de s'y installer, la ferme des parents d'Anneke, la première amoureuse de Max, et une des très jolies figures dans cette galerie de fraîches villageoises et de gars bien découplés.

A signaler encore un volume de poésies, *Wandelingen*, dans lequel M. Willem Ghysseis, neveu du regretté poète Emmanuel Hiel, marche brillamment sur les traces de son oncle; et une réédition chez H. Van Romburgh, à Utrecht, de *Lentesotternyen en twe Ferste Idyllen*, le meilleur recueil de vers de M. Pol De Mont; livres sur lesquels je me propose d'ailleurs de revenir dans une prochaine chronique ainsi que sur de merveilleuses chansons pour le peuple de M. René De Clercq.

Du côté de la production littéraire en langue française, notons un curieux livre de M. Georges Rens : *En amours vers l'amour* et un très bon roman, *le Prestige*, de M. Paul André, qui nous avait déjà donné mainte œuvrette aimable, mais dont

celle-ci est une œuvre dans la plus haute acception du terme.

Les Expositions ne chôment pas. En ce moment est ouverte une remarquable exposition d'art français du XVIII^e siècle organisée par la société française de bienfaisance de Bruxelles, et dans laquelle on admire des œuvres de Watteau, Lancret, Pater, Boucher et de merveilleux gobelins. Au salon du cercle *Pour l'Art* il y avait de robustes et tragiques Laermans, notamment un *Enterrement* dans un paysage inouï valant peut-être tout le reste de l'envoi, et un *Vaincu* d'une faloterie macabre très bien attrapée. La grande toile *les Paysans* a le défaut de reproduire trois fois et presque identiquement le même modèle. A *Pour l'art* il y avait aussi des dessins rehaussés de couleur de M. Amédée Lynen, d'une verve, d'une observation, d'une fantaisie et d'une probité que l'on ne rencontre guère chez nos artistes; autant de merveilles. M. Firmin Bals, aussi, avait de bons dessins. M. Fabry, de très intéressants panneaux décoratifs, et M. Victor Rousseau des sculptures, entre autres un buste de jeune fille, aux cheveux nattés, rivalisant avec l'art florentin le plus pur; du florentin avec un je ne sais quoi d'éminemment moderne et de tout spécial dans la sensibilité.

Au théâtre de la Monnaie, on vient de reprendre *les Maitres chanteurs* dans des conditions remarquables, avec une mise en scène, des décors et des costumes nouveaux, et sans aucune des coupures traditionnelles. Ainsi, on entend à présent le discours final de Hans Sachs, la conclusion logique et indispensable de l'œuvre.

Dans son dernier concert du Conservatoire, M. Gevaert a exhumé, pour le plus grand bonheur des délicats et des connaisseurs, l'acte principal de la sublime *Vestale* de Spontini, que non seulement les générations actuelles n'ont jamais vue représentée au théâtre, mais dont on n'exécute plus jamais une note dans les concerts.

Vient de paraître l'*Almanach de la Roulotte littéraire et artistique*. Parmi les collaborateurs à ce joli magazine je relève les noms d'Edmond Picard, Stuart Merrill, Rodenbach, Lemonnier, Willy, Remy de Gourmont, Verhaeren, Gille, Gilkin, Eugène Demolder, Louis Delattre, Albert Giraud, Maurice Des Ombiaux, Georges Virrès, Rachilde, Théo Hannon, Hubert Krains, Melk, Retté et ceux des artistes Bernier, Laermans, Gilsoul, Hélène De Rudder, etc., etc.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

R. Muther : *J. F. Millet (Die Kunst, vol. 17.)*, Berlin, J. Bard. M. 1. 25. — H. W. Singer : *James N. Whistler (Die Kunst, vol. 19.)*, Berlin, *ib. id.* M. 1. 25. — Karl Schaeffer : *Constantin Meunier (Die Kunst, vol. 25)*, Berlin, *ib. id.* M. 1. 25. — A. Goellerich : *Beethoven (Die Musik, vol. 1)*, Berlin, *ib. id.* M. 1. 25. — Oscar Bie : *Intime Musik (Die Musik, vol. 2)*, Berlin, *ib. id.* M. 1. 25. — Hans von Wolzogen : *Wagner-Brevier (Die Musik, vol. 3.)*, Berlin, *ib. id.* M. 1. 25. — Alfred Bruneau : *Geschichte der Franzesischen Musik (Die Musik vol. 4)*, Berlin, *ib. id.* M. 1. 25. — *Moderne Essays zur Kunst und Litteratur*, Heft, 26 à 30, Berlin, Gose u. Tetzlaff à M. 1. 50. — Traductions allemandes du Insel-Verlag. — REVUES : *Nord und Sud.* — *Deutsche Rundschau.* — *Suddeutsche Monatshefte.* — *Deutsche Monatschrift.* — *Die Kunst.* — *Ruthenische Revue.* — *Slavisches Echo.* — *Bibliographie der vergleichenden Litteraturgeschichte.* — *International Bibliographie der Kunstwissenschaft.*

Dans son intéressante série de monographies d'art, intitulée **Die Kunst**, l'éditeur Jules Bard a fait paraître quelques nouveaux volumes. M. Richard Muther, qui dirige cette collection, a écrit lui-même l'opuscule consacré à J.-F. Millet. Il y cause très agréablement et avec l'autorité qu'on lui connaît du grand évocateur de la vie paysanne. L'étude consacrée à Whistler est de M. Hans W. Singer, qui rend par de nombreuses citations les idées qui ont cours en France au sujet du génial Américain. L'œuvre de Constantin Meunier est très consciencieusement traitée par M. Karl Schaefer, qui étudie l'évolution du sculpteur belge selon la méthode de Taine.

Mais le même éditeur vient de créer une entreprise parallèle qui complète très heureusement la série *Die Kunst*. C'est M. Richard Strauss qui a été chargé de diriger **Die Musik**, dont les quatre premiers volumes viennent de paraître. Il y a d'abord un Beethoven de M. Auguste Goellerich, avec de nombreux manuscrits musicaux et des portraits. Puis c'est un essai sur la musique intime que publie M. Oscar Bie, l'auteur de l'*Histoire du piano*. L'ouvrage est illustré, on ne sait trop pour quoi, de dessins de Vallotton et de quelques reproductions de tableaux. Hans de Wolzogen donne, dans un *Wagner-Brevier*, des extraits des œuvres complètes du maître qui seront certainement fort goûtés par ceux qui veulent se renseigner rapidement sur les théories de l'art wagnérien. Là encore les autographes sont des documents du plus haut intérêt. Enfin M. Max Graf traduit une histoire de la musique française, due à la plume M. Alfred Bruneau. Souhaitons à cette nouvelle collection le même succès qu'a déjà obtenu son aînée.

Les *Moderne Essays zur Kunst und Litteratur* que

public M. Hans Landsberg se sont augmentés de cinq nouvelles brochures. M. Wilhelm Weigand, qui fut le premier stendhalien en Allemagne, parle de Stendhal avec autorité (fasc. 26). M. Rodolph Klein tente un aperçu général de l'œuvre de Max Klinger (fasc. 27). Fr. Hebbel, « l'expression poétique la plus caractéristique des luttes de l'esprit allemand dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle » est traité par M. Th. Poppe (fasc. 28). M. Félix Paul Greve donne une très sympathique étude consacrée à Oscar Wilde (fasc. 29). M. Maurice Mæterlinck, enfin, sert de sujet de méditation à M. Félix Poppenberg.

Très attentivement, les éditeurs allemands s'appliquent à suivre le mouvement littéraire à l'étranger et font traduire les œuvres les plus saillantes de leurs voisins. J'ai déjà indiqué plusieurs fois, ici même, leur activité dans ce sens. Parfois ils remontent en arrière de plusieurs générations et choisissent des œuvres que l'on s'étonne de voir publiées maintenant, les croyant connues en Allemagne depuis de longues années. C'est ainsi que Stendhal, Flaubert, Taine, et même Balzac et Musset ne se sont acquis que récemment en Allemagne un public attentif, alors qu'il y a fort peu de temps encore ils n'étaient connus que d'une petite élite qui les lisait dans le texte. Les éditeurs de la *Insel* à Leipzig se sont fait une spécialité de pareilles entreprises qui, pour le public allemand, sont de véritables exhumations. La *Physiologie du mariage* de Balzac et les *Confessions d'un enfant du siècle* de Musset ont trouvé maintenant seulement des traducteurs appliqués et fidèles, et, j'imagine aussi, un public sérieux et convaincu. Car on vante ces ouvrages, l'un comme « document humain », l'autre comme « le livre le plus spirituel sur le mariage », et ce sont là des qualificatifs irrésistibles pour l'âme germanique. La *Physiologie du mariage* est même revêtue d'une couverture art nouveau, où une femme, dévêtue selon la dernière mode, se contemple dans la glace de son cabinet de toilette, sous l'œil ironique de sa femme de chambre. Mais voilà qui est mieux : les *Trois Contes* de Gustave Flaubert, traduits dans une langue parfaite par M. Ernest Hardt.

Si nous passons à l'Angleterre, nous trouvons, il est vrai, les *Lettres d'amour d'une Anglaise*, qu'il n'était pas précisément urgent de traduire, mais aussi les *Dilemmes* de ce pauvre Ernest Dowson, délicieusement édités sous une très sobre couverture. Puis ce sont trois petits volumes de Robert Browning traduits en vers par M. H. Heiseler, tirés à petit

nombre et luxueusement édités. Un portrait imaginaire de Walter Pater, *l'Enfant à la maison*, que je ne trouve pas dans notre édition française, a été publié en brochure. Parmi les Russes édités par la *Insel*, il faut citer Tchekhow et W. Korolenko, parmi les Suédois Per Hallstroem. Il était peut-être louable aussi de présenter le *Décameron* de Boccace dans une édition complète et littéraire (3 volumes au prix de 10 marcs) qui ne présente pas le caractère « spécial » qu'avaient les éditions antérieurement publiées en Allemagne. Le succès qu'obtinrent les éditeurs de la *Insel* avec leur Arélin fait prévoir une très grosse vente.

§

Dans **Nord und Süd** (février) M. A.-K. Muller revient à l'exposition des néo-impressionnistes français, qui eut lieu à Weimar l'automne dernier et loue la préface écrite par M. Meier Graefe pour le catalogue de cette exposition, qui, on s'en souvient, provoqua le mécontentement impérial.

Deutsche Rundschau (janvier) contient une étude de M. Reinhold Steig sur le mariage de Bettina avec Achim d'Arnim. M. Otto Seeck donne une caractéristique de Mommsen. — M. Erich Adickes, à propos du centenaire de la mort de Kant, étudie la vie privée du philosophe (février). Pour le soixante-dixième anniversaire d'Ernest Haeckel, Wilhelm Boelsche essaie de tracer un portrait très sympathique.

La nouvelle revue munichoise **Sueddeutsche Monatshefte** s'efforce de grouper les littérateurs, les artistes et les savants de l'Allemagne du Sud. A signaler : Wilhelm von Scherf, *Introduction à l'étude de la guerre*; Wilhelm Weigand, *Anselme Feuerbach* (février); Fr. Naumann, *l'Illusion dans la politique*; J. Bahnsen, *les Heures chez Schopenhauer* (extrait des papiers posthumes de ce philosophe schopenhauerien) (mars).

Deutsche Monatsschrift publie de nombreux articles politiques et sociologiques, à côté de productions littéraires d'un genre un peu suranné. Le comte de Pfeil consacre une étude au protectorat français au Maroc (janvier). M. W. von Massow étudie, au point de vue militaire, les enseignements du roman de M. Beyerlein, *Iena ou Sedan*.

Le sommaire de **Politisch-Anthropologische Revue** est toujours d'un intérêt passionnant. Signalons dans le fascicule de février : Curt M. Buhning, *l'Influence du mélange des races sur le langage*; Albrecht Wirth, *l'Origine des*

Japonais, L. Woltmann, *les Germains et la Renaissance en Italie*.

La revue mensuelle **Die Kunst** de la maison Bruckmann, de Munich, qui réunit, sous une même couverture, *Kunst für Alle* et *Decorative Kunst*, est la publication d'art la plus complète de l'Allemagne. Dans chaque fascicule, un article de tête est consacré à un artiste contemporain. En janvier, c'était Max Liebermann avec texte de M. Hans Rosenhagen, en février c'est (du même auteur) Albert Edelfeld et la peinture finlandaise. Puis M. Walther Gensel commence une étude sur *les Maîtres du paysage intime*, Th. Rousseau, Paul Huet, etc.

De Vienne nous parviennent deux périodiques allemands, dont l'un se propose de défendre les intérêts des Ruthènes contre l'oppression des Polonais en Galicie, l'autre les revendications slaves dans l'Autriche allemande. On comprend, à la rigueur, que la **Ruthenische Revue** se serve de la langue allemande pour trouver à Vienne un écho de ses doléances. Mais pourquoi le **Slavisches Echo** déclare-t-il que, « dans l'intérêt des peuples slaves, » il sera rédigé exclusivement en allemand? N'est-ce pas donner prise aux prétentions de « supériorité intellectuelle » et de « mission civilisatrice » que ne cessent d'émettre les pangermanistes d'Autriche?

Je signale, pour finir, le premier fascicule d'une **Bibliographie de la Littérature comparée** que publie M. Arthur-L. Jellinck chez l'éditeur Alexandre Duncker, de Berlin. Bien que le classement des matières paraisse d'une complication inutile, il est certain que cette publication rendra les plus grands services aux critiques qui s'intéressent aux lettres étrangères. M. Jellinck publie déjà un travail analogue pour la critique d'art, l'**Internationale Bibliographie der Kunstwissenschaft**, qui en est déjà à sa troisième année.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

Mr Edmund Gosse, critique européen. — *English Men of Letters Series*. Edmund Gosse : *Jeremy Taylor*, cr. 8°, XII-234 p., 2 s., Macmillan. — REVUES : *The Review of Reviews*. — *The Rapid Review*. — *Pearson's Magazine*. — *The English Illustrated Magazine*. — *The Pall Mall Magazine*. — *Harper's Monthly Magazine*. — *The Strand Magazine*. — *Technics*. — *The World's Work*. — *The Edinburgh Review*. — *The Quarterly Review*. — *The Fortnightly Review*. — *The Monthly Review*. — *The Cornhill Magazine*.

— *The New Liberal Review*. — *The National Review*. — *The Independent Review*. — *The Bookman*. — *The Athenæum*. — *The Saturday Review*. — *The Literary World*. — *The Academy and Literature*. — *The Weekly Critical Review*.

Depuis l'année 1896, où j'ai commencé ici ces chroniques, j'eus de fréquentes occasions de parler des travaux de Mr. Edmund Gosse. Chaque fois, j'ai dit en quelle estime il fallait tenir l'éminent critique et quel cas on pouvait faire de son savoir et de son érudition. Un des premiers ouvrages dont il me fallut rendre compte fut, je crois, ce recueil d'*Essays*, de *Critical Kit-Kats*, où se trouve une magistrale étude sur M. José-Maria de Heredia. Le poète des *Trophées* y est admirablement commenté et examiné et, de son propre aveu, c'est un des meilleurs articles qui lui aient été consacrés. Par la suite, je dus mentionner un grand nombre des contributions de Mr. Gosse dans les revues d'Angleterre et d'Amérique, citer ses opinions en bien des circonstances, analyser son *History of Modern English Literature*, ses deux volumes des *Life and Letters of John Donne*; me voici maintenant devant un volume de la série des *English Men of Letters*, dans lequel Mr Gosse étudie avec sa habituelle dextérité la vie et les œuvres de Jeremy Taylor, et deux énormes tomes de l'*Illustrated Record of English Literature*, qui complètent le splendide ouvrage entrepris par MM. Gosse et Garnett et somptueusement édité par Mr. William Heinemann. Je n'ai pu que feuilleter ces deux derniers volumes, prenant plaisir à leurs innombrables illustrations, admirant telles enluminures, intéressé par tel fac-similé de manuscrit, ou retenu par les portraits d'écrivains qui foisonnent à travers ces pages. Si j'ai ainsi négligé l'œuvre, ce fut pour mieux m'occuper de l'auteur, de sorte que je ne puis avoir aucune espèce de regret. Appeler Mr Edmund Gosse mon maître et mon ami est un honneur qui m'est échu depuis longtemps et je demande la permission d'en manifester quelque fierté, puisque jusqu'ici très rare était cet honneur parmi mes confrères français. Mr. Gosse, qui depuis trente ans est parfaitement documenté et renseigné sur la production littéraire contemporaine, ne connaissait, en personne, aucun des nombreux auteurs dont il lisait et appréciait les œuvres. Ceux qui passèrent plus ou moins souvent le détroit savent quel accueil les attendait le dimanche chez l'illustre critique; Marcel Prévost, Edouard Rod, Emile Verhaeren, Stuart Merrill, sont les seuls à peu près qui connussent autrement que par correspondance Mr. Edmund Gosse. Aussi,

lorsque la *Société des conférences* invita Mr. Gosse à venir disserter à Paris de l'influence de la littérature française sur la poésie anglaise et qu'un banquet fut annoncé en l'honneur de l'éminent écrivain, la curiosité fut-elle générale. Elle est satisfaite maintenant; et tous ceux qui ont vu Mr. Gosse se déclarent enchantés, ravis, séduits, conquis. L'allocution qu'il prononça en réponse à M. Emile Faguet lui aurait gagné le plus hostile des grincheux, et certainement ceux qui la lurent le lendemain dans *les Débats* durent être charmés par tant d'esprit et de finesse.

Dans son speech anglais, M. Marcel Schwob l'a fort bien dit: Mr. Edmund Gosse est un critique européen; il explique et il commente la pensée étrangère et par lui se fait l'échange fécond des idées. C'est grâce à lui, par exemple, que les mouvements actuels ont pu avoir leur répercussion outre-Manche et exercer leur influence sur les esprits des jeunes générations.

Mr. Gosse est le *περὶενος* des nations étrangères; les langues sont autant de barrières qui s'opposent à l'intelligence universelle et, au pied de la barrière anglo-saxonne, Mr. Gosse se tient, choisissant dans la foule qui se presse pour entrer ceux qu'il juge dignes d'intérêt ou nécessaires au développement général et il les aide à franchir la barrière. Il arrive bien que quelque esprit mal avisé proteste contre l'invasion étrangère, mais qu'importe! Si les richesses mentales qui nous viennent du dehors nous étaient subitement arrachées, nous resterions bien pauvres et il est permis de douter que nos exclusivistes littéraires aient à eux seuls assez de génie pour que nous ne regrettions ni Homère, ni Virgile, ni Cervantes, ni Dante, ni Shakespeare ni Goethe, ni tant d'autres. Et M. Schwob eut raison d'insister sur ce beau rôle que Mr. Gosse remplit en Europe avec Georg Brandes et W. G. C. Byvanck. De grâce, qu'on nous laisse regarder par les fenêtres, par-dessus les murailles qui enclosent notre petit jardin, notre parc, si l'on veut, et qu'on respecte ceux qui nous ouvrent les volets ou nous font la courte échelle. Et les braves furent unanimes quand Mr. Gosse eut proclamé que Shakespeare, Milton, Walter Scott et Dickens ne lui suffisaient pas, qu'il lui fallait la joie d'un horizon plus vaste, qu'il avait besoin d'être stimulé par tout ce que l'énergie humaine peut donner de meilleur. Le savoir n'a pas de frontière, et quelles raisons aurions-nous d'ignorer ce qui se fait et se dit au dehors? Quelle noblesse y a-t-il à proclamer qu'on se suffit à soi-même

quand on n'a cessé d'emprunter à ses voisins et qu'on leur emprunte encore, et quelle joie devons-nous attendre de ce que notre grand Verhaeren appelle :

Une science de paroisse,
Sans lumière ni sans angoisse ?

§

C'est une de ces « sciences de paroisse », ayant un peu de lumière cependant et beaucoup d'angoisse, que Mr. Edmund Gosse a étudiée dans la monographie que je viens de lire. L'auteur dont il s'occupe, **Jeremy Taylor** (1613-1667), est encore fameux en Angleterre et deux de ses ouvrages au moins sont restés populaires : *Holy Living* et *Holy Dying*, composés en 1650 et 1651. Son existence fut très agitée, car il était royaliste sous Cromwell et à diverses reprises il fut emprisonné pour ses opinions. Ordonné en 1634, il s'acquitt rapidement une grande réputation de prédicateur et l'archevêque Laud lui prodigua ses faveurs. Ce n'est qu'en 1822 qu'une biographie du Chrysostome anglais fut rédigée par l'évêque Heber. Mais elle contenait un grand nombre d'erreurs. Mr. Gosse est le premier à donner des documents d'une réelle exactitude dans l'esquisse biographique qui ouvre son volume. Abandonnant à d'autres la tâche aride et oiseuse de discuter les opinions théologiques de Taylor, il s'attache exclusivement à faire ressortir l'importance littéraire de son auteur, et c'était là, pour lui, une tâche agréable, car il y a une ressemblance frappante entre le style du critique et celui de son sujet. La partie critique de ce volume est tout à fait remarquable, la partie historique est d'une valeur inappréciable, à cause des certitudes nouvelles qu'apporte Mr. Gosse et de tout le fatras incertain qu'il a définitivement rejeté.

§

REVUES. — Les publications périodiques sont, en Angleterre, plus en faveur qu'en France, et par conséquent plus nombreuses. Il n'y a de place, dans notre pays, que pour trois ou quatre revues mensuelles ou bi-mensuelles et deux ou trois magazines. Les hebdomadaires sont en plus grand nombre, mais leur succès est modéré; il ne s'agit ici, bien entendu, que de publications « faisant leurs frais », et non de celles qui n'existent que grâce à la générosité de bailleurs de fonds désintéressés. Souvent des lecteurs m'ont demandé conseil pour choisir une revue qui leur donnât un aperçu complet de ce qui se fait en Angleterre. Ils voulaient une sorte de

résumé de la semaine ou du mois, fournissant cette connaissance superficielle dont on se contente actuellement, et qui produit cette dispersion de l'intelligence sur mille sujets sans intérêt, sans utilité, et donne pour résultat une ignorance générale, une lassitude des esprits blasés.

Il est bien difficile d'indiquer la revue qui puisse satisfaire à ce désir. Diverses tentatives ont été faites qui répondent dans une certaine mesure à la curiosité superficielle du lecteur contemporain. **The Review of Reviews**, par exemple, donne chaque mois un résumé des événements importants, une analyse rapide des publications du mois, des comptes-rendus de livres et les sommaires des revues, le tout parsemé d'illustrations nombreuses. Son fondateur, Mr. W. T. Stead, professe des opinions pacifistes et radicales, et il prit vigoureusement parti pour les Boers dans la guerre Sud-Africaine. Il a lancé, au mois de janvier dernier, un journal quotidien, *The Daily Paper*, conçu d'un point de vue nouveau et sur lequel nous aurons occasion de revenir.

Le titre de la nouvelle tentative de Mr. C. Arthur Pearson : **The Rapid Review**, est caractéristique de l'époque où nous vivons. « Il y a près de 4500 journaux, magazines et périodiques publiés dans les Iles Britanniques à l'heure actuelle. *The Rapid Review* a été fondée dans le but de donner à tous ceux qui la feuilletent l'impression qu'ils ont devant eux un résumé de ce qu'il y a d'intéressant dans toutes ces publications... Nous nous efforçons de diriger l'attention des lecteurs vers les pages dans lesquelles ils trouveront des sujets qui les intéresseront particulièrement. » Le premier numéro n'est pas parfait, mais il est « rapide », comme le veut le titre, et il peut utilement renseigner sur le contenu des journaux et des revues du mois. Trait curieux : il n'est fait aucune mention des revues étrangères, si bien que Mr. Gosse pourrait encore dire aujourd'hui que la « Revue du mois » de cette « remarquable revue mensuelle, le *Mercure de France*, contient un sommaire du mouvement intellectuel et artistique du monde entier, bien meilleur que tout ce qu'on peut trouver dans aucun périodique américain ou anglais ; je suis tenté de dire dans tous les périodiques américains et anglais mis ensemble. » Mr. C. Arthur Pearson publiait déjà le **Pearson's Magazine**, dans lequel paraît en ce moment *The Food of the Giants*, par H.-G. Wells, le **Royal** et le **Lady's Magazine**.

Il est un bon nombre d'autres recueils illustrés du genre de ces derniers : **The English Illustrated Magazine**, qui

contient dans son numéro de février de courts articles sur George Meredith et Richard Garnett; **The Pall Mall Magazine**, dans lequel paraît *The Queen's Quair*, le nouveau roman de Maurice Hewlett; **Harper's Monthly Magazine**, qui est lu à la fois en Angleterre et en Amérique. Des imprimeries de Sir George Newnes, d'où sortent tant de publications populaires telles que le *Tit Bits*, provient aussi le **Strand Magazine**, qui tire à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires; c'est là que W.-W. Jacobs publie ses plus amusants récits et Wells ses étonnantes nouvelles. De la même maison nous est parvenu aussi le premier numéro d'une nouvelle publication mensuelle, **Technics, a Magazine for technical students**, dont le sommaire est extrêmement intéressant : c'est un excellent magazine d'explication et de vulgarisation scientifiques dont le texte et les illustrations sont remarquablement soignés.

Un autre recueil d'idées et de faits, **The World's Work**, publié par William Heinemann et dirigé par Henry Norman, renseigne admirablement sur les événements du mois et expose toutes les questions d'actualité et tous les problèmes qui se posent à l'esprit humain. Lire tous les mois le *World's Work*, c'est être au courant de ce qui se passe d'intéressant au monde.

Toutes ces publications sont illustrées. Nous en venons maintenant aux revues ayant des préoccupations littéraires, politiques, artistiques, scientifiques, s'adressant à un public plus restreint, mais plus cultivé. Tout d'abord la centenaire **Edinburgh Review**. Son dernier volume trimestriel contient douze articles et études sur Gladstone, sur le folklore, sur le télégraphe et le téléphone, sur la guerre boer, sur Robert Herrick, sur l'histoire de Rome, sur saint François d'Assise, sur la question des tarifs, sur Galilée, sur la géologie, sur les légendes jacobites d'Ecosse, etc ; tous sont anonymes, ce qui ne les empêche pas d'être très remarquables. La **Quarterly Review**, rivale de la précédente et presque aussi vieille qu'elle, renonce à l'anonymat, et cet abandon d'une antique tradition fait du bruit dans le monde qui lit en Angleterre. Elle contient aussi ses douze articles et études sur le nouveau socialisme; sur l'histoire de l'armée britannique, par E. M. Lloyd; sur le système métrique appliqué aux poids et aux mesures; sur l'art du XIX^e siècle, par Laurence Binyon; sur la matière et l'électricité et les nouvelles substances radio-actives, par W. C. D. Wetham; sur quelques tendances du

sport moderne; sur Montaigne et ses critiques, par M. Kaufmann; sur les agglomérations, les trusts et les combinaisons industrielles aux Etats-Unis, par S. J. Maclean; sur Mr. Creevey et ses contemporains, à propos de la publication des *Creevey Papers*; sur les dernières opinions concernant Homère; il est à noter que l'auteur de cet article ne fait aucune mention des travaux de M. Victor Bérard, alors qu'aucun érudit digne de ce nom ne saurait ignorer les deux volumes des *Phéniciens et l'Odyssee*, publiés par la maison Colin. Enfin une longue étude des œuvres de l'abbé Loisy et un article sur les relations de lord Salisbury et de la *Quarterly Review* terminent les trois cent vingt-deux pages du présent fascicule.

Les revues mensuelles sont plus nombreuses et nous indiquerons ici quelques-uns seulement des articles de leur sommaire. Divers collaborateurs de la *Fortnightly Review* donnent leur avis sur la question d'Extrême-Orient; Mr. Henry Foljambe Hall disserte sur l'*English History in Napoléon's Note-Books*; Mr. Arthur Waugh parle de *George Gissing*. Mr. Sydney Brooks du président *Roosevelt*, Mr. Francis Gribble d'*Eugène Sae*. Mr. William Watson déplore *the state discouragement of Literature*, le comte de Ségur présente quelques romans français d'aujourd'hui, « Normannus » fait l'histoire du mouvement royaliste en France et Mr. Alfred R. Wallace publie *Leonaine*, poème inédit d'Edgar Poë.

La *Monthly Review* se préoccupe aussi du conflit extrême-oriental, mais le présent numéro se recommande surtout par trois contributions dues à des étrangers: la *Politique italienne et le Vatican*, par le commandeur F. Santini, chef du parti libéral au parlement italien; l'*Agriculture danoise et le libre échange*, par R. A. Westenholz, président de la ligue agrarienne du Danemark; le *Péril juif en Russie*, par M. O. Menchikoff, de la *Novoté Vremya*.

Le *Cornhill Magazine* dédaigne la politique et les questions économiques; par contre, il offre à ses lecteurs un texte varié et fort intéressant: Mr. Andrew Lang étudie un second « mystère historique », le *Campden Mystery*; le professeur Tout publie un excellent article sur Theodor Mommsen, et Laurence Housman une de ses curieuses nouvelles hindoues.

La *New Liberal Review*, sous la direction de Mr. Cecil B. Harmsworth, consacre une bonne partie de son sommaire aux problèmes politiques, sociologiques, économiques, sans négliger les questions d'art et de littérature.

Mr. L. J. Maxse fait de sa *National Review* un des périodiques les plus vivants et les plus intéressants d'outre-Manche. Dans la dernier numéro, Son Excellence Eugenio Montero Rios, président du Sénat espagnol, disserte sur les relations de l'Espagne et du Maroc, et Mr. Austin Dobson donne un remarquable article sur le *Grand Tour* de John Evelyn. Les autres contributions présentent un intérêt non moins certain sur des questions plus particulières.

Dans l'*Independent Review* se trouvent une belle étude sur George Gissing, par N. Wedd, et divers articles sur les Chinois au Sud africain, sur l'Extrême-Orient, sur la Révolution américaine, sur les classiques, etc.

Le *Bookman*, revue de bibliographie et de critique exclusivement littéraire, consacre une partie de son dernier numéro à Goethe.

Les revues hebdomadaires pullulent ; parmi les plus intéressantes, il faut citer : *The Athenæum*, *The Saturday Review*, *The Literary World*, *The Academy and Literature*, et enfin nous recommandons particulièrement la *Weekly Critical Review*, dirigée par M. Arthur Blès, et qui paraît en anglais et en français à Paris, 336, rue Saint-Honoré. Au sommaire du dernier numéro, nous trouvons les noms de John F. Runciman, d'Ernest Newmann, de Remy de Gourmont, d'Arthur Symons ; à signaler spécialement, au moment où le *Matin* dévoile certaines turpitudes maritimes, le remarquable article de M. Arthur Blès sur la nécessité d'un ministère de la marine marchande.

Livres reçus : John Churton Collins : *Studies in Shakespeare*, Constable. — Havelock Ellis : *A Study of British Genius*, Hurst and Blackett. — Herbert Paul : *A History of Modern England*, vol. I et II, Macmillan. — Thomas Hardy : *The Dynasts, a drama*, Macmillan. — Arthur Symons : *Cities*, J. M. Dent.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Le rapprochement hispano-portugais. — *Bocage, sua vida e epocha litteraria*, par Theophilo Braga (Histoire de la Littérature portugaise (Livraria Chardron, Porto). — *Paixao de Maria do Céu*, novella romantica, par Carlos Malheiro-Dias (Tavares Cardoso et Irmao, Lisboa). — *Maria do Céu (Cartas de Marcello)*, par Julio Brandao (Livraria Chardron, Porto). — *Exiladas*, vers d'Abberto Osorio de Castro ; *O Desterrado*, vers de José de Faria Machado. — Revues.

Peu à peu, et malgré le faible réconfort que doit puiser

l'auteur dans les événements actuels, se complète la publication vraiment encyclopédique des œuvres de Th. Braga. Mais Th. Braga a la foi dans sa mission, qui est la science. Il a droit à la gratitude profonde de son pays et de tous ceux que que le Portugal intéresse. Grâce à son labeur de bénédictin, la Lusitanie intellectuelle peut être étudiée, explorée, appréciée dans l'ensemble de son évolution. Peut-être s'en avisera-t-on bientôt en France, surtout en France, à cause du rôle prépondérant que nous avons joué, sans le savoir, dans les destinées portugaises.

Je ne sais si le récent voyage de Sa Majesté Alphonse XIII d'Espagne à Lisbonne aura suscité dans notre public quelques réflexions utiles, par rapport aux divergences des deux peuples frères et aux raisons profondes de leur incoercible séparatisme historique; mais le problème vaudrait la peine d'être élucidé en détail, et, sans revenir encore sur des considérations ethnologiques auxquelles m'ont servi de prétexte certains travaux antérieurs du maître Théophilo Braga (*la Patrie portugaise*, etc.), je voudrais spécialement insister aujourd'hui sur le caractère désastreux que l'intervention violente de l'Espagne dans l'évolution lusitanienne doit revêtir aux yeux de l'histoire impartiale. Ceux qui suivent les fluctuations de l'agiotage cosmopolite savent bien que le Portugal est une colonie anglaise de fait. Peut-être ignorent-ils, toutefois, qu'il commença dès 1640 de se livrer pieds et poings liés à la rapacité britannique. Le fameux traité de Methuen, signé plus tard, est devenu un lieu commun de journalisme, et l'*ultimatum* de janvier 1890 n'a fait que resserrer irrévocablement les chaînes du captif.

D'abord, ce fut à cause de l'Espagne, la séculaire ennemie; ce fut à cause de la France révolutionnaire et napoléonienne ensuite. Chose extraordinaire: « Haïssant l'Espagne, dit Bruno, nous l'ignorons. Rien ou presque rien de sa littérature, malgré le beau livre du poète Simoés Diaz: *A Hespanha moderna*, n'est parvenu à passer les frontières. De l'Angleterre presque pas davantage. Rien n'a pu vaincre l'empire que la France a su conquérir dans nos sympathies et dans nos méditations. »

Le grand rêve émancipateur et fédéraliste des démocrates de l'Union Ibérique n'a su formuler jusqu'ici que des revendications stériles ou prématurées. Près de sa fin, Anthero de Quental découragé disait, en 1891, que cette Union « ne saurait se réaliser que par la force des choses et non par l'inter-

vention raisonnable des volontés libres ». Aussi bien est-il assez peu probable que la visite du monarque espagnol puisse avoir quelque résultat effectif de pénétration réciproque entre les deux peuples, que l'irréductibilité de leurs tempéraments réciproques paraît diviser plus profondément encore que leurs aspirations politiques. Toutefois, si l'on ne peut dire absolument, avec Antonio Padula, dans le Chant royal qu'il composa pour le serment d'Alphonse XIII, que « sur l'Espagne, large et vermeil, sans nuage et sans voile apparaît le soleil », on peut espérer un peu moins de trouble et de méfiance au bénéfice de la péninsule. Mais l'Angleterre excelle à semer les profitables divisions, comme à démoraliser ceux qu'elle veut perdre.

La rivalité hispano-portugaise paraît dater particulièrement de l'asservissement du Portugal et de sa violation par le despotisme de Philippe II; mais, où le phénomène se complique, c'est dans l'intervention du jésuitisme pour l'écrasement de la nationalité et de l'intellectualité portugaises. L'une des périodes les plus aiguës de cet étouffement débute précisément à la chute du marquis de Pombal, le Richelieu lusitanien, à l'heure où commencèrent de se diffuser dans la péninsule les idées philosophiques et révolutionnaires de l'Encyclopédie. Littérairement régnait l'imitation stérile du classicisme français. C'est le temps des *Arcadies*, négatrices de toute inspiration vraiment personnelle et vivante. Etouffé, le lyrisme ancestral se réveille au Brésil, parmi des sensibilités plus neuves et plus primesautières. Et voici surgir tout à coup la verve étincelante et vertigineuse de Manoel Maria Barbosa du Bocage, le talent fécond de José Agostinho de Macedo.

En l'un des derniers volumes parus de son *Histoire de la Littérature portugaise*, intitulé : *Bocage, sa vie et son époque*, Théophilo Braga détaille, avec la surabondance de documentation philosophique qui lui est propre, le caractère tout spécial de cette période transitionnelle.

Le ralentissement de l'esprit d'initiative chez les classes dirigeantes, abruties de cléricanisme et soucieuses de donner libre cours avant toutes choses à leurs personnelles rancunes ou convoitises, l'incapacité d'une cour corrompue, un espionnage incessant, suscité par l'épouvante des idées jacobines importées de France, l'oubli des grands intérêts idéaux ou patriotiques, précipitaient le Portugal aux bras de la goule britannique, sans toutefois détruire, au sein de quelques esprits généreux, la fermentation des idées fécondes. Aussi bien, l'intérêt particulier qui s'attache à cette époque jaillit-il surtout

de ce qu'elle apparaît comme le point ultime de l'orbe parcouru par la civilisation troubadouresque. En Portugal, en effet, s'était réfugiée de longue date, sous la protection de rois éclairés et savants et à l'abri des convulsions qui devaient la ruiner ailleurs, cette chevalerie des cours d'amour éprise de nobles manières, de tournois galants et de beau style, qui s'était développée dans les pays occitans et qui, favorisée en Lusitanie par les légendes merveilleuses du cycle d'Arthur et le goût des aventures héroïques, trouva l'aliment de sa durée dans les atavismes celto-bretons propres à la Race. Les *Arca-dies* devaient être sa dernière métamorphose.

N'est-il pas curieux, par ailleurs, de constater un certain parallélisme dans la résistance des races celtiques de l'extrême occident européen à la poussée des peuples de l'est et à la rapacité anglaise ? Moins heureuses que le Portugal, elles durent abandonner de longue date leur autonomie et parfois s'exiler, en masse, comme l'Irlande, par delà l'Océan. Le Germain croit en sa force, le Latin dans la cohésion des énergies sociales, le Celte en l'avenir, en son passé, en sa destinée. Il se nourrit de sa propre foi. Détruisez cette foi : il disparaît. Il y a du fatalisme en lui, fatalisme aggravé en Portugal de la présence de nombreux éléments sémitiques. Ceci explique, à l'époque de l'ultimatum anglais de 1890, et par devant l'irré-médiable abaissement de la Patrie, le découragement profond de ces héros de la pensée : les Camillo Castello Branco, les Anthero de Quental, qui se suicidèrent, sans parler de ceux qui disparurent ou désertèrent une lutte reconnue inutile. Il n'est guère de Portugais cultivé qui, à travers le pessimisme désolé de certaines appréciations d'époque, ne demeure en son tréfonds un fervent *sébastianiste*, un croyant de la Résurrection nationale. Aussi, dans son impuissance actuelle, le Portugal contemporain apparaît-il tout entier repleyé sur soi-même, appliqué à remuer la poussière de sa gloire, à déchiffrer les vieux titres de sa puissance. Et quoi qu'on puisse dire de sa civilisation dont l'extérieur semble un pastiche de nos modes, peut-être de longue date ne parvint-il à se montrer si sincère et si personnel. Désabusé, il rentre en soi. La crise, toutefois, n'est pas résolue, et tous les problèmes demeurent pendans, d'une effrayante complexité.

Ils sont nés, non seulement des multiples sédiments d'influences qui ont tour à tour laissé là-bas leur empreinte, mais surtout de l'effort démesuré d'un peuple dont toute l'énergie se dépensa longtemps hors du sol ancestral.

L'autoritarisme d'un Pombal avait pu montrer un instant la voie du relèvement et la nécessité de secouer les parasites; le cycle était accompli, l'ère de la chevalerie était close, parce que les chevaliers n'étaient plus et parce que le monde avait marché.

En regard de la censure exclusive exercée par l'intendant Manique sur l'introduction des livres français en Portugal, se dressent l'initiative cultivée d'un duc de Lafoès, fondateur de l'*Académie royale des Sciences de Lisbonne*, dont la première séance fut ouverte le 26 janvier 1780, et le génie poétique du satirique Bocage, né à Sétubal le 15 septembre 1765, bientôt persécuté pour la hardiesse de ses vers et finalement, après des aventures de voyage dignes de Camoens, déferé à l'Inquisition. En la *Nouvelle Arcadie*, présidée par le père Caldas Barbosa, Bocage avait pris le nom pastoral d'*Elmano Sadino*, d'où le nom d'*Elmanistes* donné aux partisans de sa manière. En dépit des persécutions exercées par l'absolutisme, l'esprit encyclopédique s'insinuait dans les consciences, préparant d'une part l'avènement du libéralisme constitutionnel, de l'autre celui du romantisme.

Par Garrett et plus tard par Joao de Deus, Théophilo Braga, Anthero de Quental, etc., allait se renouer enfin la vraie tradition çamonéenne. « En l'œuvre de Garrett apparaît le sens profond du Romantisme portugais (supérieur au nôtre par l'esprit) et qui, sans renier l'antiquité classique ni idéaliser exagérément le Moyen-âge, dit Th. Braga, s'approche de la connaissance de la Nature par le sentiment de la continuité historique, fondement de la Science et de la Philosophie modernes. » Mais c'est là le sujet de l'un des prochains tomes de la collection.

En face de ce beau labeur d'exégèse philosophique et littéraire, grâce auquel enfin des sentiers certains sont frayés à travers la forêt d'un siècle obscur et dévasté de lutttes sourdes, il convient de lire et relire la *Paixão de Maria do Céu*, le remarquable et récent ouvrage du jeune romancier Carlos Malheiro-Dias.

Maria do Céu! Ce doux nom cher à la sentimentalité portugaise nous désigne l'héroïne, aussi, d'un autre livre, celui de Julio Brandão, et qui, pour négliger presque complètement le document, n'en arrive pas moins, à force de variations psychologiques, et par là même en quelque sorte musicales, autour d'un motif de platonique amour, à réaliser, quoique

en prose, le pure poème de l'âme lusitanienne moderne, lasse, mélancolique, idéaliste, découragée, mystique.

Par ce livre, Julio Brandão rejoint à la fois, malgré leurs dissemblances, le Raphaël de Lamartine et les *Vergine delle Rocce* de D'Annunzio. C'est un bercement de fines images autour d'une passion digne de celle de Tristan pour Yseult, et qui s'éploie en un rythme lent à la Rodenbach. José de Figueiredo nous révéla naguère, en effet, dans l'une de ses magistrales chroniques du *Diario da Tarde* (*Caminhantes*) l'affinité profonde des deux artistes. « Il y a, dit-il, dans les livres de ces deux hommes des analogies incontestables de sentir. » Ce quatrain nostalgique, que je cueille au hasard des pages du roman :

Quand tu iras au cimetière,
Au jour de mon enterrement,
Demande à la terre de ne point manger
Les tresses de ma chevelure,

n'exprime-t-il pas tout entier ce tempérament de songe ?

Comme au lent et incessant sursaut d'une mer lumineuse, ces « lettres élégiaques de Marcello » nous apportent tour à tour l'écho des musiques les plus pures : voici l'ondolement symbolique des flots infinis ; voici la douceur du foyer provincial ; voici la beauté divine et nuptiale d'une union d'amour sincère ; voilà la mélancolie du souvenir, le regret, le désir, la séparation momentanée, la « *saudade* » ; voilà la vie douloureuse de l'artiste qui lutte pour le pain de ses enfants orphelins ; la Mort passe, arrache aux bras du père éploré une innocente créature ; puis l'horizon s'éclaire : il y aura du bonheur pour tous. L'artiste acquiert la renommée ; Marcello de son côté va épouser sa chère Maria do Céu. Mais Maria do Céu est trop faible pour porter le poids du bonheur, et c'est dans l'enivrement océanique de la musique qu'elle expire, avant d'avoir pu goûter la plénitude de son amour partagé ! Du moins, n'aura-t-elle point connu la désillusion.

Tel est le Portugal : il se joue sur un violoncelle divin la musique de sa gloire éteinte, pour s'en griser et mourir. Mais les vrais peuples, ceux qui ont une fois pris conscience, ne meurent pas ainsi. Ils se transforment et se renouvellent pour un nouveau cycle de vie. Voici renaitre le peuple de l'*Odyssee* ; celui des *Lusiades* aura son tour. Y eut-il jamais, ailleurs que chez ces explorateurs infatigables de la mer, pareille passion du sol ancestral ? N'inspire-t-elle pas chaque jour, cette passion, les plus vibrants de leurs poètes ? Au

bout du monde, leur fibre s'éveille et le souvenir des montagnes ou des fontaines natales se met à chanter sur leurs lèvres. Tels ces vers qu'Alberto Osorio de Castro m'envoie de Nova Goa (*Exiladas*) et qui, pour n'être pas tout récents, n'en gardent pas moins la valeur d'un cri sincère de jeunesse vers l'idéal. *Febre d'exilio* (*Fièvre d'exil*) est une ode splendide à la terre natale :

« Mon pays portugais azuré dans la brume, je ferme les yeux et, dans la clarté du souvenir, je revois ton rivage, tout gémissant et couvert d'écume. Voici tomber la nuit d'exil, et lentement monte comme une fumée, dans l'immensité vague, le soogé du pays. »

Cette note émue se retrouve chez les plus humbles. Elle fait le charme encore de ce *Desterrado* de José de Faria Machado, qui débute aussi par un poème *A Minha terra* et dont la *Jornada d'amor* est toute parfumée d'un arôme léger de chants populaires.

Paraissent, dans le domaine un peu désert des revues lusitaniennes, le *Brasil-Portugal*, qui est souvent plus illustré que spécialement littéraire; l'*Instituto de Coimbra*, qui est avant tout critique et scrupuleusement scientifique; les *Agulhadas* de Paulo Osorio, la *Revista de Lisboa*, la *Revista Amarella*, sociologique, *Theatro portuguez*, *A Semana*.

A Naples, la *Revue franco-italienne*, organe de la *Société Luigi Camoens*, consacre une certaine place au Portugal. A signaler une bonne conférence de P. Garofalo; mais il faut beaucoup, beaucoup de conférences!

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES RUSSES

J'ai parlé, dans un de mes précédents articles (V. *Mercure de France*, septembre 1903), des efforts que quelques auteurs français et russes font pour introduire plus de régularité et de justice dans les rapports littéraires des deux pays. J'y ai mentionné les deux faits importants par lesquels avait commencé, l'été dernier, la nouvelle campagne en faveur d'une entente littéraire et artistique entre les républiques des lettres des deux pays : le voyage de MM. Capus et Marcel Prévost, accompagné de M. R. Gangnat, le distingué agent général de la Société des auteurs dramatiques français, et l'incident Korsch-Mirbeau. Le voyage de MM. Capus, Prévost et Gangnat reste sans résultat jusqu'à présent, pour la raison très

simple, à en croire les bruits qui courent à Saint-Petersbourg, que les Français n'ont pas donné suite au désir que leurs représentants avaient exprimé de se faire inscrire comme membres à l'Union des auteurs dramatiques et musiciens de Saint-Petersbourg. A la demande des Français : quels seraient les effets et la valeur juridiques de cette inscription ? les Russes ont répondu par la communication officielle suivante, que je traduis littéralement, comme un document historique qui jette une lumière particulière sur la question des rapports littéraires entre la Russie et les pays de l'Union :

Au Comité de la Société française des auteurs dramatiques et compositeurs.

Comme suite au télégramme du 2 juillet (19 juin), nous croyons de notre devoir agréable de vous faire savoir que, malgré les difficultés considérables résultant de certaines lacunes et imprécisions dans la législation russe et surtout de l'absence d'une pratique judiciaire correspondante, notre Union des auteurs dramatiques et musiciens a pu arriver, après de longues délibérations et consultations, aux conclusions suivantes, qui résolvent dans un sens favorable la question de principe, ainsi que les points particuliers qui en résultent concernant la communication, hautement flatteuse pour nous, des auteurs dramatiques et compositeurs français, de leur désir de devenir membres de notre Union. Cette complexité de la question, d'un côté, et, de l'autre, la nécessité de consacrer beaucoup de temps à l'organisation première de notre jeune Union, expliquent un certain retard involontaire de notre réponse.

Nous sommes arrivés à cette conclusion incontestable que les auteurs dramatiques et musiciens français peuvent être membres de notre Union avec les mêmes droits — à quelques restrictions insignifiantes près — dont jouissent ses membres russes. Et notamment : l'Union a le droit de sauvegarder, dans les limites de l'Empire, tous les droits des auteurs dramatiques français, aussi bien en ce qui concerne leurs œuvres originales que les traductions et adaptations faites et signées par les membres étrangers de l'Union. — Quant aux œuvres étrangères littéraires-musicales (opéras, oratorios, etc.), pour déterminer la façon exacte de les sauvegarder, il n'existe pas encore de moyen judiciaire suffisant pour combler les lacunes de cet ordre dans la législation russe; mais, interprétant la loi par analogie, il faut reconnaître que, même sous ce rapport, les droits d'auteur sur les œuvres étrangères littéraires-musicales peuvent probablement être sauvegardés par l'Union au même titre que celles de nos membres russes. Et ce ne sont que les œuvres de caractère exclusivement musical d'étrangers (sans texte littéraire) qui, en vertu des lois en vigueur dans l'Empire, ne peuvent pas être sauvegardées dans les limites de la Russie.

Quant à la restriction — d'une manière ou d'une autre — de la liberté de traduction, les auteurs russes, membres de l'Union, n'en jouissent pas, eux non plus, leurs œuvres pouvant être librement traduites dans n'importe quelle langue sans le consentement des auteurs. Reconnaisant comme anormale cette situation, basée sur une loi historiquement vieillie, et trouvant nécessaire de réglemen-

ter le droit de traduction et d'adaptation par la condition absolue d'une autorisation de l'auteur de l'œuvre originale, l'Union va dans le plus proche avenir appliquer tous ses efforts à obtenir une solution pratique, en commençant par la question de sauvegarde des traductions faites sur manuscrits.

Ainsi, avec les restrictions indiquées et en l'absence d'une convention littéraire entre la France et la Russie, une sauvegarde entière est possible d'ores et déjà des droits des auteurs dramatiques et musiciens par notre Union, laquelle salue joyeusement l'entrée dans son sein, comme membres, des glorieux représentants de l'art dramatique et musical français contemporain, dans la personne de MM. V. Sardou, G. Ohnet, M. Prévost, A. Capus, P. Ferrier, J. Massenet, E. Rosland, G. Feydeau, J. Richepin, P. Decourcelle, P. Wolff, H. Lavedan, E. Brieux, L. Halévy, L. Dubois, P. Milliet, L. Varney, P. Hervieu, M. Donnay, O. Mirbeau, P. Bilhaud, M. Henneguin, H. Amic, A. de Lorde, P. Gavault.

Devenus membres de l'Union, les auteurs dramatiques et musiciens français confient par là même la sauvegarde entière de leurs droits d'auteur en Russie à l'Union (§ 5) et ne peuvent entrer, en dehors de l'Union, dans aucun accord privé avec les Directeurs de théâtres, artistes en tournée, etc., sur les droits d'auteur, pour leurs œuvres jouées en Russie, excepté les villes de Saint-Petersbourg et de Moscou et leurs environs, et cela seulement pour leurs œuvres nouvelles qui n'étaient pas encore jouées dans l'Empire (§ 10).

Afin que vous puissiez mieux prendre connaissance des statuts de notre Union, nous les avons fait traduire en français et nous vous envoyons cette traduction préliminaire. Nous vous prions en même temps de vouloir bien nous envoyer les statuts de la Société française, en y joignant, si possible, une explication détaillée : 1° quels sont les droits — par rapport à la défense de leurs droits d'auteur — dont jouiront les membres russes de notre Union qui deviendront membres de la Société française, si les œuvres sont représentées (originales ou traductions ou adaptations) en France, — et 2° ces droits d'auteurs dramatiques et compositeurs russes étaient-ils sauvegardés jusqu'à présent en France, et comment était établi en pratique le système de cette sauvegarde, et de quelle manière, dans quelles limites et sur quelles bases la Société française pense-t-elle sauvegarder leurs droits?

Il est en même temps nécessaire d'élucider avec précision cette question : les œuvres dramatiques et musicales des auteurs russes, en général, seront-elles désormais protégées en France, ou celles des membres de notre Union exclusivement?

Nous intervenons instamment auprès du Comité en faveur d'une solution de cette question précisément dans ce dernier sens, vu que ce n'est que dans ce dernier cas que peut être observée une justice et une solidarité réciproques, et qu'il sera obtenu un avantage pour les intérêts aussi bien des membres français que des russes.

Comme vous voudrez bien voir dans les Statuts ci-joints, les conditions suivantes...

Suivent les conditions d'admission à l'Union russe, qui, pour nos confrères français, se résument en un droit d'entrée de 10 roubles (26 francs) et une cotisation annuelle de 5 roubles (13 francs).

Le document finit par un salut fraternel et par l'espoir ferme « qu'avec les efforts communs des deux Associations sœurs, on réussira dans un avenir très prochain à résoudre les questions complexes — pratiquement mères — de leurs intérêts réciproques sur la base d'une stricte justice et d'une union de camaraderie ». Suivent les signatures du président, du vice-président et du secrétaire du Comité russe.

A cet appel fraternel répondit un seul Français, Octave Mirbeau, en s'inscrivant à l'Union russe; les autres ne se sont pas encore inscrits. Mirbeau ne s'en tint pas là. Sa protestation contre le sans-gêne de M. Korsch fit le tour de la presse russe, où une polémique ardente s'engagea précisément sur la question des droits des auteurs étrangers.

Les esprits les plus réfléchis et les plus impartiaux répétaient ce que nous venons de lire dans le document traduit plus haut : « La loi est surannée, les précédents juridiques manquent; il est donc de l'intérêt de tout le monde — des Russes et des Français — d'établir des précédents juridiques *legem ferendi*, afin d'aboutir à une nouvelle loi plus juste et plus conforme aux intérêts en cause. » Ce sera la gloire de Mirbeau d'avoir commencé son procès contre M. Korsch : ce n'est pas à la personnalité de ce dernier que M. Mirbeau en veut, et il ne cherche pas les gains pécuniaires possibles. Il veut simplement établir le principe de la sauvegarde des droits d'auteur par voie judiciaire, car les moyens législatifs et diplomatiques sont à la disposition des hommes dont la littérature et l'art sont évidemment le moindre souci.

Mirbeau a trouvé un collaborateur admirable en la personne d'un éminent avocat de Moscou, M^e Goldofsky, qui mène toute l'affaire devant les tribunaux et les cercles littéraires et artistiques de Russie.

M^e Goldofsky, pour faciliter la tâche des juges et pour amener l'opinion publique à reconnaître la légitimité des droits d'auteur, pose la question d'une manière fort ingénieuse : « L'auteur jouit-il de la *liberté de création*? — Oui. Alors, ni directeur de théâtre, ni acteur, ni traducteur, n'ont licence de transformer ou de déformer son œuvre. Et dès lors la nécessité de défendre cette œuvre contre toute déprédation s'impose. » Car toute traduction ou interprétation d'une œuvre sans l'intervention de l'auteur est une déprédation.

Le fameux *maquis* de la procédure cependant existe dans tous les pays, et M^e Goldofsky doit le franchir avant de pouvoir plaider ce procès qui aura un très grand retentissement.

C'est cette procédure qui a fait échouer l'affaire devant le tribunal de première instance. Actuellement, elle est et va se plaider devant le tribunal de deuxième instance.

Alors une question se pose : Mirbeau restera-t-il seul dans la lutte qu'il vient d'engager, ou ses confrères de la *Société Française* et de l'*Union Russe* vont-ils se solidariser avec lui dans cette affaire, qui, en somme, est la leur, puisque sa solution peut avoir une influence décisive sur la question des droits des auteurs étrangers en Russie, qui préoccupe, comme nous l'avons vu, les deux « Associations sœurs » ?

L'Union russe, paraît-il, a décidé de se solidariser avec son membre étranger, et de prendre part au procès avec Korsch. Et la Société française ? Pratiquement, cette solidarité peut se manifester par le refus des auteurs français de traiter avec le directeur de théâtre tant que le procès engagé contre lui par un des leurs n'aura pas une solution définitive. Et je ne sais si les confrères de Mirbeau ont pris cette décision, la seule qui soit possible. Quant à la solidarité morale, j'ai fait une enquête auprès des auteurs dramatiques français les plus en vue, qui, tous, sans exception, se sont déclarés absolument solidaires de Mirbeau. Mais, en serrant la question de plus près et pour donner à Mirbeau un argument de plus devant les juges de Moscou, j'ai demandé aux interprètes français des œuvres dramatiques les plus éminents et à quelques directeurs de théâtres de mes amis de se prononcer sur la question telle que la pose M^e Goldofsky. Je me permets de donner ici quelques-unes des réponses reçues des directeurs de théâtres et des artistes français ; inédites encore, elles seront rendues publiques en Russie, où leur effet moral sera très grand.

Voici d'abord la réponse du principal interprète français dans la pièce de Mirbeau, M. de Féraudy :

Cher Monsieur,

Vous me demandez mon avis sur le procès que Mirbeau a le courage de faire à un nommé Korsch pour avoir monté et représenté « *Les Affaires sont les affaires* » dans des conditions absolument défectueuses, malgré ses protestations répétées.

D'abord, au point de vue artistique, si ce directeur n'a pas senti la nécessité, ni goûté le régal de monter avec le plus grand soin une pièce pareille, tant pis pour lui, il est jugé. Mais, au point de vue commercial, et c'est le seul qui l'intéresse, il est coupable et condamnable sans la moindre hésitation.

Selon moi, l'œuvre sortie du cerveau d'un homme, quand elle a vu le jour et qu'elle a été jugée par tout un public, devient et reste, dans n'importe quel pays du monde, traduite dans n'importe quelle

langue, la propriété inviolable de cet homme. C'est commettre une action punissable que de se l'approprier sans l'autorisation du père, ou de la détériorer en la traduisant ou en l'interprétant mal. L'auteur a tous les droits sur sa pièce et sur les comédiens qui la jouent.

En voici un exemple très probant. J'avais déjà joué le rôle d'Isidore Lechat à Paris et ailleurs une soixantaine de fois; pour des raisons qu'il est superflu de dire ici, j'avais écourté — et cela depuis la première représentation — la scène du troisième acte, où Lechat reproche avec violence à Garraud d'avoir enjôlé sa fille, lui propose de l'argent et le jette à la porte; deux ou trois fois, Mirbeau m'avait dit combien il regrettait que cette scène fût écourtée — mais nous en étions restés là.

Tout dernièrement, un changement d'interprétation dans le personnage de Garraud nécessitait quelques répétitions; Mirbeau en profita pour me dire affectueusement, mais nettement, qu'il désirait que la scène fût rétablie, qu'il y tenait; cela m'était bien un peu désagréable après tant de belles représentations de me remettre à la besogne, — il me semblait bien un peu que j'avais quelques droits sur ce rôle à qui je me suis donné tout entier, mais j'ai réfléchi que Mirbeau réclamait là le respect à sa pensée, je me suis tu, j'ai appris la scène et je la joue depuis telle qu'elle est écrite.

Si je raconte ici cet incident, c'est qu'à mon avis il doit être d'un très grand secours à la cause qui nous intéresse.

Il n'est pas douteux qu'un directeur qui reçoit une œuvre, par le seul fait qu'il la reçoit, s'engage à la représenter dans toute sa force et dans toute sa beauté — et s'il la représente à l'étranger il y est tenu bien davantage, sachant qu'une traduction — si heureuse qu'elle soit — double les périls que court la pièce en faussant toujours un peu sa véritable expression.

Il y a là une probité commerciale et une honnêteté littéraire auxquelles on ne peut pas faillir sans porter un préjudice considérable à l'auteur et se rendre digne des poursuites les plus sévères.

Voilà, cher Monsieur, ce que je pense, — les juges ne peuvent pas trouver une plus belle occasion de faire éclater une grande vérité, — et je vous avoue que je suis plus tranquille, puisque je sais que ces juges sont choisis dans une nation amie.

Veuillez agréer, cher Monsieur, l'expression de mes sentiments les meilleurs.

DE FÉRAUDY,

Sociétaire de la Comédie-Française.

Paris, novembre 1903.

Puis cette opinion de Mme Lara, qui joue le principal personnage de femme dans la pièce de Mirbeau :

Je pense toujours qu'un auteur devrait rester le maître absolu de son œuvre et que, si les lois défendent la propriété quelle qu'elle soit, c'est encore plus celle de l'idée qui a besoin d'une protection plus impérieuse.

Et à cet effet, à seule fin que l'auteur puisse complètement lui-même exprimer sa pensée dans les jugements d'œuvres dramatiques, où le ministère public est si rigoureux, il est indispensable que son autorisation n'intervienne qu'après entière satisfaction et que sa décision ne puisse arriver que... la cause entendue et écoutée.

Je demande ici si les juges qui doivent prononcer l'arrêt en cette affaire, se contentant de l'appréciation de votre très indépendant im-

presario, ne demanderont pas l'opinion de M. Mirbeau, comme ledit impresario l'eût dû faire? Sans cela comment jugerions-nous nos juges?

AUTANT LARA.

Le doyen de la Comédie-Française, M. Mounet-Sully, nous dit :

Mon Dieu, je n'ai pas grande compétence dans la matière au point de vue juridique. Mais il me semble que tant qu'une pièce n'est pas tombée dans le domaine public, l'auteur a et doit garder tous ses droits sur son œuvre. Il doit être consulté sur la traduction, sur la mise en scène, sur l'interprétation. Et tenez, c'est tellement entré dans les mœurs chez nous que même pour une reprise d'une œuvre de Hugo, nous consultons M. Meurice, son légataire universel. A plus forte raison un auteur vivant doit être consulté sur tout ce qui concerne son œuvre, et rien ne doit se faire sans son autorisation, car il s'agit non seulement de ses intérêts matériels, mais aussi et surtout de ses intérêts moraux, de sa renommée d'auteur, de sa responsabilité devant la postérité. Les droits d'auteur à ce point de vue sont indiscutables.

Coquelin Cadet nous a fait cette déclaration :

Mais c'est... j'allais dire *idiot*... non — *enfantin*, ce que vous me demandez là... Mais certainement que l'auteur a tous les droits sur son œuvre. Et personne sans son autorisation ne peut ni la traduire, ni la jouer, ni l'interpréter d'aucune autre façon... Voyons, est-ce qu'un tableau peut être gratté, maquillé ou autrement détérioré même après que son auteur l'a vendu, même après la mort de l'auteur? Et ce qui est vrai pour un tableau, pour une œuvre de sculpture ou pour toute œuvre artistique, doit être vrai pour une œuvre dramatique et littéraire... Mais cela saute aux yeux... Et Mirbeau a mille fois raison d'avoir fait ce procès pour poser avec M^r Goldofsky cette question de principe... Ici, nous sommes unanimes là-dessus!

Mon ami F. Gémier m'écrit :

Paris, le 20 novembre 1903.

Cher Monsieur Séménoff,

Au théâtre, une pièce peut être dénaturée non seulement par son traducteur, mais encore par son metteur en scène et par ses interprètes.

Combien de pièces ayant réussi dans telle ville ont échoué dans telle autre, et cela malgré la bonne foi, la bonne volonté évidente du traducteur, du directeur et des acteurs.

Donc, si les œuvres dramatiques échouent même quand ces messieurs veulent les faire réussir, que ne peuvent-ils pas pour les faire tomber?

C'est pourquoi vous voyez quelques-uns de nos auteurs dramatiques et des plus célèbres se déplacer fréquemment pour s'assurer de la façon dont on monte leurs pièces en province et à l'étranger, car l'auteur dramatique a tous les droits sur son ouvrage. C'est bien logique puisqu'il est exposé à tous les pièges.

Vous pouvez m'en croire, cher monsieur Séménoff, puisque je suis à la fois comédien, auteur et directeur.

Cordialement vôtre,

F. GEMIER.

Une note originale est apportée à cette consultation par la lettre de M. Lugué-Poë, dont la manière de voir est partagée par Mme Suzanne Desprès, qui me le dit dans une lettre très amicale. Voici la réponse du directeur de l'Œuvre :

Monsieur,

La sauvegarde des droits des auteurs dramatiques est en effet une intéressante question, mais il me semble que l'intérêt même de cette question mérite d'être réservé aux seuls écrivains consciencieux qui voient dans le théâtre autre chose que leur intérêt matériel et qui se préoccupent surtout de faire œuvre de penseur.

Ceux-là seuls méritent d'être protégés, et vous m'accorderez que les « fabricants » de pièces légères ou de revues de music-hall ne doivent pas côtoyer dans votre sympathie tel écrivain de race, tel penseur de génie.

Lesdits fabricants, à mon sens, sont assez protégés en France pour qu'ils sachent se contenter de ce qu'ils gagnent dans leur patrie. C'est même la seule forme de nationalisme que je comprends bien — et je ne m'offusquerai pas de voir leurs œuvres prisonnières chez nous : c'est un article d'exportation dont nous n'avons pas le droit d'être fiers !

Les autres, les seuls intéressants d'après moi, ont un moyen de protection très simple : ils n'ont, s'ils craignent de voir lésés leurs intérêts ou dénaturer leur pensée, qu'à interdire l'adaptation ou la traduction de leurs ouvrages ; c'est un procédé peu employé, j'en conviens, mais radical.

S'ils vendent, au contraire, leur pièce à l'étranger, ils doivent, du jour où ils ont vendu leur manuscrit, se résoudre sans murmurer à l'aventure de l'adaptation ou de la traduction ; le traducteur, l'adaptateur devient le « collaborateur » payant qui s'est ainsi acquis le droit d'interpréter la pensée de l'auteur initial au profit de ses compatriotes. — Il va sans dire que la pensée de l'auteur doit être respectée, mais encore faut-il que ce respect ne soit pas incompatible avec le génie de la race nouvelle. Ibsen, et je cite son cas parce qu'il m'est familier, est à ce sujet d'une louable indifférence ; il vend ses manuscrits, touche ses droits d'auteur, mais laisse libre de le comprendre et de l'interpréter traducteurs, adaptateurs ou acteurs, d'après leur compréhension personnelle.

Il y a une autre attitude à prendre, mais je la crois assez difficile, c'est celle de Tolstoj qui, lui, ne se préoccupe de la répercussion internationale de son œuvre ni d'une manière intéressée, ni d'une autre.

Je passe sous silence la question de falsification et de plagiat. — Aussi bien est-elle secondaire et la preuve en est si difficile à faire... N'est-il pas écrit chez un de nos classiques : « Tout est dit et l'on vient trop tard depuis plus de dix mille ans que le monde existe. » Ce qui revient à dire qu'on plagie toujours quelqu'un et que la preuve de l'intention n'est pas faisable.

En terminant, voulez-vous me permettre une simple remarque : Heureux les peuples chez qui les penseurs, les poètes et les dramaturges n'ont pas à subir les rigueurs d'une administration protectrice ! Agréez, Monsieur, l'assurance de mes sentiments très distingués.

LUGUÉ-POË.

Enfin M. Jules Claretie, avec sa grande autorité, clot cette consultation par cette lettre :

Mon cher confrère et ami,

En pareil cas les meilleures réponses sont les plus nettes, partant les plus courtes.

Toute représentation d'une œuvre dramatique sans le consentement de l'auteur est une atteinte à la propriété matérielle.

Toute falsification dans la traduction ou l'interprétation d'une œuvre est une atteinte à la propriété morale.

L'auteur a le droit de n'être ni traduit, ni trahi, ni calomnié par l'interprète. Cela est si vrai qu'il peut, s'il le veut, s'opposer chez nous à la représentation de sa pièce s'il trouve que le directeur l'a mal encadrée ou que l'acteur l'a mal comprise. Il est le maître de ce qui est sorti de son cerveau, comme de son cerveau même, comme de sa conscience.

Tout ce qui porte atteinte à ce droit est du plagiat ou de la diffamation.

A vous de tout cœur, mon cher confrère, et très sincèrement.

JULES CLARETIE.

Je me suis arrêté un peu longuement sur cette question, d'abord parce qu'elle touche de près les écrivains des deux pays, et qu'elle inaugure, en second lieu, une nouvelle époque dans leurs relations littéraires.

Je n'ai plus de place pour parler, comme le sujet le mérite, de la célébration solennelle du dixième anniversaire de la carrière artistique de notre grande artiste et directrice du Nouveau Théâtre de Saint-Petersbourg, M^{me} Lydia Yaworskaïa, princesse Bariatinsky. Je dirai seulement que beaucoup d'écrivains français prirent part à cette fête de l'art russe en envoyant des télégrammes et des adresses de sympathie et de félicitation à M^{me} Yaworskaïa, qui monte avec un goût supérieur toutes les nouvelles pièces françaises de Sardou, Mirbeau, etc.

E. SÉMÉNOFF.

P. S. — Cet article était écrit, lorsque la mort est venue atteindre notre plus grand critique et publiciste, Nicolas Mikhaïlofsky, qui, avec Tolstoï comme romancier, représentait les lettres russes, devant le monde et l'histoire pendant ce dernier quart de siècle. Critique littéraire continuant la grande lignée de Béliusky, Dobroliouboff et Pissareff; sociologue et publiciste régnant sur les esprits de générations entières, comme Tchernochevsky et P. Lavroff, journaliste et directeur de la *Richesse Russe*, Mikhaïlofsky laisse un vide irréparable dans le monde de la pensée et des Lettres russes... L'émotion nous étreint en ce moment, où l'intelligence russe

pleure son maître bien-aimé : nous sommes avec elle de pensée et de cœur.

E. S.

PUBLICATIONS RÉCENTES

ARCHÉOLOGIE. VOYAGES. — Abbé Bouillet : *Notre-Dame des Victoires ; Saint-Germain des Prés* ; E. Vitte, 2 fasc., 2 fr. — André Godard : *Les Routes d'Arles*, Perrin, 3.50. — René Pinon : *L'Empire de la Méditerranée* ; Perrin. — Gaston Sortalis : *Excursions artistiques et littéraires*, I^{re} série ; Lethielleux, 2.50. — Baron Marc de Villiers du Terrage : *Les dernières années de la Louisiane française* ; Guilmoto, 15 fr.

BIBLIOGRAPHIE. — Louis Denise : *Bibliographie historique et iconographique du Jardin des Planles*, ouvr. orné de 8 planches hors texte ; Daragon, 15 fr.

HISTOIRE. — Charles Baille : *Le Cardinal de Rohan-Chabot, archevêque de Besançon (1788-1833)* ; Perrin. — Louis Batiifol : *Au Temps de Louis XIII* ; Calmann Lévy, 7.50. — Maurice Boutry : *Le Mariage de Marie-Antoinette* ; Emile-Paul. — Louise Fusil : *Mémoires, 1774-1848*, avec une préf. et des notes par Paul Ginisty ; Schmid, 6 fr. — A. Legrelle : *La Normandie sous la monarchie absolue, Louis XIII à Louis XVI* ; Rouen, Lestringant, 5 fr. — Gaston Maugras : *Les Demoiselles de Verrières*, av. 2 portr. nouv. éd. ; Plon. — Jean Morvan : *Le Soldat impérial (1800-1804)*, tome I^{er} ; Plon. — L.-G. Pelissier : *Lettres inédites de la comtesse d'Albany à ses amis de Sienna, 1797-1820* ; I, Fontemoing, 7.50. — Edmond Pilon : *Portraits français, xviii^e et xix^e siècles* ; E. Sansot et Cie, 3.50.

LITTÉRATURE. ESTHÉTIQUE. — Jean Chantavoine : *Correspondance de Beethoven* ; Calmann Lévy, 3.50. — Henri Chardon : *Scarron inconnu et les types des personnages du Roman comique*, avec portraits, photographie et une suite de tableaux du Roman d'après le peintre Manceau, Jean de Coulom ; Champion, 2 vol. — Lelia Gorgesco : *Aphorismes du Cœur* ; Lemerre, 3 fr. — Roger Le Brun : *Anatole France* ; E. Sansot et Cie (Célébrités d'aujourd'hui), 1 fr. — E. Lefèvre : *H. Taine*, de l'Académie française ; Guillaumin, 2.50. — Han Ryner : *Prostitués* ; Soc. paris. d'Edit., 3.50. — Adolphe Raupe : *Histoire des œuvres de Stendhal* ; Dujarric, 5 fr. — John Ruskin : *La Bible d'Amiens*, traduction, préface et notes de Marcel Proust ; « Mercure de France », 3.50. — Alphonse Sèché : *Emile Faquet* ; E. Sansot et Cie (Célébrités d'aujourd'hui), 1 fr. — Victor de Swarte : *Descartes directeur spirituel*, préf. d'Em. Boutroux ; Alcan, 4.50.

OCCULTISME. — Th. Pascal : *Les Lois de la Destinée* ; Paris, Publications Théosophiques, 2.50.

POÉSIE. — Jacques d'Adelsward : *L'Amour enseveli* ; Messein, 3.50. — André Blondeau : *Viols d'amour et guitares* ; Dujarric, 3.50. — Louis Chollet : *Chants de Révolte* ; Messein, 3.50. — Jean Daleyden (Edouard Pesche) : *Le Nouveau Werther*, roman en vers, lettre-préf. de M. L. Roger Milès ; Charles, 2 fr. — Charles Grandmougin ; *Promenades*, poésies intimes ; Emile-Paul. — Charles Lebreton : *Poésies pour la Beauté* ; Messein, 3.50. — Théodore Mau-

rer : *Princesse Avril* ; Paris, en la maison des Poètes. — Paul Mussche : *Les Jardins clos* ; Soc. fr. d'imprim., 3.50. — Henry Peyre de Betouzet : *Le Rouet des Heures* ; Emile-Paul, 3.50. — Armând Praviel : *La Tragédie du soir* ; Lemerre, 3.50. — Madame de Tersac : *Au gré du Souffle* ; Messein, 3.50. — Charles Van Lerberghe : *La Chanson d'Eve* ; « Mercure de France », 3.50. — Gabriel Vicairé : *Emmaux bressans* ; Henri Leclerc, 5 fr. — Renée Vivien : *La Venus des Aveugles* ; Lemerre, 3.50. — Hélène de Zuylen de Nyevelt : *Effeuillements* ; Lemerre, 4 fr.

PSYCHOLOGIE. — Victor Egger : *La Parole intérieure, essai de psychologie descriptive* ; Alcan, 5 fr. — Ch. Féré : *Travail et Plaisir* ; Alcan, 12 fr.

PUBLICATIONS D'ART. — L. Bourdeau : *Histoire de l'Habillement et de la Parure* ; Alcan. — Pierre Marcel : *Les Industries Artistiques*, dessin de A. Colombar ; Schleicher, 3.50.

ROMAN. — Paul André : *Le Prestige* ; Bruxelles, « Libre Critique », 3.50. — Anonyme : *Petites Choses* ; Stock, 5 fr. — Henry Bordeaux : *Le Lac noir* ; Fontemoing, 3.50. — Champol : *Sœur Alexandrine* ; Plon, 3.50. — Grazia Deledda : *Elias Portolu*, trad. de l'italien par G. Hérèle ; Calmann Lévy, 3.50. — Henry d'Estre : *Au temps du Panache* ; Plon, 3.50. — Max et Alex Fischer : *Après vous, mon général!* Flammarion, 3.50. — Jeanne France : *Joujoux brisés* ; « France Semeuse ». — Ernest Gaubert : *Sylvia ou le roman du Nouveau Werther* ; E. Sansot et Cie, 2 fr. — Gustave Geoffroy : *L'Apprentie* ; Fasquelle, 3.50. — M. Landay : *Les Avariés*, roman tiré de la pièce de Bricux ; Tallandier, 3.50. — Jean Madeline : *Le Détroit* ; Calmann Lévy, 3.50. — Gabriel Maurière : *Le Semeur* ; Calmann Lévy, 3.50. — Emile Morel : *Névrose*, ill. d'Orazi ; Biblioth. internat. d'éd., 3.50. — Alexis Noel : *Le Bonheur des autres* ; Plon, 3.50. — Charles Pettit : *Les Amours de Li Ta Tchou* ; Calmann Lévy, 3.50. — Pierre de Querlon et Charles Verrier : *Les Amours de Leucippe et de Clitophon* ; « Mercure de France », 3.50. — M. Reepmaker : *L'École des rois* ; Stock, 3.50. — Dr Paul de Réglà : *Les Perversités de la femme* ; Asnières, chez l'auteur. — Georges Rens : *En amour vrs l'amour* ; Tournai, Delcourt-Vasseur. — Resclauze de Bermon : *Le Passé* ; Plon, 3.50. — Paule Riversdale : *L'Être double* ; Lemerre, 3.50. — Jules Sageret : *La Jeune sœur de Paul Méliande* ; Ollendorff, 3.50. — Léon de Tinseau : *Le Secrétaire de Madame la Duchesse* ; Calmann Lévy, 3.50. — Willy : *La même Picrate* ; Albin Michel, 3.50.

SCIENCES. — Dr M. Donier : *De l'Homicide conjugal* ; Storck, 3.50. — Dr J. Grasset : *L'Idée médicale dans les romans de Paul Bourget* ; Montpellier, Coulet. — Dr Gaston Loygue : *Th. M. Dostoïevsky, étude médico-psychologique* ; Stork. — Dr Marc Robert : *Les Em poisonnements criminels au XVII^e siècle* ; Stork. — Professeur Tarnowsky : *L'Instinct sexuel et ses manifestations morbides au double point de vue de la Jurisprudence et de la Psychiatrie*. Préface du Professeur Laccassagne ; Carrington, 10 fr. — Dr Pierre Valette : *De l'Erostratisme ou vanité criminelle* ; Stork.

SOCIOLOGIE. — Vicomte G. d'Avenel : *Les Français de mon temps* ; Plon, 3.50. — Pierre-Felix : *Profession de foi du vicairé auvergnot, précédée de celle de M. Joseph Cerisier, financier notoire et coquin estimable* ; Perrin, 3.50. — J.-B. Ripert : *Politique et Religion* ; Perrin. — Th. Roosevelt : *L'idéal américain* ; Colin,

3.50. — P.-Félix Thomas: *Pierre Leroux, sa vie, son œuvre, sa doctrine*; Alcan, 5 fr. — A. M. le comte Léon Tolstoï, *lettre ouverte d'un Libre-Penseur*; Saint-Petersbourg. Zinslerling. — H.-G. Wells: *Anticipations, ou de l'influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie et la pensée humaines*, trad. par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz; « Mercure de France », 3.50.

THÉÂTRE. — Paul-Hyacinthe Loyson: *Le Droit des Vierges*, avec une lettre de B. Bjørnson; « L'Humanité nouvelle ». — Jean Moréas: *Iphigénie*, tragédie en 5 actes; « Mercure de France », 3.50. — Comte Léon Tolstoï: *Théâtre complet*, trad. nouv. par Teodor de Wyzewa; Perrin, 3.50.

MERCURE

ÉCHOS

Une lettre de M. Adolphe Retté. — Une lettre de M. Emile Bernard. — Le banquet Edmund Gosse. — *La Revue d'Art dramatique*. — Frédéric Nietzsche et la civilisation européenne. — L'Anthologie parlée. — Au Théâtre de Monte-Carlo. — Publications du *Mercury de France*. — « Allons, saute, marquis ! »

Une lettre de M. Adolphe Retté.

Mon cher Vallette,

J'ai été bien étonné en lisant la lettre de M. Mockel. En effet, ce n'est pas de lui qu'il est question dans le passage de mon livre qu'il prétend rectifier.

L'histoire s'est passée exactement comme je la raconte. J'ai eu sous les yeux le sonnet soumis à Bernard Lazare comme étant de Mallarmé. La scène n'eut point pour décor un café de l'avenue de Clichy, et elle m'a été confirmée récemment par un témoin oculaire.

Néanmoins l'anecdote de M. Mockel est d'autant plus intéressante qu'elle établit que Bernard Lazare a été mystifié deux fois : d'abord par M. Mockel et ensuite par... un autre.

Cordialement à vous.

ADOLPHE RETTÉ.

§

Une lettre de M. Emile Bernard.

Cher Monsieur Vallette,

J'ai vraiment abusé du *Mercury de France* pour la polémique entraînée par mes « notes ». Mais après le dernier et hyperbolique article de M. Morice, paru dans ses pages, je ne puis, sans indignité, garder un absolu silence. Je n'ai qu'un mot à dire, et le voici :

J'attends avec sérénité, malgré les insolents et les envieux, que la vérité s'établisse (si elle ne l'est déjà). Mes œuvres passées, présentes et futures poursuivent et poursuivront un même but dont on découvrira plus tard l'importance; elles répondront pour moi.

Votre cordialement.

ÉMILE BERNARD.

P. S. — Qu'il me soit permis de faire remarquer que qui-conque est assimilateur, d'une part, ne saurait manquer de l'être, de l'autre. Pour Gauguin, voyageur exotique et renseigné sur les productions extrême-orientales et américaines, il n'y a pas à douter qu'au lieu de choisir ses maîtres dans la tradition de notre grand art européen, il ne les prit là. On verra au musée d'ethnographie du Trocadéro des poteries péruviennes dont les siennes ne sont qu'un démarquage; ses bois sculptés procèdent de l'art du Cambodge, et plusieurs pièces sont si étroitement imitées qu'elles vont jusqu'au plagiat (genre de la tiare) comme en témoigne la petite idole qui fut reproduite dans la *Revue universelle* (Paul Gauguin et son esthétique), juillet 1903, page 536.

Il faudrait donc, pour remettre les choses au point, reconnaître en Gauguin un assimilateur très doué, un curieux d'art, un artiste qui put parfois créer, mais qui ne fut pas indemne d'influences, qui sut les subir (qu'elles fussent du Sud ou du Nord) comme chacun de nous. — E. B.

§

Le Banquet Edmund Gosse. — M. Henry-D. Davray dit ce qu'il faut de M. Edmund Gosse dans ses *Lettres anglaises* de ce mois, et nous nous bornerons à noter que le 9 février, sur l'invitation de la Société des Conférences, le célèbre critique anglais est venu nous entretenir avec succès de « l'influence de la littérature française sur la poésie anglaise ». Le soir, un banquet fut offert à M. Edmund Gosse par une quarantaine d'écrivains de tendances si diverses qu'on peut affirmer que les lettres françaises étaient là représentées dans leur ensemble. Au dessert, ont pris la parole M. Emile Faguet, M. Edmund Gosse, M. Marcel Schwob, dont le discours improvisé fut dit en anglais, et M. René Doumic. Dans la même journée, M. Edmund Gosse avait reçu de Londres la nouvelle de sa nomination aux fonctions de Bibliothécaire de la Chambre des Lords.

§

La Revue d'Art dramatique, qui entre dans sa dix-neuvième année, modifie son titre et devient *La Revue d'Art dramatique et musical*, organe international du théâtre et de la musique. Elle transporte sa direction, sa rédaction et son administration 25, rue d'Ulm, Paris.

§

Frédéric Nietzsche et la Civilisation européenne, tel est le sujet de la conférence que fera M. Henri Albert, le 22 mars, à deux heures et demie, à la salle de Géographie, 184, boulevard Saint-Germain.

§

L'Anthologie parlée des poètes du XIX^e siècle obtient toujours le même succès à la mairie de l'Hôtel de Ville. M. Paul Rameau, qui a déjà fait entendre en trois ans les œuvres de plus de quatre-vingt-dix poètes, terminera son cours au mois d'avril.

Pendant les quatre dernières séances, qui seront données les jeudis 3, 24, 31 mars et 7 avril, le public entendra des vers de MM. de Heredia, de Régnier, Vielé-Griffin, Magre, Herold, Quillard, Samain, Le Braz, Mallarmé, Margueritte, Stuart Merrill, Moréas, Rodenbach, Verhaeren, etc.

§

Au théâtre de Monte-Carlo a été donnée, le 18 février, la première représentation d'*Hélène*, poème lyrique en quatre tableaux, de M. Camille Saint-Saëns. L'ouvrage a obtenu beaucoup de succès. Le directeur de la saison d'Opéra, M. Raoul Gunsbourg, avait apporté tous ses soins à la mise en scène de cette œuvre nouvelle.

§

Publications du « *Mercury de France* ».

ANTICIPATIONS, ou de l'influence du progrès mécanique et scientifique sur la vie et la pensée humaines, par H.-G. Wells, traduit par Henry-D. Davray et B. Kozakiewicz, 3.50.

LA CHANSON d'EVE, par Charles Van Lerberghe, 3.50. (On trouve à la librairie du *Mercury de France* les deux précédents ouvrages du même auteur; ENTREVISIONS, poèmes, 3.50; LES FLAIREURS, drame en prose, 1 fr.).

LA BIBLE d'AMIENS, de John Ruskin, traduction, préface et notes de Marcel Proust, 3.50.

LES AMOURS DE LEUCIPPE ET DE CLITOPHON, roman, par Pierre de Querlon et Charles Verrier, 3.50.

§

Allons, saute marquis! — Du *Temps*, chronique théâtrale du 23 février :

« Déjà Molière disait avec une mélancolique ironie :

Allons! saute, marquis! »

Si M. Gaston Deschamps, qui nous assure-t-on, faisait l'intérim au *Temps* le 22 février, veut bien relire (ou lire) Molière, il n'y trouvera point l'hémistiche en question; mais si, par contre, il veut bien relire (ou lire) *le Joueur*, de Regnard, acte IV, scène x, il se convaincra qu'en outre il n'y a dans l'affaire aucune mélancolie.